

**Kadour Naïmi**



Roman

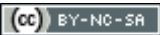


ISBN : 979-10-97177-07-2



© Kadour NAÏMI. décembre 2018.

Le contenu de ce livre est offert gratuitement, dans un esprit d'échange solidaire. D'où le principe : **Prends ce que tu veux, donne ce que tu peux.**

Cependant, **le travail intellectuel individuel est à respecter.** D'où le placement de cet ouvrage sous licence . Pour la version française, elle consiste à mentionner l'auteur, reproduire correctement ses écrits, fournir les références nécessaires et le lien, sans utilisation commerciale, identiques conditions de partage si œuvre dérivée. Pour toute utilisation sortant du cadre de la licence, telle, par exemple, une traduction du texte dans une autre langue, adresser une demande d'autorisation au courriel ci-dessous indiqué. Le but est uniquement de s'assurer de la fidélité de la traduction.

Merci pour la solidarité sous forme d'**inscription à la lettre d'information** concernant les activités des *Éditions Électrons Libres*, de **commentaires** sur le présent texte, de **suggestions** diverses, ou pour un **don**.

Site

<https://www.editionselectronslibres-edizionelectroniliberi-maddah.com/>

Contact

[contact@kadour-naïmi.com](mailto:contact@kadour-naïmi.com)

Les illustrations des cinq parties sont des peintures chinoises traditionnelles.  
Les photos, à l'exception de celle de Huā, jeune, sont de l'auteur.

## **Table des matières**

I. ADAGIO MA NON TROPPO

II. ANDANTE

III. ANDANTE SOSTENUTO

IV. VIVACISSIMO

V. POINT D'ORGUE

**I.**



## **Ô cœur meurtri, mais aguerri !**

*12 mai 2017, maison, Pékin.*

*Chant, Musique et toi, Poésie,  
ô vous, pétales de la vie,  
à condition que soient fournis  
le soleil, la terre et la pluie.*

*Mais moi, malheureuse Měi Lì.  
Sans ailes,  
comment puis-je voler ?*

## **Quand l'Orient vient en Occident, est-ce toujours le bon moment ?**

Paris,  
12 mai 2017, 21 h.

Allez ! Vomis ce qui t'empoisonne !... Pour une fois, utilise cet ordinateur non pour calculer des chiffres de profit, mais estimer la valeur de ta vie. Essaie-toi, selon l'expression consacrée, à la littérature ! Mais la tienne, personnelle, intime, secrète. Opération : retraite contrôlée. Autant que possible. Ah ! Le plaisir ! Écrire pour soi, rien que pour soi, sans devoir complaire à personne, ni vendre une marchandise !

Un très bruyant tonnerre ébranle l'air, suivi par un éblouissant éclair. Ou le contraire : je ne m'en souviens pas. Habituelle averse. Gouttes de pluie tambourinant brutalement sur le toit et les vitres. Au volant de ma charrette à essence, comme toujours, visage tendu.

Me voici arrivé à la soixantaine d'années. Bien portées, malgré tout. Et, convention oblige, élégant costume bleu sombre, chemise et cravate assorties. De Chef ! Plus exactement, sous-chef, mais chef quand même. Hum !... Le mot idiot !

Ce soir, fin d'une journée photocopie de tant d'autres, ordinaire, banalement banale. Ciel assombri par de gros nuages, chauve-souris affreuses d'eau et de gaz. Et l'habituelle voix monocorde égrenant à la radio le bulletin d'informations financières : oscillations du marché, chiffres de la bourse, mouvements des actions.

Heure de pointe, trafic bruyant et frénétique, comme on dit.

Une voiture, en dépassant la mienne, la touche presque. Je l'évite de justesse. L'autre chauffeur, exaspéré mais pourtant en faute, me lance des insultes, heureusement inaudibles à cause de la vitre fermée de son véhicule. Pas la peine d'y prêter attention ; mes batteries sont désormais vidées en fin de journée.

Un peu plus tard, élégant immeuble. Façade imposante, larges fenêtres à chaque étage, protégées par de précieux rideaux. Porte d'entrée très grande, battants d'un bois épais et raffiné.

J'y pénètre d'un pas fatigué.

Long couloir, puis bureau vitré de la concierge. Assise à l'intérieur, les yeux rivés sur la boîte à vendre du coca aux cerveaux infantilisés.

Salutation de main à la dame. Réponse semblable.

Ascenseur. Sur le miroir, observation, - machinale ? -, de mon visage. Depuis quelque temps, habituelle prostration de l'habituelle journée.

Cependant, de plus en plus harassante. « Faut aller de l'avant, bourricot ! Labourer et labourer pour mériter ta mangeaille. »

Profond soupir. Inutile. Ridicule.

Depuis quelque temps, soleil intérieur absent. Absent l'air. Absente la lumière. Trop pénible de se tenir debout dans cet ascenseur, face à moi-même.

Sixième étage. Ouf !

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, j'ignore que le dieu Destin, ce petit grand malin, a décidé pour moi. Voici comment.

Un groupe de jeunes femmes chinoises, - des Chinoises ici ?!... -, crient dans leur langue, d'un ton aigu, pendant qu'elles tentent de toutes leurs forces d'ouvrir la porte de l'appartement en face du mien.

Je demande le motif de cette agitation.

- A l'intérieur, dit l'une des jeunes femmes, dans un français approximatif, en indiquant l'appartement, une amie vouloir jeter balcon mourir !

Je ne savais pas que le logement était habité, en plus par une Chinoise et qu'elle maintenant veut se suicider !

Comme pour intensifier le drame, dans un film de série B, « Broum ! » : un coup de tonnerre ébranle le ciel.

Ma curiosité demande :

- Pourquoi veut-elle mourir ?
- Fiancé abandonner elle !
- Et c'est pour ça que....

Je m'interromps, stupéfait : vouloir mourir parce que son homme l'a abandonnée ! C'est quand même fort !... Trop idiot !

Les femmes continuent à frapper violemment sur la porte de l'appartement, en hurlant des mots ; les uns semblent des ordres, d'autres des lamentations. Un autre coup de tonnerre vient accompagner ce chœur tragique de théâtre antique.

La concierge apparaît, essoufflée, cause son volume corporel et avoir couru.

- Oh, mon Dieu !... Oh, mon Dieu !... Qu'est-il arrivé ?

Sans satisfaire à sa curiosité, je lui demande :

- Auriez-vous un double de la clé de l'appartement ?

Elle n'a pas bien entendu ma requête, à cause des cris des femmes.

- Qu'avez-vous dit ?

Je répète en haussant la voix :

- Avez-vous un double de la clé de l'appartement ?
- De l'appartement ?
- Oui, de l'appartement.
- Je pense que oui !.. Oui, je le crois.
- Alors, apportez-la vite, s'il vous plaît !

Elle se précipite dans l'ascenseur, en se lamentant : « Quel malheur ! Quel malheur ! »

Les secouristes improvisées continuent à dissuader leur désespérée amie de se tuer, sans parvenir à forcer la porte bloquée.

De l'intérieur, la jeune femme crie, d'une voix stridente, déchirante.

J'interroge :

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

La Chinoise qui m'avait déjà adressé la parole explique :

- Elle dire perdre face !
- Comment ça, perdre face ?
- Son fiancé quitté elle, abandonner ! Elle, alors, pas vivre !

La Chinoise se tourne brusquement vers la porte, et clame à haute voix quelques mots.

Je veux comprendre :

- Que lui as-tu dit ?

- Penser famille !... Parents !... Elle répondre : Pas pouvoir voir parents ! Pas pouvoir ! Pas pouvoir !... Honte ! Dix mille fois honte !

Je reste déconcerté...

Soudain, j'écarte les femmes et cogne de l'épaule sur la porte. Elle résiste. Je répète l'action plusieurs fois, jusqu'à me faire mal. Inutilement.

La concierge revient haletante, brandissant une clé en main. Elle ouvre rapidement la porte de l'appartement. Les femmes se précipitent à l'intérieur, saisissent la jeune infortunée ; elle hurle, en se débattant furieusement.

Ses amies réussissent à la maîtriser ; elles l'éloignent du balcon. En l'entraînant, elles la font passer près de moi. Visage ravagé d'affreuse douleur ; yeux rouges de sang, larmes abondantes se mélangeant au liquide sorti des narines. J'en suis choqué, ébranlé.

23 h 55.

Impossible dormir. Cette jeune chinoise, ses cris, ses larmes, son visage !... Depuis quand habite-t-elle ici ? Ce quartier est riche. Comment une immigrée peut venir y loger ?

Par les journaux, je sais que, depuis quelques années, arrivent beaucoup d'étrangers, de plus en plus nombreux ; certains sont même clandestins, en majorité très pauvres, ne pouvant habiter que dans les parties les plus miséreuses de la ville. Mais, alors, comment, cette Chinoise ici ?

Je l'ai appris par la suite. Certains propriétaires autochtones des quartiers modestes refusent de louer à des immigrés, par peur ou racisme. Ces derniers recourent à une solution différente. Une agence loue un appartement dans un quartier aisé, et, le plus discrètement possible, y place une vingtaine de personnes. Celles-ci font tout pour rester invisibles aux habitants de l'immeuble ; si on les voit, elles déclarent n'être que des amis venus rendre visite à la personne occupant l'appartement.

Je pense soudain au travail qui m'attend le lendemain. Faut dormir. Je me mets sur le côté, tête bien posée sur l'oreiller, ferme les yeux. Mais, la voici : l'intolérable expression du visage et les cris douloureux de la candidate au suicide. Elle persiste à me tourmenter.

A contre-cœur, je finis par me lever.

Douche.

De son jet le plus fort, l'eau inonde mon corps. Je lève le visage vers le haut, ferme les yeux, et laisse le bénéfique liquide me masser vigoureusement les joues et le front, tout en respirant profondément. Longtemps, je reste livré au martellement apaisant.



Mais l'eau d'une douche ne peut pas éteindre un volcan intérieur en éruption et crachant brutalement des laves brûlantes... Le visage de la malheureuse chinoise revient, envahissant, imposant, premier plan sur un écran de cinéma géant.

## **Danser pour ne pas pleurer, sans jamais être apeuré**

13 mai 2017, 21 h 25.

Matin suivant l'horrible nuit passée. Au volant de ma carriole. Contrôle sur le rétroviseur : visage affreusement tiré.

Durant mon peu de sommeil, cauchemar. Un terrain battu, inconnu, désertique. Brusquement, la terre se fend à mes pieds, tout au bord d'un abîme obscur, effroyable.

Tentative de comprendre. Soixante ans ! Mon esprit me le ronronne toujours plus fort. À quand la tombe ?... Et l'examen des deux colonnes pertes et profits ?

Désolé, tendre maman ! Pour la première fois, pas d'anniversaire. Absent de la ville, pour ne pas jouer à la fête avec une tronche de condamné à mort.

Dans la voiture, sonnerie du téléphone portable... La secrétaire, habituelle voix inquiète :

- Où êtes-vous ? Le directeur vous attend.
- Je suis en route. J'arrive dans quelques minutes.

Un instant après, le boulevard. Oh, non !... Route barrée : défilé de travailleurs. Décidément !

Et voilà surgir un mauvais souvenir.

Une autre fois, bloqué de la même manière.

La chère épouse avec moi. Comme toujours, élégamment habillée, belle mais visage rigide, regard de glace.

- Quel culot ! grogna-t-elle d'une voix sifflante. De quel droit occupent-ils la rue en empêchant les autres de circuler ?

Elle fixa les manifestants avec un mépris haineux, trait principal de son caractère. Pour éviter d'être troublé par sa fureur, je tentai, avec calme :

- La rue est leur ultime recours pour communiquer leurs problèmes au patron ou au gouvernement, afin de les résoudre. Et ils n'occupent la rue, en général, qu'après en avoir demandé l'autorisation. La preuve, l'encadrement policier.

- Mais on ne doit pas créer des problèmes aux autres, coupa-t-elle, têtue.

- Nous n'avons qu'à prendre un autre chemin.

- Non ! Je veux passer par ici, c'est plus court ! cria-t-elle, exaspérée.

Alors, m'étais-je dit, maintiens ton flegme. Mais l'énervement pointa dans ma voix :

- Tu ne trouves pas que tu es égoïste ?... Essaie de te mettre à la place de ces gens. Tu crois qu'ils sont là par plaisir, pour nous créer des problèmes ?

- Ah, toi !... répliqua-t-elle, excédée. Tu justifies toujours les autres !... Par contre, moi, tu ne me comprends jamais !

Ritournelle connue. Et réaction de ma part attendue :

- Écoute ! Tu ne vas pas recommencer. Je t'ai plusieurs fois dit et répété : de toi, comme de toute autre personne, il y a des choses que je refuse de comprendre, parce que je les trouve inadmissibles. Et il y a d'autres choses que je comprends, même si elles me créent des ennuis. Faut pas mélanger torchons et serviettes !

- Je prends un taxi ! lança-t-elle, furieuse.

Elle ouvrit la porte du véhicule, la ferma en la claquant violemment, puis s'éloigna. Je restai immobile.

Autre sonnerie de téléphone. La secrétaire, encore.

- Dis au directeur que je suis bloqué par une manifestation. Je ne peux pas retourner en arrière. J'attends.

Au fond de moi, pour la première fois, je suis content de l'inconvénient. Être dans la rue, regarder des gens, encore mieux : des protestataires !...

Ce plaisir me surprend. Auparavant, tout ce qui s'est dressé entre moi et mon travail m'a contrarié.

Je sors de la bagnole et contemple le défilé.

Masse imposante de travailleurs, nombreux, brandissant des drapeaux de syndicats, de larges banderoles de revendications. Ils marchent calmement. Visages plutôt détendus mais résolus. Un groupe joue de la musique.

Un homme d'une trentaine d'années danse !



Il tournoie joyeusement sur lui-même, au milieu des musiciens. Radieuse vitalité !  
Bravo, histrion heureux ! Bravo !

J'aimais danser, dans ma jeunesse. Ô combien ! Chaque fin de semaine, avec des amis, garçons et filles, partout : local, place publique, maisons privées. Pour moi, une façon de faire l'amour !

Désormais, tellement longtemps, pas dansé. Quant à l'amour !...

Tandis que toi, jeune luron, au lieu de crier avec indignation, vociférer avec colère, ou pleurer sur tes malheurs, tu dances, heureux !

*13 mai 2017, soleil couchant.  
Jardin de l'Harmonie Préservée.*

*Éclat de soleil brillant  
sur le lotus scintillant,  
voici mon cœur défaillant  
et mon pauvre esprit errant.*

## **Ne pas ignorer la nuisance de la volonté de puissance**

14 mai 2017, soir.

Suite de la journée.

Rapidement, mon véhicule s'engouffre dans un sombre garage souterrain. Trop de voitures stationnées. Pas de place libre. Retour à l'entrée, arrêt devant un gardien :

- S'il te plaît, gare-la toi-même. On m'attend d'urgence. Merci !

D'un pas rapide, je parcours les couloirs des « eaux glacées » de l'intérêt, plus exactement de l'usure légalisée. Depuis trente cinq années, j'y consume mes journées, certes bien payées, en fric s'entend, et en promotion professionnelle.

Brèves salutations avec des collègues. Expressions préoccupées, partie visible de l'iceberg où sont submergés les pires tourments. Tous la même cause : l'argent ! Chaque jour en gagner, le maximum, toujours plus !

J'arrive au bureau de « l'honorable et estimé » directeur.

Ses yeux froids me fixent ; lèvres crispées. Encore, la même gueule et mon matin foutu ! Je m'efforce de maintenir une expression neutre de bon fonctionnaire.

- Je m'excuse pour le retard : une manifestation. Et puis...

À mon insu, les deux derniers mots sortent de ma bouche. Je m'interromps.

- Eh puis ? questionne l'inquisiteur.

Je me décide. Après tout, j'ai toujours été un collaborateur modèle, je peux donc exprimer ma pensée sans me sentir abaissé :

- J'ai besoin de repos.

Il ne comprend pas. Et je comprends qu'il ne comprend pas. Facile à deviner. J'ai blasphémé devant le Gardien du Temple. Son regard m'examine plus attentivement.

J'espère qu'il remarquera la pâleur de mon visage et mes yeux enfoncés, à cause de l'insomnie de la nuit passée.

- Impossible, tranche-t-il, contrarié. Nous avons trop de choses à faire, et toutes sont urgentes.

Cinq minutes après, très énervé, j'entre dans mon bureau.

Écrans éteints des deux ordinateurs, mémoire surchargée de colonnes et de chiffres, trois téléphones de couleurs différentes, et, partout, volumineuses liasses de documents.

Je pense au temps nécessaire pour les étudier, aux personnes à rencontrer, clients ou collègues, subalternes ou supérieurs. Et, chaque fois, veiller à ne pas me laisser tromper, ne jamais oublier ce que j'ai devant moi : un adversaire prêt à profiter de ma moindre erreur, et dont je dois deviner, au-delà des faux sourires de circonstance, les réelles intentions de requin.

Guerre permanente ! Munitions : chiffres d'affaires, placements, stocks-options, capital, spéculations.

Encore le visage !... ravagé de larmes de la Chinoise !

Toc ! Toc ! Toc !...

Inopportun, mais...

- Entrez !

Elle apparaît. Comme tous ses avatars, gentille-souriante-faussement serviable secrétaire, gracieuse, vêtements très soignés, conventionnellement très maquillée.

Mais, ce matin, tout m'est affreusement insupportable.

- Bonjour ! dit l'automate humain.

- Bonjour !

Ses mains me tendent un lourd dossier. Pour la première fois, j'y vois la hache d'un bourreau, le poison d'un salaud.

- Le directeur a besoin de votre diagnostic demain matin.

- Demain matin ?!

Elle fait semblant de ne pas remarquer mon irritation.

- Il doit, précise-t-elle de la même voix neutre de machine automatique, en parler avec le Président. Il a ajouté : « Dites-lui qu'il a toute la journée et toute la nuit à sa disposition ».

Mes yeux lorgnent le dossier. Une pulsion violente : l'envoyer en l'air d'un coup de pied, puis quitter le bureau, m'en aller.

La secrétaire attend, patiente.

- Posez-le.

Elle met le fardeau sur le bureau, et sort.

Je rentre en moi-même.

Depuis quelque temps, aller au fourneau me cause une mauvaise humeur. Elle est devenue boule de neige, toujours plus grandissante, plus dérangeante, plus angoissante.

Jusqu'à présent, autrement dit avant-hier, je m'encourageais : « Positivons !... Positivons ! »

Oh ! Pas dupe ! Jeu d'autruche, croyant éviter le danger.

Je m'en sortais avec la décision, souvent formulée par les collègues lors des réunions : « Quand le problème deviendra insupportable, la solution s'imposera d'elle-même... Pour l'instant, il faut résoudre le plus pressant. À chaque jour suffit sa peine. »

## **Le sournois assassin occulte son dessein**

*15 mai 2017, aube,  
au sortir de mon lit, Pékin.*

*Bonjour, soleil !  
Tu me réveilles.  
Encore un jour  
mais sans amour.*

15 mai 2017, soir.

Une stridente sirène s'approche rapidement ; arrivée sous les fenêtres de mon bureau, elle s'interrompt.

Un bref instant après, dans le couloir, des pas s'approchent précipitamment. Ils s'arrêtent.

Intrigué, je sors de mon bureau pour voir de quoi il s'agit.

Trois infirmiers entrent rapidement avec une civière dans le bureau en face du mien. Devant la porte, quelques employés de la banque, très effrayés.

- Monsieur Dumont ! m'annonce l'un d'eux.

- Qu'a-t-il ?

- Il est mort !

- Mort ?!

- On l'a trouvé voilà un instant, en entrant dans son bureau.

J'y pénètre.

Les ambulanciers s'affairent autour du corps, affalé sur le fauteuil. Le défunt semble dormir, tête posée sur les pages de plusieurs dossiers ouverts. Tout près, une soucoupe pleine de bouts de cigarettes consumées, un verre de café à moitié vide.

Les secouristes prennent le cadavre, l'étendent sur la civière puis sortent avec celle-ci.

Une femme de ménage, munie de ses accessoires, entre dans le bureau funéraire. « Malheureux homme ! dit-elle avec tristesse. Mourir si jeune et de cette manière ! »

Et oui !... Agitations, tourments, illusions, chagrins, ambitions... Fin ! Que reste-t-il ?... Un compte en banque, pour les héritiers.

Un peu plus de cinquante ans, monsieur Dumont, mais il semble beaucoup plus vieux. Corps bas et trapu, ventre proéminent, épaules affaissées, cheveux gris-blanc, dos un peu courbé, écrasé par un poids trop lourd, l'argent ! Jamais un rire, jamais le moindre signe de gaieté.

Chaque matin, il arrivait ponctuellement, horloge réglée, visage fermé, dépourvu même du conventionnel sourire de circonstance ; et il disparaissait dans sa caverne moderne.

Sortie que pour aller déjeuner ; mais souvent, il se contentait de commander un casse-croûte, une bouteille d'eau, un café, et restait rivé sur ses dossiers. Jusqu'au soir, très tard.

Il n'existait que pour trimer. On était au courant que d'un seul fait : divorcé depuis plusieurs années, apparemment sans autre relation sentimentale.

Je l'ai nommé « le robot », tellement sa démarche, ses mouvements et ses regards semblaient être ceux d'une machine.

Une fois, j'eus l'envie de percer le secret de ce singulier comportement ; j'y ai renoncé, glacé par le regard éteint.

Cependant, le robot était bien considéré, bien noté par la direction. Normal. Il accomplissait son travail avec la précision d'un instrument, ponctuellement, ne s'intéressant à rien d'autre. Encore moins au syndicat : même pas inscrit. À la

demande d'un représentant, il répondit simplement : « Non, merci. » Son interlocuteur essaya d'en connaître le motif ; les deux mots furent répétés par Dumont de manière mécanique, avec une froideur métallique.

Est-ce toi, ma bonne étoile, qui a mis en face de mon bureau celui de monsieur Dumont ? Pour m'avertir : « Fais gaffe !... Mourir suite à un accident de voiture, maladies, assassinat, etc., soit. Mais en comptant des chiffres, trop con ! »

Assis, courbé sur de volumineux dossiers, fumant cigarette après cigarette, fatigué, exténué, pourtant continuer à examiner les problèmes à résoudre, feuilleter les documents l'un après l'autre. De temps en temps, mes yeux affaiblis vont aux deux écrans d'ordinateurs allumés, pleins de chiffres. Puis, mes mains saisissent l'une des deux calculatrices électroniques, les doigts tapotent rapidement les touches, autres chiffres encore, ensuite analyse, confrontation avec ceux écrits sur l'un des écrans.

Parfois, de la fenêtre fermée, proviennent des éclats de rire de passants dans la rue. Une moitié de mon cerveau les ignore ; l'autre y est sensible. Mais la première l'emporte, en agitant le chiffon rouge : rendement indispensable, salaire convenable !

Je quitte le bureau du mort, retour dans le couloir.

Aucun autre « robot » n'a quitté son occupation pour voir la tragédie. Seulement quelques employés subalternes, les uns effarés, d'autres pensifs, d'autres encore affligés. Mais, au contraire de la femme de ménage, aucun commentaire de compassion. Cette mort est une pièce brisée d'un mécanisme général, rien de plus ; les survivants espèrent ne pas subir le même sort. Dans leur cerveau résonne la déclaration solennelle du Président, celle de chaque début d'année : « Seul le bilan d'activités compte, seul son résultat est considéré par les actionnaires ! Ce sont eux qui nous paient. »

Et moi, devant ce mort... Horrible absence d'apitoiement. « À la guerre comme à la guerre ! La pitié est un sentiment de faible ou de raté ! » Sentence de mon ex-chère épouse, elle aussi fonctionnaire, mais au service de l'État, donc indirectement de l'argent.

On devrait écrire ce jugement sur le fronton de tout lieu où l'être humain n'est rien d'autre qu'une vis dans un engrenage, fonctionnant au service de quelques malins rapaces. Mais n'est-ce pas le cas partout ?

Je rejoins ma cellule dorée. Méditation.

Hier soir, tentative de suicide d'une Chinoise, par amour ! Ce matin, décès, par excès de travail, autre manière de mettre fin à sa vie...

Et moi, ne suis-je pas, en réalité, une âme morte dans un luxueux cimetière ?... Le silence, les pas feutrés, les visages attristés, les yeux vidés, les corps-fantômes flottant dans une étrange atmosphère délétère. Tout suggère la mort, mais fastueuse, à

cause des décors : moquettes rutilantes, lumières étincelantes, secrétaires - apparemment - rayonnantes, cravates – apparemment - pimpantes, etc., etc.

Ajoutons l'étrange entrée de l'immeuble : marbre de première qualité, scintillant, tapant à l'œil, imposant. Marbre dont sont faites les tombes ! Mais, ici, il annonce le Pognon !

Une seule fois, j'ai très sérieusement songé à quitter cet enfer doré. On me chargea d'un dossier top secret. Très gros à gagner, mais abominable moyen. Vente d'armes de mon pays « développé » à un autre dit du « Tiers-Monde », pour lui permettre d'entreprendre une guerre contre un voisin, afin de s'emparer de ses matières premières, puis nous les vendre à un prix plus convenable. Gros, très gros profit ! Mon « honorable et distingué » Directeur avait conclu, triomphant, les yeux attisés par la convoitise :

- Je vois dès maintenant le Président de notre établissement et celui de la multinationale partenaire annoncer l'exploit aux actionnaires. Mesdames et messieurs, vous voilà plus riches encore !

Il n'ajouta pas :

- Et nous mieux payés !

Pour la première fois, mes joues rougirent de honte.

La révélation m'illumina. Le temple où j'opérais était habité par la « Volonté de Puissance », la Toute Puissance : la Finance, le nerf de la guerre ! Et de la plupart des actions humaines.

*15 mai 2017, crépuscule,  
Jardin de l'Harmonie Préservée.*

*La bise furieuse  
dédaigneuse, hargneuse  
courbe le bambou.  
Il souffre beaucoup,  
mais ne brise pas.  
Têtu, il combat.*

**Partir, est-ce mourir un peu ou procéder comme l'on peut ?**

16 mai 2017, soir.



Dîner en regardant le journal télévisé.

Naufrage d'une embarcation chargée d'immigrés clandestins : des jeunes, des bébés, une femme enceinte. Un de nos hommes politiques s'indigne : « Nous devons absolument trouver les moyens pour mettre fin à ce fléau dont notre pays est victime ! »

J'éteins la boîte à décerveler. Plus envie de manger l'autre moitié de tranche de viande, ni de finir le verre de vin rouge.

Où trouvent-ils la force et le courage d'affronter la mer avec le risque de mourir ?... Ulysse et ses compagnons, au moins, étaient des guerriers, connaissaient la navigation et devaient retourner chez eux. Mais ces jeunes sans expérience, à la merci de passeurs véreux, sur une embarcation aléatoire, affrontant tous les moyens de surveillance policière, tous les obstacles, tous les dangers, allant vers un pays étranger, défendu par des forces hostiles armées ?... Qu'est-ce qui les poussent de cette manière incroyable, en méprisant tous les périls ?... Seulement la faim et la répression ?... D'autres s'y résignent. Pourquoi, alors, préférer l'immigration clandestine ?...

Quitter la proie pour l'ombre ?... Pourquoi pas, quand la proie est repoussante, et l'ombre attrayante ?

Eux, ils risquent la noyade en mer. Et moi, dans quelle mer je risque de me noyer ? Ne me suis-je pas, déjà, voilà longtemps, noyé dans un marécage ? Par manque de courage ?

Je prends mon porte-feuille, l'ouvre, en tire une pièce de monnaie. Je la lance en l'air ; elle tombe sur la table, côté face... Face ?... Oui, face !... La Chinoise avait dit : « perdre la face ».

17 mai 2017, nuit, 2 h 30.

Bien que tard, trop excité. Dans mon crâne, c'est la guerre. Je sors.

Le fleuve. J'arrête ma bagnole. Promenade sur un quai. La fraîcheur et l'eau, ça peut calmer.

Je ne me souviens pas de la dernière fois où, de nuit, je me suis baladé près de l'eau. Souvent, comme cette fois-ci, à des moments de crise, d'incertitude.

Mais, à présent, j'ai une affreuse frousse, et, plus grave, sans savoir pourquoi.

Arrêt face aux flots qui coulent lentement, calmes. Quelques réverbères les illuminent ; leur reflet danse à la surface de l'eau sombre. A cette heure, silence, paix. Moi, au contraire, tumulte incohérent, troublant.

Qu'est-ce qui ne va pas, maintenant ?... La mort du collègue ?... La Chinoise ?... Simplement la fatigue due à l'excès de travail ?... L'âge qui avance, inexorable,

comme cette eau du fleuve ?... Est-ce, aussi, le manque de... femme ? La solitude, devenue insupportable ?

Mon fils, ma vieille maman... Je ne vous vois plus souvent. Pourtant, je vous aime ! Mais je crains de vous déranger, de vous peser. Alors, quand vous désirez me voir, faites-moi signe, et je viendrai avec le plus grand plaisir.

La lueur rougeâtre d'une lampe danse en sautillant sur les courtes vagues. Lumière joyeuse dans la préoccupante obscurité. Décidément, je me découvre poète !

Mais l'estomac est douloureusement noué, la poitrine comprimée. Et L'eau sombre attire... invite...

Non ! Je ne peux pas offrir à ma mère un enfant suicidé, et à mon fils un père suicidé. Et même s'ils n'existent pas, n'est-ce pas lâcheté ?

Une grave dépression, auparavant, m'avait porté à la funeste tentation. Une phrase, lue par hasard, - heureux -, m'a dissuadé : « Le véritable courage consiste à être courageux précisément quand on ne l'est pas. »

Je n'ai jamais été particulièrement courageux. J'ai essayé. Sans résultat.

Un chant se fait entendre. À cette heure ?...

Je me tourne vers la direction de la voix. Un jeune couple, les bras enlacés amoureuxment. La jeune fille chantonne, suave, tendre :

Mon amour ! Ô mon amour !

Mon premier et bel amour !

Comment puis-je t'ignorer ?

Comment ne pas t'adorer ?

À toi seul tout sacrifier ?

Mon amour ! Ô mon amour !

Mes entrailles tressaillent !

La chape de plomb saute. Oui ! C'est *cela* ! C'est *cela* !... C'est *cela* !

Le passé ne s'enterre pas comme un cadavre. Il demeure dans l'armoire de la mémoire. À tout instant, une violente tempête, et le voici surgir en Commandeur.

Où trouver la force de t'affronter ? Surtout quand les années ont ramolli l'énergie, quand les épreuves ont anéanti l'idéal ?

Qui est le vrai moi : celui de vingt ans ou celui de soixante ?

**Ô, ivresse du rêve, ne sois jamais trop brève !**

17 mai 2017,  
pause du déjeuner, au bureau, Pékin.

*Il y a des pays  
ignorant le printemps,  
et dans d'autres pays  
il apparaît un temps.  
Mais où est la contrée  
toujours illuminée ?*

20 mai 2017, nuit.

Avec Alice, au restaurant chinois. Typique, comme partout en Occident : langoureuse musique moderne en sourdine, dessins de dragons jaunes sur mur en bois rouge, serveuses en belle robe traditionnelle, moulant avantageusement le corps et, dans un angle, une statue dorée d'un Bouddha bedonnant et souriant.

Alice a une cinquantaine d'années. Fille d'immigré. Élégance et beauté, visage naturellement bronzé, charmant sourire augmentant l'éclat de grands yeux marrons clairs.

- Tu as bien fait de m'appeler pour se voir, dit-elle joyeusement ; il y a bien longtemps qu'on ne s'est pas vus.

- Je dois partir en voyage, dis-je.

- Comme toujours... C'est ton karma de pigeon voyageur, et tu aimes ça... Cette fois-ci où : Londres ? New York ?

- Ailleurs et plus loin.

- Oh !... Qu'est-ce qui peut être ailleurs et plus loin ?

Elle réfléchit un instant.

- L'Afrique du Sud ?

- Non.

- L'Inde ?

- Non.

- L'Australie ?

- Non.

- Alors, le Japon !

- Non.

Elle cherche.

- Il ne reste que... la Chine, l'Empire du Milieu !

Sourire affirmatif de ma part.

- Ah ! réplique Alice, je vois !... Le nouveau concurrent mondial !... Gros business, plus gros que d'habitude !

- Non.

- Non ?! s'étonne-t-elle, en écarquillant ses splendides prunelles.

- Alors, pourquoi ?

Mon silence entretient le suspens.

- Alors, pourquoi ? insiste-t-elle, gentiment.

- Pour le plaisir.

Ce mot me brûle la langue.

- Oh ! Oh !... *Le plaisir* !... C'est la première fois que j'entends ce mot de ta part.

Ai-je bien entendu ?

- À toi de répondre, c'est toi la psychologue.

Son regard, déjà brillant, scintille davantage par la curiosité. Je comprends sa réaction. Ce mot, « plaisir », moi-même j'en suis surpris.

- Puis-je savoir quel *plaisir* ? demande Alice, taquine.

Que répondre, sans dire la vérité, et toutefois sans mentir ?... Je hasarde :

- Un vieux rêve.

- *Plaisir ! Rêve* !... Il y a du changement dans l'air, mon cher ami !... Et je le trouve bon, très bon, je dis même : excellent !... Puis-je en savoir plus ?

Aïe ! Me voici embarrassé. Elle le remarque.

Je connais sa sincère affection amicale pour moi, sa compétence professionnelle comme psychologue, sa sensibilité humaine. Et moi, j'ai tant besoin de voir clair en moi-même. Mais quelque chose me dissuade de dire plus. Timidité ? Orgueil de m'en tirer tout seul ?

- Secret professionnel ! dis-je, d'un ton plaisantin.

- Ah, ah ! conclut-elle, voilà revenir les mots habituels.

Je secoue la tête en levant les deux mains en signe de fatalité.

- D'accord, je n'insiste pas, se résigne Alice. Mais rappelle-toi : je reste disponible. Puis-je au moins savoir quand tu partiras ?

- Je ne sais pas. Mais c'est décidé.

Elle lève son verre rempli de vin rouge, je prends le mien, et les deux s'entrechoquent.

- J'espère que le voyage te fera du bien, souhaite Alice de sa voix la plus tendre, en s'efforçant de ne pas montrer son émotion.

Un homme s'approche, tout souriant.

- Eh ! C'est toi ?!

Surpris et content, je me lève.

- Salut ! dis-je.

On se serre la patte.

- Le Kilimandjaro se couvre de neige, cher ami ! remarque le nouveau venu en indiquant mes cheveux blancs.

Ah ! Le con !

## **Le vainqueur est vaincu, mais il a survécu**

Encore 20 mai 2017,  
plus tard dans la nuit.

Impossible d'abaisser les paupières.

Une vingtaine d'années auparavant, dialogue avec ma chère moitié. Je crois l'avoir déjà décrite. Précisons le portrait. Beauté conventionnelle, celle des spots publicitaires, visage chaleureux comme une lame d'acier, regard hautain écartant toute illusion. Bien entendu, tout ça, j'ai mis un peu de temps pour m'en apercevoir.

- Entre nous, il n'y a ni vaincu ni vainqueur, affirma-t-elle, arrogante.

- Il y a un vaincu, dis-je, avec mélancolie. Et c'est moi.

Elle me fixa sans comprendre. Trop compliqué pour elle, malgré sa licence universitaire. J'expliquai :

- Bien que la décision du divorce, c'est moi qui l'ai prise, je me considère vaincu. En voici le motif : c'est moi qui ai voulu construire avec toi une famille heureuse, puis je me suis rendu compte de mon erreur.

- Évidemment, rétorqua-t-elle, c'est toujours moi, la fautive. Toujours la femme ! Quand le mâle réussit, tout le mérite est pour lui, mais s'il échoue, c'est la faute de la femelle.

- Quelquefois, c'est comme tu dis. Dans notre cas, c'est différent.

- Pourquoi donc ?... J'ai simplement voulu que tu prennes au sérieux tes responsabilités, que tu finisses par comprendre que la vie n'est pas un rêve, mais une dure réalité, à laquelle il faut se conformer pour ne pas succomber.

- Tu crois que c'est l'argent qui résout tous les problèmes ?

- Et c'est toi qui poses la question, toi, fonctionnaire de banque ?

- Pourquoi, alors, quand je t'ai connue, tu m'affirmais que l'argent ne compte pas ?

- Parce que tu travaillais dans une banque, parce que j'étais persuadée que tu étais conscient de la valeur primordiale de l'argent pour bien vivre.

- Pour bien vivre ou pour s'obséder à acquérir l'inutile, le dérisoire, le stupide ?

Elle me lança un regard de harpie :

- Encore des insultes ?

Je me jetai dans l'arène :

- Qui donc as-tu épousé : un homme ou un compte en banque ?

Elle répliqua avec fermeté :

- Un homme qui a un bon compte en banque.

C'est peu de dire que j'en fus profondément blessé et furieusement agacé.

J'attaquai :

- Que peut désirer d'autre une femme sans cœur ? Même pas pour aimer son enfant !

- Quoi ?

- Oui ! Tu n'aimes pas notre enfant !... Je ne t'ai jamais vu le regarder avec tendresse, le prendre dans tes bras, le caresser, comme le fait normalement une maman.

Elle entrouvrit la bouche pour contester, mais je poursuivis l'offensive, ou plutôt ma défense :

- Je sais, c'est ma faute. C'est moi qui avais mis comme condition de notre mariage d'avoir des enfants. Pourquoi as-tu accepté ?... Ne savais-tu pas que tu n'aimais pas les enfants ?... Pourquoi n'as-tu pas eu le courage et l'honnêteté de le dire ?... Oui, je sais ! Parce que le mariage était ce qui t'intéressait le plus. Avec un fonctionnaire de banque, bien placé ! Tu me dégoûtes !

- Je ne te permets pas ! coupa-t-elle, acide.

Je n'écoutai pas, je vidai mon sac de ressentiment, en frappant violemment mon genou droit de ma main :

- Comment ai-je pu être aussi con de ne pas attendre de mieux te connaître avant de me marier avec toi ?... Tu as été bien rusée, en jouant à l'amoureuse éperdue.

Ma décision fut prise : divorce.

Quelques jours après, elle quitta l'appartement, prenant avec elle notre enfant de deux ans.

Ouf ! Libéré d'un poison. Mais écrasé par un sentiment d'échec.

Mon enfant me manque douloureusement. J'ai tellement souffert d'avoir eu un père très avare d'affection. Alors, ne plus en donner à mon enfant, c'est horrible. Combien de larmes versées, les siennes et les miennes !

Arriva la conséquence, madame Dépression. Mon travail l'ignorait.

Mais, avec le temps, elle s'aggrava. Perte de l'appétit, désir sexuel évanoui, isolement de toute histoire sentimentale, ou simple amitié. Puis insomnie, puis cauchemar, le même : un inconnu pénètre dans ma chambre, coutelas en main, pour me tuer.

Le plus grave arriva. L'irrésistible envie d'ouvrir la fenêtre et de me jeter sur le pavé... Dans la rue aussi, l'impérieuse pulsion de me lancer sous les roues d'un autobus... Enfin, en conduisant ma voiture, l'implacable voix ordonnant : « Fonce !... Contre le mur ! »

Par chance, vos doux visages, vieille maman et petit fiston, m'ont dissuadé.

Jusqu'à quand ?

## **Que ce soit la proie ou l'ombre, chacune a son côté sombre**

*21 mai 2017, soir,  
maison, Pékin.*

*Quand on manque de vie,  
voici la poésie  
pour vaincre l'aphasie  
de tout l'inassouvi.  
Mais il reste l'envie  
avec la frénésie.*

22 mai 2017, soir.

Ce matin, visite chez ma toubib.

Je l'informe de mon besoin de conseils à propos des risques de santé en Chine.

- Peu de choses suffisent, me rassure-t-elle : un antibiotique à large spectre, une pommade contre les piqûres d'insecte, et de l'aspirine, en cas de fièvre. Pour le reste, le pays est bien équipé et, en dernier recours, tu peux me téléphoner.

Dans une pharmacie, j'achète les médicaments.

Je regagne ma voiture. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens détendu, un peu.

Une grosse cylindrée noire s'approche de la mienne. Le conducteur me demande si je dois partir. Un Chinois !... Accoutré de manière à montrer sa richesse carnavalesque : chaîne au cou, gros bracelet au poignet, bague énorme, tout en or massif.

- Oui, je pars, dis-je.

Je démarre.

Rapidement, j'opère une inversion et continue dans la direction opposée.

J'arrive au quartier des immigrants venus d'Asie, en particulier de Chine.

Promenade dans les rues.

Boutiques et magasins, presque tous gérés par les citoyens de ce pays-continent. Ils vendent de tout : vêtements, chaussures, bibelots, alimentation, autres types de marchandises.

Aussi restaurants, salons de coiffure, studios de massage, alléchantes images. Sur les devantures, inscriptions plus en chinois que dans notre langue. Ils aiment bien leur langue !

C'est ma première introduction à l'Empire du Milieu.

Mais, vite, je remarque que ses représentants, à l'intérieur ou sur le seuil des boutiques, me regardent à peine, la plupart évitent mes yeux ou manifestent de l'indifférence.

Curieux !... Les commerçants du monde entier sont ouverts, accueillants, intéressés sinon par les personnes, du moins par l'argent à gagner... Pourquoi, ici, cet étrange comportement ?

Je m'approche de l'un des Chinois debout sur le seuil d'une boutique ; son attitude et son regard me dissuadent. Peut-être, ce sera plus facile avec une femme.

Je dévisage avec gentillesse quelques Chinoises, en essayant de rencontrer mes yeux avec les leurs. Les regards fuient ; les autres se baissent rapidement vers le sol.

Quel malaise !... Pourtant, dans les restaurants gérés par des Chinois, ceux-ci sont accueillants, souriants. Pourquoi, ici, cette froideur ?... Serait-ce la même pénible situation en Chine ?

Fin de matinée, déjeuner chez ma mère.

Quatre-vingt bougies. Visite chaque semaine, régulièrement ; cependant, chaque fois, la peine de constater l'inexorable vieillissement. Mais l'expression toujours fraîche, toujours les doux yeux maternels.

Elle enseignait la musique dans un lycée. Quand je parvins à l'âge de comprendre, elle m'expliqua son plus cher désir : me voir physiquement *beau*, psychiquement *harmonieux*.

Mon père, fonctionnaire à la Banque Mondiale, privilégiait, au contraire, deux autres caractéristiques : me voir conquérir la *richesse* et savoir l'*augmenter*.

Constatation curieuse. Enfant, j'ai d'abord voulu être beau et harmonieux : j'ai étudié la musique. Puis, je suis devenu conquérant de richesse, comme fonctionnaire de banque. Mésaventures de l'existence. Mais sans Ariane pour m'offrir le fil à suivre. En vérité, elle vint à mon secours, mais je ne sus pas saisir l'occasion.

La salle à manger de maman est meublée avec goût. Fraîches marguerites blanches, dans un vase, déposé sur la table.

- Je t'ai préparé le plat que tu préfères, annonce-t-elle, toute contente. Une belle tranche de viande d'agneau, des frites et une salade mixte.



- Magnifique, maman ! Merci !

Nous commençons à manger en silence. Nous nous sourions de temps en temps, mais l'esprit de chacun est occupé par des questions inquiétantes.

« Combien de temps vivrai-je encore ? » se demande certainement maman.

Et moi : « Jusqu'à quand aurai-je le plaisir de jouir de son amour ? »

Nous savons les jours comptés, désormais.

Ma bonne maman préfère rompre le silence :

- Alors, cette grande nouvelle ? interroge-t-elle.

- Je pars en voyage pour un peu de temps, maman.

- D'habitude, tu es plus précis, s'efforce-t-elle de plaisanter.

Je cache ma gêne. « Et si maman meurt alors que je suis loin ? » Probablement, elle, aussi, pense : « Et si je meurs pendant son absence ? »

- Je vais en Chine, maman.

- En Chine ?!... Ta banque a maintenant des relations avec ce pays ?

- Non. Cette fois-ci, c'est pour...

Je ne trouve pas le mot adéquat. Les tendres yeux de maman fixent les miens profondément, pour déceler ma pensée.

Je dois être sincère, comme toujours, mais cette fois-ci en restant vague :

- Pour me détendre, prendre un peu de vacances.

- Pourquoi si loin ?

J'avais prévu la question.

- J'ai besoin de changement d'atmosphère, voir quelque chose de nouveau, tout-à-fait différent.

- Et...

Ma mère hésite, puis se décide :

- ... tout seul ou avec une amie ?

- Tout seul, maman, comme un grand !

Pour la détendre, j'éclate de rire, mais légère déception de maman. Elle tente de la dissimuler, pour ne pas montrer son inquiétude, pour ne pas me préoccuper.

- L'essentiel, conclut-elle, la voix un peu nouée, est que tu penses enfin à toi-même, mon enfant, et pas seulement au travail... C'est une très bonne chose pour toi, et donc une très bonne nouvelle pour moi.

Oh ! Maman si aimée ! J'empêche mes larmes de couler.

Elle a prononcé les mots qu'il fallait, ceux que j'aime entendre. Mais, au fond, quelle anxiété ! Nous séparer sans savoir quand nous revoir, être si loin l'un de l'autre avec l'incertitude de l'existence, quand on s'aime tellement. Quitter maman en ce moment, est-ce bien, est-ce correct ?

La main maternelle étreint la mienne.

- Tu n'es pas fatigué de vivre seul, depuis tant d'années ? se préoccupe-t-elle... De dormir seul, de manger seul ?

Je la rassure :

- Quand je trouverai la femme juste, je te la présenterai avec plaisir.

- Ce sera le plus grand cadeau que tu me feras !

Elle ajoute :

- Fais-le le plus tôt possible, car on ne sait jamais, le temps passe !

Ah ! L'amère allusion.

- Justement ! dis-je. Parce que le temps passe, il faut le vivre le mieux possible.

Mon esprit objecte : « Quitter ta mère et aller loin, est-ce cela vivre le mieux possible ? »...

Je prends doucement la main de maman, cette main ridée par le temps, tremblante légèrement, main qui m'a donné les premières caresses et continue à les donner. Avec délicatesse, je serre cette main sacrée dans la mienne, en interdisant aux larmes de monter à mes yeux.

## **Advienne que pourra ! Tel est l'ultime choix**

*22 mai 2017, après-midi,  
banquette sur une petite place, Pékin.*

*Ciel nuageux, éclaircis-toi !  
J'ai tant besoin de ta lumière !  
Mon cœur en a trop de l'hiver,  
Soit bon, écoute ma prière !  
Et donne-moi un peu de joie.*

*23 mai 2017,  
avion Paris - Pékin.*

Ce matin, à l'aube, j'ai écarté le rideau de ma chambre à coucher, et j'ai regardé le ciel. Totalement gris, par de gros nuages assombri.

Brusquement, mon cœur bat plus rapidement. *Le moment est venu !...*

Maman dort-elle ?... Impossible. Je la connais très bien. Elle doit être éveillée et inquiète. Je suis presque certain qu'en ce moment, elle aussi, contemple le même ciel.

Est-ce vraiment raisonnable de partir ?... C'est l'ultime sifflement du train.

Cependant, maman n'a pas besoin d'un déprimé auprès d'elle.

Dernier coup d'œil à mon lit. Dégoût !... Il a accueilli trop de souffrances, trop d'insomnies, trop de chagrins, trop de vilénies.

Mes yeux vont sur la table de chevet, à la photo encadrée et posée. Elle est récente. J'avais photographié maman. La tête bien droite, vêtue d'une robe élégante, et sa tranquille expression charmante. J'enlève la photo de son cadre, et je mets ce talisman dans mon porte-feuille.

À l'aéroport, je pose ma valise sur le tapis roulant. Étranges sentiments : joie mêlée de tristesse. La valise s'éloigne lentement, bascule, disparaît derrière un rideau de caoutchouc noir.

Ma vie, elle aussi, s'engage dans un tunnel. À l'autre bout, trouverai-je la lumière ?  
Je tressaille. Et si l'avion...

Allons !

## II.



## De l'autre côté du miroir, dans un ailleurs loin du terroir

*24 mai 2017,  
au bureau, pendant le déjeuner, Pékin.*

*Il est charmant, l'humain  
tendre comme l'agneau,  
s'il n'est pas dévoré  
par le vorace loup  
dont les dents acérées  
ne laissent que les os  
épars sur le chemin,  
pareils à des cailloux.*

*23 mai 2017,  
avion Paris - Pékin,  
aube.*

Splendide soleil !... Éclairant une immense étendue désertique de sable marron clair, presque blanc sous la lumière !... L'impressionnante nudité défile lentement, lentement.

Je l'admire, le visage collé au hublot. Par l'écran réservé aux voyageurs, j'ai appris que l'avion survole l'espace aérien à l'ouest du territoire chinois.

Paysage semblable à un autre.

J'avais vingt ans.

En plein cœur du Sahara, moi et deux amis. On arrête la voiture au bord de la longue route goudronnée. Sans parler, nous sortons du véhicule. Chacun de nous se dirige vers une dune différente.

J'ai entrepris ce voyage pour soulager la première cruelle douleur de ma vie : la séparation brutale avec une jeune fille, mon premier amour, un coup de foudre trop vite interrompu.

Assis sur le monticule de sable chaud, je contemple l'espace infini. Éblouissant ciel bleu, jamais vu, dunes à perte de vue, silence absolu.

Vague malaise... Peut-être les yeux, non habitués à regarder aussi loin et aussi largement, l'absence totale de bruit, néanmoins perceptible aux oreilles sous forme d'étrange bourdonnement.

Dans cet espace, dépourvu apparemment de toute vie, je ressens, pour la première fois, l'étourdissante intensité de mon existence... et sa vacuité.

Me voici une deuxième fois dans un désert, non pas à pied mais le survolant, et pour soulager une deuxième douleur... Cette fois-ci, j'espère que ne pas marcher mais voler au-dessus d'un désert est de bonne augure.

Avion,  
huit heures du matin.

L'aéroplane poursuit son voyage au-dessus du centre de la Chine, une partie habitée.

Battements cardiaques un peu plus fort.

Des villages sur une pente de haute montagne, d'autres au sommet d'une colline, d'autres encore dans la plaine, parmi des champs multicolores, bien ordonnés.

Je ne sais presque rien de cette partie de la planète, de sa population, de son histoire, de ses cultures, à l'exception, évidemment, de sa situation économique et financière : pil, crédibilité financière, coût de la main-d'œuvre, possibilités d'investissements et de profits, etc. Honte à moi !

### **Au milieu du Milieu, sur terre et dans les cieux**

Pékin, Happy Dragon Hôtel, chambre 404,  
22 heures.

L'avion a atterri à l'aéroport de Pékin, vers neuf heures du matin. Soleil déjà levé, chaude clarté. Et moi tellement, tellement ému, étourdi !

« Sortie des voyageurs ». Pour moi, « Entrée dans l'Inconnu ».

Dans le hall, je marche lentement, tirant ma valise. J'observe avec discrétion les gens, les visages, tous différents des nôtres. L'*Extrême-Orient* ! Vague peur et vive curiosité.

Au bureau d'information, accueil par une jeune et jolie employée, bien maquillée. En un charmant anglais, elle m'indique où trouver un taxi.

Parcours vers la capitale.

Belle campagne, champs bien entretenus, à perte de vue. Ils contrastent avec les images vues sur nos télévisions. Époque ancienne : mendiants gisant par terre, corps dénudé et décharné ; un malheureux en haillons court, pieds nus, tirant un pousse-pousse où trône fièrement un « Occidental » costumé en blanc. Époque récente : drapeaux rouges claquant au vent, petits livres, rouges aussi, brandis par des jeunes exaltés et hurlants. Époque actuelle : avions et navires de guerre menaçants, hommes d'affaires cupides et malveillants, immigrés inquiétants.

De nouveau, regard sur les environs. Impressionnantes grues dans de multiples chantiers en construction, nombreux immeubles jalonnant la route. Très hauts, tout en verre et acier, ils semblent un défi. Pas du tout mon goût. Non pas parce que je m'attendais à des constructions sous forme de pagodes, dans le style crétin du cinéma hollywoodien, mais j'aurais désiré voir des édifices à dimension humaine, présentant quelque chose digne de la prestigieuse civilisation passée de ce pays, donc une contribution architecturale à la riche diversité de la planète. Hélas ! Je ne vois que l'ordinaire morne copie d'une quelconque périphérie de capitale occidentale.

Le taxi arrive à l'hôtel. Soulagé : il a seulement une vingtaine d'étages. Il semble agréable.

Ma chambre est spacieuse, dotée de tout le confort moderne, mais semblable à n'importe quelle chambre d'hôtel de chez nous. Dommage.

Mais, une peinture chinoise traditionnelle est accrochée au centre de l'un des murs : une montagne très haute, dont le sommet pointu se perd dans de beaux nuages blancs ; en bas, coulent les eaux claires d'une splendide cascade ; en haut et à droite du cadre est écrit un texte en chinois, d'une agréable calligraphie.

Sur le mur d'en face, une grande carte géographique de la Chine. Quel immense territoire ! Admirable !... Et inquiétant.

24 mai,  
hôtel, soir.

Ce matin, à l'ambassade de ma chère nation.

J'explique à un fonctionnaire le motif de ma venue : je cherche des informations sur une compagnie artistique chinoise ; quarante deux ans auparavant, en 1975, elle avait effectué une tournée dans la capitale de mon pays.

- Je vous propose, conseille l'homme, d'aller au Ministère chinois de la Culture.

- Ah, merci !

Il ajoute :

- Vous devriez, aussi, recourir à un interprète.

- Vous avez raison. Comment le trouver ?

Le fonctionnaire s'éloigne un court instant, puis revient en compagnie d'une Chinoise. Je l'examine.

Quarantaine d'années, corps mince, bien proportionné, longue jupe noire et chemisier blanc, élégants mais simples. Ils mettent discrètement en relief les volumes et les lignes du beau corps. La peau est agréablement ambrée, le visage joliment ovale, encadré par une chevelure souple, d'un noir soyeux et brillant ; les yeux d'un marron foncé expriment une profonde douceur. Du moins, c'est mon impression. J'apprécie l'absence de maquillage, ridicule sur tellement de visages. Pour tout dire, cette femme n'est pas la beauté provocante, suggérant immédiatement la jouissance physique. Cette personne est mieux : d'elle émane une gracieuse délicatesse qui touche d'abord l'âme. Rare, très rare denrée féminine, dans mon cher Occident.

- Elle s'appelle Měi Lì, dit le fonctionnaire.

La nommée esquisse un discret sourire charmant à mon adresse.

- Bonjour, monsieur, salue-t-elle dans ma langue, avec un amusant accent chinois.

- Bonjour, madame, enchanté de vous connaître.

Son regard direct et franc m'inspire confiance. Cependant, mon instinct de protection tempère mon impression. J'appartiens à la société qui commença par Eve faisant manger la pomme à son compagnon, d'où leur déchéance éternelle. Toutefois, je déclare sincèrement :

- Je serai très heureux, madame, de bénéficier de votre aide.

24 mai 2017,  
à la maison, soir.

*Cette fois-ci, mon cher carnet secret, tu ne recevras pas un poème.*

*Quand j'appris que la recherche de cet étranger pourrait nécessiter plusieurs déplacements, j'ai décliné courtoisement le travail.*

*- Je regrette, monsieur, mais voyager me pose problème.*

*Il tenta de me convaincre, en fournissant des détails :*



- Je dois retrouver une femme chinoise, une amie ; je l'ai rencontrée dans la capitale de mon pays il y a quarante deux années exactement. Mais j'ignore où elle habite et si elle vit encore. J'ai seulement sa photo. La voici.

Jusqu'à maintenant, je n'ai rencontré que des hommes d'affaires. C'est dire ma stupéfaction. Touchée par les informations fournies, je prends la photo.



Elle montre une jeune fille d'environ dix-huit ans, au bord d'une plage ensoleillée, où une petite vague s'est levée, comme pour lui faire hommage, avant de s'abattre sur la rive.

La fille est de profil, le joli corps élancé en un mouvement de danse, formant une ligne courbe semblable à un arc tendu ; les pieds sont nus sur le sable ; une abondante chevelure noire encadre un visage épanoui par un sourire, dirigé vers l'objectif de l'appareil. La jeune fille est vêtue d'une robe légère, parsemée de fleurs multicolores. Sous l'effet d'une brise, un large foulard violet flotte à son cou. Toute l'image montre le splendide printemps de la vie !

Je remets la photo au monsieur.

- Vous pouvez lire ce qui est écrit derrière, propose-t-il.

Je tourne la photo ; deux lignes y sont écrites, en chinois. Je ne peux empêcher l'émotion qui me prend.

« Être au ciel deux oiseaux au vol inséparable,  
être au sol le couple végétal qu'unit un seul feuillage. »

J'explique au monsieur : ce sont deux vers d'une célèbre ballade chinoise très populaire ; le titre est « Chant de l'éternel regret ». C'est une très belle histoire d'amour, mais l'épilogue ne fut pas heureux. Elle fut écrite par l'un de nos plus fameux poètes, Po Kiu-yi, entre 700 et 800 de l'ère chrétienne.

*La photo et la dédicace m'attendrissent jusqu'au plus profond de moi-même. Je demande alors, à propos de la collaboration avec ce monsieur, de réfléchir jusqu'au lendemain.*

## **Dans le lot de la vie, le chagrin est compris**

*Encore 24 mai 2017,  
plus tard.*

*Wú wéi !... Agir ou ne pas agir...*

*N'ai-je pas assez voyagé comme guide touristique dans ma jeunesse ?*

*À la maison, je jouis enfin de la tranquillité, des lectures aimées, et de l'écriture de mes chères poésies.*

*Partir, ce serait améliorer ma connaissance de la langue et de la culture de cet étranger. Il me semble sympathique et gentil.*

*Alors, rester dans le calme et connaître mieux notre culture classique, ou affronter les inconvénients des déplacements avec cet homme, en échange de voyage dans sa culture, à travers lui ?*

*Eau tranquille du lac,  
tourbillons du torrent,  
d'où soufflera le vent ?  
Sera-t-il élégiaque ?*

*24 mai,  
Pékin, hôtel, soir.*

La première fois que j'eus devant les yeux la photo de celle que je cherche, j'y ai vu la plus charmante manifestation du bonheur de vivre.

Un après-midi, je me promenais dans un parc avec Alice. J'avais à peine divorcé.

- Je souffre tellement, avouai-je.

- Toi, au moins tu souffres, donc tu vis... Moi, en matière de cœur, c'est le calme plat, celui de la mort. Je ne sais pas qui, de nous deux, endure le plus.

Court moment, puis elle ajouta :

- Mais pas de regret, mon ami ! Si on ne frappe pas à une porte, elle ne s'ouvrira jamais. Si on y frappe, elle peut s'ouvrir pour laisser surgir un monstre. Mais, il y a

toujours une possibilité, même infinitésimale, que s'accomplisse un miracle... Le problème est de surmonter la peur, d'avoir le courage d'accepter l'éventuel échec, de le préférer au fait de ne rien tenter.

## **Quand l'oiseau renonce à sa cage, où le portera son voyage ?**

25 mai,  
hôtel, matin.

Écriture en attendant, pour tuer le temps.

Tôt, je suis sorti de l'hôtel.

Première promenade dans les rues. Immeubles pas tellement différents de ceux de nos villes. Mais les annonces, écrites uniquement en chinois, sont intimidantes. Elles me font sentir analphabète : impossible de déchiffrer ces dessins, jolis mais totalement mystérieux.

Retour dans la chambre : 11 heures 10. Quand téléphonera-t-elle ?

Ah ! Cette carte de la Chine au mur ! Où trouver quelqu'un dans cette immensité ?

Passez, minutes ! Passez !

11 heures 35.

Enfin, sonnerie.

- Allô ?

Ce que j'entends me détend :

- Merci ! Merci infiniment !.. D'accord ! Je vous attends ici, cet après-midi à quatorze heures.

25 mai 2017,  
à la maison, soir.

*À l'heure fixée moins cinq, je suis arrivée dans le hall de l'hôtel. Il m'y attendait. Nous échangeâmes un amical sourire, en nous serrant la main.*

*- Vous savez pourquoi j'ai accepté ce travail ?*

*- Je vous prie de me le dire.*

*- J'ai été très émue par le motif de votre voyage. Et j'espère qu'on retrouvera vite votre amie.*

*Un moment après, nous étions au ministère de la Culture. On nous reçut avec l'habituelle courtoisie. Une jeune employée nous fit patienter dans un salon, puis s'éloigna.*

*Après un instant, l'étranger me demanda :*

*- Puis-je savoir pourquoi vous avez appris notre langue ?*

*- J'aime les cultures étrangères, et, pour en connaître une, il m'a semblé nécessaire d'en apprendre la langue.*

*- Pourquoi la mienne ?*

*- Mon grand-père m'avait parlé de votre pays, en particulier des mouvements révolutionnaires populaires qui ont marqué son histoire. J'ai, alors, décidé de connaître ce peuple, donc d'apprendre sa langue.*

*- Aujourd'hui, remarqua-t-il, on apprend les langues uniquement pour faire de l'argent.*

*Puis il me demanda :*

*- Puis-je savoir quel métier exercent vos parents ?*

*- Ce sont des paysans pauvres du sud. Ils ne pouvaient donc pas financer mes frais de scolarité. Aussi, durant celle-ci, j'ai utilisé mes moments libres pour travailler comme guide touristique.*

*La jeune employée revint. Elle nous accompagna dans un bureau. Un fonctionnaire nous invita à nous asseoir en face de lui. Puis il s'est adressé à moi, et je traduais au fur et à mesure à l'homme que j'accompagnais.*

*- Je confirme, déclara finalement l'employé, que la femme que ce monsieur cherche faisait partie de la compagnie en tournée dans la capitale de son pays, mais, pour le reste, je suis désolé : nous ignorons si elle est encore vivante, ni, dans ce cas, son lieu d'habitation.*

*La déception nous bloqua sur nos chaises. Alors le fonctionnaire ajouta :*

*- Je vous conseille de vous adresser à une émission de télévision spécialisée dans la recherche des personnes disparues.*

25 mai,  
hôtel, avant le dîner.

Dans la rue, Měi appelle un taxi. On s'y engouffre.

Je suis étonné par les façades des magasins, les gens sur les trottoirs, la circulation automobile. J'imaginai de trouver ce que j'avais vu à la télévision, chez moi : un flot ininterrompu de personnes sur des bicyclettes, rien d'autre. Certes, elles sont là, mais nettement minoritaires par rapport aux voitures. Comme chez nous, mais ici plus encore, des cyclistes portent devant la bouche un masque blanc contre la pollution.

Le taxi s'arrête devant un immeuble imposant, siège d'une télévision.

Une responsable du programme nous accueille.

- Elle dit, me traduit Měi, que votre cas est spécial, elle doit en parler avec le directeur.

Quand la femme nous quitte, je demande :

- Pourquoi ce cas est spécial ?

- Je ne sais pas.

- Est-ce parce que je suis un étranger ?

- C'est possible.

L'attente se prolonge un peu. Je sens une vague sensation de vide dans ma tête. J'avais lu que Pékin est victime d'une grave pollution. Est-ce cela ? Ou simplement la fatigue ? L'angoisse ?

La responsable revient. Elle nous dit l'accord de la télévision pour s'occuper du cas. Ouf !

### **Dans le Jardin de l'Harmonie, à chaque chose tout s'unit**

Après le dîner.

En sortant du siège de la télévision, mon accompagnatrice et moi marchons dans la rue. Je note avec plaisir que, dans les magasins, sur leur seuil ou sur le trottoir, les gens sont généralement décontractés.

- Ils sont différents de ceux de ma capitale, dis-je.

- Qui ?

- Les gens d'ici.

- Comment, différents ?

- Les Chinois qui résident chez nous, je les ai trouvés froids, méfiants, distants, au point d'avoir eu peur de venir en Chine.

Ma compagne rit, puis m'explique :

- Les immigrés dont vous parlez...

Je l'interromps de manière courtoise :

- Pardon ! Et si nous nous tutoyons, c'est pas mieux ?

- C'est mieux, merci ! approuve-t-elle, contente... Bien. Les immigrés dont tu parles viennent généralement de la campagne. Ils ne sont pas habitués à vivre parmi des étrangers, en plus d'une autre culture, et, généralement, il ne parlent pas votre langue. Je pense qu'ils sont intimidés, rien d'autre.

- En tout cas, ici, je les trouve normaux. Ça te va d'aller dans un bar pour se détendre un peu ?

- Je te propose, suggère-t-elle, le plus beau parc de Pékin, il est très proche d'ici. Dans le passé, c'était le jardin impérial. Les étrangers l'appellent le *Parc du Palais d'été* ; mais son nom chinois est *yí hé yuán*.

- C'est-à-dire, dans ma langue ?

- *Le Jardin de l'Harmonie Préservée*.

Holà ! Les trois mots résonnent dans mon esprit, l'excitent, l'enchantent.

- Allons-y !

Nous y arrivons.

Quelle merveille !... Absolument inimaginable. Un immense parc, de splendides arbres partout, de tous les genres et proportions, avec ça et là de jolis petits bâtiments traditionnels, aux couleurs vives. Au centre, un large lac ; l'eau calme scintillante reflète le ciel bleu. Le parc mérite tout-à-fait son nom : partout où les yeux regardent, tout est, en effet, d'une harmonie à la fois étonnante et apaisante. L'air, embaumé par les multiples fleurs, est tout-à-fait enivrant. Ici, pas de pollution. Je ne suis plus à Pékin, mais uniquement dans un jardin. Et quel jardin !... J'ai tellement voyagé dans le monde, mais je n'ai jamais vu, pas même imaginé une telle profusion de splendeur naturelle, arrangée par la main humaine avec une telle magnificence.

Nous arrivons près du grand lac. Il est surmonté de jolis ponts, de pierres ou de bois ; au bord des rives flottent de larges feuilles vertes de lotus.

Mon accompagnatrice se tourne vers moi, contente de voir la joie manifestée par mon visage :

- Qu'en penses-tu ?

- C'est plus beau que dans un rêve !

Je ne peux m'empêcher de murmurer : « Nous naissons comme terre vierge. Le défi pour chacun est de savoir faire ou pas de sa vie un jardin et d'en préserver l'harmonie. » Me voilà philosophe.

*25 mai 2017,  
à la maison, nuit.*

*Quelle touchante surprise, entendre une si profonde réflexion. Un homme capable de l'exprimer, peut-il être mauvais ?*

Hôtel, ma chambre,  
avant de dormir.

À noter encore. Autre surprise inattendue, plus étonnante. Dans le parc, des hommes et des femmes de tout âge, individuellement ou en groupe, jouent de la musique, chantent, dansent, font du sport, se livrent à des jeux divers.

L'un d'eux provoque ma curiosité :

- Cela, qu'est-ce que c'est ?

Ma compagne regarde :

- C'est notre sport favori, et le plus antique : le taï chi Chuan.

- Pourquoi le plus favori ?

- Il permet l'harmonie entre le corps et l'esprit avec ceux de la nature, de l'univers.

- Ah !

J'observe davantage l'homme. Ses mouvements sont très lents, très souples, une sorte de danse. Seulement à la regarder, je me sens plus calme, plus équilibré. Que serait-ce si je me livrais à ce sport !

Tournant mes yeux vers tous les gens présents, je demande :

- Il y a une fête particulière aujourd'hui ?

- Non, répond ma compagne. Chaque jour, de nombreuses personnes pratiquent ces activités ici ; elles les aident à bien entretenir leur corps et leur esprit.

- Chaque jour ?!

- Oui. Pour les gens qui travaillent, avant ou après le temps de leur engagement professionnel ; pour les retraités, à n'importe quel moment de la journée. Mais, les plus exigeants viennent ici le matin, juste avant ou après le lever du soleil. Suite à la nuit, l'air matinal est le plus pur.

Holà ! Quel choc !... Je ne peux éviter de comparer.

- Dans mon pays, dis-je, les jours de semaine, le matin, on ne voit que des gens courir au travail, le visage renfrogné, les yeux encore alourdis par le sommeil. Et le soir, retour au bercail, encore plus fatigués, visage encore plus fermé. Jamais je n'aurais imaginé qu'en Chine existe ce que je vois.

Au tour de Měi d'être stupéfaite.

- Dans ton pays, on ignore tellement la Chine que tu es à ce point surpris ?

- Malheureusement oui.

- Certes, m'explique-t-elle, la pauvreté et les problèmes existent également ici, mais il y a des gens qui, malgré les difficultés de l'existence, savent commencer ou finir la journée de manière bénéfique.

Eh, oui ! me dis-je. Comme le jeune homme que j'avais vu en allant à la banque. Au sein de la manifestation de travailleurs, il dansait ! Une question m'interpelle violemment : « Ai-je raté ma vie ?... Au moins jusqu'à présent ? »

Près d'un arbre, un septuagénaire jongle avec trois petites massues. En me voyant intéressé, il sourit puis, sans parler, me tend amicalement les instruments, m'invitant à jouer.

Embarrassé, je décline la proposition, et demande à Měi :

- Comment dit-on « Merci » en chinois ?

- Xiè xie.

Je répète les deux mots à l'homme, en inclinant un peu la tête.

Il insiste, avec gentillesse. Měi m'encourage :

- Allez ! Essaie !

Je prends les massues, et tente de jongler. L'une d'elles m'échappe, j'essaie de la rattraper et je perds les deux autres. Le vieil homme et Měi m'applaudissent quand même.

26 mai,  
hôtel, soir.

Le matin, je demande à Měi de me ré-accompagner au même parc.

Devant son étonnement, j'explique :

- Pour moi, c'est le meilleur moyen de passer le temps, en attendant quelque nouvelle de la part de la télévision.

Pendant que nous marchons dans la rue, Měi s'arrête.

- Excuse-moi, dit-elle un peu gênée, mais je ne réussis pas à te suivre.

L'observation me surprend, mais elle est juste. Effectivement, je marche trop vite, comme si j'allais au travail, alors que c'est une promenade.

- Tu as raison, excuse-moi.

Je reprends la marche, cette fois-ci au pas de Měi.

Durant le parcours, un attroupement m'intrigue. L'angle de deux larges rues est occupé par une trentaine de jeunes, hommes et femmes, pauvrement vêtus. Les uns assis, d'autres debout, ils semblent attendre. Pourquoi cette affliction sur leurs visages ?

J'invite ma compagne à m'éclairer.

26 mai,  
maison, soir.

*Quel embarras ! Quelle honte pour mon pays !*

*Mais je suis obligée de satisfaire la curiosité de Bruno. C'est le nom de l'homme que j'accompagne. D'autant plus que j'apprécie sa sensibilité à cette scène. J'explique la situation de ces malheureux :*

*- Ils attendent la venue de quelqu'un ayant besoin de main-d'œuvre pour les embaucher. Ces personnes viennent de la campagne où elles ne trouvent pas de quoi subvenir à leurs nécessités d'existence.*

*À ces paroles, le visage de mon compagnon s'assombrit. Sa réaction me touche. Décidément, je n'ai pas affaire à un business-man au cœur de pierre.*



*Je ne lui raconte néanmoins pas un fait qui m'a déchirée.*

*Voilà un an, tôt, le matin, j'allais à un parc pour respirer l'air frais et détendre mes muscles.*

*Je suis passée près d'un groupe semblable à celui que Bruno et moi avions vu.*

*Soudain, j'entends une voix très émue crier :*

*- Grande sœur Měi !... Grande sœur Měi !... Grande sœur Měi !...*

*Je m'arrête, me retourne et dévisage la personne qui vient de m'appeler ainsi.*

*- Wáng !?*

*Je reconnais un ami d'enfance, de notre village. Je ne peux m'empêcher de répéter :*

*- Petit frère Wáng !*

*Nous courrons l'un jusqu'à l'autre. Nous cherchons à maîtriser notre forte émotion.*

*Immédiatement, je comprends. Cet ami a été contraint de quitter sa famille pour venir jusqu'ici vendre ses bras ! Et pour une misère !*

*Je connais la situation affligeante de ces infortunés. Y penser me rend malade. Si le destin m'avait été contraire, je me serais trouvée parmi eux. Voir ici ce cher ami m'accable.*

*Il me vient de lui dire, le plus chaleureusement possible :*

*- Je t'invite à manger un bol de nouilles chaudes.*

*Très troublé et reconnaissant, il secoue négativement la tête :*

*- Oh, merci, grande sœur Měi ! Merci ! Mais je ne peux pas. L'embaucheur pourrait venir d'un moment à l'autre. Je ne peux pas risquer de perdre cette occasion.*

*Je mets, alors, la main dans ma poche, et lui offre tous les billets de monnaie qui s'y trouvent, malheureusement pas beaucoup.*

*Très troublé, il refuse en reculant :*

*- Non ! Non, grande sœur Měi !*

*J'insiste ; il résiste, en baissant la tête à cause de la honte ; je m'entête au point de réussir à lui glisser l'argent dans la poche.*

*Je le quitte puis, aussitôt, j'éclate en larmes.*

26 mai,  
hôtel, soir, suite.

Au parc, un petit groupe de femmes chante en chœur. Vêtements plutôt simples, coiffures généralement sobres, visages dépourvus de maquillage, ou très discret. Belle simplicité de tenue !



Face aux chanteuses, un homme joue d'un instrument que je n'ai jamais vu.



Měi m'informe : il s'appelle *èrhú*, c'est-à-dire « deux cordes », sous-entendu un instrument de musique ayant cette caractéristique. Il ressemble un peu à notre violon. Il est traditionnel, employé depuis environ deux mille ans.

- Deux mille ans ?! dis-je.

- Oui, répond Měi. Beaucoup de nos instruments existent depuis l'antiquité, depuis même trois mille ans, et ils continuent à être joués aujourd'hui.

J'en reste aussi étonné qu'admiratif : « Trois mille ans, et toujours actuels ! »

Je me concentre sur la mélodie ; elle est très douce. Měi la trouve mélancolique, moi, au contraire, joyeuse. Ce n'est pas la première fois que je le constate : la musique se perçoit en fonction du caractère ou de l'humeur de l'auditeur.

- Ça, je veux dire jouer ainsi de la musique, c'est également tous les jours ?

- Oui, répond Měi. Et le dimanche, matin et soir, le groupe est beaucoup plus nombreux.

J'écoute les divers chants. Très beaux, bien que je n'y comprends rien. Et quel enchantement ! Voir des personnes dans un parc, chantant pour le plaisir, semblables

à un groupe d'oiseaux !... Encore une fois, je suis obligé de comparer : pourquoi pas chez nous ?

\*

*Au parc, je remarque avec discrétion le vif intérêt de Bruno pour la musique et les chants.*

*Une fois ces derniers terminés, il me propose de l'emmener dans un magasin d'instruments de musique. Intriguée, je demande :*

*- Musique ?*

*- Oui, musique !*

*Je ne comprends pas le motif de cette requête ; toutefois, la proposition me procure un énorme plaisir. Elle me rend Bruno plus sympathique, plus intéressant.*

\*

Pourquoi Měi a un peu rougi après ma demande sur la musique ?... Évidemment, elle ignore une partie de moi. Eh bien, tu la découvriras !

*27 mai 2017,  
à la maison, soir.*

*Ce matin, nous sommes allés dans un grand magasin.*

*Bruno admire les multiples instruments de musique. Il est fortement attiré par ceux qu'il n'a jamais vus ; il les examine l'un après l'autre, avec une curiosité tellement vive qu'elle me surprend. Il observe des instruments à cordes, des flûtes, des tambours, des gongs et d'autres instruments, en tout genre et de toutes les formes. « Quelles richesses ! » déclare-t-il.*

*Il s'attarde en particulier devant ce qu'il appelle « une espèce de très élégante cithare chinoise ».*

*Un employé s'adresse à lui, en indiquant l'instrument. Je traduis :*

*- C'est le gǔqín, le père de la musique chinoise, l'instrument des sages. Les Anciens disaient qu'il devait être joué et entendu seulement par une personne ayant le cœur pur.*

*Bruno est très impressionné par cette explication.*

*27 mai 2017,  
hôtel, soir.*

Je questionne :

- Et si le musicien qui joue cet instrument ou celui qui l'entend n'a pas le cœur pur ?

- Dans le premier cas, répond l'employé, dont le propos m'est traduit par Měi, la musique sonnera faux ; dans le deuxième cas, l'auditeur ne sera pas capable de l'apprécier à sa juste valeur.

Charmante réponse, logique imparable.

J'ignorais cette conception de la musique. Ainsi, elle est semblable à l'existence humaine : la manière de la vivre soi-même ou de la voir vécue par un autre dépend, aussi, de la qualité du cœur.

L'employé m'indique un autre instrument. Il est plus grand que le précédent, avec plus de cordes, d'un bois rouge écarlate : une espèce de cithare.

- C'est le *gǔzhēng*, déclare l'homme. La première fois qu'on signale son utilisation remonte à 91 avant l'ère chrétienne !

- Et... on en joue encore ?

- Bien sûr ! confirme l'employé.

\*

*Oh, oui ! Combien notre passé continue à vivre encore, aujourd'hui !... Le problème est de ne pas en être annihilé, écrasé. Cela m'arrive parfois ; je dois lutter pour m'en affranchir. Et je suis consciente de l'horrible partie cruelle et sanguinaire du passé ; pour cet aspect, je n'ai que dédain et mépris. Mais, dans ce passé, il y a, aussi, une extraordinaire humaine beauté. Elle me nourrit.*

\*

Ensuite, dans le magasin, je suis attiré par le violon chinois traditionnel à deux cordes, déjà vu au Parc. Je demande à voir des violons. Le préposé m'accompagne au rayon où ils sont exposés.

Les voici ! De tous les genres ! Si beaux, si délicats !

Je les contemple longuement, tel un fidèle devant l'apparition de son Saint préféré.

\*

*Une telle réaction de Bruno me surprend au plus haut point. Seul un musicien peut avoir ce comportement. Bruno ne me semble pas en être un. Ses yeux paraissent découvrir, pour la première fois de sa vie, ces violons. Son regard émerveillé est celui d'un tout petit enfant en présence du jouet le plus merveilleux.*

\*

Me reprenant de la splendide admiration des violons, j'indique le plus beau. L'employé me le présente sur un comptoir.

Je le prends comme on accueille dans ses mains un bébé à peine né. Avec tendresse, j'en examine le bois, l'archet, les cordes. Sur celles-ci, je passe doucement un doigt en les caressant. « Boum ! Boum ! Boum ! » Je te comprends, mon cœur.

\*

*Quel comportement si singulier, totalement inattendu !*

*- Demande lui, dit Bruno si je peux l'essayer.*

*- Tu veux dire : en jouer ?*

*Il confirme. L'employé y consent.*

*Avec une lenteur étrange, Bruno prend l'instrument, le pose sur l'épaule gauche, ajuste les cordes. Puis, sa main droite y pose l'archet, et le fait glisser. La note musicale est nette, splendide !*

*J'en reste stupéfaite. Le préposé sourit, admiratif.*

*- Je l'achète, décide Bruno.*

*Alors, là, je ne m'y attendais absolument pas. J'en suis très contente.*

\*

En sortant du magasin, avec le violon en bandoulière, je marche en compagnie de Měi, sur une large et longue avenue. Pour une fois, je suis indifférent à ce que je déteste : sur les deux côtés, les très hauts et laids immeubles qui empêchent de voir le ciel.

Dire que je suis réjoui, heureux, c'est peu dire... Quarante ans passés sans avoir touché un violon. Cependant, chaque fois que j'entendais une mélodie, elle me pinçait amèrement quelque part. Elle me rappelait une phrase lue : « La plus belle réussite dans la vie d'adulte, c'est de réaliser le rêve caressé dans l'enfance. » Le mien était celui de devenir violoniste. Mais l'esprit fut pris par autre chose : pognon, admiration des pairs et de la société entière.

*28 mai 2017,  
à la maison, soir.*

*Ce matin, nous sommes allés de nouveau au parc.*

*Près d'un joli arbre, aux vertes branches larges et feuillues, une femme chante, accompagnée par un musicien jouant de l'èrhú. L'homme remarque le violon tenu en main par Bruno, et lui sourit d'un air complice.*

*Je comprends. Je dis à Bruno :*

*- Tu peux jouer avec lui, si tu veux.*

*- Oh, non ! Non ! réplique-il, embarrassé.*

*- Pourquoi, alors, as-tu pris ton violon ?*

*- Je pensais que, peut-être, j'aimerai en jouer, mais seul, dans un endroit discret du parc.*

*- Ici, tu peux en jouer où tu veux, seul ou avec cet homme.*

*J'indique le musicien. Il cesse de jouer et me parle. Je traduis à Bruno :*

*- Il dit que si cela te fait plaisir, il recommence la musique depuis le début afin que tu puisses jouer avec lui. Il en serait content.*

\*

J'hésite. Embarras, timidité. Le musicien m'invite amicalement de la main. Je m'exhorte : « Allez, courage ! »

J'extrais le violon de son étui, l'ajuste sur l'épaule. Je pose l'archet sur les cordes, et regarde le musicien.

Il recommence à jouer le début de la mélodie. Maîtrisant mon trouble, je me concentre et... l'accompagne. La femme se remet à chanter. La musique et le chant sont d'une tonalité nostalgique mais pas triste ; elle semble évoquer la mystérieuse immensité de l'espace.

Quarante années passées depuis la dernière fois que j'ai joué ! Et, aujourd'hui, c'est à l'autre bout de la planète, dans un jardin !... Maman ! Maman chérie ! Ton fils revit !

\*

*Ô miracle ! Un Occidental et des Chinois former un seul groupe artistique.*

*L'oiseau volant  
dans le ciel bleu  
démontre mieux  
son âme en feu.*

*Cependant, vers midi et demie, en retournant à l'hôtel, Bruno a un malaise.*

*- Quelque chose ne va pas ?*

*- J'ai un début de mal de tête très pénible.*

*Je lève les yeux vers le haut. Le ciel est étrangement gris et blafard pour cette heure de la journée.*

- *C'est la pollution, dis-je, désolée.*
- *À ce point ? s'étonne Bruno.*
- *Malheureusement. Depuis que les voitures ont remplacé les bicyclettes.*
- *J'ai besoin de rentrer à l'hôtel. Je n'arrive plus à marcher, prenons un taxi.*  
*J'en appelle un.*
- *Arrivés à destination, en voyant l'état de Bruno, je propose le recours à un médecin.*
- *Un peu de repos, et ça ira, me tranquillise le malade.*
- *Il me remercie, me salue et rejoint sa chambre.*

## **Nature ! Ô notre maîtresse ! Enseigne-nous la sagesse**

29 mai 2017,  
Xian, hôtel *Feng Shui* (Vent [et] Eau), soir.

Ce matin, à l'hôtel de Pékin, Měi et moi assistions au programme télévisé de recherche des personnes disparues. La photo de Huā apparut sur l'écran ! Et la présentatrice annonça qu'elle a été vue dans la ville de Xian, précisément dans le quartier des boutiques de peintres.

- Elle est vivante ! Elle est vivante ! Je l'ai trouvée !

\*

*J'en suis également contente. Mais, dommage pour une fin trop rapide d'un voyage auquel j'ai pris plaisir.*

*La floraison  
partout ravit.  
Loi de saison.  
Mais tout finit.*

\*

L'avion s'approche de Xian.

Du hublot, je vois les admirables lumières nocturnes de la ville : joli tapis de couleurs scintillantes.

La veille, j'ai lu des informations concernant l'histoire de cette antique capitale impériale, au centre du territoire chinois. On dit que les plus belles femmes habitent cette ville. Ha ! Ha !... Partout dans le monde, il ne manque pas de gens pour attribuer à un lieu les plus belles créatures du pays, ou même du monde. Pour moi, l'endroit le plus beau du monde est celui où vit celle que je cherche.

30 mai 2017, soir.

Tôt ce matin, nous sortons de l'hôtel, au centre-ville. Bâtiment de six étages seulement ; les maisons voisines en ont moins encore. Tant mieux. En plus, sur les deux trottoirs, la rue est bordée d'arbres, pas très hauts, au beau feuillage vert. Il protège du soleil déjà levé.

Plein d'énergie, je marche si rapidement que je devance Měi, comme à Pékin. Je finis par m'en rendre compte. Je stoppe et reviens vers elle.

- Je marche trop vite, n'est-ce pas ?

- Oui, confirme-t-elle.

Je lève les bras en signe d'excuse, et reprends la marche, au rythme de ma compagne.

Nous passons près de l'une des portes monumentales de la muraille antique ; elle ceinture la ville. La lumière solaire la teinte d'une chaude couleur orange.

Bonheur de penser : « Je ne me suis pas levé non pour aller gagner de l'argent, mais pour retrouver la partie manquante de moi-même. »

Sur une place, près de la muraille, des personnes font du taï chi. Mouvements amples et lents, comme devrait être la vie, si l'on n'est pas un insensé se croyant civilisé.

Měi arrête un taxi ; nous y montons.

Plaisir de voir les rues bordées d'arbres, aux maisons basses, les femmes et les hommes circulant calmement sur leur bicyclette.

Je confie à Měi :

- J'aime beaucoup ces gens. En particulier, la sobriété de leurs vêtements et de leurs coiffures. Ils me rappellent ceux qui existaient dans mon pays dans les années 1960, avant le boom économique.

- Que s'est-il passé après ce boum économique ?

- Il apporta les extravagances vestimentaires et les maquillages excessifs ; ils ont rendu les femmes souvent ridicules et laides. J'espère qu'en Chine vous ne suivrez pas la même voie.

- Je l'espère aussi.



*J'ai répondu à Bruno sans conviction. En effet, j'ai remarqué les changements intervenus en Chine depuis un certain temps : les excentriques vêtements, les absurdes maquillages, les cheveux colorés, surtout parmi les jeunes. Dans tout cela, où est la vie authentique ? Et d'où vient l'argent ?*

\*

J'observe avec intérêt les environs qui défilent, éclairé par les explications de ma compagne. Je note surtout les aspects anciens et pittoresques de la ville, en particulier l'imposante pagode, puis la belle architecture de la tour des gongs.

- Voilà la Chine que j'aime voir ; cela complète bien ce que nous avons en Occident.

\*

*Je ne commente pas, pour ne pas décevoir Bruno, ne pas le froisser. Je ne le connais pas assez pour m'y risquer.*

*Voici ce que j'aurais voulu lui dire. Ces édifices anciens que tu admires, sache qu'ils sont la conséquence non pas uniquement d'un haut degré esthétique, celui des castes dominantes, mais également de leur exploitation féroce du travail du peuple. Les impôts écrasants qu'il était obligé de verser ont financé la construction de ces monuments ; de même, leur édification est due à la sueur et au sang de ce peuple.*

\*

Dans cette ville, les gens mènent une vie plus agréable par rapport à ceux de Pékin. Visages plus détendus ; circulation moins rapide, moins dense, moins chaotique ; nombre de bicyclettes égal et quelquefois supérieur à celui des véhicules ; rythme général tranquille.

- Il me semble qu'ici, dis-je à Měi, les gens savent vivre.

- Tu as raison, confirme-t-elle, Xian est fameuse pour son bon style de vie.

Nous arrivons dans le quartier des boutiques de peintres. Oh ! Joli ! Très joli !

Maisons uniquement de deux étages, sinon au ras de terre. Aucune arrogante richesse, aucune désolante pauvreté, aucune laideur. Mieux encore, le quartier a quelque chose d'artistique, dans le meilleur sens du terme.

J'en éprouve un vif plaisir. Et que la femme cherchée puisse habiter ce lieu donne à ce plaisir une intensité infinie.

J'avoue à Měi :

- J'aime beaucoup ce quartier.
- Tu n'es pas le seul. Il est fameux dans toute la Chine.

\*

*La recherche commence.*

*Dans les rues, petites, propres et agréables, Bruno admire les jolies boutiques, aux murs tapissés de peintures traditionnelles et de calligraphies. Il s'excite :*

*- Ah ! Que ce serait magnifique de trouver, sur le seuil de l'une de ces boutiques, Huā !*

*Nous nous arrêtons dans une rue, près d'un jeune peintre à l'œuvre, à l'extérieur de sa boutique. Penché sur une large table, il finit de dessiner une jeune femme sur une toile. Très concentré, ses mouvements sont calmes et sûrs ; la simplicité de ses habits et la modestie de son comportement plaisent à Bruno. À moi aussi.*

*Nous regardons la peinture. Elle est exécutée selon la méthode traditionnelle. La femme peinte, d'une trentaine d'années, présente un corps mince et harmonieux, sa peau est d'un blanc délicat, son visage très agréable. Elle est habillée de somptueux vêtements antiques, une sorte de robe longue de couleur bleue, et, par-dessus, une plus longue tunique rouge.*

*La femme est assise. Elle joue de la musique avec un pípa ; j'explique à Bruno qu'il s'agit d'un petit luth. La musicienne le tient d'une main ; l'autre est posée sur une corde de l'instrument. Les mains sont longues et fines, les doigts délicats. Les cheveux noirs et brillants s'étalent sur les épaules, et descendent jusqu'à la taille. La bouche est toute petite, selon le canon traditionnel ; les lèvres sont fines et rouges ; les grands yeux en amande scintillent d'une profonde lumière intérieure.*

*Quelle femme sensible et intelligente n'aspirerait pas à incarner le plus possible ce modèle ?... Mais attention au fatal danger : la funeste prétention ou le néfaste complexe d'infériorité.*

*Cette expression d'évanescence beauté, de doux recueillement, de naturelle tendresse impressionne profondément Bruno. Quel homme ne le serait pas ?*

\*

*Une telle créature féminine peut-elle réellement exister ?... Pourtant, tous les hommes rêvent de l'aimer et d'en être aimé. En imagination. Merci, artiste peintre !*

*Cependant, moi, j'ai... je l'espère, mon idéal de femme à trouver.*

\*

*Bruno détourne les yeux de nouveau vers le peintre. Celui-ci plonge son pinceau dans la palette des couleurs. Quand il relève la tête, il jette un bref coup d'œil à la dizaine de spectateurs curieux*

*ou admiratifs. J'en profite pour lui expliquer le motif de notre présence, en lui montrant la photo de Huā.*

*Il la regarde très attentivement. Finalement, il déclare avec regret n'avoir jamais vu une femme semblable.*

*À tout hasard, je montre la photo aux personnes présentes. Sans résultat.*

\*

Nous poursuivons la visite dans le quartier.

Měi montre la photo de Huā aux personnes assises devant leur boutique, à celles présentes à l'intérieur, à des passants. Rien.

Devant la porte d'une modeste maison sans étage, Měi s'approche d'une vieille femme. Elle est assise sur un petit banc de bois, au pied d'un arbre aux larges branches basses, bien feuillues. Měi lui parle, en lui montrant la photo de Huā. La vieille femme l'examine, puis déclare quelque chose avec un air de regret.

- Qu'a-t-elle dit ?

Měi reste silencieuse, désappointée.

Aussitôt inquiet, je répète la question.

L'expression désolée, Měi répond :

- Il est possible que Huā soit dans ce quartier, que cette femme l'ait vue, mais, précise-t-elle, aujourd'hui Huā est différente de ce qu'elle était sur cette photo. Quarante deux années sont passées, constate-t-elle : le visage comme le corps des personnes changent.

Pertinent rappel à la réalité. Bonjour, amertume !

\*

*Quarante deux années, c'est mon âge... Et, pour moi aussi, le temps passe... Nulle poésie ne l'arrête ; tout au plus, elle le sublime, rend son inexorable écoulement plus acceptable.*

*À une heure de l'après-midi, je suggère d'aller déjeuner dans un restaurant populaire typique de la ville. Je désire que mon ami occidental connaisse mieux la vie de mon peuple, notamment sa partie ordinaire, celle que j'aime.*

*Nous pénétrons dans un restaurant rudimentaire, aux tables et bancs en bois. Il est bondé de personnes ; elles déjeunent dans une allègre et bruyante atmosphère familiale.*

*Bruno fixe avec une certaine appréhension les divers aliments, présentés sur un banc. Ah ! J'ai oublié que notre nourriture est totalement différente de celle occidentale.*

- Tu n'aimes pas manger ici ?

Il déclare d'un ton convainquant :

- Au contraire ! Je dois juste m'habituer à la nourriture.

*Satisfaite, je cherche où nous asseoir.*

*Par chance, une table est inoccupée. Une jeune serveuse nous invite à y prendre place.*

*- Ah ! dis-je, il faut que l'on décide quoi manger. Viens !*

*Nous rejoignons un banc, puis regardons les mets : viandes, poissons, légumes, riz, nouilles, crustacés et autres aliments. Bruno observe le tout avec hésitation.*

*- Je te conseille, dis-je, les saucisses ; c'est la spécialité de la ville. Elles sont un peu piquantes. Quand aux légumes, tu peux choisir toi-même.*

*- D'accord.*

*Pendant que nous déjeunons, j'enseigne à Bruno l'utilisation des baguettes. Il essaie mais sa manière bouffonne provoque mon rire.*

*- Je demande, alors, pour toi une fourchette et un couteau.*

*- Non, non ! Je veux apprendre.*

\*

*J'aime relever les défis... Enfin, parfois. Puisque j'affronte actuellement le plus grand de ma vie, alors, les baguettes...*

*Une femme entre dans le restaurant. Sa vue m'agite furieusement. J'imagine ainsi Huā. Je le dis à Měi. Nous observons la cliente avec une extrême attention.*

*C'est plus fort que moi, je me lève ; Měi me suit. Elle montre la photo à la nouvelle venue. Celle-ci l'examine. Ensuite, étonnée, elle nous regarde, attendant une explication. Měi la fournit :*

*- Nous sommes à la recherche de cette femme, mais la photo date d'une quarantaine d'années.*

*- C'est vrai qu'elle me ressemble un peu, admet l'interrogée... Quand j'étais jeune et jolie ! ajoute-t-elle, amusée. Mais, désolée, ce n'est pas moi.*

\*

*Quelle pitoyable tristesse chez Bruno !*

*Et, pour moi, ce rappel : la vie déclinante des fleurs.*

*Nous retournons dans le quartier des peintres.*

*Nous entrons dans une petite boutique. Aux murs sont accrochées de jolies calligraphies et peintures traditionnelles ; de nombreux rouleaux de ces produits sont posés sur des étagères. Le local embaume d'encre et de couleurs.*

*Un vieil homme est assis sur un tabouret en bois. Son corps est maigre mais bien conservé ; ses habits, modestes, sont toutefois agréables à voir. Les cheveux lisses et blancs, semblables à des fils de soie, mettent en valeur un visage régulier, à peine ridé.*

\*

Devenu vieux et demeuré de condition matérielle si humble, comment peut-on conserver une expression de visage d'une telle sérénité, chaleureuse ?... À ce noble vieillard, voilà le plus précieux des secrets à demander. Peut-être réside-t-il dans la pratique du métier aimé et dans le bonheur en amour. Sinon dans la plus sage des conceptions de la vie.

Alors que j'écris, le visage de ce noble vieillard est en moi, et je voudrais qu'il en soit ainsi pour le reste de ma vie. Il est une lumière solaire, une preuve merveilleuse qu'il est possible, malgré tout, de bien séjourner sur cette terre.

\*

*En nous regardant, le vieil homme se lève et nous salue très courtoisement. Nous y répondons avec respect. Ensuite, je lui parle, en présentant la photo de Huā.*

*Après l'avoir examinée un instant, il se lisse d'une main fluette les quelques poils de barbichette blanche... Jusqu'à ce que son regard brille.*

*- Il me semble bien avoir vu cette dame.*

*- Il l'a reconnue ! dis-je à Bruno.*

*Celui-ci bondit de joie.*

*Mais voici l'homme hésiter. Il s'efforce de se rappeler... Nous attendons...*

*Au bout d'environ une minute, il s'attriste.*

*- Je m'excuse, conclut-il d'une voix très douce. Je suis presque certain d'avoir rencontré cette dame, mais je ne me rappelle pas où... Et je ne saurai dire quand... Pardonnez-moi cette défaillance de ma mémoire.*

*Nous voyant désappointés, le bon vieillard ajoute :*

*- Je vous prie de me laisser votre numéro de téléphone. Si, par chance, et je m'y efforcerai, je parviendrais à me rappeler quelque chose de précis, je vous le communiquerai avec plaisir.*

*Je dicte au peintre mon numéro de téléphone, mon interlocuteur prend un stylo et l'écrit sur un petit carnet.*

*En sortant de la boutique, nous marchons à peine quand une voix nous arrête. Nous retournant, nous voyons le vieux peintre s'approcher rapidement. Quand il nous rejoint, il me parle en indiquant une maison toute proche. Je le remercie chaleureusement en inclinant la tête à plusieurs reprises. Il fait de même, puis s'éloigne. Une fois parti, j'explique à Bruno :*

*- Il s'est rappelé qu'une femme qui ressemble à Huā vivait dans cette maison, et il nous conseille d'aller voir.*

*L'espoir revient ! Nous nous dirigeons rapidement vers la demeure en question.*

*C'est une construction sans étages, à l'aspect modeste. Sur le seuil, j'ouvre lentement la porte en bois, et regarde vers l'intérieur, en même temps que Bruno. Dans une petite cour, agrémentée par un bel arbre au centre, des vêtements lavés sèchent, accrochés à un fil. Une poule se promène, suivie de poussins. Diverses petites portes fermées indiquent des logis intérieurs.*

*De l'un d'eux sort un homme d'une cinquantaine d'années. Il traîne une bicyclette d'une main et, de l'autre, porte de longs rouleaux de papier. Il est habillé d'un vieux pantalon de toile bleue, d'une chemise blanche et d'espadrilles également de toile bleue. Ses cheveux, plutôt longs, sont légèrement en désordre.*

*Il passe près de nous. Son aspect laisse deviner une vie matérielle difficile, mais le visage est sympathique.*

*- Excusez-moi, dis-je, vous habitez ici ?*

*- Oui, répond-il, en s'arrêtant.*

*Je lui montre la photo de Huā.*

*- Nous sommes à la recherche de cette femme. Elle doit avoir aujourd'hui environ soixante ans.*

*On nous a dit qu'elle a habité ici.*

*L'homme pose calmement sa bicyclette sur le flanc, met à ses pieds les rouleaux de peintures, et prend la photo. Il la regarde longuement... Il passe les doigts sur sa nuque et la gratte légèrement. À la fin, désolé, il déclare :*

*- Tout ce que je peux vous dire est que, depuis plus d'une année que j'habite ici, je n'ai vu aucune femme ressemblante à celle de la photo. Et je suis peintre, donc j'ai un bon œil.*

## **Au clair de lune voltiger, pour que la vie soit allégée**

Dans la soirée, sur une place, nous rencontrons un groupe. Il est composé d'une cinquantaine de personnes, hommes et femmes. Sous la lumière de lampadaires publics colorés en orange, ils dansent une valse !



Oui, une valse bien de chez nous ! Elle est accompagnée d'une musique diffusée par une radio posée par terre, munie de petits haut-parleurs.

Je m'arrête.

- Il y a une fête ?

- Non, répond Měi. Tous les soirs, il y a des gens ici... Quand la météo le permet.

- Ah, bon !

Ils sont de tous les âges, dansant en couple ou seuls. Quel bonheur si j'y découvre Huā !

Je recommande :

- Regardons bien les femmes, celles d'une soixantaine d'années.

Nous les observons attentivement...

Aucune ne ressemble à ma désirée, hélas !

Je suis surpris de m'entendre avouer :

- Il y a tellement longtemps que je n'ai pas dansé.

Instinctivement, je tourne le regard vers Měi :

- Tu peux danser, si tu veux, m'encourage-t-elle.

La voix du noble vieillard, vu dans la boutique, semble m'inviter : « Pourquoi pas, hein ? »

Enhardi, je lance à ma compagne :

- Tu veux bien danser avec moi ?

Totalement surprise, son visage rougit fortement.

\*

*À la proposition de mon compagnon, le sang est brusquement monté à mes tempes... Calme-toi, mon cœur !... Calme-toi, je t'en prie !...*

*L'ultime fois que j'ai dansé est enfouie dans l'oubli.*

*Mais j'ai toujours aimé voir les autres danser. Et jamais mon esprit n'a conçu ce qui m'est proposé maintenant.*

\*

Elle hésite. Je tente la plaisanterie :

- Je sais que je ne te paie pas pour ça.

Un peu piquée, elle répond du même ton :

- Je ne serais pas ici si mes actions étaient uniquement dictées par l'argent.

Ensemble, nous éclatons de rire.

Puis nous voici parmi les autres couples, à danser !

Měi tente de dissimuler sa timidité.

\*

*Toute ma force, je l'emploie à ne pas trembler. Ma main dans celle de Bruno, son bras autour de ma taille...*

*Nage dans l'eau, poisson !  
Fleur, jouis de la saison !*

\*

Je danse !... En Chine ! Parmi des Chinois ! Avec une Chinoise !...

Et personne ne trouve anormal qu'un étranger tienne dans ses bras une autochtone, pas un regard négativement surpris, désapprobateur... Où sont donc les méchants Chinois, racistes et arrogants, détestant les Occidentaux ?

Je sens Měi trembler un peu... Ah ! Si mes bras enlacent Huā !...

À la fin, je propose de retourner à l'hôtel non en taxi mais en autobus.

- Pourquoi ? interroge Měi, toute ébahie.

- J'ai envie de me mêler aux gens... En outre, plus je serai parmi eux, plus j'ai de chance de rencontrer Huā.

Měi s'informe auprès d'un homme à propos de l'autobus à prendre.

Quelques minutes après, nous sommes dans le véhicule en mouvement.

Il est à moitié plein. Deux femmes ont l'âge de Huā, mais ne lui ressemblent pas. J'observe discrètement les autres passagers. Vêtements sobres, visages tranquilles, en tout cas apparemment. Chacun plongé dans ses pensées ; quelques uns semblent fatigués. Mais personne n'a un visage fermé, trop soucieux, hostile ; plutôt un certain calme. Effet du taï chi pratiqué dans le pays ?

Il y a longtemps, très longtemps que je n'ai pas pris un véhicule de transport collectif. Isolé dans mon bureau, ma voiture ou un salon parmi les rares personnes fréquentées, d'un niveau économique-social semblable au mien, j'ai perdu tout contact avec les gens ordinaires.

J'ai envie de les connaître un peu. Je demande à Měi :

- À ton avis, à quoi pensent ces gens, en ce moment ?

Elle réfléchit.

- Je crois, répond-elle, que leur premier souci est le prix du riz et celui du ticket d'autobus.

Là, je ne m'y attendais absolument pas. Reconnaissance et merci, Huā !... Sans t'avoir encore trouvée, tu me conduis à la redécouverte de la vie.



Un rire joyeux éclate. Je vois une femme continuer à rire, assise à côté d'une amie. Puis les deux bavardent gaiement. Peut-être qu'en ce moment, Huā, elle aussi, rit sur un autre autobus. Peut-être voyage-t-elle avec un visage calme, ou fatigué. Peut-être encore... est-elle en compagnie de son... mari.

31 mai 2017,  
Xian, hôtel, soir.

Aujourd'hui, nous allons encore dans le même quartier.

Měi interroge beaucoup de personnes, en leur montrant la photo de Huā. Toutes y accordent leur attention. Vive émotion de certains, devant un étranger occidental, venu à la recherche d'une de leurs compatriotes, connue voilà quarante deux années ! Ils l'ont su à la télévision. Mais, hélas !, personne n'a vu Huā. Et, remarquent quelques uns, comment la reconnaître, à partir d'une photo datant de tellement d'années ?

Au crépuscule, Měi et moi, épuisés, arrivons sur une place, proche de notre hôtel. Pas envie de m'y enfermer. Je propose de s'asseoir sur un banc d'une petite place. Nous nous y reposons.

Désolé pour ma compagne, je lui murmure :

- Pardonne-moi de te causer tout cet effort.

Elle m'apaise :

- La chose importante est que tu retrouves Huā.

Soudain, quelque chose m'agite fortement. Je me lève d'un bond, à la surprise de Měi. Je la rassure :

- Attends-moi ici un moment ; je vais à l'hôtel puis je reviens tout de suite.

\*

*Il s'éloigne rapidement.*

*Une tristesse subite m'envahit. Je veux en connaître le motif... Impossible. Une seule certitude : la cause n'est pas la fatigue du voyage. Je persiste à découvrir ce qui me perturbe...*

*Oui, certainement : aider un autre à trouver l'amour, sans avoir, moi, pas même un à espérer. En entreprenant ce voyage, je le croyais beau. Il l'est. Mais je n'ai pas perçu son côté yīn, sombre. Trop loin du feu, on frissonne ; mais trop près, on brûle.*

*Bruno revient en tenant en main l'étui de son violon. Il s'assoit à mon côté.*

*Il prend l'instrument puis, maîtrisant son émoi, il commence à jouer. Des personnes, présentes sur la place, sont très surprises d'entendre une mélodie chinoise traditionnelle jouée par un étranger.*

*Un homme s'approche de nous et me demande un éclaircissement. Je traduis à Bruno. Il cesse de jouer et répond avoir appris cette mélodie de la part d'une jeune fille chinoise qu'il recherche. Je communique la phrase à l'homme, et lui montre la photo de Huā. Ce dernier, et les quelques autres personnes le rejoignant, la regardent avec une intense curiosité. Visiblement, chacun et chacune voudrait se rendre utile.*

*Mais les visages deviennent tous plus ou moins tristes et désolés : personne n'a vu Huā.*

*Une fois les personnes parties, je reste seule avec Bruno. Alors, je lui dis mon immense surprise, après avoir écouté la mélodie qu'il a jouée. Le voyant étonné, je lui explique :*

*- Cette musique est celle d'une des chansons traditionnelles d'amour les plus fameuses en Chine ! Tout Chinois et toute Chinoise, des plus instruits aux plus analphabètes, la connaissent et la chantent... En voici les paroles. Bien entendu, en les traduisant, il est impossible d'en rendre la beauté sémantique et sonore. D'abord, le titre : « Āo Bāo pense revenir ». En Mongolie, c'est l'Esprit sacré, protecteur de la prairie. Et voici le chant :*

*« La lune brillante du quinze du mois est montée dans le ciel.*

*Pourquoi près d'elle n'y a-t-il pas de nuages ?*

*J'attends une belle jeune fille.*

*Pourquoi ne viens-tu pas encore ?*

*...*

*Si dans le ciel, il n'y a point de pluie,*

*les fleurs de pommier ne peuvent pas s'ouvrir d'elles-mêmes.*

*Ton amoureux doit seulement attendre.*

*Et toi, l'amoureuse, tu viendras en courant. »*

\*

*- Quelle splendide et étrange coïncidence ?!... Lors de ma première rencontre avec Huā, tel fut donc le contenu précis qu'elle chantait !... Quelle évidente mais profonde vérité dans ces deux vers :*

*« Si dans le ciel, il n'y a point de pluie,*

*les fleurs de lotus ne peuvent pas s'ouvrir d'elles-mêmes. »*

*Oui !... La fleur qu'est l'être humain, aussi, sans cette pluie qu'est l'amour, ne peut pas s'épanouir de lui-même.*

### **Sans la filiale piété, que deviendrait la bonté ?**

*Dans la soirée, à l'hôtel, la télévision me contacte. Je téléphone à Bruno ; son appareil sonne mais sans réponse. Je vais à sa chambre ; il n'y est pas. Je le cherche dans le hall ; il n'y est pas. Je*

*vais au bar de l'hôtel ; sans résultat. Je demande à la réceptionniste si elle a vu mon compagnon ; elle déclare qu'il est sorti une demi-heure auparavant.*

*Sorti ?!... Pour aller où ?... Je réfléchis...*

*Puis je cours jusqu'à la place proche de l'hôtel, où nous étions assis au crépuscule.*

*Ah ! Quel soulagement !... Je le trouve assis sur le même banc. Dos courbé, il semble abattu. Heureusement, j'ai une bonne nouvelle à lui annoncer.*

*- Je t'ai téléphoné, lui dis-je, mais tu ne m'as pas répondu.*

*- Ah, excuse-moi. J'ai laissé mon appareil dans la chambre.*

*- La télévision m'a informé que Huā a été vue dernièrement à Canton, dans un quartier pauvre de la périphérie.*

*Mais il ne réagit pas. J'attends. Il ne dit rien. Je patiente. Il murmure, déprimé :*

*- On nous a déjà dit qu'elle se trouvait dans cette ville-ci.*

*Avec délicatesse, je l'encourage :*

*- Le genre d'entreprise que tu poursuis exige de la patience et de la confiance.*

*- Si au moins j'avais eu le courage...*

*Il s'interrompt.*

*- Le courage de quoi ?*

*- De trouver le moyen, quand j'avais connu Huā, de la convaincre de rester dans mon pays.*

*- Cela aurait coûté très cher à sa famille.*

*- Sa famille ?... Pourquoi ?*

*- Si Huā avait abandonné la troupe, les autorités auraient puni sa famille, d'une manière trop cruelle, insupportable pour Huā.*

*- Je ne comprends pas : pourquoi sa famille ?*

*- Parce que chez nous, si on ne peut pas punir une personne, on se venge sur les membres de sa famille, et d'abord sur son père et sa mère. Or, en Chine, l'amour filial envers les parents est un impératif sacré. L'enfant doit tout leur consentir. Son père et sa mère lui ont donné la vie, l'ont protégé jusqu'à ce qu'il puisse s'en occuper lui-même. Par conséquent, à cet enfant s'impose une dette de reconnaissance envers ses parents. À son tour, il doit s'occuper d'eux, veiller sur eux, notamment quand ils perdent la force de subvenir eux-mêmes à leur existence.*

\*

*- Chez nous, lui dis-je, c'était ainsi, mais dans le passé.*

*- Et maintenant ?*

*- Hum !... Pour la plupart ça a changé. La société s'est enrichie, l'argent est devenu roi, et l'égoïsme, son serviteur. Dès lors, l'enfant dit à ses parents : « Je ne vous ai pas demandé de me mettre au monde ; vous avez fait l'amour, et j'en suis le produit. Par conséquent, il est de votre devoir de subvenir à mes besoins. Une fois*

que je deviens adulte, bye ! bye ! Vous ne me devez plus rien, et moi rien à vous. À chacun sa vie. »... Tout au plus, l'enfant, dont le cœur n'est pas complètement asséché, jette ses parents, devenus vieux, dans un hospice, et leur rend visite de temps en temps, en espérant leur mort la plus rapide.

En disant cela à Měi, je pense à ma douce et chère mère. Dans tous les égarements de ma vie, elle est toujours restée l'objet de mon amoureuse attention. Mais, à présent, j'en suis loin, et elle est vieille. Certes, elle vit dans une belle maison, mais seule.

\*

*Les paroles de Bruno sur les relations entre enfants et parents m'ont blessée profondément. Il s'en est rendu compte.*

*- Désolé de t'avoir attristée, déclara-t-il, mais l'Occident, devenu riche, c'est chacun pour soi, même dans la famille. Quant à Dieu, il est mort depuis longtemps.*

*J'osai une question, en redoutant la réponse :*

*- Et toi, avec tes parents ?*

*- J'ai heureusement une mère qui m'a évité de faire partie du troupeau ingrat. Et, en Chine, quelle est la situation ?*

*Qu'il est dur d'avouer la vérité, quand elle est si amère. Je déclare :*

*- Chez nous, un proverbe dit : la chienne suit le chien, la poule suit le coq. Depuis quelques années, mon pays suit l'Occident. Ici, aussi, l'argent est apparu, et, avec lui, l'égoïsme. Son aspect le plus scandaleux est, chez les jeunes, de tout demander aux parents, ensuite de les oublier, sinon négliger. Le comportement est le même que celui dont tu m'as parlé en Occident.*

1<sup>er</sup> juin 2017,  
Xian, hôtel, soir.

Malédiction ! Pas de places disponibles en avion pour Canton. Il faut attendre demain. Que faire de la journée ?... Sortir, pas envie, à quoi bon ?

J'informe Měi :

- J'en profite pour me reposer.

- Alors, bon repos !

Cependant, une fois revenu dans ma chambre, j'allume l'ordinateur, pour écrire. Mais quoi ?... Mon cerveau est trop fatigué par les agitations des multiples pensées contradictoires. Il a besoin de répit.

Je me déshabille, prends une douche pour me détendre ; ensuite, je ferme les rideaux de la chambre, m'installe dans mon lit, et bienvenu, sommeil réparateur !

\*

*Dans ma chambre, enfin, un peu de lecture. J'en ai tant besoin.*

*Je prends mon recueil de poésie classique. J'ai toute la journée devant moi. Quelle chance ! ... Alors, je décide de me promener au hasard des pages dans le magnifique jardin des mots, pour m'abreuver et me nourrir. Rien de plus consolant, de plus reposant, de plus enchantant que d'avoir sous les yeux la vie dépeinte par les beaux poèmes d'antan.*

## **L'aiguille dans le foin, de patience a besoin**

2 juin 2017,  
Canton, hôtel *Dragon d'Or*, soir.

Dans l'après-midi, arrivée à Canton.

De la fenêtre de ma chambre d'hôtel, au dix-huitième étage, je vois ce que je n'apprécie pas : de hautes tours s'étalent orgueilleusement au centre de la ville. Quelle étendue ! À perte de vue !... Où trouver Huā là-dedans, parmi des millions de gens ?... Si, au moins, elle regarde la télévision, et apprend que je la cherche... Mais vit-elle encore ?... Dans ce cas, pourquoi n'aurait-elle pas un mari ?... Les belles au bois dormant n'existent que dans les fables.

« Courage et patience », a recommandé Měi. Mais comment, quand les affreuses incertitudes torturent ?

\*

*Étant née dans un tout petit village, en ouverte campagne, les grandes villes m'étouffent. Poulailleurs trop encombrés, pollués, trop bruyants. S'y agglutiner, s'entasser, se coller les uns sur les autres, en désordre, en renonçant à tout l'espace offert par la nature, quelle folie ! Il m'est insupportable d'entrer dans ce chaos, sans en être intérieurement atteinte.*

*Et à Pékin, suis-je réellement à ma place ? La bonne herbe ne peut pas vivre sans être sur une bonne terre.*

*Que le ciel nous fasse trouver le plus tôt possible l'amie de Bruno.*

## L'hymne du monde le plus beau n'est pas chanté par les corbeaux

3 juin 2017,  
Canton, soir.

La quête reprend, dans le quartier indiqué par la télévision. Zone effectivement pauvre, rues et ruelles étroites, peu ou pas du tout éclairées. Leur vue m'est très pénible. Comment les gens réussissent à vivre ici ?... Et Huā y habiterait ? Suite à quel affreux malheur ?

Journée de recherche sans résultat.

Soir.

Dans l'une des ruelles, sous un lampadaire, quelques personnes sont assises en groupe : quatre hommes et quatre femmes. Leurs vêtements indiquent une très modeste condition économique. Ils écoutent avec plaisir un homme. Il chante un air, accompagné par un musicien, jouant le violon traditionnel à deux cordes.

Je m'approche du groupe, suivi par Měi, nous nous arrêtons, écoutons.

La voix de l'artiste est très haute, les sons aigus dominant. À juger de la modulation des paroles, des expressions du visage et des gestes du chanteur, il semble livrer une cour passionnée à une femme, plutôt réticente. De temps en temps, les auditeurs rient, amusés tour-à-tour par les mots prononcés, le ton de la voix ou la mimique de l'artiste.

Quand il finit, les spectateurs applaudissent.

- Qu'est-ce que c'est comme chanson ?

- Un air de l'Opéra de Pékin, répond Měi.

- C'est-à-dire ?

- Quelque chose comme vos fameux opéras, la *Traviata* ou *La Bohême*, mais qui date de beaucoup de siècles auparavant, et qui est très aimé par le peuple.

- Ah, ah !... Et le thème ?

- Devine !

- Une chanson d'amour.

- Bravo !

Le chanteur demande à Měi ma nationalité. Elle le satisfait, provoquant la vive curiosité de tous. L'homme exprime le désir d'écouter une chanson populaire de mon pays.

Pris au dépourvu, je suis embarrassé. L'homme insiste gentiment. Měi me traduit :

- Il dit qu'il n'en a jamais entendu, et il serait content si tu en chantes une, mais il la voudrait *populaire* et *fameuse*.

L'homme dit quelque chose d'autre à Měi.

- Ce n'est pas important, me précise-t-elle, si tu chantes bien ou mal, l'essentiel est de lui faire entendre ce genre de chanson.

Tout le groupe m'applaudit en signe d'encouragement. Bon ! Quand on est dans l'eau, il faut bien nager.

Des chansons me viennent en tête. Je les écarte : trop stupides. Que puis-je leur offrir qui soit vraiment *populaire et fameux*, mais, aussi, beau et digne ?

Rien ne me vient en mémoire. Les autres attendent, avec patience. Je me concentre... Je voudrais une chanson *gaie*... Cet adjectif me rappelle l'époque où j'étais heureux, celle de mes vingt ans. Je me souviens, alors, des manifestations auxquelles ma mère m'emmenait, et de ce qui me plaisait le plus.

- D'accord, dis-je à Měi, mais je ne me rappelle que le début.

- Cela suffira.

Je m'assoie avec le groupe, imité par Měi. Je me prépare ; les autres se mettent à l'écoute.

Je commence à chanter les premiers vers de *L'Internationale*.

Surprise totale des auditeurs ! Leurs visages s'éclairent intensément. Voilà que le musicien m'accompagne au violon, et le chanteur fait entendre sa voix. C'est la même chanson, en langue chinoise ! Aussitôt, les autres l'imitent en chœur.

À mon tour d'être très agréablement étonné, en continuant à chanter. Měi s'y associe, elle aussi, en chinois !... Une émotion soudaine et très forte s'empare de moi, au point de me faire vibrer la voix.

Absolument incroyable, inattendu, merveilleux !... Oh ! Comme tu serais heureuse, maman, d'être avec nous, ici ! Parmi des personnes au physique divers, dont tu ne comprends pas la langue, aux coutumes différentes des tiennes, et, pourtant, tous ensemble nous chantons le même hymne, avec le même plaisir, la même communion !

A la fin du premier couplet, avec un immense regret, je cesse de chanter, n'ayant pas en mémoire les paroles suivantes. Les autres s'interrompent à leur tour et m'applaudissent très chaleureusement. Moi, aussi, je les applaudis de la même manière.

- C'est une chanson de ton pays ? demande le chanteur avec incrédulité à Měi.

- Elle est de tous les pays du monde, répond-elle. Elle a été écrite par un ouvrier cordonnier.

- Un *ouvrier* ?!... s'exclame l'homme, encore plus incrédule.

- Oui, un ouvrier.

- Un *ouvrier* ?!... répètent les autres, également très surpris.

- Ah, un ouvrier ! Un ouvrier ! souligne en écho le chanteur, plein de fierté.

Le musicien s'aperçoit que mes yeux fixent son violon traditionnel avec intérêt. Il m'explique gentiment, en chinois et en s'aidant avec des gestes, comment jouer l'instrument. Puis il me l'offre.

Je montre quelques secondes d'hésitation. Le musicien met avec délicatesse l'instrument dans mes mains.

Alors, je tente. Je réussis à faire entendre quelques notes. Le violoniste m'aide à tenir le thorax bien droit ; il déclare que l'attitude du corps est très importante durant l'exécution d'une musique.

J'exécute quelques notes. Étonnement admiratif et applaudissements les accueillent.

Puis, ne maîtrisant pas suffisamment l'instrument, je m'interromps, satisfait quand même. Tous, y compris Měi, m'applaudissent encore une fois. Je les remercie d'un signe de tête, puis, instinctivement, je les applaudis à mon tour. Et ma pensée va à Huā : Ah ! Pourquoi n'es-tu pas l'une de ces femmes ?

3 juin 2017,  
Canton, soir.

*Quelle émouvante surprise !... Entonner ensemble la même chanson ! Et pas n'importe laquelle. Celle de tous les opprimés de la terre, appelant à la fraternité universelle !... Je commence à comprendre, au-delà de l'amour d'une femme, le voyage de Bruno jusqu'ici.*

*Je ne m'attendais absolument pas à le voir chanter l'Internationale. Il n'a pas du tout l'air d'une personne qui la connaît. Comme quoi, Měi, la vie peut surprendre, en mal ou en bien, mais néanmoins surprendre. Cela mérite l'écriture d'une poésie. Mais trop d'émotion m'en empêche.*

## **La couleur rouge du dragon n'est pas toujours un parangon**

Pendant le retour vers l'hôtel, Měi reçoit un coup de téléphone Elle a une courte conversation, qu'elle interrompt pour s'adresser à moi :

- Une amie nous invite demain à déjeuner chez elle. Qu'en dis-tu ?
- Si cela ne nous prend pas trop de temps, ça va.
- C'est utile de rencontrer le plus de gens possible. On ne sait jamais.

4 juin 2017,



Canton, nuit.

Peu avant le déjeuner, une grosse voiture, gris métallisé, s'arrête au coin d'une rue, près de nous qui l'attendons. La fenêtre obscure du conducteur s'abaisse. Homme trapu, cinquantaine d'années, visage rond, petits yeux vifs, lèvres minces. Impeccable costume typique d'homme d'affaires.

Sur le siège à côté du sien, une femme. Quarantaine d'années, vêtements de type occidental, très élégants, dernière mode ; cheveux teints couleur châtaigne, joues maquillées, visage de poupée, lèvres rouges de maquillage, charnues ; gros pendentifs dorés aux oreilles ; mains fines, ongles longs, bien soignés, colorés en rose.

La femme baisse sur son charment petit nez les grosses et noires lunettes de soleil, puis salue Měi avec un large sourire :

- *Hello* Měi ! s'exclame-t-elle en prononçant le premier terme avec un accent américain, cependant de tonalité chinoise.

- *Nihăo* ! répond simplement Měi, en utilisant le mot chinois pour dire « Salut ».

Hum ! Dans quelle aventure suis-je embarqué ?...

Nous montons dans le gros véhicule. Le conducteur et son épouse se tournent un peu vers l'arrière et me saluent avec leur « *Hello* ! ».

Durant le trajet, la voiture s'arrête à un feu rouge. Une vieille femme, en guenilles, le dos très courbé, s'approche en boitillant de la porte arrière, puis tend une main pour l'aumône.

Pris de pitié (elle aurait pu être ma mère), je tire rapidement de ma poche un billet de monnaie, et le dirige vers l'infortunée.

Immédiatement, la vitre arrière s'abaisse. Choqué, je demande à Měi :

- Dis-lui d'ouvrir, je veux donner à cette femme un peu d'argent.

La vitre se relève. La malheureuse reçoit le billet en inclinant plusieurs fois la tête. Quand elle lève son visage vers moi, ses yeux extrêmement étonnés manifestent une reconnaissance qui me remue profondément.

La voiture repart.

Le mari murmure quelque chose à son épouse ; elle demeure muette. Ma curiosité me pousse à recourir à Měi :

- Qu'est-ce qu'il a dit ?

4 juin 2017,

Canton, soir.

*Honteuse, j'hésite à répondre. Mais Bruno attend la traduction des propos du chauffeur.*

*- Il a dit qu'il n'est pas bon de donner ainsi de l'argent. Cela incite les gens à la fainéantise, à ne pas chercher du travail.*

*- Mais cette femme est vieille !*

*À son tour, le chauffeur veut connaître le commentaire de Bruno. Je traduis.*

*L'homme ricane légèrement :*

*- Dis-lui, réplique-t-il, d'aller voir ce qu'elle cache sous son matelas !*

*Je n'ose pas transmettre ce jugement à Bruno. Mais lui reprend, légèrement énérvé :*

*- Tu me traduis, s'il te plaît.*

*Je le satisfais. Son visage s'assombrit.*

*Je partage son indignation devant un tel vulgaire et stupide égoïsme. Aie ! Aie ! Aie !  
J'ignorais le genre d'époux de mon amie.*

\*

Uniquement pour ne pas embarrasser Měi, je ne demande pas d'arrêter la voiture, pour en descendre et quitter cet ignoble crétin.

Je raisonne : c'est quand même instructif de voir l'aspect immonde de l'humanité, quoique je le connais déjà assez, me semble-t-il. Excellent antidote pour vérifier mes propres infirmités.

Peu de temps après, la voiture pénètre dans un beau parc, au pied d'un ensemble de construction récente, des tours chacune d'une quarantaine d'étages. Le tout indique l'aisance économique des résidents.

Le véhicule stoppe dans la partie réservée au stationnement, le conducteur et sa femme en sortent, suivis par nous, et tous, nous nous dirigeons vers l'entrée d'un immeuble.

L'amie de Měi a la taille bien proportionnée. Elle aurait pu faire une carrière de top-modèle. Comme si la haute taille ne lui suffit pas, ses chaussures sont à talon élevé, d'un rouge brillant ; elles donnent à sa démarche une allure provocante pour tout regard masculin libidineux.

Nous pénétrons dans un large hall, bien entretenu. Mais tout est verre et acier, pour moi froid et désagréable.

L'ascenseur arrive, nous y entrons. Ample, ultra-moderne, muni d'un grand miroir. Une lumière rouge clignotante indique le parcours des étages, tandis qu'une voix féminine annonce mécaniquement celui où l'ascenseur passe. Au trente-huitième étage, nous sortons et pénétrons dans un appartement.

A l'entrée, l'amie de Měi et son mari enlèvent leurs chaussures, et enfilent des pantoufles. L'hôtesse prend deux paires de pantoufles qu'elle tend à Měi et à moi. Nous imitons le couple.

Entrée dans le salon. Parquet de marbre rutilant, couleur entre gris et blanc. Pour moi, encore froideur.

La femme dit une phrase à Měi, celle-ci se tourne vers moi :

- Je te laisse un moment au salon pendant que je vais aider mon amie à préparer la table pour manger.

- D'accord.

- Assieds-toi, dit-elle en indiquant le divan.

Měi s'éloigne avec son amie vers une porte.

Je m'assois sur le divan : très moderne, de cuir blanc, excessivement large, pouvant accueillir des éléphants.

Sans tenir compte de ma présence, le mari va dans une autre pièce, et ferme derrière lui la porte. Ah ?!... Je croyais qu'il serait resté avec moi, tout au moins par politesse. J'avais lu quelque part que les Chinois tiennent beaucoup à ce qu'ils appellent l' « étiquette ». Suis-je tombé dans l'exception ?

J'observe le salon. Très ample, partout des objets et des gadgets, à mon avis inutiles sinon comme ostentation vulgaire de richesse matérielle. Comme chez nous. Je remarque une bicyclette d'intérieur dans un coin. Je cherche dans ce lieu quelque chose de chinois... L'unique objet que je vois est une grande peinture où figure un dragon rouge sur fond jaune.

Une large baie vitrée laisse voir la ville. J'espère de tout mon cœur que Huā n'habite pas ce genre d'appartement. Il me glace.

\*

*Dans la cuisine, ultramoderne comme le salon, munie de tous les accessoires, Lí Píng et moi préparons des raviolis.*

*- Il est pas mal, ton ami ! dit-elle, d'un air coquin.*

*Je me contente de répondre avec un sourire.*

*- Et il te plaît ? demande-t-elle d'un regard malicieux.*

*- Il est honnête.*

*- Oh ! Ce genre d'hommes ne court pas les rues. Mais, surtout, est-il riche ? Quelle est son activité professionnelle ?*

*- Je l'ignore. Il ne m'en a jamais parlé.*

*- C'est la première chose que tu devais lui demander ! souligne Lí Píng. En tout cas, il a l'air riche, comme tous les Occidentaux qui viennent en Chine.*

*- Il ne se comporte pas en riche.*

*- Alors, c'est un Occidental bizarre.*

*- Pourquoi ?*

*- Un Occidental riche qui ne se comporte pas en occidental riche, c'est bizarre... Est-ce qu'un Chinois riche ne se comporte pas en homme riche ?*

- *Il y a des exceptions.*

- *Et son cœur ? continue Lí Píng.*

- *Il est pris par une femme.*

- *Occidentale ou chinoise ?*

- *Chinoise.*

- *Oh, oh !... Et combien son cœur est pris par cette femme ?*

- *Totalement.*

- *Totalement, totalement ?*

- *Oui.*

- *Tu crois, ma chère Měi, qu'existent vraiment des hommes dont le cœur est totalement pris par une seule femme ?*

*La question me surprend.*

- *Pourquoi de tels hommes n'existeraient pas ?*

*Lí Píng éclate de rire, puis affirme, goguenarde :*

- *Si de tels hommes existent, alors il faudrait également croire aux dragons volants !*

*Elle ricane, amusée par sa métaphore, en remuant les raviolis dans l'eau bouillante et fumante d'une marmite électrique*

*Je me décide à mieux comprendre mon amie.*

- *Pourtant, quand nous étions au lycée, ensemble, tu ne parlais pas ainsi.*

- *Oh ! Oh !... Avec les années vient l'expérience, et celle-ci ouvre les yeux, même les plus bridés !*

*Elle éclate d'un autre rire.*

*Je comprends l'allusion. De notre temps, au lycée, n'existait pas encore la réforme économique des années 1980. Elle fit sortir le pays du sous-développement, mais créa une compétition, cause de flagrantes inégalités. Avant cette époque, des jeunes comme Lí Píng et moi, vivant dans la pauvreté matérielle, ne pouvions prétendre qu'à une richesse spirituelle. La possession d'un idéal remplaçait celle de choses matérielles.*

*Mais, déjà, le vent des réformes soufflait aussi dans notre lycée. Lí Píng commençait à se différencier de moi. Alors que je me passionnais pour connaître l'histoire des autres peuples, et leurs luttes pour un monde meilleur, Lí Píng songeait à améliorer sa vie concrète, en cherchant un époux inséré dans les institutions gouvernementales. « Là où est le pouvoir, affirma-t-elle, là est l'argent ! Donc la vie ! » C'est ainsi que, une fois terminées les études secondaires, elle s'éloigna de moi, tout en me conservant son amitié.*

*Effectivement, elle réussit à se marier selon son ambition. Elle trouva mieux doté qu'un mari fonctionnaire d'État : un autre, engagé dans ce qu'on appelle le « business ». C'est devenu le moyen le plus sûr de s'enrichir le plus et le plus longtemps.*

*J'en suis restée affectée mais pas étonnée.*

*Pour ma part, j'ai conservé mon amour pour la culture et la perfection morale. Quant au reste, je me suis résignée, vue mon incapacité d'agir. Le développement économique a fait régresser le pays dans le passé : une nouvelle division des gens entre une minorité de « tigres » sans scrupules, assoiffés d'argent, et une majorité d' « agneaux », contraints de survivre comme ils peuvent, c'est-à-dire mal.*

*Il me restait à trouver comment vivre sans être ni « tigre » ni « agneau ». J'ai choisi une langue étrangère, celle de Bruno. Je voulais connaître les révolutions qui eurent lieu dans ce pays. Je savais qu'elles ont eu le mérite d'abattre de cruels régimes féodaux, et d'instituer des droits humains nouveaux ; je n'ignorais pas, également, que ces ruptures historiques eurent leur influence sur les révolutions qui ont permis à la Chine de réaliser certains progrès, notamment sur le plan social. Et donc de permettre à une fille de paysans pauvres, comme moi, d'accéder à l'instruction.*

*Lí Píng met les raviolis dans un grand plat, et commence à les présenter de manière ordonnée. Elle me suggère :*

*- Ce serait quand même bien pour toi de trouver un Occidental et d'aller vivre dans son pays. On dit que, là-bas, la vie est plus belle et, surtout, l'argent ne manque pas !*

*- Je suis bien en Chine.*

*- Mais tu n'y as pas de mari ! Le seul que tu avais trouvé, tu l'as quitté.*

*- C'est plutôt lui qui m'a quittée.*

*- Lui ?*

*- Le jeu était sa vraie passion, il aimait le mah-jong plus que moi. C'est avec lui qu'il passait le plus de temps.*

*- Ah, je comprends... Tu pourrais, alors, quitter la Chine.*

*- Je n'ai pas de motif pour le faire.*

*Elle éclate d'un autre rire.*

*- Toujours sage, hein ?!... conclut-elle. Toi, au moins, tu n'as pas changé !*

*Je hasarde une curiosité :*

*- Et toi, comment ça va avec ton mari ?*

*Lí Píng ébauche un sourire ambiguë, hésite. Elle jette un coup d'œil vers la porte de la cuisine, s'assure qu'elle est fermée, puis, se tournant vers moi, elle répond à voix basse :*

*- Je suis devenue une réaliste !*

*J'attends qu'elle s'explique, mais elle reste silencieuse. Je la relance :*

*- C'est-à-dire ?*

*- Je n'ai besoin que de deux choses : stabilité et sécurité.*

*Désirant comprendre davantage, j'insiste :*

*- Et...*

*Je m'interromps... Lí Píng, remarquant mon embarras, m'invite :*

*- Allez ! Dis ce que tu veux ! Je sais bien que tu ne demanderas jamais rien d'inconvenant...*

*Allez, parle !*

*Alors, j'ose :*

*- Et le sentiment ?*

*Li Píng éclate du rire le plus sonore dont elle est capable, et remue plus énergiquement le reste de raviolis dans la marmite.*

*- Je vois encore bien que tu es restée la même, Měi !*

*Je ne réagis pas ; j'attends la réponse à ma question. D'un ton apparemment détaché, Li Píng déclare :*

*- J'ai appris que c'est un luxe qui n'est pas de ce monde.*

*Elle prend le grand plat rempli de raviolis, et sort de la cuisine, suivie par moi.*

\*

Měi et son amie reviennent dans le salon.

- À table ! dit Měi, en me regardant.

Je me lève.

- Le repas est prêt ! lance son amie vers la porte close où disparut son mari.

Il en sort, l'expression soucieuse, son gros et joli téléphone portable en main. Tous, nous entrons dans une salle à manger.

Là aussi, dernier modèle, tout occidental, flambant neuf. On dirait une exposition dans un pavillon commercial. Meuble en bois noir rutilant, portes de verre transparent, ustensiles coûteux. Au mur, deux copies de peintures, elles aussi de type occidental. L'une : un château anglais imposant devant une immense pelouse verte. L'autre : une course de chevaux dans un champ, montés par des cavaliers occidentaux. Décidément ! Je ne m'y attendais pas, mais alors pas du tout ! Médiocrité et vulgarité de nouveaux riches. Comme chez nous.

La table carrée, aux pieds d'acier blanc, surmontée d'une surface de verre épais grisâtre, est bondée de plats et d'aliments divers. Nettement plus que le nécessaire. Nous sommes quatre, mais il y a à manger pour dix.

Měi me traduit un propos de l'hôtesse : « La domestique a déjà tout préparé, mais les raviolis, mon amie a voulu s'en occuper elle-même. »

Elle nous invite, Měi et moi, à nous asseoir à table, puis fait de même avec son mari.

Le téléphone de ce dernier sonne. Il écoute. Brusquement, son visage devient très dur. Son épouse lui demande quelque chose ; il répond en grognant méchamment. Sa femme réplique avec une expression de visage identique à celle d'une vipère prête à l'attaque. Le mari raccroche, très énervé et pose le téléphone près de lui.

Sa conjointe lance à Měi un regard, l'air de dire qu'il n'y a pas à s'inquiéter.

Nous nous apprêtons, alors, à manger.

L'époux, encore fortement irrité, allume l'extra-large écran de télévision, trônant au centre d'un mur en face de lui. Un match de football est diffusé. Décidément !

Me revient un désagréable événement.

Un soir, dans la salle à manger, j'étais avec mon enfant, âgé de trois ans. La chère épouse, au regard absent, alluma la télévision. Je protestai :

- Non, s'il te plaît, pas de ça.

- Et pourquoi ? objecta-t-elle, fâchée.

- Le repas est le seul moment où nous sommes ensemble tous les trois. Si tu allumes la télé, comment pourrait-on parler ?

Ses yeux noirs me dévisagèrent froidement.

- Et de quoi veux-tu qu'on parle ?

Effectivement, elle avait raison : voilà longtemps que nous n'avions plus rien à nous dire d'intéressant.

Le désagréable souvenir est interrompu par l'entrée d'une jeune fille dans la salle à manger de Canton.

La quinzaine d'années, un peu grosse, blue-jeans délavé et maillon de coton jaune. Cheveux courts, noirs teintés en un blond fadasse, couronnés de lunettes de soleil, monture bleue ; aux oreilles, écouteurs liés à deux fils allant dans une poche du pantalon. Et dans la main droite un téléphone portable. Incroyable ! Ahurissant ! Mais réel.

- Ma fille ! annonce la maîtresse de maison, toute fière.

- Oh ! s'exclame Měi, avec une expression de surprise, impossible à décrire.

À son adresse, la nouvelle arrivée esquisse une grimace en guise de sourire de convenance, puis se tourne vers moi, me dévisage d'un air impassible, et laisse tomber avec un accent américain :

- *Hello* !

Je demande à Měi :

- Comment dit-on « Hello » en chinois ?

Elle me le dit. Je répons à la toute jeune fille :

- *Nihăo* !

Mon effort et mon sourire laissent l'adolescente indifférente, comme le serait une personne droguée. Son attitude subtilement arrogante me choque, mais je ne le montre pas. Elle tourne le regard vers les plats sur la table. Sans lever les yeux vers ses parents, elle déclare, ennuyée :

- Je n'ai pas faim.

- Comment, tu n'as pas faim ? demande sa mère.

Pendant ce temps, le mari mange bruyamment, en glouton, en regardant le match à la télévision, sans prêter attention à sa fille. Celle-ci répond nonchalamment à sa mère :

- J'ai déjà mangé, il y a deux heures, avec des copines dans un *fast-food*, après la leçon de piano... Je retourne dans ma chambre.

Elle sort d'un pas apathique.

Pour réchauffer l'ambiance, sa mère se met à bavarder gaîment avec Měi. Le mari, les yeux rivés sur la compétition sportive, continue impassiblement à engloutir des raviolis, sans être gêné par l'inconvenant bruit de ses mâchoires en action.

\*

*Après le repas, Bruno et moi voyageons dans un taxi.*

*Il veut savoir le contenu du bref échange de paroles entre le mari et son épouse, lors de l'appel téléphonique.*

*Cette curiosité me fait un peu rire. Je taquine mon compagnon :*

*- Tu veux vraiment le savoir ?*

*- Oh, oui ! Tout m'intéresse en Chine.*

*- Eh bien, voici. Le mari parlait d'affaire. La proposition qu'il reçut l'a heurté très fort. Il déclara à sa femme :*

*- Cet imbécile n'accepte pas le prix que je lui demande, il propose un autre plus bas, en disant qu'il lui a été suggéré par mon concurrent.*

*- Concernant ce dernier, répondit l'épouse, tu as tes amis dans l'administration pour le neutraliser. Alors, envoie ce client en enfer. Quand l'animal souffrira assez, il retournera à toi, les genoux par terre, et c'est à ton prix qu'il se pliera.*

*La radio du taxi diffuse une chanson chinoise d'amour ; semblable à toutes les autres, la mélodie est douce, la voix langoureuse.*

*Remarquant le visage plutôt maussade de Bruno, je hasarde :*

*- Puis-je savoir à quoi tu penses ?*

*- Aux gens chez qui nous avons déjeuné.*

*- Ah !... Et que penses-tu ?*

*- Le mari de ton amie ne parle-t-il pas anglais ?*

*- Si, mais il a honte d'y recourir avec toi.*

*- Pourquoi ?*

*- Pour ne pas perdre la face.*

*- La face ?*

*- Parler l'anglais de manière imparfaite, c'est, pour lui, perdre la face.*



- Mais c'est tout à son honneur de parler une autre langue, même de manière imparfaite.

- Je le sais, mais la question de ne pas perdre la face est, en Chine, d'une importance fondamentale.

- À ce point ?

- Oui.

- Je n'ai trouvé dans cette famille, constate Bruno très désappointé, rien de ce qui rappelle la civilisation chinoise, son originalité et son raffinement. Je les ai pourtant perçus chez les gens modestes, comme ceux du quartier de Xian et de la périphérie de Canton.

Il se tait un instant, puis ajoute :

- Je pense aussi à leur fille... Une personne ainsi gâtée, sans frère ni sœur pour atténuer son égocentrisme, saura-t-elle aimer ? Comment comprendra-t-elle que la vie ne consiste pas seulement en gadgets mais d'abord en sentiments ? Et quelle influence cette jeune fille aura sur la Chine future, surtout si elle se retrouve à un poste de dirigeant ?... Quant à ses parents, je crois qu'ils sont tombés dans un excès navrant et dangereux : adorer aveuglément tout ce qui vient de l'Occident, sans discerner le bon du mauvais, en rejetant ce qui est valable dans leur propre civilisation.

Il se tait, puis ajoute :

- Ah ! J'oublie ! J'ai exagéré. Il y avait quand même quelque chose de chinois dans le salon : le grand dragon rouge.

J'éclate de rire.

- Tu veux savoir ce que ce dragon signifie en Chine ?

- Oui.

- Argent et pouvoir !

- Tiens, tiens ! conclut Bruno d'un ton amer.

Je veux connaître davantage ses opinions.

- D'autres observations ?

- Oh, oui ! dit-il.

- Lesquelles ?

- J'aime ce peuple de Chine, je souhaite évidemment qu'il sorte de la pauvreté, qu'il bénéficie de la meilleure situation matérielle possible. Mais il serait très triste de le voir, à cause de ce progrès économique, suivre le sort de nos pays occidentaux, perdre ce qu'il a de beau, de bon, de simple, de vital en matière de civilisation, de coutumes, de manières de vivre... Le taux de croissance économique, c'est bon, mais, sans le complément indispensable, à savoir le taux de croissance culturelle, le progrès boîte. dangereusement. Un corps sans âme, à quoi sert-il ?

Étrange !... Voilà des considérations que j'aurais dû formuler dans mon pays. Mais comment, en étant immergé totalement dans une banque ? Il a fallu des événements absolument inattendus et ce voyage pour me réveiller à la réalité autre que celle des « affaires ». Encore merci, Huā !

\*

*Les propos de Bruno m'ont rendue très mélancolique. Ah ! Combien de fois j'ai pensé à la régression culturelle de mon pays, sans voir de solution.*

*- Tu es amoureux de la Chine, n'est-ce pas, dis-je à Bruno, de sa civilisation, de ses gens simples ?*

*- De l'aspect positif de sa civilisation, et de la chaleur humaine de ses gens simples, oui.*

*La douce chanson continue dans le taxi.*

*- Tu te rends compte, poursuit-il, si, en Chine, on ne peut plus entendre une chanson comme celle-ci, typiquement chinoise, mais seulement des hurlements de rock'n'roll ou des chansonnettes occidentales roucoulantes, à la sauce chinoise ? Ce serait aussi tragique que de voir, en Occident, disparaître la musique classique et le chant populaire !*

*Le cœur serré de dépit, j'explique à Bruno, en espérant ne pas le dégoûter :*

*- Tout Chinois proclamera avec fierté que la civilisation chinoise est pluri-millénaire, et que, de cette illustre longévité, il possède les éléments. Mais il ignore, néglige ou oublie que l'ouverture au monde occidental a entraîné dans notre pays un certain disons « modernisme ». Il domine par l'aspect vulgairement matériel, par l'égoïsme le plus abject et par la superficialité la plus ridicule. Malheureusement, une partie des citoyens, minoritaire mais influente pour ne pas dire déterminante, tire profit et gloire de cette mode funeste. Aussi, je crains qu'en sortant de la pauvreté matérielle, mon peuple tombe dans la pauvreté culturelle. Je suis angoissée en pensant à une telle horrible régression et à ses conséquences effroyables. Mon désir le plus cher est que l'enrichissement économique ne se manifeste pas dans son aspect barbare et dangereux, où une minorité s'engraisse au détriment de la majorité ; au contraire, je souhaite voir l'aspect bénéfique du progrès matériel, celui civilisationnel, privilégiant le bien-être collectif et l'harmonie sociale.*

*Je me tais, demeurant pensive. Bruno remarque mon inquiétude. Je dis encore :*

*- Prenons un exemple. Dans les temps anciens, quand les poètes authentiques évoquaient la beauté d'une femme ou la valeur d'un homme, pour la première ils faisaient allusion non pas au corps, mais à sa vertu ; et pour le deuxième, pas à sa richesse matérielle, mais également à sa vertu... J'espère que cette conception ne se réduira pas, aujourd'hui, à un cercle étroit de rares intellectuels et artistes, mais restera celle de la majorité du peuple, pour son bien et celui de l'humanité.*

*Le taxi poursuit sa course, pendant que Bruno observe à travers la fenêtre les rues et les gens. J'en profite pour méditer sur moi-même.*

*Suis-je changée ? En quoi ?...*

*Mon mariage, raté, a modifié quelque chose en moi. J'ai pensé que l'amour pouvait se construire. J'en ai constaté l'impossibilité. Ce n'est pas parce qu'on aime qu'on est automatiquement aimée, même en consentant tous les compromis imaginables.*

*Ne suis-je pas en train de me mentir ?... En épousant mon ex-mari, j'avais, bien entendu, compté sur l'amour, à construire. En réalité, n'ai-je pas, succombé au besoin de stabilité et de sécurité, comme Lí Píng, toutefois sans clairvoyance et avec moins d'ambition matérielle ?*

*Dans mon mariage, ai-je mélangé le sentiment d'une part, et, d'autre part, le besoin de sécurité et de stabilité ?... C'est pourtant le cas général, chez nous, en Chine. La stabilité et la sécurité passent toujours avant l'amour... Je croyais être différente... L'ai-je été avec mon mariage ?... N'ai-je pas agi comme la plupart des jeunes filles chez nous : dépassés les vingt-cinq ans, éprouver de la honte à ne pas être mariée ? N'ai-je pas succombé à la conception commune, dominante ?*

*Je l'ignore.*

*Mais là où je suis restée la même, c'est ma persistance à concevoir l'amour, avec un grand A, tel que les poètes les plus talentueux et sensibles le chantent. Pourtant, j'ai essayé de ne plus y croire, pour être plus sereine. Impossible. J'eus l'impression de mourir ! J'ai fini par admettre : il n'y a que l'amour pour justifier mon existence.*

*Quarante deux ans ! La moitié d'une vie. Et l'amour ne s'est encore jamais présenté sur mon chemin. Faut-il garder espoir ? Renoncer ?... Lí Píng a dit : « Le sentiment est un luxe qui n'est pas de ce monde ». Mais, en moi, il existe, toujours vivant !... À la vue d'un couple qui me semble heureux, la question éclate, impérieuse, réclamant une réponse : « Pourquoi pas moi ?... Et moi, quand ? »*

*Mais, une autre voix persifle, cruelle : « Jamais !... Tu ne le rencontreras jamais ! »... Cette voix a même l'horrible méchanceté d'ajouter : « Tu ne le mérites pas ! »*

*À ces derniers mots, dans le taxi, des larmes pointent dans mes yeux. De la main, je les essuie discrètement sans attirer l'attention de mon compagnon.*

## **La tisseuse et le bouvier, à nous parler sont conviés**

Durant la course du taxi, Měi et moi observons les environs.

Après un moment, elle se tourne vers moi et demande :

- A propos, quand tu retrouveras Huā, où vivrez-vous ?
- Je n'y ai pas pensé.

- Dans ton pays ou en Chine ?

Je réfléchis.

- Là où notre amour vivra le mieux.

À cette optimiste réponse, une soudaine angoisse me saisit : « Mais la retrouverais-je, cette femme que je cherche ? Et serait-elle libre ? »

Une étrange impulsion me fait tendre le cou en fixant un endroit à l'extérieur.

- Arrête le taxi ! dis-je.

Měi s'adresse au chauffeur, le véhicule stoppe. Je dis à Měi :

- Paie-le et viens !

Je sors rapidement de la voiture. Měi donne l'argent au chauffeur et me rejoint.

- Qu'y-a-t-il ? interroge-t-elle, inquiète.

- Le marché !

J'indique l'autre côté de la rue : des étalages et des clients affairés. J'explique :

- C'est instinctif ! En le voyant, quelque chose m'a dit d'y aller.

- Eh bien, allons-y !

Nous nous engageons dans les étroites allées du marché. Petites boutiques et bancs, grande quantité de légumes, fruits, viandes, poissons.

Parmi les commerçants, des femmes et des hommes s'occupent face à de grandes marmites fumantes d'eau où cuisent des pâtes, ou près de larges poêles pleines d'huile bouillonnante pour frire des poissons.

Une marchande, visage rond sympathique, chantonne en soulevant de très longues nouilles ; près d'elle, une petite fille d'une dizaine d'années nettoie par terre, avec un balai constitué de minces branches d'arbre.

J'examine avec attention tous les visages des femmes d'une soixantaine d'années. Měi fait de même...

On parcourt plusieurs ruelles du marché.

Devant un banc de fruits, la commerçante me fixe avec une aimable curiosité. Je m'arrête et demande à Měi :

- Montre-lui la photo.

Elle la présente à la femme, en lui expliquant de quoi il s'agit.

- Ah, oui ! s'exclame la commerçante.

Tout agitée, elle appelle un homme et une jeune femme d'une boutique voisine de légumes. Quand ils s'approchent, la marchante leur montre la photo. Cette vue les excite.

- Vous la connaissez ? demande Měi.

- Oui ! répondent les trois négociants.

Měi se tourne vers moi, toute ravie :

- Ils la connaissent !

- Ah ! Superbe ! Enfin !

Měi s'adresse aux négociants :

- Dites-moi, je vous prie, ce que vous savez sur elle.

- Nous avons vu sa photo à la télévision, précise la fruitière, durant le programme de recherche des personnes disparues.

- Et, reprend Měi, elle vient ici, au marché ?

Le visage de la commerçante s'attriste.

- Non, malheureusement. Sinon on aurait téléphoné à la télévision.

Nous reprenons notre investigation dans le reste du marché.

Devant la porte d'une toute petite échoppe, une femme coupe les cheveux d'un client. Je regarde l'endroit. Très modeste, des planches de bois, mais propre. A l'intérieur, un tout petit espace accueille, outre la coiffeuse et son client, au maximum deux autres personnes.

La femme est vêtue d'une robe noire, surmontée d'un tablier blanc ; elle porte des lunettes de vue et, devant la bouche, un petit masque de protection, fait de tissus blanc.

- Je veux me couper les cheveux, dis-je à Měi.

- Ici ?! s'étonne-t-elle.

- Oui, ici.

- Ne préfères-tu pas un salon plus... disons, convenable pour toi ?

- Je préfère celui-ci.

Nous entrons dans l'échoppe. Accueil surpris mais cordial par la coiffeuse. Courte de taille, un peu corpulente, mais visage très avenant. Une longue, abondante et magnifique chevelure noire descend de sa tête jusqu'à sa taille.

Měi lui explique le motif de notre présence. Maîtrisant son étonnement par un sourire, la femme indique de la main le petit banc. Je m'y assois, suivi par Měi. La coiffeuse finit son travail avec le client ; il la paie et s'en va.

Elle m'invite à prendre sa place. Je m'assois sur la chaise en bois, devant un miroir posé sur une planche, également en bois. Les instruments de la coiffeuse sont simples et en ordre. Pas de robinet ; l'eau utilisée se trouve dans une petite bassine bleue, posée près du miroir. À l'angle supérieur, devant moi, un petit ventilateur tourne pour rafraîchir l'air.

La coiffeuse s'adresse d'un air enjoué à Měi qui me traduit :

- Elle dit qu'elle est ici depuis de nombreuses d'années, qu'elle a vu beaucoup d'étrangers passer devant son échoppe, mais tu es le premier à entrer.

- J'en suis très flatté.

Je le montre avec mon meilleur sourire à la coiffeuse. Elle en est très satisfaite.

- Elle demande, dit encore Měi, comment tu veux couper tes cheveux.

- Courts.

Je regarde la femme, lève la main droite et rapproche le pouce et l'index pour exprimer ce que je viens de dire. D'un signe de tête, la coiffeuse signifie avoir compris.

Elle commence à couper les cheveux. Ses mouvements sont calmes et soigneux, ceux d'un sculpteur délicat. Je sens la chaleur douce de son corps, ainsi qu'un parfum discret et agréable. Elle se met à chantonner à voix basse. J'en suis bercé. Envie de fermer les yeux ; je n'ose pas.

- Montre-lui la photo de Huā, dis-je à Měi, et demande-lui si elle l'a vue.

Měi extrait de son sac la photo et la présente devant les yeux de la coiffeuse. Celle-ci interrompt son travail et la regarde. Son visage s'épanouit de plaisir.

- Je l'ai vue à la télévision !

Avec son peigne en main, elle m'indique, toute étonnée et très enchantée :

- Et c'est lui, l'homme qui la recherche ?!

- Oui, répond Měi.

La coiffeuse tourne vers moi un regard tout plein de tendresse et d'admiration. Ses yeux le rendent encore plus touchant.

- Malgré toutes les années passées, murmure-t-elle, venir de si loin pour chercher une femme !... Et qui a, aujourd'hui, soixante ans ?!... Des hommes comme ça, je ne savais pas qu'ils existent.

- Que dit-elle ?

Měi me traduit ; j'en suis honoré, et le montre à la coiffeuse en écartant les deux mains en signe d'acquiescement.

La coiffeuse observe de nouveau la photo.

- Cette jeune fille a l'air d'avoir un très bon cœur !... Comme son ami qui la cherche. On en a beaucoup parlé ici, dans le quartier. Et, depuis, chaque jour, on fait attention, avec l'espoir de la rencontrer... Ah ! Quel bonheur de voir ces deux papillons se retrouver ! Leur histoire me rappelle notre bouvier et la tisserande.

Měi éclate de rire. Je désire comprendre :

- Pourquoi tu ris ?

- Elle a dit, répond Měi, que ton histoire avec Huā ressemble à une légende antique très fameuse en Chine, aujourd'hui encore très populaire.

- Ah, oui ! Laquelle ?

\*

*Ah ! Combien mon cœur ruisselait d'émotion quand je lui ai narré cette légende. Combien je devais me contenir pour empêcher mes larmes de surgir, pour conserver une voix qui ne fléchisse pas, pour bloquer tout soupir.*

*À présent, dans ma chambre d'hôtel, toute seule, relater encore l'événement me tire des larmes. Eh bien, coulez ! Et toi, mon précieux carnet secret, recueille ces gouttes brûlantes et amères, conserve-les ! Alors, courage, il faut écrire !*

*Quand l'Empereur du Ciel maria sa fille, la tisserande, à son serviteur le plus fidèle, un bouvier, il fit une constatation qui lui déplut : les deux époux étaient épris l'un de l'autre au point de négliger leur travail journalier.*

*Le Suzerain, mécontent, leur infligea une punition : il les plaça de part et d'autre de la lointaine Voie Lactée.*

*Ainsi, les deux amoureux, désormais séparés, pouvaient communiquer seulement par des messages confiés aux étoiles filantes.*

*Cependant, le monarque, attendri par tant d'amour entre les deux malheureux époux, leur permit de se revoir une fois par an, le septième jour du septième mois.*

*Cette nuit-là, le bouvier traversait la Voie Lactée sur un pont, formé par les ailes de pies, et rejoignait sa belle. La rencontre des amants était alors, aux yeux des curieux, voilée par les nuages.*

*Depuis ce temps-là, chaque année, en Chine, les jeunes gens, espérant ardemment rencontrer l'amour, se souviennent et fêtent le septième jour du septième mois.*

*Malgré mon âge, moi aussi, cette nuit-là, je m'agenouille en regardant la lune, mon cœur espère, et mes larmes coulent...*

*Cette dernière phrase, je ne l'ai pas dite à Bruno.*

\*

Belle ! Très belle histoire ! En la narrant, Měi s'est efforcée de ne pas montrer l'exaltation qui l'animait. Mais ses yeux, ses beaux yeux, brillaient tellement !

Huā et moi, aussi, nous avons été victimes du diktat d'un empereur. Mais nous, pas de chance : nous n'eûmes jamais la permission de nous rencontrer, pas même une seule nuit.

## **Rivière des Perles, où est ta plus belle ?**

Retour à l'hôtel,  
nuit.

Aucune envie de dormir. Tout moment non consacré à la recherche de Huā est une perte de temps. Mais il fait déjà nuit, où aller ?

Impossible de proposer à Měi de sortir ensemble, pour une promenade. Je la soumets, déjà, à un effort exténuant, elle qui n'aime pas les voyages. Mais, rester dans cette chambre m'angoisse.

Quelques minutes après ce que j'ai écrit auparavant, je marche au bord de la « *Rivière des Perles* ». Diverses embarcations parcourent le large fleuve. Elles, au moins, savent où elles vont.

Moi, au contraire, j'avance en automate, vers un seul but : atténuer l'insupportable angoisse qui m'écrase, tant que je ne retrouve pas Huā, ou, tout au moins, je ne suis pas occupé à la rechercher.

Une femme passe près de moi. La soixantaine d'années, bien portés, cheveux noirs étalés sur les épaules, longue robe bleue, parsemée de petites fleurs rouges, corps élancé, marche bien droite, élégante.

Pris d'une soudaine agitation, je la suis.

Arrivée à la fin de la rue, elle s'engage dans une autre. Je la talonne, en allongeant le pas pour la rejoindre. À quelques mètres derrière elle, je ralentis et continue ma marche à distance.

Je me décide, le cœur battant. J'accélère le pas, la rejoins et m'arrête en face d'elle, l'obligeant à s'immobiliser. Alors, je l'interpelle :

- Huā !

La femme me regarde, toute surprise. Elle se reprend et dit quelques mots en chinois, de manière polie. J'examine attentivement son visage, et je comprends, embarrassé, mon erreur.

- Pardon ! Je veux dire *sorry ! I don't speak chinese.*

La femme fait un geste désolé, signifiant n'avoir pas compris. Moi, très confus, j'incline la tête en signe de respect, et répète :

- *Excusez-moi !... Sorry !*

Je recule, salue encore, et je m'éloigne.

Est-ce que je rêve ?...

Peu importe !

Je me rends alors compte que, par inattention, je suis engagé dans une rue où je ne réussis pas à m'orienter. Bon, j'ai compris, conventionnel cauchemar !

Non ! Non ! Pas du tout ! C'est la réalité ! Panique.

Je téléphone à Měi. Une voix automatisée répond en chinois. Oh, non !... Je regarde autour de moi, de tous les côtés. Je m'approche d'un passant :

- *Do you speak English ?*

Réponse d'un geste négatif.



Après plusieurs tentatives, je rencontre une jeune fille. Elle parle anglais. Ouf ! Elle me demande l'adresse de mon hôtel ; je l'ignore. Elle veut en savoir le nom ; je ne m'en rappelle pas. Ne sachant comment m'aider, elle s'excuse et s'éloigne.

De nouveau, j'appelle Měi au téléphone. Même voix automatisée. Évidemment, à cette heure de la nuit, Měi dort profondément. Elle a sûrement éteint son portable.

Je m'affale sur un banc et j'attends l'aube, le réveil de Měi. Allons ! Ce n'est qu'un cauchemar !... Réveille-toi !

Mais non, la situation dure.

Trop fatigué, je baisse la tête, et je reste immobile. Cauchemar ou réalité, cela m'est très pénible.

Du temps passe, trop lentement. Patience ! Patience ! Il suffit d'attendre. Pris de somnolence, je m'étends sur le banc pour dormir. Je n'y réussis pas, à cause du froid et de l'humidité nocturnes. Je me remets assis. Pas d'autre choix : attendre la levée du jour.

Jamais je ne me suis trouvé dans cette situation. Comment font les sans-logis, surtout les vieux, à affronter cette terrible condition ?... Mon cerveau, trop fatigué, est incapable de répondre. Le besoin de dormir s'empare de moi ; cependant, je m'efforce à rester les yeux ouverts.

Finalement, le ciel s'éclaire. Des passants apparaissent.

Mon téléphone sonne. C'est Měi !

- Excuse-moi, dit-elle, je viens de me réveiller, d'ouvrir mon appareil et de voir ton appel. Puis-je en savoir le motif ?

- Je suis dehors, et égaré !

- Dehors ?!... Où ?

J'explique ma situation. Měi me conseille de m'adresser à quelque passant en lui donnant mon téléphone, ainsi elle pourra parler avec ce dernier et connaître l'endroit où je me trouve.

Par chance, je vois apparaître un homme plutôt vieux. Je m'en approche, lui tends mon appareil puis, avec des gestes, tente de lui expliquer d'écouter la communication. Il hésite, ne comprenant visiblement pas ma demande. Je répète mes gestes, le visage désespéré et suppliant. Enfin, il prend mon téléphone et écoute.

Je devine qu'il informe Měi sur le lieu où je me trouve.

Il me rend le portable. Elle me demande de l'attendre devant l'entrée du parc, tout proche, où me portera le passant. À la fin de la conversation, il m'accompagne à l'endroit indiqué, puis me salue. Je le remercie infiniment. Il s'éloigne.

Sur place, j'entends une musique, en provenance d'un bosquet dans le parc. « À cette heure ?!... » Je me rappelle les informations de Měi, concernant ce genre de coutume chinoise : « Les plus hardis se réveillent à l'aube, et vont dans les parcs où ils se livrent aux activités qui leur plaisent. »

Prêtant attention à la musique, je suppose que c'est la harpe chinoise antique. Je m'approche de l'endroit.

Une femme joue l'instrument. La cinquantaine d'années, belle robe de soie rouge. Quelques spectateurs l'écoutent avec plaisir.

Les doigts de la musicienne dansent gracieusement sur les cordes, faisant vibrer celles de mon âme.

Étrange ! La mélodie semble en même temps mélancolique et joyeuse. Un chant d'amour où le *regret* de l'absence de la personne aimée est compensé par la *joie* d'aimer. Moi, en somme.

Soudain, une immense, profonde, déchirante pitié m'envahit entièrement, à en chialer comme un enfant brusquement abandonné.

### **Malheur à toi, Révolution, quand tu ignores la passion**

En écoutant la mélodie, je me mets un peu à l'écart du groupe d'auditeurs. Discrètement, j'extrai de la poche la photo de Huā. Quel beau sourire ! Et ce corps élancé ! Correspondance parfaite avec la musique. Et ces pieds nus dans le sable. Et cette vague de mer soulevée, stoppée dans son élan. Moi, aussi, le vent du destin m'a soulevé et m'a porté jusqu'au rivage de la Chine, où je reste, pour l'instant, figé dans mon élan, sans savoir comment il finira. Pour l'instant, je me rappelle comment cet élan a commencé.

Âgé de vingt ans, dans le bureau du directeur d'un théâtre où je travaillais, je me tenais debout, embrasé de passion. Je lui déclarai :

- Je voudrais parler avec le responsable de la troupe chinoise.

- Pourquoi ? s'étonna le directeur.

- Pour lui dire que je suis très sérieusement intéressé à connaître une fille de la troupe.

- Quoi ?!... Tu es fou ?!..

- Non, pas du tout, je suis parfaitement sain d'esprit.

Je plaisante :

- C'est uniquement le cœur qui est fou. Et ça, c'est normal, quand on est amoureux.

Le directeur resta sérieux :

- Tu ne feras que créer des problèmes.

- Problèmes ?... Où est le mal de tomber amoureux d'une fille au point de vouloir l'épouser ?

- Elle est chinoise, et tu ne l'es pas.

- Et alors ?

- Le gouvernement chinois ne permet pas ce genre de mariage.

J'en reste interloqué, scandalisé. Je me reprends vite :

- Mais ce gouvernement ne se proclame-t-il pas révolutionnaire et internationaliste ?

- Il le proclame, répond le directeur, d'un ton dubitatif.

- Alors, il devrait être content qu'un jeune occidental aime une jeune Chinoise.

- Là, tu te trompes, jeune homme.

- Qui se trompe : moi ou le gouvernement ?

Pour la première fois, le directeur esquissa un sourire amusé :

- Si c'est toi qui te trompes, on peut te critiquer, mais un gouvernement qui se trompe, personne ne peut le critiquer s'il ne veut pas mal finir.

Ce fut la première énorme, désagréable, inacceptable découverte dans ma vie : un gouvernement internationaliste qui refuse un amour entre une de ses citoyennes et un citoyen d'un autre pays. Je conclus de manière théâtrale, puisque je me trouvais dans un théâtre : « Il y a quelque chose de pourri dans la république populaire de Chine ! »

### **La leçon pratique en plein air enrichit l'esprit de lumière**

Mon téléphone sonne de nouveau. C'est Měi. Je rejoins l'entrée du parc et la rencontre. Elle note mon visage sombre.

- Quelque chose ne va pas ?

- Ne t'inquiète pas... Je suis...

J'hésite, puis :

- ... bien. Oui, je me sens bien.

Elle me dévisage sans comprendre, en attendant une explication plus claire.

Je me rends compte que le temps est doux. Pas envie de retourner dans ma chambre, mais de profiter de l'air frais et du parc.

J'y invite Měi :

- J'aimerais nous asseoir ici, un moment.

Après une très brève hésitation, elle accepte.

Nous entrons dans le parc.

Je choisis un banc au pied d'un vieil et majestueux arbre, riche de nervures et de racines sortant de terre.

- J'aime cet arbre, dis-je. Nous n'en avons pas chez nous.

- Il est tropical, précise Měi.

Nous nous asseyons.

- Quel âge peut-il avoir ?

- Plus d'un siècle, peut-être même deux.

- Hum ! Et toujours bien vivant !

La vue de cette merveille de la nature réveille en moi l'envie de me confier.

Ironique et amusé, du ton narrateur une fable à un enfant, je me lance :

- Il était une fois un jeune violoniste. Prometteur et gai... Suite à un très cruel échec amoureux, il rencontra une femme ; il pensa avoir trouvé une deuxième fois l'amour, avec un grand A, celui qui rend heureux !... Alors, ce jeune renonça à son autre passion, la musique, et alla dans un palais, en l'occurrence une banque. Là, il se mit à accumuler un trésor, autrement dit de l'argent, le croyant nécessaire pour parfaire son amour... L'homme devint riche, avec ce qu'on appelle une carrière exemplaire, une belle femme et un charmant fils. Hélas ! Jamais il n'a été heureux. Il finit par comprendre qu'il avait seulement pris son désir pour la réalité, qu'il était uniquement un insecte, ébloui par une lumière trompeuse où il s'était fait griller.

J'indique des personnes qui s'amuse dans le parc en riant.

- Ces gens me donnent la plus précieuse leçon, gratuitement : malgré les problèmes, commencer la journée en se réservant une heure pour faire ce que l'on aime.

Je me tais, en contemplant les gens dans le parc. Je conclus :

- J'ai le net sentiment de naître pour la deuxième fois, ou plutôt la troisième. Première vie, de jeune musicien : belle. Deuxième vie, de fonctionnaire de banque : laide. Et maintenant, troisième vie : belle ! Plus belle que la première, car enrichie par l'expérience.

\*

*Son visage s'éclaire d'une très tendre expression. Je me permets de commenter son bilan de vie :*

*- C'est ta migration de l'âme vers ce que les Bouddhistes appellent nirvana, et que toi, tu appelles bonheur.*

*- C'est-à-dire ?*

*- Se libérer de l'ignorance et de la souffrance pour atteindre l'Éveil.*

\*

Cette explication me frappe comme un marteau sur le crâne, ou comme un jet d'eau fraîche qui éclaircit mes idées. Ignorance et souffrance : ne sont-ils pas les maux les plus néfastes dans une vie humaine ?... Et moi qui, parce que haut fonctionnaire dans la finance, je croyais ne pas être un ignorant, et parce que riche, je me supposais à l'abri de la souffrance.

\*

*Il me demande si j'ai un compagnon.*

*- J'ai été mariée, sans avoir eu d'enfant, puis j'ai divorcé.*

*- Tu n'as pas cherché à te remarier ?*

*- Non. Par crainte de me tromper encore.*

*- Puis-je savoir ce qui n'a pas marché avec ton ex-mari ?*

*Comment le dire brièvement ? Voilà ce qui me vient :*

*- Le respect a manqué.*

*J'aurai préféré ne pas réveiller ces douloureux morceaux de vie, mais Bruno insiste gentiment :*

*- C'est-à-dire ?*

*Ne pas lui répondre serait une impolitesse, il croirait de ma part à un manque de confiance. Alors, je lui ouvre l'armoire des amers regrets.*

*- Mon ex-mari a gardé la vieille mentalité traditionnelle : la femme doit seulement obéir, inconditionnellement, être docile à tous les caprices de son époux, sans jamais discuter. Pourtant, je lui demandais simplement de ne pas me considérer comme un simple buffle, mais de construire ensemble un amour qui soit digne de ce nom.*

*Je me tais, en espérant l'explication suffisante. Mais Bruno intervient :*

*- Tu pourrais trouver un homme meilleur.*

*- Oh ! Pas facile... Malgré le grand bouleversement connu par notre pays avec la Révolution, durant laquelle la femme a combattu à l'égal de l'homme, malgré la fameuse déclaration de l'ex-président Mao « La femme soutient la moitié du ciel », les hommes persistent à la regarder comme inférieure à eux, même si elle est instruite et eux analphabètes.*

*- Moi aussi, confesse Bruno, depuis que j'ai divorcé, j'ai connu d'autres femmes, sans trouver celle éliminant ma peur d'un deuxième échec. Tant de fois, j'ai pensé à Huā, mais, comme tu le sais, le gouvernement chinois ne permettait pas aux étrangers d'entrer en Chine, et je ne savais pas comment la contacter par lettre ni par téléphone.*

*Après ces tristes aveux réciproques, nous restons silencieux.*

*Un couple, tous les deux très vieux, passe non loin de nous. Le vieillard, légèrement courbé, s'aide d'une canne de bois pour avancer ; sa tête est couverte d'un chapeau de paille. Son épouse l'accompagne, bien droite ; ses cheveux blancs sont réunis en une longue natte derrière son dos.*

*En les regardant, Bruno murmure :*

- Où donc est la faute commise pour ne pas bénéficier du bonheur de vivre ensemble toute une vie, comme ce couple ?

- C'est une question à laquelle je pense souvent.

- Et ta réponse ?

Question embarrassante. Bruno ignore probablement que nous, Chinois, n'avons pas l'habitude de nous confesser, encore moins les femmes, encore moins une femme à un homme.

Bruno attend, les yeux fixés sur moi. J'en suis intimidée. Jamais, auparavant, je n'ai abordé ce thème avec personne.

Toutefois, je sens qu'il a besoin d'une clarification de ma part. Peut-être parce que, notamment, je suis chinoise et femme. Et, peut-être, cela me ferait du bien d'en parler. Peut-être, aussi, il pourrait me donner des conseils utiles.

Alors, n'osant pas affronter les yeux de mon compagnon, je regarde vers les beaux arbres du parc, et poursuis d'une voix basse ma première intime confession :

- Je semblerai prétentieuse, mais je crois sincèrement n'avoir pas commis de faute. Je ne suis pas bouddhiste, donc, je ne conçois pas l'idée de faute contenue dans cette conception. Je suis athée et taoïste, mais sans les fantaisies incongrues qui caractérisent cette conception.

\*

Je préfère ne pas demander d'éclaircissement sur ce qu'elle déclare, pour ne pas interrompre sa confession. Toutefois, une question s'impose à moi :

- Donc, tu ne crois pas à la faute originelle de l'espèce humaine ? Celle racontée dans l'Ancien Testament ?

- Non, affirme-t-elle.

Cette réponse me laisse perplexe, moi qui suis né puis ai vécu dans un monde totalement régi par l'idée de faute originelle. Cependant, je préfère ne pas discuter ce problème à présent, mais écouter la suite du récit sur l'échec du mariage de Měi.

\*

- Je n'ai jamais négligé mes devoirs envers mon époux. Je l'ai aimé sincèrement, en voulant l'aimer chaque jour davantage, sans tenir compte de ses défauts. Je concevais ainsi l'amour. J'aurais voulu que lui et moi soyons comme deux aigles pêcheurs. On dit qu'une fois accouplés, ils ne se trahissent ni se quittent jamais... Mais mon époux a rapidement changé. Il me parlait de moins en moins, fuyait mon regard. Quand j'essayais de m'approcher de lui, par tendresse, il m'écartait toujours, avec de plus en plus de rudesse... Et moi qui l'avais épousé en espérant chaque jour être plus proches l'un de l'autre, voir ensemble nos cheveux devenir blancs, aider réciproquement nos corps à se soutenir une fois devenus faibles... Je regrette de n'avoir pas

*compris, dès le départ, mon erreur. Pourtant, j'avais perçu des signes alarmants. Avant même de nous marier, dans la première phase, celle où tout est charmants yeux et beaux sourires, je remarquai de temps en temps le regard fuyant de mon homme, et son sourire me paraissait faux. Mais j'ai cru que ces comportements provenaient de sa timidité... En réalité, le temps le démontrait, ces attitudes exprimaient la nature réelle de l'homme : fausseté et manque d'affection... Chaque fois que je me suis trouvée devant une personne au cœur sec, je me suis étonnée. Là est ma naïveté. Je n'y peux rien. J'ai essayé de changer, en vain.*

\*

- J'ai eu une expérience semblable à la tienne, avec mon ex-épouse. Toi et moi, chacun, poussé par des désirs illusoires, a rencontré de manière aveugle une personne erronée.

- Cependant, précise Měi, en Chine, le genre de situation où j'étais tombée n'est pas exceptionnel. Tout le mal nous vient de Confucius. Tu connais, je suppose, l'histoire des petits pieds des femmes chinoises.

- Non.

- C'est une pratique qui a duré jusqu'au début du vingtième siècle. Dans les temps anciens, les femmes devaient, dès l'âge le plus tendre, avoir les pieds bandés, afin qu'ils restent tous petits, contrairement à leur développement normal, et cela malgré les atroces souffrances causées par cette procédure.

- Pourquoi ?

- Selon les justifications des hommes, les femmes semblaient ainsi émaner plus d'érotisme. En réalité, c'était une manière cruelle d'assurer la domination de l'homme sur la femme, de la réduire à un objet de son exclusif caprice, et l'empêcher, notamment, de le fuir. Comment courir avec des pieds bandés ?

- Cette pratique existe encore aujourd'hui ?

- Heureusement pas. Elle ne fut abolie définitivement qu'en 1949, avec l'avènement de la république populaire.

Je reste absolument effaré de ce procédé immonde. Chez nous, aussi, la femme fut dominée par l'homme, mais pas à ce point cruellement insensé.

- Mais, hélas, poursuit Měi, on ne change pas aisément des mentalités millénaires. Le bandage des pieds a été remplacé par le bandage des sentiments et des pensées de la femme. Elle reste généralement la subordonnée de l'homme.

- Chez nous, tout est justifié par une histoire contenue dans l'*Ancien Testament*, où la première femme aurait désobéi à son Créateur et trompé son mari. Mais, chez vous, en Chine, d'où vient cette conception dévalorisante de la femme ?

- Des écrits de Confucius, un moraliste de l'antiquité. C'est lui qui a justifié l'infériorité de la femme par rapport à l'homme, sa subordination à lui, et le devoir de

lui obéir inconditionnellement... L'une des rares choses positives de la Révolution fut la mise à nue du caractère féodal et rétrograde de la pensée de cet idéologue. Malheureusement, il est revenu à l'honneur. Cela est très négative pour la Chine en général, pour les femmes en particulier, et pour toute personne qui se trouve en bas de l'échelle sociale.

J'affirme que chez nous, aussi, outre l'histoire du pécher originel, existent des moralistes qui ont justifié les injustices des hommes envers les femmes.

- Qui sont-ils ?

- Notre Confucius à nous, ce fut Saint Paul. Sur la femme, il a exprimé les mêmes idées que votre moraliste. Heureusement, au siècle passé, les femmes les plus conscientes ont pris leur situation en main. Elles ont d'abord conquis le droit de vote, qui leur était nié, puis ont développé leur conscience jusqu'à aboutir au mouvement d'émancipation féministe des années soixante du siècle passé... Malheureusement, chez nous aussi, les choses ont régressé. Les femmes sont redevenues des poupées, essentiellement préoccupées de plaire, c'est-à-dire de se vendre à l'homme ; toute leur attention est consacrée à améliorer uniquement leur aspect physique. La publicité le montre de manière outrée, sans aucune gêne. Chez nous, aussi, le bandage des sentiments et des pensées des femmes existent.

- Moins qu'en Chine ! objecte Měi. Voilà quelques années, j'ai lu une pièce de théâtre de l'antiquité grecque, je ne m'en rappelle pas le titre. Une guerre prolongée avait causé tellement de maux et de morts que les femmes se réunirent et décidèrent de ne plus faire l'amour avec leurs maris tant qu'ils iraient à la guerre. Et celle-ci s'arrêta. N'est-ce pas magnifique ?

- Certainement.

- Cela m'a convaincu que ce sont nous, les femmes, qui devons prendre notre situation en main. Et le levier le plus puissant que nous avons est justement celui-ci : le sexe. Nous ne devons pas le concéder de manière stupide et humiliante à l'homme. Il doit le mériter, et, pour cela, nous respecter, ne pas nous vouloir seulement comme objet pour son plaisir physique, mais estimer la valeur de nos sentiments et de nos pensées, de manière égale à ceux des hommes.

- Tout-à-fait d'accord avec toi.

A ces paroles, Měi me regarde tandis que ses joues s'empourprent. À ma surprise, j'en suis très ému.

\*

*Quelle joie de constater une si belle entente entre un homme et une femme ! J'ai la sensation d'avoir fortement rougi. L'a-t-il remarqué ?*



*En tout cas, il ignore le motif de mon trouble. J'aurai voulu lui avouer : « Dommage que je ne t'ai pas connu avant mon mariage, et avant ta rencontre avec Huā ! »*

*Ô mon cœur ! Ô tendresse !  
Voici donc à la joie  
se mêler la tristesse,  
me mettant en émoi.*

## **Le Dragon conjurant la foudre réduit le dur acier en poudre**

Après avoir parcouru quelques mètres dans le parc, j'entends le rythme très allègre et entraînant d'un violon chinois.

Je m'en approche rapidement, suivi par Měi.

La musicienne (encore une femme !) a une quarantaine d'années, corps bien construit, visage séduisant, des yeux brillants.

La mélodie est magnifique, riche de tonalités successivement courtes et longues, difficile à jouer mais admirablement exécutée. Que talent ! Quelle virtuosité ! Et cela par une femme d'une apparence modeste.

L'exécution finie, les présents applaudissent très chaleureusement.

Je m'informe auprès de Měi :

- Tu connais cette musique ?

- Oui. Elle s'intitule « *La danse du Dragon pour conjurer la foudre* ».

- La foudre, moi aussi je veux la conjurer... Demande-lui si elle veut bien jouer encore une fois ce morceau.

- Il t'a plu ?

- Énormément !... Je n'en ai jamais entendu de plus joyeux, plus ardent, plus expressif, plus éclatant. Jamais je n'aurais pensé qu'on puisse tirer de deux simples cordes une telle prouesse sonore... Je voudrais l'entendre de nouveau, vraiment, cela me ferait tellement plaisir.

Měi hésite :

- Je ne sais pas si la musicienne acceptera.

- Pourquoi pas ?

- Ce morceau est très difficile à jouer et demande beaucoup d'énergie. Tu as vu, toi aussi, à la fin, la sueur que la femme a essuyé de son front et de son cou. Elle est probablement fatiguée.

- Mais ce qu'elle nous a offert est tellement beau. Et une vraie artiste, malgré toute sa fatigue, trouve du plaisir à donner du plaisir. Ainsi, nous verrons si nous avons affaire à une authentique artiste.

Je jette un regard très amical à la « musicienne-dragon », en lui signifiant d'un pouce levé mon admiration pour l'exécution. Flattée, elle remercie en inclinant légèrement la tête.

J'insiste auprès de Měi :

- Elle a l'air sympathique. Je crois qu'elle acceptera de jouer de nouveau... S'il te plaît, demande-lui donc.

- Peut-être que tu as raison. J'ai oublié que tu es un étranger, cela l'encouragera à faire belle figure.

Měi s'adresse à la musicienne ; elle accepte.

La mélodie repart !... Elle atteint un tempo de galop effréné d'un étalon fougueux.

Brusquement, mon corps se lance ! Il danse ! Cherchant à suivre de la musique la cadence.

\*

*Ce n'est pas Bruno, mais le Dragon, soudain réveillé en lui, qui danse !*

*Les spectateurs le regardent avec ahurissement. « Wàì guó rén ! Wàì guó rén ! »<sup>1</sup> s'exclament-ils... Une femme crie : « Quelle performance ! » Un autre lui répond : « Et il danse sur notre musique !... Quel diable ! »*

*Bruno ferme les yeux, et il sautille, agitant avec frénésie les bras et les jambes. Immense est ma surprise !*

*Au tréfonds de cet homme, quel mystère caché agit ? Il doit être à la mesure des trépidations de son corps, impressionnantes, d'une vitalité tout-à-fait extraordinaire.*

*Voilà ! Voilà ce qu'il me faut. Donner libre cours au Dragon enfoui en moi. Et que sa foudre réduise en poussière toute l'amertume qui me consume... Mais comment ? Là est toute la question.*

\*

Suis-je ridicule ?... Foutaise ! Vive le plaisir de mieux vivre !

Les notes musicales deviennent frénétiques, mes mouvements aussi. J'ai peur d'exécuter un faux pas, et tomber. Ma caboche tourne un peu. Je redouble d'attention et je continue. Ah ! Des ailes ! Des ailes ! Des ailes ! Pour m'élever, voler au plus

1 « Étranger ! Étranger ! »

haut des cieux !... Je tourne sur moi-même en toupie. Des applaudissements éclatent ! Bien ! Bien !

Toutes les parties de mon corps frétilent ! Mes pieds sautillent ! Mes bras virevoltent !... Ô joie ! Bonheur ! Je danse de l'autre côté de la planète ! Sur une place publique ! Parmi des inconnus ! Des Chinois ! Avec une musique chinoise !

Impétueuse, elle se poursuit, entraînant, emballant mon corps. Il tournoie ! Tournoie ! Tournoie !... Chaleur, sueur !... Attention à ne pas chuter... Nouveaux applaudissements, plus nombreux, plus chaleureux ! Le rythme musical se maintient dans sa folle rapidité. Magnifique ! Et moi, bien que commençant à être fatigué, mes pieds galopent ! Fantastique !... « Suis-je devenu fou ?!... Tant pis ! Tant mieux ! » Jamais, je n'ai éprouvé un tel embrasement, une telle excitation, une telle exaltation, un tel enivrement... Ah, maman ! Maman ! Maman ! Regarde ton enfant ! Voici mon meilleur cadeau pour toi ! Ton fils est de nouveau vivant !... Et merci, à toi aussi, Huā ! C'est grâce à toi que je danse.

J'ouvre les yeux et regarde le ciel. Splendide champ d'étoiles scintillantes. Pour la première fois, depuis tellement longtemps, je t'aime, nuit ! Dans l'obscurité, mon étoile reluit !

Un petit enfant d'environ huit ans, très amusé par ma furieuse agitation, éclate de rire.

Cette extraordinaire farandole dure plusieurs minutes. Soudain, mes forces diminuent, ma respiration devient haletante. J'ai peur de m'écrouler, mais la musique continue, je poursuis ma farandole. Et puis, si je tombe, qu'importe ! Assez ! Vas-t-en ! Disparais, la peur !

Début de vertige. Néanmoins, je pirouette, tourbillonne, cette fois-ci sans bondir, en tenant les pieds bien rivés au sol, par manque d'énergie, et pour conserver l'équilibre. Mon cœur tambourine au galop, ses coups retentissent fortement dans ma poitrine et mes tempes. Je suis inondé de sueur ruisselante.

Finalement, la musique cesse. Je m'arrête à bout de souffle, en évitant l'évanouissement, l'écroulement. Applaudissements encore plus enthousiastes, longuement.

Ce moment inoubliable, absolument inattendu, incroyable, je l'ai vécu ce soir, en me trouvant avec Měi sur une petite place publique. Nous avons su que la centaine de personnes, réunies dans l'endroit, étaient des ouvriers immigrés d'une autre région, plus pauvre de Chine : le Hunan. Et que ces hommes et femmes avaient l'habitude de se réunir une fois par semaine, le soir, pour jouer la musique de leur province, la déguster, et bavarder ensemble.

Avec eux, j'ai vécu un splendide rêve, les yeux ouverts !

Ah ! Comme j'aimais danser dans ma jeunesse ! Me trémousser avec les amis.

## Brume de larmes, brise de flamme

5 juin 2017,  
Canton, hôtel, soir.

*Retour dans le quartier périphérique de la ville. Je m'adresse successivement à de multiples personnes au sujet de Huā.*

*Après plusieurs tentatives, à la vue de sa photo, un homme d'une soixantaine d'années porte une main à ses yeux, brusquement envahis de larmes. Il les retient avec difficulté, mais une goutte plus grosse roule sur sa joue. Elle glisse lentement jusqu'au menton. Bruno et moi, surpris et tendus, fixons l'homme.*

*Il parvient à maîtriser son affliction. Puis, triste à faire pitié, sans être interrogé, il me raconte :*

*- J'étais dans la même compagnie artistique où travaillait Huā. Elle avait un caractère particulièrement doux et gai. Un jour, elle disparut sans qu'on sache pourquoi, ni comment, ni où.*

\*

*Alarmé par l'attitude de l'homme, et par la pâleur subite de Měi, je veux comprendre immédiatement.*

*- Attends ! me fait patienter Měi. Attends qu'il finisse de parler.*

\*

*Je m'adresse à l'homme :*

*- Je vous en prie, continuez.*

*- En cette période-là, certains artistes furent tellement maltraités qu'ils moururent ou se suicidèrent.*

*Le chagrin lui bloque la voix. Je patiente. Mais la douleur l'écrase. J'attends encore.*

*Déployant un effort pénible, il parvient à balbutier :*

*- Malheureusement, j'ai entendu dire que Huā est morte !... Et qu'elle fut probablement enterrée dans un cimetière de Fūshùn, appelé « Lóngshān gōngmù ».*

\*

Avant que Měi me traduise, son expression, devenue brusquement atterrée, m'anéantit. Je devine le pire. Je veux néanmoins le savoir :

- Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle reste muette, interdite, comme fulgurée. Oh, malédiction des malédictions ! Je comprends. Mais je veux l'entendre dire :

- Měi, je t'en prie, parle !

Des larmes brillent, gonflent ses yeux. Meurtri, son visage.

Moi, vidé de toute ma substance... Je résiste pour ne pas m'évanouir. Dans mon champ visuel apparaissent deux papillons blancs, voltigeant joyeusement. Mes yeux suivent leur vol, longtemps... Longtemps.

\*

*Quelques minutes après, nous marchons sur un trottoir. Bruno, d'une pâleur épouvantable, le regard complètement vide, semble suivre d'un pas lent la voiture funéraire de Huā.*

*Pesante tristesse.*

*Cruelle détresse.*

*Immense faiblesse.*

*Adieu, ô noblesse.*

*Indifférents, nous passons devant de petits magasins. Sur les pans de murs encadrant leurs seuils, ils proposent, à l'attention des clients, des masques traditionnels de l'Opéra de Pékin, de toutes les formes et couleurs, avec des expressions les unes gaies, d'autres effrayantes.*

*Je pense à la mort. Certes, dès la naissance on peut mourir. Tant mieux si on meurt, alors. Mais, arriver au printemps ou à l'été de l'existence, et mourir ?... Y a-t-il malheur plus tragique, plus incompréhensible, plus inacceptable ?... Que l'on meurt après avoir accompli de la vie toutes les saisons, du printemps à l'hiver, sans maladies imprévues, soit ! C'est dans l'ordre naturel. Mais, mourir avant ?... Où donc, alors, est l'harmonie ?...*

*Seuls les vieillards sont tranquilles. Mission accomplie. Ils peuvent donc quitter ce monde. Mais tant qu'on n'est pas arrivé à cet âge, pourquoi le naufrage ?*

\*

Et on parle de la *bonté* de Dieu !... Où est-elle quand on meurt avant terme ?... Que ce soit par l'imperfection de la nature ou par la méchanceté des hommes ?

Si cette hideuse fin a un auteur suprême, s'il la connaît sans l'empêcher, il faut le licencier, pour avoir mal fait son boulot : assurer à ses créatures une existence digne.

Que dire d'un père ne sachant pas assurer à ses enfants une vie convenable ? Que dire d'un fabriquant d'une machine qui se détraque avant terme, ou se laisse facilement détraquer par d'autres ?

*Bonté, Sagesse, Perfection* d'un Créateur ?... Allons, allons ! Notre monde est constitué de tellement d'imperfections, mais attention à ne pas en perdre la raison.

Après l'épouvantable information concernant Huā, Měi et moi marchons sur un trottoir, en silence, la tête baissée. Nous arrivons devant l'entrée d'un grand temple bouddhique.

Je m'arrête et regarde vers l'intérieur.

Une belle cour. Au-delà, une grande porte en bois, de couleur verte. Au fond, la salle du temple. Devant elle passent calmement des fidèles, hommes et femmes, tels des ombres dans un beau songe.

Très attirant. Parce que je suis Occidental ? Parce que sensible et curieux ? À cause de mon opprimant effondrement ?

J'entre dans l'édifice, suivi par Měi.

Je n'ai jamais marché si lentement, avec un tel recueillement, pas même dans une église.

Nous arrivons sur la petite place, devant la salle du temple. Elle est plongée dans une semi-obscurité reposante. Les teintes claires des édifices en bois caressent mes yeux, les verdoyants arbres répandent une ombre protectrice sur le sol. Merci, hasard, de m'avoir porté ici.

Apaisante, la sérénité des visages ; consolant, le calme des gens. Ils se déplacent dans un silence éloquent. L'extrême simplicité du lieu est étonnante, prenante. Jamais vue nulle part ailleurs.

Des hommes et des femmes allument des bâtons d'encens, puis les mettent dans un grand vase rituel. À son intérieur crépitent des flammes. Des cendres se libère une longue traînée de fumée dansante, diffusant un doux parfum. Elle monte lentement vers le ciel.

Je suis passé de l'autre côté du miroir. Enchantement total.

Envie de pleurer, sangloter, me décharger, m'alléger, me libérer, m'envoler comme cette fumée... Je n'ose pas montrer mes larmes.

J'observe la suite du rituel. L'âge de la plupart des fidèles va de la trentaine à la soixantaine. Ils se présentent l'un après l'autre devant une statue dorée d'un Bouddha, grandeur nature, à demi nu, ventru et souriant. Oui, souriant et joliment ! Comme un bon ami. Pas nos statues de saints, soit grimaçant de douleur, soit le regard menaçant.



Merci de sourire, mon ami ! Et pour ton gros ventre, offert à ma vue. Tu me plais ! Tu me calmes !

Près de cet ami, se tient debout un jeune bonze. Il a toute l'apparence d'être originaire de la campagne, un simple paysan. Je cherche son regard ; il est attendrissant. Et sa tête, légèrement penchée sur le coté, je la sens comme un très gentil accueil, une amicale invitation à communiquer ensemble. Le sourire semble identique à celui du Bouddha.



En tenant dans leurs mains une poignée de bâtons d'encens allumés, les fidèles s'agenouillent, l'un après l'autre, aux pieds de la statue du Bouddha. Ils inclinent plusieurs fois le thorax en signe de respect, en restant l'échine courbée.

Au doux timbre d'une petite cloche actionnée par le bonze, le fidèle se relève et s'éloigne à reculons, s'inclinant lentement trois fois, en signe de salut respectueux.

C'est la première fois que j'assiste à ce genre de cérémonie.

Je prends conscience d'un fait singulier : durant tout ce voyage en Chine, le mot qui se présente le plus souvent à mon esprit est *simplicité*.

Provient-elle de la culture des personnes d'ici ? Est-ce par chance que je rencontre uniquement des gens simples ?... Dans mon pays, jusqu'aux années 1960, avant le boom économique, les gens étaient également simples. Est-ce le fait d'avoir connu la pauvreté et survécu à une épouvantable guerre, qui explique la modestie d'alors ? De même, maintenant, ici, en Chine, est-ce le même fait d'avoir souffert la pauvreté et survécu à des guerres atroces, qui explique le même comportement des gens ?... Combien de temps une telle simplicité durera face au boom économique actuel de la Chine ?

De nouveau, je regarde la statue du Bouddha. Elle m'impressionne beaucoup. J'apprécie le torse nu, le corps bedonnant, tout-à-fait ordinaire ; rien de l'imposant, majestueux et écrasant aspect des prophètes et saints dominant nos églises.

J'admire et je suis touché par le dépouillement du Bouddha : pieds nus, un morceau ordinaire d'étoffe sur le bas-ventre, aucun misérabilisme tendant à provoquer une compassion manipulatrice.

Encore une fois son sourire m'attire.



Si accueillant. Et les yeux. Rien du regard tout puissant et intimidant, mais celui d'un bon copain, disponible et bienveillant. C'est ainsi que j'aimerais voir les figures des humains et des divinités.

Une pulsion irrésistible me pousse. Je m'approche tout près de la statue du sage. À côté de lui, le bonze me regarde avec calme, puis m'offre une poignée de bâtons d'encens. Je les prends, imitant le geste d'un fidèle que je ne suis pas ; le bonze allume les bâtonnets. Alors, profondément ému... je m'agenouille !... À ma totale surprise ! Oui ! Je m'agenouille !... Où, plus exactement, *quelque chose* en moi s'agenouille. Je baisse légèrement la tête, en signe de respectueuse amitié, sans



incliner le thorax. Et je me recueille... Soudainement vide, mon cerveau ! Libre ! Léger ! Infini ! Plus rien n'existe. Suave vacuité.

Au son de la clochette touchée par le bonze, je reviens à moi, à la réalité. Je me relève, m'éloigne lentement, très lentement, à regret mais soulagé.

\*

*Je suis extrêmement surprise par l'action de Bruno au temple.*

*Quand il me rejoint, je lui murmure :*

*- Tu es bouddhiste ?!*

*- Non. Et je n'aime pas voir les êtres humains s'agenouiller devant quoi que ce soit. J'ai simplement senti le besoin de faire ce geste, vivre cette expérience. Depuis que je suis en Chine, m'est revenue la belle curiosité de mon enfance, toute entière.*

*Ma curiosité, elle aussi, est forte. J'ose demander :*

*- En accomplissant ce que tu as fait, qu'as-tu ressenti ?*

*- Je ne sais pas le décrire. Une espèce... d'anéantissement... ou de fusion. Quelque chose d'absolu. Très bienfaisant.*

*Sans me rendre compte, j'ose le regarder droit dans les yeux.*

*Il ajoute, avec une expression... j'ignore si de joie, de mélancolie, ou les deux :*

*- Peut-être c'est le Chinois, que j'aurais été dans une vie précédente, qui a fait ce geste devant le Bouddha... Je plaisante ! Je ne crois pas à la réincarnation... Jusqu'à preuve du contraire. Mon unique certitude est que notre connaissance de nous-mêmes et de l'univers est encore tellement minime par rapport à tout ce que nous ignorons. La preuve la plus banale et évidente ? Parler tellement du bonheur sans savoir être heureux.*

*Je ne réponds pas, mais voici ce que je pense : Oui, nous remplissons de paroles inefficaces l'abîme où nous nous débattons. Et nous utilisons la poésie ou la science, comme lanterne, pour voir un peu clair dans cette dense obscurité.*

\*

Le soir, je rejoins l'hôtel, assailli de sensations vagues.

Tout-à-coup, me revient en mémoire la singulière vision : les deux papillons blancs, alors que j'étouffais après l'annonce de la mort de Huā.

Je demande à Měi ce qu'elle en pense.

- Les deux papillons, explique-t-elle, se trouvent toujours dans la peinture chinoise traditionnelle. Ils symbolisent le parfait amour entre un homme et une femme.

Totalement abasourdi, j'ai peine à croire ce que je viens d'entendre. Voyant ma réaction, Měi ajoute :

- À propos de cet inexplicable et incroyable événement que tu as vécu, un superstitieux croirait à un signe envoyé par quelque esprit bienveillant ; un sceptique penserait que cela n'eut pas lieu ; quelqu'un porté à la psychologie affirmerait que tu fus victime d'une simple hallucination.

- Et toi, quelle est ton opinion ?

Elle répond, sur un ton plaisantin :

- Pour ma part, j'opte pour les bizarres coïncidences de ce mystère appelé, faute de mieux, hasard.

\*

*Je reviens à ce qui m'a toujours intrigué profondément : l'immensité de l'ignorance humaine !*

*À chaque fois, je suis profondément interpellée par les faits qui surgissent de manière inattendue, sans explication logique. La rencontre entre Bruno et moi en fait partie. Effet du simple hasard, apparemment. Tout au moins, pour ce que la raison humaine est capable de concevoir.*

*La raison humaine... Une clarté dans l'opacité. Nous méconnaissons tellement de choses. Découvrirait-on, un jour, que le hasard est le résultat, non pas de fatalité arbitraire, mais de lois précises ?*

## **Le cadeau du Compatissant, ô combien il est si touchant !**

On frappe à la porte de ma chambre. J'ouvre. Surprise ! C'est Měi. Arborant son habituel charmant sourire, elle me présente un étui enveloppé d'un ruban rouge.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un cadeau du *Compatissant*, plaisante-t-elle, Bouddha.

- Oh !... Entre.

Elle pénètre dans la chambre, je ferme la porte. Měi me tend l'étui. Retenant mon émoi, je le pose avec délicatesse sur le lit, l'ouvre lentement. À la vue de ce qu'il contient, mes yeux s'écarquillent :

- Un...

J'ai oublié le nom.

- Un *èrhú* ! précise-t-elle, le violon traditionnel chinois.

Mes jambes ! Tenez bon !... J'empêche mes bras d'enlacer Měi, tellement son geste m'a bouleversé.

Entre les deux cordes, je remarque une petite enveloppe rouge.

- Et ça ?

- Prends et ouvre ! répond simplement cet Ange incarnée en femme.

J'obéis. *Boum ! Boum !... Boum ! Boum !*, le cœur.

Maîtrisant le tremblement de mes mains, j'ouvre l'enveloppe. Elle contient un petit papier blanc. Je le prends. En couleur rouge, sont écrits des mots en chinois et, à côté, leur traduction en français :

*Par deux fois la cigale chante :*

*au milieu de l'été, gaîment,*

*mais à l'automne, tristement.*

*Elle chante, cependant ;*

*c'est le plus important.*

- Qu'est-ce que cela signifie ?

Měi esquisse l'expression de visage qui m'est désormais familière : un tendre sourire amusé, et des yeux brillant davantage.

- La traduction n'est pas claire ? demande-t-elle.

- Les mots sont clairs, mais la signification m'échappe.

Elle rit, en mettant sa main devant sa bouche (un jour, elle m'apprit que c'est là un geste de bienséance pour ne pas montrer les dents) :

- C'est notre manière chinoise de nous exprimer. Par... comment vous dites cela ?  
... Attends !

Elle réfléchit un moment, sans trouver. Essayant de deviner, je propose :

- Ellipse ?

- Oui ! C'est ça : ellipse.

Je relis de nouveau le texte. Ensuite, j'avoue :

- Impossible d'en pénétrer le sens. Peux-tu me l'expliquer ?

Elle sourit de nouveau, mais sans parler. Je remarque son léger embarras ; alors, je n'insiste pas.

Une autre question me vient à l'esprit : le Bouddha *compatissant*. Pourquoi a-t-elle employé cet adjectif ?... Compatir, c'est avoir pitié. Pitié de quoi ?

\*

*À la demande de Bruno, que pouvais-je répondre ?... Cela aurait été gênant. S'il était chinois, il aurait compris. Peut-être que les Occidentaux n'ont pas cette manière de s'exprimer, allusive par délicatesse.*

*Il n'a pas réagi, non plus, au mot que j'ai employé au début : le Compatissant. Par ce mot, je voulais lui exprimer, indirectement, ma sensibilité à ses souffrances. L'a-t-il compris et n'a pas voulu le montrer, ou l'allusion lui a échappé ?*

## **Aux morts, donner la lumière en un joli cimetière**

6 juin 2017,  
Shěnyáng, hôtel Hé píng (Paix), soir.

Décidément, le nom de l'hôtel est adéquat : Měi m'a dit qu'il signifie *paix, harmonie, sérénité*. Qu'en penser, en me rappelant la mort de Huā ?

Ce matin, à l'aéroport de Canton, nous avons pris l'avion en direction du nord de la Chine, pour rejoindre le cimetière où Huā serait ensevelie.

Durant le voyage, Měi, les yeux fermés, dort. Tant mieux, elle se repose.

Moi, traits du visage tirés. La nuit, très mal dormi : cerveau ex-té-nu-é mais trop perturbé par la mort. En plus de Huā, celle de ma mère me fera tellement de peine. Ah ! Je souhaiterais trépasser avant elle, pour ne pas souffrir de sa disparition. Mais non, c'est égoïste ; mieux vaut me charger de la douleur de son extinction que de la voir endurer la mienne. Comment dormir avec de telles pensées tourmentées ?

L'avion atterrit dans la ville de Shěnyáng. Ciel gris, nuages sombres, pluie légère, vent froid.

Taxi. Durant le parcours, sur une route bordant un large fleuve, mon téléphone sonne. Je regarde l'écran. Oh, non !... La sonnerie continue, insistante. Měi tourne le regard vers moi.

\*

*Bruno est troublé, plus exactement agacé, très agacé par la vue de l'écran de son téléphone qui continue à sonner. Pourquoi refuse-t-il de répondre ?... Je fais semblant de rien. Je contemple le paysage.*

\*

Finalement, je réponds. De mon lointain pays, mon distingué patron me communique d'un ton glacial - évidemment - que je dois retourner au travail le plus

tôt possible, autrement - voilà la nouveauté - il sera « obligé » de me « licencier ». Rien de moins. Presque trente années de bons et loyaux services, ensuite poubelle !

Toutefois, il ajoute « pour ne pas être licencié, moi, par nos actionnaires. » Là, chapeau ! J'apprécie le courage de la sincérité. Alors, sincérité pour sincérité, je lui rétorque : « J'ai encore à faire là où je suis, et je comprends votre nécessité d'accomplir ce que vous considérez votre devoir. »

\*

*La communication finie, Bruno montre une expression de visage plutôt rigide. Je me permets de le regarder, interrogative. Il me rassure :*

*- Rien d'important.*

*Je l'espère, sans le dire.*

*Le taxi arrive à un embouteillage ; il l'oblige à s'arrêter. Une longue file de véhicules est immobile ; deux voitures de police, les lumières en action, sont là ; des policiers règlent la circulation. Le chauffeur du taxi attend un moment, puis s'adresse à moi :*

*- Cet embouteillage durera certainement longtemps. Il vaut mieux que je prenne une autre route, entre les champs. Elle est plus longue, mais vous arriverez plus vite. D'accord ?*

*J'explique le tout à Bruno ; il accepte. Le chauffeur fait marche arrière ; puis, se faufilant avec difficulté parmi les voitures arrivées après lui, il retourne vers la direction d'où il était venu.*

*Nous parcourons une étroite route secondaire, serpentant à travers de jolis champs, à perte de vue, où domine la couleur verte. Jamais, je ne me fatiguerai de les admirer. Leur vue embaume mon âme, me rappelant les heureux moments de mon enfance.*

*Une heure après, nous arrivons à destination.*

\*

L'entrée du cimetière de *Fǔshùn* est un encadrement monumental en bois, sans porte, donc accessible à tout moment et librement. Sur chacun des deux côtés, se dresse une statue d'un grand et superbe lion en marbre rougeâtre.



Měi m'informe que l'expression agressive de ces fauves sert à effrayer et empêcher les mauvais esprits d'entrer dans le cimetière. Judicieuse idée ! Celle d'interdire aux mauvais esprits d'accéder à ce lieu de repos éternel.

Nous entrons au cimetière.

Curieux ! Contrairement aux endroits semblables chez nous, je ne vois ici rien de triste ou de lugubre.



Le site, illuminé par un éclatant soleil, est immense, en pleine campagne, sur le flanc d'une colline boisée, entouré de champs cultivés. Décidément, agréable vue d'arbustes entourant des stèles de couleur claire, ornées de fleurs multicolores. Rien ne suggère un lieu de mort.

Nous nous engageons sur un large sentier portant vers les tombes. Sur le chemin, je rencontre mon cher nouvel ami.



Je m'arrête devant lui, puis j'examine attentivement son visage. Évidemment, il ne peut pas sourire dans un cimetière.



Pourtant, il semble bien qu'il sourit, d'une manière curieuse. Je m'adresse à Měi pour un éclaircissement.

\*

*Que lui dire, ou, plutôt, comment le dire ?... Difficile d'exprimer des pensées spécifiquement orientales dans un langage occidental : les mots soit manquent, soit n'ont pas une équivalente signification. Mais il faut bien que j'accomplisse mon travail d'interprète. Espérons le réaliser convenablement.*

*- Pour les bouddhistes, dis-je, la mort n'est qu'un phénomène passager. Le croyant à cette conception doit simplement se conduire de la manière éthique la plus juste, c'est-à-dire éviter de causer du mal à soi-même ou autres autres créatures, afin de parvenir au Néant. Celui-ci est ce qu'il y a de mieux, de parfait, d'harmonieux. Voilà, me semble-t-il, l'explication du sourire paisible, serein de Bouddha. Il signifie : « Aucune peur de la mort ! Au contraire, accueillons-la comme délivrance de tous les maux de l'existence, et, donc, avec un bienveillant sourire. »*

\*

Ces considérations me laissent songeur et perplexe. Elles sont tout le contraire des conceptions dans mon pays !... Chez nous, la mort est le plus hideux des malheurs, prélude à une autre existence, faite soit de châtiments atroces pour les méchants, soit de béatitude éternelle pour les bons. Cependant, même ces derniers voient dans la mort le plus grand malheur. Ils sont inconscients de leur contradiction ; ils devraient, au contraire, être heureux de mourir puisque les attend le « Paradis » et ses jouissances.

Voilà pourquoi nos cimetières sont d'une tristesse insupportable, même quand ils prétendent à l'élégance. Toujours lugubres ! Dans mon pays, en arrivant dans un endroit pareil, j'imagine toujours les cadavres putréfiés sous terre, la puanteur, les vers rongeurs de la chair, les os réduits en poussière, rien que dégoût.

Et voilà qu'ici, dans ce cimetière de Chine, je ne vois que jardin, beauté et sérénité.

Et même le sourire du Bouddha ! Pourtant, je suis tellement torturé par l'accablante question : qu'en serait-il de moi, après la mort de Huā ?

Commence la pénible inspection parmi les tombes.

Dans un silence troublé seulement par le crissement de nos pas sur le gravier, nous examinons, sur les stèles, les photos des défuntes. Là où manque l'image, Měi lit le nom gravé. De temps à autre, de petits oiseaux passent en gazouillant.

Les sépultures sont très bien entretenues, agrémentées de fleurs, naturelles et fraîches ou en plastique.

Il y a, aussi, des miniatures de belles automobiles, de buffles attelés à des chariots, de couple de lions contre la venue de mauvais esprits, de tasses remplies de papier monnaie brûlé.



Qu'est-ce donc que ces objets, plutôt ces jouets ?

À l'improviste, au centre du cimetière, je note un homme. De loin, il nous regarde avec insistance. Il est vêtu d'un pantalon et d'une veste bleus de travail, ainsi que d'une chemise blanche.

Je demande à Měi :

- Pourquoi cet homme nous observe ?

À son tour, elle voit celui qui nous fixe avec discrétion mais ouvertement.

- Je crois, répond-elle tranquillement, qu'il travaille ici. Il est peut-être curieux parce que tu es un étranger.

Rassuré, nous reprenons l'inspection.

Mais, toujours de loin, l'inconnu se déplace sans nous quitter des yeux. Malgré l'explication de Měi, le comportement de cet homme m'énerve et m'inquiète.

- Allons le voir ! dis-je.



Nous le rejoignons. Il nous regarde avec calme.

Měi lui montre la photo de Huā, puis lui demande où est sa tombe. L'employé examine soigneusement la photo, enfin déclare :

- Je ne sais pas si cette personne est ici. Vous devez examiner toutes les tombes, et bien regarder les photos et les noms.

Il s'éloigne. Nous reprenons la recherche.

Quelques heures après, ayant parcouru tout le cimetière, aucune trace de Huā. Perplexité, angoisse...

En quittant le cimetière, nous rencontrons de nouveau l'homme vu auparavant.

- Vous avez trouvé ? s'enquiert-il.

- Non, répond Měi.

- Il y a, aussi, dit-t-il, un autre cimetière, pas très loin, là bas...

Il indique une direction.

- Je vous conseille d'aller y voir.

Ah ! Un espoir ! Ou, plutôt, un autre endroit de désespoir.

Autre taxi.

Nous arrivons sur une pente de montagne.

- Je ne vois pas de cimetière, dis-je à Měi.

- Il est là, objecte-t-elle.

Je regarde dans la direction indiquée. Encore rien. Bizarre !

Nous gravissons un sentier ; il mène vers le sommet de la montagne, pas haute. Nous arrivons à un endroit dégagé, avec quelques d'arbres.

- Là ! dit Měi.

Je regarde dans la direction indiquée ; sur une pente, je vois un ensemble éparpillé d'amas de quelque chose de blanc.



- C'est un cimetière ?!

- Oui, répond-elle. Traditionnel, populaire.  
Nous y allons.

Nous parvenons tout près d'un alignement de tumulus de terre. Tous semblables : ronds, environ trois mètres de diamètre chacun, haut de deux mètres. Constitués de pierres, et surmontés de terre où pousse une herbe sauvage.

Je m'approche de l'une de ces étranges édifications.



- C'est une tombe ?!

- Oui. Là se trouvent les sépultures des pauvres, incapables de s'offrir un cimetière comme celui qu'on a vu auparavant. Ils confient leurs cendres à la nature dans son état le plus simple.

- Leurs cendres ou leurs corps ?

- Leurs cendres... Chez nous, c'est la règle de brûler les cadavres pour n'en conserver que les cendres.

- Et ces aliments et ces cigarettes ?

J'indique les bananes, les pommes, le gâteau et quelque chose d'autre que je ne connais pas, ainsi que des cigarettes.

Encore un sourire de Měi.

- C'est pour les défunts.

- Comment ça, pour les défunts ?

- Leurs parents viennent à peine de leur rendre visite. Et ils leur ont offert de quoi se nourrir, là où ils sont. Et là où se trouvent des cigarettes, c'est parce que le défunt, durant son existence, aimait fumer.

Je ne comprends pas.

- Comment ça, se nourrir et fumer ? Ne sont-ils pas morts et enterrés ?

- En Chine, une fois par an, nous rendons visite à nos parents décédés. Nous parlons avec eux, nous mangeons auprès d'eux. Puis, en les quittant, nous leur laissons une partie des aliments que nous avons portés. Dans le passé, et encore aujourd'hui dans certains endroits, les paysans ensevelissent leurs morts près d'eux,

dans un coin de leur champ. Ils n'y a pas de séparation physique entre les vivants et les morts, au contraire leurs relations se poursuivent ; les vivants croient que les défunts continuent à exister sous une autre forme, dans un ailleurs. Il n'est ni votre Paradis ni votre enfer, ni votre au-delà, mais autre chose.

Un soupir profond soulève ma poitrine. « Décidément, je suis sur une autre planète ! » Curieusement, l'explication de Měi me donne une sorte de soulagement :

- Donc, pour vous Chinois, Huā n'est pas totalement morte, elle continue à vivre dans un ailleurs ?

- Pour nous, oui, ou, si tu préfères et pour employer le langage occidental, son esprit continue à vivre dans cet ailleurs.

- Pas seulement son esprit, puisque vous donnez à vos morts à manger.

- Eh, oui !... Comme tu vois, parler uniquement d'esprit, ou d'âme, comme on dit dans vos pays, n'est pas suffisant pour nous, Chinois.

- Si j'ai bien compris, vous n'avez pas peur de vos morts.

- Oh, non ! Tout le contraire ! Ils nous sont familiers, comme durant leur vie. Nous parlons avec eux, imaginons leurs réponses, leur offrons de la nourriture et des cadeaux, pour les aider à mieux être là où ils sont.

Je regarde Měi en me disant en moi-même : « Pourtant, la personne qui me parle en ce moment est un être humain, faisant partie de la même planète que moi, et non pas venue d'une autre galaxie ! »

Ma totale perplexité devant cette conception de la mort (et, donc, de la vie) se conclut de manière inattendue, positive :

- Eh bien, dis-je, j'aime bien votre interprétation de la mort. Selon cette vision, Huā n'est pas et ne sera jamais tout-à-fait morte !

Devant ce qu'il m'est néanmoins difficile à concevoir comme tombes, nous commençons notre inspection.

Dans ce cimetière-ci, simplement de la terre, des pierres ordinaires, et, comme décoration, quelques petites étoffes de diverses couleurs, gaies, attachées à des tiges d'arbustes, flottant sous l'effet d'une légère brise. En outre, l'endroit est face au soleil, l'air y est frais, l'herbe parfumée. En somme, une jolie position pour s'asseoir, respirer, jouir d'exister, en contemplant une belle et sereine nature. Cela me consolerait un peu si le corps de Huā est ici.

\*

*Quel beau lieu comme ultime demeure !... Devenir une simple composante de terre, fondue dans la nature.*

*Une feuille se détache d'une branche d'arbre ; en tombant, elle vacille de droite à gauche, puis de gauche à droite, plusieurs fois, dansante, jusqu'à rejoindre le sol, où elle disparaît parmi les herbes.*

*La fleur, avec le temps,  
quitte sa tige et meurt.  
Mais viendra le printemps  
et de nouvelles fleurs.  
Moi,  
de ma tige arrachée,  
je serai asséchée.  
Ma fin est la poussière  
à jamais dans la terre.*

\*

Nous inspectons les sépultures, l'une après l'autre. Toutes semblables, toutes très simples. Beaucoup ne portent pas de photos, mais, sur toutes, des noms sont inscrits.

Aucun ne mentionne Huā.

L'inspection finie, nous nous arrêtons. Debout, fatigués, déçus.

- Peut-être, dit Měi, d'une voix très douce, Huā n'est pas morte.

- Ou, j'objecte, enterrée dans un autre cimetière.

- Je préfère penser qu'elle est encore vivante, quelque part.

- Tu veux dire son esprit ?

- Non ! Non ! Huā en chair et en os, vivante dans un autre endroit. Il est possible de croire à la mort d'une personne, alors qu'il s'agit simplement d'une rumeur. Cela est arrivé notamment durant la « Révolution Culturelle », chez nous ; on a fait croire à la mort de certaines personnes pour leur éviter d'être victimes de mauvais traitements ou d'un assassinat. Et, précisément, l'homme qui nous a parlé de la mort de Huā l'a située durant la « Révolution culturelle ».

Ô intelligente et tendre Měi !... Avec une profonde reconnaissance, je fixe ses doux yeux :

- J'apprécie ton optimisme.

\*

*Je ne peux pas me résigner à la mort de Huā. Ne pas trouver sa tombe est, pour moi, un motif de joie. Je ne l'ai pas avoué à Bruno, mais, déjà, en allant au cimetière, je souhaitais ne pas y trouver Huā.*

\*

Sur le chemin du retour, je confie à Měi :

- J'ai été frappé par la conception des cimetières. D'abord le premier est plutôt un splendide jardin.

\*

*Je ne veux pas décevoir Bruno en lui exprimant mon opinion négative à propos du premier cimetière. Je lui trouve une beauté factice, celle de l'argent. Plus on est riche, plus la sépulture est rutilante. Même dans la mort, ostentation et concurrence. C'est ridicule, attristant.*

*Je suis rassurée de ne pas y avoir trouvé Huā. Je ne l'imagine pas avoir eu des parents assez superficiels pour la mettre dans un tel endroit. Il défigure la nature, l'ensevelit sous une ridicule vanité.*

*Le second lieu de sépulture, lui seul, me convient. C'est l'endroit idéal où déposer mes cendres. Je désire qu'elles soient confiées à la terre où je suis née, dans un coin proche de la maison où j'ai vu le jour, en compagnie des cendres de mes parents et arrière-grands-parents.*

\*

Je veux comprendre davantage, aussi je relance :

- Et ces miniatures de voitures, de chariots, ce papier monnaie brûlé, c'est quoi ?

Měi hausse joliment sa charmante tête :

- Nous offrons à nos défunts ce qu'ils avaient ou auraient aimé avoir dans leur vie terrestre.

Cette information m'attendrit. Je pense à ma mère. Après sa mort, elle serait heureuse de disposer encore de son piano. Ce serait donc une bonne idée de placer sur sa tombe un joli piano en miniature ! Et puis, sur la mienne, une miniature de violon.

Je reviens à Měi :

- Vous ne croyez donc pas au paradis et à l'enfer ?

Elle éclate de rire, la main sur la bouche, puis :

- Oh, si ! Mais uniquement durant notre vie sur cette terre... Chez nous, pas de Dieu unique, pas de divinités, pas de péché originel, pas de Mal et de Bien nettement séparés, pas de ma... man... J'ai oublié le mot pour dire : soit ceci soit cela, mais pas les deux à la fois.

- Manichéen ?

- Oui, c'est le mot : manichéen. Chez nous, rien de tout ça. Simplement, nous aimons croire que nos morts ne sont pas totalement morts.

Elle se tait, en restant pensive, et moi, songeur. Elle reprend :

- Connais-tu le symbole du *Tào* ?

- Non. C'est quoi ?

Měi porte sa main droite sur le haut de sa chemise ; de l'intérieur, elle extrait un objet qui pend à une mince et discrète cordelette. Elle me le montre :



- Tu sais ce que c'est ?

- J'ai déjà vu ce dessin auparavant, mais je ne lui ai jamais prêté attention.

Elle m'explique :

- La partie noire représente les forces obscures, négatives, destructrices, tandis que la partie blanche évoque les forces de lumière, positives, créatrices. Ces deux forces antagonistes sont en lutte entre elles. Il en est ainsi dans tout ce qui existe dans l'univers, donc aussi, en nous, êtres humains qui en sont une composante. Tu noteras que la partie noire contient un peu de blanc, et, vice-versa, la partie blanche comporte un peu de noir.

Elle se tait, pour vérifier si je devine la signification de cette particularité. J'avoue mon incapacité.

- Eh bien, nous devons être conscients que notre aspiration au bien et au beau se concrétise dans une lutte contre le mal et le laid, sans oublier que dans le bien et le beau réside quelque chose de mal et de laid, et vice-versa.

- Peux-tu me donner un exemple concret ?

- Oui, voici le plus significatif. Des hommes ont lutté de toutes leurs énergies pour changer la société en mieux, en se révélant être d'authentiques révolutionnaires ; néanmoins, durant la lutte, ils se sont comportés en tyrans criminels, fossoyeurs de la cause même pour laquelle ils combattaient.

- Par exemple ?

- Notre ex-président : Mao Tsé Toung. Et, avant lui, Lénine en Russie.

Ces propos me mettent mal à l'aise. Ils montrent l'ampleur et la gravité de mon ignorance pour tout ce qui n'est pas mon activité professionnelle. Plus encore : tout ce que m'apprend Měi sur son pays et sa conception du monde est pour moi, jusqu'à maintenant, absolument inconnu, totalement inconcevable. Pourtant, je me considérais informé du nécessaire au sujet de la vie sur cette terre.

\*

*Je ne suis jamais parvenue à comprendre certains aspects des Occidentaux. Avec le réalisme qui les caractérise, comment peuvent-ils croire à un Dieu, aux anges, au paradis et à l'enfer ? À cette histoire de la genèse, au péché originel du couple Adam et Eve, à leur descendance incestueuse ?*

*Le soir, à l'hôtel, je trouve l'occasion d'en parler avec Bruno. Je lui pose la question.*

*Il reste interloqué, muet. Je hasarde avec prévenance :*

*- Ma demande est-elle inopportune ?*

*- Non, non, pas du tout ! répond-il pour me rassurer.*

*- Alors, peux-tu me donner des explications ?*

*- Pourquoi cela t'intéresse-t-il ?*

*- Parce que nous, Chinois, nous n'y avons jamais cru, et nous ne concevons pas ce genre de vision.*

*- Comment ? Vous n'avez pas de religion ?!*

*- Il y a une très petite minorité de religieux, des Chrétiens et des Musulmans ; mais la majorité d'entre nous est confucéenne, taoïste ou bouddhiste.*

*- Ce ne sont pas des religions ?*

*- Pas du tout, simplement des conceptions spirituelles, comme, chez vous, le stoïcisme, l'épicurisme, le cynisme, le scepticisme.*

*Bruno en est tout étonné.*

*- Cela n'a-t-il pas causé, chez vous, des guerres ?*

*- Pas du tout. Nos guerres se sont toujours faites, ouvertement, pour conquérir des territoires, des ressources naturelles et des peuples à faire travailler pour produire des richesses.*

*- Durant ces guerres, on n'a jamais brandi un livre sacré ?*

*- Non. Seulement des épées, des lances et des oriflammes.*

*- Mais, reprend Bruno, totalement incrédule, les mots « Dieu » et « religion » n'existent-ils pas dans votre langue ?*

*- Pas exactement. Ce que vous appelez « Dieu », nous l'appelons « Ciel » ; quant au mot « religion », nous avons dernièrement inventé un terme, mais sa signification réelle est toute différente.*

*- Donc Dieu est dans le ciel.*

- Non. Dans notre ciel il n'y a que des réalités concrètes : les nuages, l'éclair, la pluie, le soleil. Notre bonheur ou notre malheur viennent d'eux. Voilà pourquoi nous leur accordons une importance fondamentale.

- Et l'Ancien Testament, puis les Évangiles ?

- Pour le Chinois, ce sont simplement des fables.

- Pourquoi ?

- Ils évoquent des choses matériellement invérifiables. Nous, Chinois, accordons un crédit seulement à des récits historiques, relatant des faits réels, ou à des écrits de fiction concernant des faits réels, comme l' « Iliade » et l' « Odyssée », ou à des narrations de pure imagination, comme « Les mille et une nuits »... Pour nous, existent en Occident des personnages que nous ne parvenons pas à comprendre.

- Exemple ?

- Le pape des Catholiques, à Rome. Pour nous, c'est un personnage très énigmatique.

- Pourquoi ?

- S'il croit à ce qu'il affirme, c'est qu'il a renoncé à sa faculté de raisonner, laquelle considère uniquement les faits empiriquement vérifiables. Si, au contraire, sa raison fonctionne, alors il ne croit pas à ce qu'il déclare. Dès lors, la question se pose : une personne placée si haut dans une hiérarchie sociale, peut-on l'imaginer incapable d'employer sa raison ?

\*

Les paroles de Měi me laissent littéralement pantois. Je n'ai jamais imaginé un peuple ne croyant pas à Dieu, ou, tout au moins, à des divinités quelconques. Et pourtant, ce peuple chinois vit normalement. Mieux encore : il n'a jamais connu de guerres de religion !... Incroyable !

Et nous, nous affirmons que notre conception du monde est universelle ! Partagée par l'humanité entière !

\*

Je suis complètement stupéfaite de l'étonnement de Bruno concernant ce que je lui ai dit de la Chine. Les Occidentaux sont donc tellement ignorants de notre culture ?... Je les croyais plus informés. Pourtant, nous sommes une partie non négligeable de l'humanité, notre histoire est pluri-millénaire et notre contribution à la civilisation humaine importante. Comment les Occidentaux peuvent-ils, d'une part, considérer si hautement l'importance de la connaissance, et, d'autre part, ignorer tellement la Chine et sa culture ?

\*



Hum ! Je commence à comprendre. Si, en Occident, nous savions que, dans cette autre moitié de la planète, les gens ont toujours vécu normalement sans avoir besoin d'un Dieu, aurions-nous continué à y croire, nous, comme réalité prétendument universelle ? Au point de nous massacrer réciproquement ?... Combien d'encre, de livres, de controverses, de luttes féroces, de bulles, d'excommunications, d'inquisitions, de tortures, de bûchers, d'écartèlements, de guerres civiles atroces, de croisades meurtrières, ont eu lieu, et continuent à exister, à propos de quelque chose auquel environ un tiers de l'humanité n'a jamais cru ! Et ce seraient nous les « civilisés », et eux les « barbares » ?

Je me croyais cultivé et bien informé. Pouah ! Pauvre Bruno !

Je demande encore à Měi :

- Et, chez vous, les croyants à différentes conceptions spirituelles, comment se tolèrent-ils ?

- Comment cela « se tolèrent-ils » ?

- Bah, ils ont des opinions différentes, je suppose contradictoires, donc il sont obligés de se tolérer.

- Chez nous, ce n'est pas le cas.

- Pourquoi ?

- Si je comprends bien le mot « tolérer », il signifie que je possède la vérité, mais que j'admets l'opinion d'un autre, tout en la reconnaissant fautive, puisque je ne l'ai pas adoptée.

- Exact.

- Alors, chez nous, il n'y a pas de tolérance, parce que personne ne croit que sa conception est juste et une autre, différente, est fautive. Tout simplement, nous pensons que chaque conception a sa valeur, et qu'au fond, elles se complètent harmonieusement. C'est comme les parfums et les couleurs des fleurs. En Chine, il est fréquent de trouver des personnes dont la croyance s'alimente des trois conceptions principales que sont le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme.

Là, mon cher Bruno, tu tombes de haut, de très haut ! Ah ! L'excellent fonctionnaire de banque ! Connaisseur de la finance mondiale ! Et de la culture prétendument universelle !

\*

*Je commence à comprendre une cause des agressions contre notre pays et notre peuple, de la part des Occidentaux.*

*Ignorant tout de notre culture, refusant de la connaître et la présentant comme un folklore ridicule, ils nous stigmatisent comme « barbares ». Très commode pour justifier toutes leurs*

*horreurs contre nous, voler nos ressources et asservir notre peuple. Les Anglais en sont arrivés jusqu'à introduire chez nous l'opium, dans le but infâme d'abrutir notre peuple, tout en tirant de leur odieux trafic commercial un juteux profit financier. Et tout cela en « bons chrétiens » !... Comment expliquer un tel comportement, surtout quand on se déclare représentant de la civilisation la plus avancée ?... Si j'applique à ce cas le symbole du Tào, dans la couleur blanche de l'Occident, combien de couleur noire faudrait-il mettre ?*

\*

Toute cette discussion avec Měi m'a beaucoup troublé. Mais elle m'a été très utile. Elle m'a ouvert les yeux, élargit l'horizon, enrichit l'esprit.

Reste l'angoissante question : que sera le reste de ma vie, si je ne trouve pas Huā vivante ? Et combien d'illusions et de préjugés dois-je abandonner, concernant les idées dominantes dans mon pays, et celles existantes dans le pays de Huā ?

### **Le cœur a tant de mystères cachés dans son univers**

*Éclairée par une petite lampe de chevet, je suis dans mon lit, assise, songeuse. Sur la fenêtre de la chambre, la pluie tambourine. Son crépitement m'inspire. À mon carnet !*

*Mon corps s'isole,  
mais pas l'esprit,  
lui, il s'étiole  
et point ne rit.*

*Ciel étoilé,  
monts et forêts,  
à moi offrez  
sérénité !*

*libérez-moi  
de mon chagrin,  
et de l'émoi  
du dur matin.*

*J'entends frapper discrètement à la porte de ma chambre. Les coups se répètent. Prise d'inquiétude, je me lève et ouvre la porte.*

*C'est Bruno !... Du coup, je réalise, très gênée : je suis en chemise de nuit ! Dans ma précipitation, je n'y avais pas pensé. Je rougis de honte.*

*De son côté, Bruno est embarrassé.*

\*

Idiot que je suis !... N'avoir pas pensé à l'heure, ni à elle, en chemise en nuit. Sa couleur bleue claire est si jolie. Crétin !... Triple crétin ! Mon visage s'enflamme, comme un stupide adolescent, pris en faute. Les paroles me manquent, bloquées par ma stupide confusion.

\*

*Finira-t-il par parler ?...*

*Non. La situation est très embarrassante... À moi l'initiative :*

*- Oui, Bruno, qu'y a-t-il ?*

*- Excuse-moi ! Excuse-moi ! Je ne savais pas... balbutie-t-il. J'aurais dû d'abord te téléphoner avant de venir.*

*- Ne te préoccupe pas. Dis-moi de quoi il s'agit.*

*Il hésite. Ma tête tourbillonne. Chaque seconde est longue, trop longue.*

\*

Parle ! Non d'un chien ! Parle !... Rien ne sort de ma bouche.  
Le temps s'est arrêté, suspendu. Et moi, je suis un ressort ridiculement tendu.  
Parle !... Parle, idiot !

\*

*Enfin, il s'exprime, de manière gauche, presque enfantine :*

*- Je voulais te demander quelque chose... de...*

*Il cherche ses mots.*

*- Enfin, voilà...*

*Il s'interrompt. Notre embarras augmente. Par la suite, j'en ai écrit :*

*Le soleil, de la lune est frère.  
Jaune d'or ou blanche lumière,*

*chacune brille à sa manière  
illuminant notre univers.*

*Pourquoi est-il venu, à cette heure tardive ?... Dans ma poitrine, c'est le branle-bas de combat.  
Mon corps tout entier est parcouru de frisson, subitement mes yeux se baissent.*

*Non ! Relève-les ! Courage !*

*Je parviens à regarder Bruno, pour deviner son intention. Je vois bien sa gentillesse, sa douceur,  
mais...*

\*

Comment le lui dire ?... Courage, vieux crétin!... Mes yeux osent rencontrer ceux de Měi, bien ouverts. Leur forme en amande en augmente le charme.

Dans le couloir désert de l'hôtel, tout est silence.

Nous deux, debout l'un en face de l'autre, si proches, restons muets. Aphasie pesante, troublante.

\*

*Quand apparaît aux yeux  
le soleil du matin,  
ou l'éclat lumineux  
de l'astre de la nuit,  
le cœur est ébloui  
et l'esprit bien lutin.*

*Enfin, Bruno déclare d'un trait :*

*- Demain matin, tôt, je voudrais que tu m'accompagnes au parc.*

*Me voyant étonnée, il s'empresse de préciser :*

*- Je voudrai, j'ai besoin de... je désirerai me mettre avec quelques uns de ceux qui font du tai chi... J'ai besoin d'essayer. C'est très important pour moi.*

*Ah ! Enfin ! Je comprends. Il est trop contracté. Le pénible voyage, la recherche exténuante, l'angoisse suffocante. Il a besoin de soulagement.*

*Pour détendre l'atmosphère, je plaisante un peu :*

*- Tu es en train de devenir chinois !*

*- Chinois ?!*

- Oui. Depuis les temps les plus reculés, nous pratiquons le *taï chi* pour apaiser ce qui nous agite, pour retrouver ce que nous recherchons et apprécions avant tout : l'harmonie du corps et de l'esprit.

\*

À mon tour de badiner :

- Disons, alors, que je suis en train de récupérer l'autre partie de mon humanité.

\*

*Après le départ de Bruno, une inquiétude m'a prise. À tel point que je vais au miroir de la salle de toilette.*

*Mon visage est blême, les yeux livides. Pourquoi ?... Ô ciel ! Éclaire la brume dense... Une seule chose apparaît : quoi qu'il arrive, Měi, tu dois être ferme ! Respectueuse de tes principes !*

Plus tard, nuit.

Un cauchemar m'a réveillé.

J'étais dans mon bureau, englouti dans les chiffres, mais gonflé du sentiment d'être tout puissant, parce que d'autres vies dépendaient de mes calculs et de mes conclusions.

Misérable compensation.

## **Le ciel a été créé pour être aussi regardé**

7 juin 2017,  
Shěn yáng, hôtel, soir.

Ce matin, au parc. Gazouillements d'oiseaux, premiers rayons du soleil, très agréable lumière, air salubre.

Un groupe d'une vingtaine de Chinois font du *taï chi*. La plupart des hommes sont habillés de blanc : un pantalon large et une longue chemise, tous deux traditionnels.

Les femmes portent des robes également traditionnelles, larges, de couleur bleue ou jaune. Tous sont complètement concentrés sur leurs mouvements, le regard très attentif, certains ont les yeux fermés. Un ballet d'un genre très particulier, admirable de simplicité, parlant mystérieusement à l'âme par un langage de signes corporels. J'aimerais tant les déchiffrer, en moi les incorporer. Ces gestes et ces déplacements très lents semblent une symphonie, évoquant la marche de l'univers.

Je remarque en particulier une petite fille d'à peine dix ans, toute mince, puis un vieillard, d'environ quatre-vingt ans, un peu gros. Quelle expression de visage ! Quel regard !



Měi me présente au groupe. Je suis accueilli avec plaisir. On m'invite à prendre place.

Qui l'aurait prédit ?... Oh !... Bannir de la vie le mot « jamais ».

La musique d'accompagnement reprend.

Très concentré, j'effectue les mouvements, les yeux fixés devant un homme qui m'enseigne à imiter ses gestes lents et harmonieux.

\*

*Assise sur un banc, je regarde les mouvements de Bruno.*

*Tout à coup, j'ouvre mon sac, prends mon carnet et le stylo.*

#### *Circonstance*

*Mon cœur le reconnaît  
et mon esprit l'admet.*

*Que ne t'ai-je connu  
en un temps convenu !*

*Mémoire ! Pourquoi me tourmenter ?*

*Un soir, dans la cuisine, en compagnie de mon mari, nous étions tous les deux assis à une petite table rectangulaire. Je lui versai un thé fumant dans une tasse. Lui, le visage fermé, absorbé par de sombres pensées, la prit et la porta à ses lèvres pour boire.*

*- Que dis-tu, proposai-je avec gentillesse, d'aller ensemble demain matin faire un peu de taï chi au parc ?*

*Il me fixa, interloqué.*

*- Demain, ai-je précisé, c'est dimanche, et le temps sera bon.*

*Lui, tenant la tasse devant sa bouche, me toisa d'un regard louche, but bruyamment une gorgée de thé, remit la tasse sur la table, et lâcha avec mépris :*

*- Je ne suis pas encore un vieillard tremblant au bord de la tombe, ni j'ai du temps à perdre.*

*J'en suis restée très peinée.*

*- Tu n'as pas compris, ajouta-t-il, agacé, que les temps ont changé ?... Ce n'est pas avec le taï chi qu'on s'achète une belle voiture et un convenable appartement !*

*Encore ses deux fixations ! Il en mourrait d'envie ! Un gros véhicule pour épater ses amis et les gens, ainsi qu'un logement dans l'une des nouvelles tours apparemment ultra-modernes, de style occidental. Pour mon mari, c'était là les deux uniques buts de la vie. C'est après notre mariage que je l'ai compris. Pauvre de moi !*

*La sonnerie du téléphone de mon mari se fit entendre. Il le prit d'un geste brusque.*

*- Oui ?*

*Il écouta un bref instant, ferma ensuite l'appareil, et se leva d'un trait.*

*Je compris. Je n'en pouvais plus de garder en moi-même ma frustration. Enfin, j'osai la révéler :*

*- Pourquoi, demandai-je d'une voix nouée par le chagrin, t'es-tu marié avec moi, si c'est pour passer tes soirées à jouer au mah-jong avec tes amis ?*

*- Vas dormir ou regarde la télévision ! coupa-t-il froidement.*

*Il sortit en claquant la porte derrière lui.*

*Choquée, j'ai contemplé tristement le thé encore fumant dans la tasse.*

*Brusquement résolue, je me suis levée d'un bond, j'ai couru à la porte, rejoins mon mari sur l'escalier, et je l'ai attrapé par la manche :*

*- Attends ! J'ai à te parler.*

*Totalement surpris par mon insolite comportement, il mit un instant avant de répliquer :*

*- Maintenant ?*

*- Oui, maintenant, tout de suite.*

*- De quoi s'agit-il ? fut sa demande, très contrarié.*

*- Entrons à la maison et je te le dirai.*

*Il resta immobile. J'insistai, avec véhémence :*

*- Allez, viens !*

*- Dis-le moi ici, exigea-t-il, je suis pressé.*

*- Ce ne sont pas des choses qu'on dit dans les couloirs.*

*N'ayant jamais vu sur mon visage une telle expression résolue et sévère, il retourna très énervé à la maison.*

*Une fois la porte fermée, j'ai commencé, d'une voix ferme :*

*- Voilà trois années que nous nous sommes mariés, et voilà presque deux ans que tu ne m'accordes ni regard ni attention. Que t'ai-je fait de mal ? Que me reproches-tu ?*

*- C'est cela ?!... s'exclama-t-il interloqué, c'est pour cela que tu m'as fait revenir ?!*

*- Oui ! confirmai-je, exçédée, mais sans élever la voix, m'efforçant à conserver le plus de sang-froid possible.*

*Puis j'expliquai :*

*- J'ai toujours été honnête avec toi, j'ai toujours voulu t'aimer et être aimé par toi. Et j'ai patienté, tant patienté, tant enduré, tant souffert, tant pleuré, tant accepté... Alors, maintenant, nous devons nous expliquer, car je n'en peux plus de cette humiliante situation.*

*- Quelle situation ? De quoi parles-tu ? interrogea-t-il, goguenard, avec son habituel dédain.*

*- Une situation où je ne suis pas même un chien pour toi, car à un chien, son maître accorde de temps en temps de l'attention, un regard, une caresse. Tandis que toi, rien !... Crois-tu que pour constituer une famille, ton épouse doit se limiter à laver tes habits, te faire à manger et nettoyer la maison ?*

*- Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu es folle ou quoi ? cria-t-il, avec arrogance.*

*- Il me prend que je suis déçue, très déçue par ton comportement. Si tu ne m'aimes pas, prends le courage de le dire, et divorçons !... Si c'est autre chose, alors, je t'écoute, parle !*

*- Quelle révolte ! railla-t-il. Quel manque de respect du mari !... Je constate que bien qu'ayant fréquenté l'université, tu ne sembles pas avoir lu les *Classiques Quatre Livres*.*

*- Je préfère d'autres. Au lieu de faire l'éloge de la soumission servile, ils aident à assumer une vie digne et respectée.*

*- Et qui seraient ces fameux auteurs que tu préfères ?*

*- Zhuāng zǐ, Mò zǐ.*

*- Ha ! Ha !... Ho ! Ho ! commenta-t-il, sarcastique. Moi, je n'en ai jamais entendu parler. S'ils valaient quelque chose, je l'aurais su.*

*Il ajouta, avec une affreuse grimace, d'un air insultant :*

*- Ah ! Je comprends !... C'est la femme intellectuelle qui s'adresse au chauffeur de taxi, au travailleur manuel !*

*Cette observation me blessa. Néanmoins, je me repris :*



- Je ne suis qu'une épouse qui parle à son mari pour savoir quel est son réel sentiment envers elle... Oui, je sais que nous sommes différents par l'instruction, mais cela n'a rien à voir, ou, tout au moins, ne devrait avoir aucun rapport avec notre lien sentimental.

- Les sentiments ! laissa-t-il tomber, railleur.

- Oui, les sentiments !... C'est de cela que nous devons, enfin, parler. Alors, réponds-moi : que suis-je pour toi ?

Il me toisa avec une impertinence horriblement irrespectueuse.

Je courus très vite, saisis un miroir de poche et le plaçai devant son visage ; aussitôt, il s'en détourna.

- Regarde donc ton visage ! ai-je insisté. Et tu comprendras combien ton expression est méchante... Pourquoi donc ? Pourquoi ?

Il me jaugea comme si j'étais un poisson pourri, puis se dirigea vers la porte.

Je me précipitai, lui barrant le passage, puis annonçai, convaincue :

- Vu ton comportement, je t'informe que je veux divorcer !

Ce mot l'ébranla fortement. Il eut besoin de quelques secondes pour retrouver son assurance hautaine :

- Alors, je te tuerai ! répondit-il, avec une haine qui lui déforma le visage.

Il ajouta, féroce :

- Je suis un homme ! Un vrai ! Je n'ai pas peur de passer le reste de ma vie en prison, ou d'être exécuté pour un crime. Mais, avant cela, tu me précéderas dans la mort !

Comme d'autres hommes, mon époux voulait me terroriser. Je savais que ce genre de menace était à prendre au sérieux. Trop d'hommes, acculés et en manque d'argument, commettaient leur folie.

J'eus donc peur. J'avais touché mon mari à son point le plus sensible. Je connaissais son caractère cruel et ses limites psychologiques ; je le savais capable d'exécuter sa menace. Mais, désormais, j'avais parlé, j'avais déchargé ce qui étouffait mon existence quotidienne.

Je devais, alors, me tirer de cette périlleuse situation. Je fis semblant de ne rien craindre, et demandai :

- C'est tout ce que tu as à dire ?

- Je te tuerai ! répéta-t-il, les dents serrés et les yeux furibonds.

Il m'écarta si violemment que j'eus de la peine à ne pas tomber. Il sortit en claquant la porte avec fracas.

Je suis demeurée pétrifiée : désormais, tout était fini.

Décidément, ce n'est pas le pays auquel on appartient qui unit ou sépare les gens, mais le caractère, la personnalité. Mon ex-mari et moi, nous parlions la même langue, nous étions du même pays, de la même culture, des mêmes coutumes ; pourtant, nous nous sommes découverts totalement étrangers l'un à l'autre. De sa part, il y avait un inexplicable mélange de mépris et

*d'hostilité contre moi. J'ai compris cela immédiatement après le mariage... Oh ! Évidemment, avant, il fut gentil, à sa manière, pour me conquérir. Un simple chauffeur de taxi qui épouse une jeune femme instruite et pas laide, c'est intéressant, cela satisfait l'orgueil viril. Je suis tombée dans le piège, prenant l'intérêt matériel de l'homme envers moi pour de l'amour. J'en ai pâti la douloureuse conséquence.*

*Il me restait à me libérer de cette dangereuse situation. J'y suis parvenue en donnant une certaine somme d'argent à mon ex-mari ; en outre, je lui ai reconnu la propriété de la voiture lui servant de taxi, et que j'avais achetée avec le seul argent de mon travail.*

*Suivant les bonnes directives de notre chère révolution, j'avais consenti à me marier, moi, universitaire, intellectuelle, avec un travailleur manuel, sans presque aucune instruction. J'étais enthousiaste à l'idée de réduire les différences de classes sociales, afin d'établir une plus juste égalité entre les citoyens. Le résultat s'est révélé pour moi une illusion catastrophique. J'espère ardemment que les autres mariages de ce genre ont plus de chance.*

*Je suis délivré de ces amers souvenirs par le groupe qui finit les exercices de tai chi.*

\*

Je remercie chaleureusement l'homme qui m'enseignait les mouvements à accomplir, ensuite je salue d'un geste reconnaissant ses compagnons.

Měi s'approche de nous. Le vieillard, au corps un peu gros et aux cheveux blancs, lui dit quelque chose.

- Il te remercie, me traduit-elle, d'être venu te joindre à eux ; il ajoute que tu seras le bienvenu chaque fois que tu le désireras.

- Dis-lui que je me joindrais volontiers à eux tous les jours si j'habitais ici... Remercie-le beaucoup de ma part, ainsi que tous les autres de m'avoir si gentiment accueilli parmi eux.

Le vieillard conclut, en me regardant :

- J'espère que nous vous avons offert un beau moment, pour vous rappeler agréablement votre séjour en Chine.

Quand Měi me traduit, je réponds spontanément :

- Certainement ! Certainement !

J'enlace amicalement le noble vieillard. D'abord surpris, il comprend et sourit, enchanté. À son tour, il met ses bras autour de mes épaules, et me serre gentiment contre lui. Ah ! Le père que j'aurais eu !... Je ne souviens pas d'avoir été ainsi étreint par mon père biologique.

Un instant après, nous marchons lentement vers la sortie du parc.

J'avoue à Měi :

- Je suis tellement heureux d'avoir fait du taï chi, pour la première fois. Et malheureux de n'avoir pas connu, auparavant, ces moments de joie. Quel dommage que, chez nous, on ignore ce genre d'exercice, pourtant si utile et plaisant.

- Oh, oui ! confirme Měi. Pour nous, cette activité est aussi importante que respirer. D'ailleurs, elle est totalement basée sur le *qì*.

- C'est quoi le *qì* ?

- Le souffle, le souffle de la vie. Le taï chi fonctionne à partir du souffle vital et le renforce. Et c'est par la lenteur que s'appréhende la vie.

- Chez nous, dis-je avec ironie, on croit que c'est par la vitesse. Alors, on tourne en rond quand on ne se dirige pas inconsciemment vers l'abîme.

\*

*Cet argument me porte à lui demander :*

*- Tu sais comment les êtres humains sont parvenus à voler ?*

*- En avion, tu veux dire ?*

*- Oui.*

*- Je l'ignore.*

*- Voici l'histoire. Longtemps, on a cru que pour voler, il faut être plus léger. Mais on n'y a jamais réussi. Puis, quelqu'un eut l'idée totalement inverse : pour voler, il faut être plus lourd. Évidemment, cela parut une extravagance : comment s'élever dans le ciel, en étant lourd, étant donnée l'existence de la gravité terrestre ?... Pourtant, c'est la procédure qui fut employée, en recourant aux lois de l'aérodynamique.*

*- Ah !*

*- Et bien, le taï chi, c'est la même chose. Ce n'est pas en courant que l'on vit mieux, mais en effectuant des mouvements lents et mesurés.*

\*

À cette histoire de l'aviation, une voix crie en moi : « Réveille-toi ! La vie n'est pas ce que tu crois. »

- Tu te rappelles, dis-je à Měi, quand je me suis agenouillé devant la statue du Bouddha ?

- Oui, bien sûr.

- Maintenant, je crois avoir compris pourquoi je l'ai fait.

- Puis-je le savoir ?

Je cherche les mots les plus simples, par crainte du ridicule. Je me lance :

- J'avais besoin d'une leçon de *modestie*... Non pas celle du faible, mais du fort. Ce dernier sait que la présomption et l'arrogance sont nuisibles... J'ai donc rendu

hommage à celui qui manifestait cette attitude de manière exemplaire : Bouddha... Le soir, après notre passage au temple, je me suis un peu informé sur cet homme. Il n'ambitionna jamais de se proclamer prophète ; il se contenta d'enseigner comment il a pris conscience lui-même des douleurs d'autrui et des siennes, et proposa des manières pour les soulager, en excluant absolument toute forme d'autorité ni de son corollaire, la violence. Là est le mérite de cet homme.

- Chez nous, répond Měi, un écrivain a formulé cette règle : Fort et inflexible devant le puissant et l'arrogant, déférent et accommodant devant le faible et l'humble.

- Comment s'appelait-il ?

- Lu Xun.

- Dans ma vie d'adulte, j'ai malheureusement pratiqué la règle inverse. Maintenant, je me corrige, bien tard !

Je lève la tête vers le haut. Laissant revivre le petit enfant en moi, je pirouette calmement en contemplant le ciel. Il est d'un bleu profond, très apaisant ; ça et là, quelques petits nuages blancs.

Il y a tellement si longtemps que je n'ai pas regardé le ciel.

De mon cou tendu, j'enlève la cravate, la ramasse en un tas, comme un chiffon, et la brandit vers Měi :

- Voilà le symbole de toute la misérable et futile gloire humaine !

Je regarde autour de moi, vois une poubelle, m'en approche et jette ce ridicule accessoire.

- Je ne porterai jamais plus de corde à mon cou !

\*

*Étrange planète !... Lui finit par comprendre l'aspect asservissant de ce morceau de tissu ; chez nous, au contraire, on l'adopte comme signe de valeur sociale.*

*Nous reprenons notre marche.*

*Nous arrivons sur une allée recouverte de dalles blanches.*



*Là, un homme et une femme, quinquagénaires, ont le dos incliné vers le bas. Munis chacun d'un long pinceau, ils le trempent dans un seau d'eau, puis, avec lenteur et soin, ils tracent par terre des caractères chinois. Derrière eux, une petite fille d'environ dix ans est debout. Elle tient dans la main gauche un cahier ; sur une page ouverte, y sont écrits des mots chinois. Elle les examine avec attention, puis, de la main droite, elle imbibe son pinceau avec l'eau du seau, et commence à tracer par terre, avec minutie et délicatesse, l'un des mots.*

*Sans prêter attention à nous, les membres de la famille continuent paisiblement leur singulière activité.*

*- Qu'est-ce que c'est ? veut savoir Bruno.*

*- C'est leur manière de passer le temps, un loisir.*

*- Écrire par terre avec de l'eau ?!*

*- C'est de la calligraphie. Chez nous, écrire est un art, comme la peinture. D'ailleurs, regarde ! Nos mots sont des dessins.*

*- Mais, ils écrivent avec de l'eau, par terre !*

*- Et alors ?... L'important pour eux est de réaliser quelque chose de beau, pour le plaisir.*

*- Mais, un peu plus tard, le soleil séchera, tout.*

*- Cela n'enlève rien à la joie d'avoir créé ces dessins.*

\*

Avec une vive attention, j'observe tour à tour les calmes mouvements des calligraphes, puis les jolis idéogrammes dessinés.

Incroyable ! Inimaginable !... L'éphémère comme moment de vie.

Quelle chance d'avoir Měi pour m'expliquer les choses, avec sa sensibilité très forte, tempérée par un esprit raisonnable.

Cependant, elle veille à rester modeste, sans le moindre étalage de ses connaissances. J'apprécie également sa manière de s'habiller : en même temps simple et raffinée.

Et Huā ?... Comment est-elle ?

\*

*Plus encore qu'avec mes compatriotes hommes, vis-à-vis de Bruno, je me rends compte de ma timidité. Est-ce parce qu'il est occidental ?... Ou parce que je l'estime beaucoup ?...*

*Non ! Certainement pas la première hypothèse. Il y a longtemps que je me suis libérée du complexe d'infériorité causé par les invasions et les humiliations endurées de la part des « diables blancs ». En outre, Bruno ne fait pas partie de cette méprisable catégorie.*

*Quelle chance a eu Huā de l'avoir connu !*

*On a beau vouloir,  
le Destin commande.  
On est sans pouvoir.  
Ah ! La contrebande !*

## **Le Chant complète la musique, l'âme rencontre son physique**

Un message arrive sur mon téléphone. Belle surprise !

- Salut, papa !
- Salut, fiston !
- Tu peux parler ?
- Avec plaisir !

J'actionne la communication audio-vidéo.

Mon « *ouistiti* » (c'est le surnom affectueux que j'ai donné à mon fils, dès sa naissance, et qu'il affectionne beaucoup) m'annonce avoir rencontré une jeune fille. D'origine indonésienne, elle lui plaît beaucoup.

- Indonésienne ?!
  - Oui.
  - Où donc l'as-tu rencontrée ?
  - Durant un voyage dans son pays.
  - Ah ! Et alors ?
  - Nous sommes follement amoureux, au point que nous avons décidé de vivre ensemble !
  - J'en suis très heureux. Bravo, *ouistiti* !... Comment est-elle ?
  - Intelligente et jolie. Nous sommes très bien ensemble. On ne se contente pas de faire l'amour, on parle beaucoup, nos idées sont très proches sur tout.
  - Et son cœur ?... Je veux dire comment exprime-t-elle ses sentiments ? Est-elle ouverte et chaleureuse, son sourire vient-il du cœur, sa voix est-elle douce, ses regards tendres ?
  - Eh là ! Tu en poses, des questions !
- Il rigole.
- Il me semble qu'elle et moi, nous avons le même caractère, les mêmes désirs, les mêmes goûts... À propos, comment sont les femmes en Chine ?

La question me divertit.

- Celles qui me plaisent sont vêtues de manière très simple, ont leur vrai visage, naturel, sans aucun maquillage, et la chevelure sans trucage de coiffeur... Leur manière de marcher me plaît aussi. Bien droites, elles portent des chaussures plates, avec une dignité que les plus fameuses reines n'ont jamais eue, même dans les films hollywoodiens, pour ne pas parler des ridicules top-modèles aux hanches désaxées... Malheureusement, l'ouverture de la Chine aux pays riches, plus exactement aux États-Unis, a tourné la tête à certains jeunes : ils singent les ridicules accoutrements occidentaux. Totalement ridicule !

- Alors, est-ce que l'une de ces Chinoises qui te plaisent a conquis ton cœur ?

Je réponds par un hochement de tête mélancolique.

- Eh là, papa ! J'ai posé une question qu'il ne fallait pas ?

- Pourquoi dis-tu ça ?

- Tes yeux ! J'y vois un peu de tristesse.

Perspicace, le fiston !

- Vraiment ?

- Je te connais, papa. Allez, dis-moi !

Je prends mon air serein.

- C'est seulement la fatigue du voyage, par ailleurs très intéressant.

- Sûr, papa ?

- Oui ! Tout va bien. Tu devrais un jour visiter ce pays et connaître son peuple ; cela te fera un bien que tu es loin de soupçonner, à condition de laisser à l'aéroport nos préjugés d'Occidentaux.

- Par exemple ?

- Tu découvriras une certaine joie de vivre, qui manque totalement chez nous, une manière d'affronter la pauvreté matérielle avec une dignité qui n'existe plus chez nous. Bien entendu, je parle du peuple ordinaire, simple, modeste, pas des requins et des vautours de la soit disant nouvelle économie.

- C'est un nouveau langage que j'entends, papa ! note-t-il avec plaisir. Tu es fatigué de faire le banquier ?

- Bien vu, *ouistiti* !

Il a toujours eu un plaisant esprit philosophe, examinateur et méditatif. Je suis content de le savoir heureux.

- Alors, *ouistiti*, bonne chance dans ton amour !

- Merci, papa ! À toi, aussi, je te souhaite bonne chance pour trouver la femme de ton désir !

Cette discussion réveille en moi une forte envie. Toujours en audio-vidéo, j'entre en contact avec mon amie Alice.

Et je fonce en taureau furieux :

- Maintenant, je peux te révéler le vrai motif de mon voyage en Chine.
- Oh, oh ! me taquine-t-elle.
- J'ai besoin de ton avis, ma chère amie
- Bien ! Tu as de la chance, je suis disponible. J'écoute.
- Merci !

Le taureau respire très profondément, puis se lance dans l'arène, affrontant le torero :

- C'est une histoire qui a commencé en l'an de grâce 1975... Entrant dans la salle du théâtre où je travaillais, j'ai entendu une chanson étrange. Vite, j'ai compris : elle est chinoise ! Je savais qu'une troupe venue de Chine était en tournée dans notre théâtre. La mélodie m'a tellement ému que je me suis approché du plateau. Une jeune fille y chantait, seule. Elle avait une vingtaine d'années, comme moi, peut-être un peu moins. Son corps : mon type idéal, taille mince et harmonieuse. Elle était vêtue d'une magnifique robe chinoise traditionnelle, de couleur rouge avec des fleurs jaunes. Son visage plutôt rond, sa peau un peu brune et ses yeux brillants exprimaient une volupté infinie... Instinctivement, j'ai pris mon violon, que je portais avec moi, et, en improvisant, j'ai accompagné sa chanson.

Léger sourire de Alice. Je poursuis :

- Cette fille montrait une élégance si naturelle, son visage exprimait une telle sérénité, son regard montrait une bouleversante tendresse !... Je croyais rêver !... Comble du bonheur, elle aussi, fut touchée par moi. Ses yeux, brillant d'émotion à peine contenue, et ses joues, devenues écarlates, me déclaraient son exaltation... À la fin de la chanson, je me suis approché d'elle, tout près ; nos regards se sont rencontrés !... Rivés l'un sur l'autre !... L'éclat de nos regards confirma clairement nos merveilleux sentiments réciproques... Surmontant mon enivrement, je réussis à lui adresser la parole en anglais, mais elle ne comprit pas ; elle murmura quelques mots en chinois, mais j'ignorais cette langue. Nous sommes restés figés, laissant parler nos yeux à défaut de notre langue.

L'improviste apparition d'un Chinois de la troupe, sorti des coulisses du plateau, rompit le charme. Il regarda sa collègue d'un air sévère, autoritaire. À sa vue, elle le rejoignit et disparut avec lui derrière les rideaux.

Trop perturbé par le souvenir, je m'interromps. Alice, attentive, attend la suite du récit.

Je continue :

- Malheureusement, les jours suivants, il nous a été impossible d'approfondir notre connaissance. Les dirigeants de la troupe empêchaient tout contact, autre que celui officiellement programmé, entre leurs artistes et les étrangers, même ceux travaillant au théâtre... Je trouvais bizarre et inattendue cette conception ; elle contredisait leur proclamation sur l'amitié entre les peuples... Toutefois, un soir, à l'hôtel, la fille,



discrètement, réussit à me donner une photo d'elle. Et quelle photo ! Ma tête fut prise de vertige. Huā (c'est son nom) était sur une plage de sable, au bord de la mer, et elle dansait ! Son corps élancé exprimait une telle joie de vivre... Mon amour se renforça pour cette splendide fille. Pour la première fois, je découvrais l'amour, l'amour vrai, tel que je l'imaginai et espérais.

L'excessive agitation m'oblige à une pause.

### **Aux ailes brisées aucun ciel, pas même durant le sommeil**

Je reprends :

- Hélas ! Malchanceux, je ne sus pas conquérir mon aimée. Une idée me vint : trouver le moyen de m'approcher d'elle et la convaincre par mes gestes, par mes regards de venir avec moi, de quitter la troupe... Mais je fus lâche !... Plus grave ! Sachant qu'elle était surveillée à tout instant, j'ai évité de la voir, de la rencontrer, par peur de commettre ce que je considérais une folie : l'entraîner avec moi de manière illégale. J'ai évité d'aller au restaurant où elle prenait ses repas avec ses compagnons, je me suis abstenu de circuler dans le couloir où se trouvait sa chambre, je me suis défendu d'entrer dans la salle au moment des répétitions. Et, pendant tout ce temps, je souffrais atrocement de ne pas la voir.

L'amertume du regret me bloque la voix.

Je parviens à continuer :

- La seule idée d'être en sa présence me bouleversait, m'enthousiasmait et m'effrayait. Tu comprends ?

- Oui, se contente de murmurer Alice.

- Plus d'une fois, je parvenais à vaincre mes appréhensions. Alors, je me précipitais dans le couloir de la chambre pour la rencontrer ; à mi chemin, je me bloquai, et retournai en arrière. Une fois, je suis allé au restaurant, sachant que les artistes chinois y déjeunaient ; mais, à la porte même, je me suis arrêté puis éloigné... J'ai tenté, alors, de raisonner. Ah ! Raisonner !...

Je ricane.

- En réalité, c'était uniquement pour justifier mon incapacité de vivre cet amour, uniquement pour trouver le moyen d'y renoncer, de me résigner. « Tu n'as que vingt ans, me déclara ma lâcheté. Et cette fille est seulement un premier amour. Tu connaîtras sûrement d'autres jeunes filles, qui ne présenteront pas un problème insurmontable. Allez ! Sois sage ! La vie n'est pas un roman, pas un film, pas une chanson. »... L'existence que j'avais, alors, était trop douillette, trop bien encadrée ;

elle excluait toute entreprise trop aventureuse, trop problématique, sans succès garanti. Toutefois, je ne parvenais pas à oublier cette fille. Elle m'obsédait ; quelque chose d'elle m'enchantait, m'excitait. Je ne dormais plus, je n'avais plus d'appétit, même le violon, je n'en jouais plus. Tout mon cerveau était hanté par elle !

Un soupir, long et douloureux, m'arrête. Alice demeure attentive sans intervenir.

Je poursuis :

- Et vint le redouté matin du départ de la troupe. Quand l'autobus démarra, mon cœur se déchira, et j'ai vu !... Je l'ai vu, le visage de Huā ! Inondé de larmes tandis que ses yeux rougis me fixait. Je courus vers l'autobus. À travers la fenêtre, je parvins à lui donner mon violon. Puis, anéanti, mes genoux tombèrent par terre, mon corps secoué de sanglots.

Ma voix se noue. Alice me regarde, sans réagir. Il me faut poursuivre :

- Après le départ de Huā, mon abattement fut extrême ; je tombai malade. Ce fut la première très cruelle douleur de ma vie. Rien ne m'intéressa plus... Par chance, deux amis m'ont convaincu de faire un voyage avec eux. Ils m'emmenèrent au Sahara. C'est là, dans ce désert, que j'ai découvert ce qu'est le néant, mais que l'on peut survivre dans le néant.

### **Le désir et la chance animent l'espérance**

Je m'interromps, pour récupérer un peu de force. Je continue :

- Le soir où j'ai vu dans mon immeuble une jeune Chinoise qui voulait se suicider, son visage ravagé par les larmes fit revivre brusquement dans ma mémoire celui de Huā, bouleversé par les mêmes larmes. Ce fut cette nuit-là que j'ai pris la décision d'aller retrouver Huā.

Je me tais et regarde Alice, attendant son diagnostic.

- Avant de décider d'aller en Chine, dit-elle, quelle garantie avais-tu que cette femme était encore vivante ?

- J'ai compté sur un peu de chance et sur la loi biologique. J'avais connu Huā quand elle avait dix-huit ou vingt ans ; une quarantaine d'années après, il est statistiquement probable qu'elle soit encore vivante.

Je relate à Alice les événements principaux de mon voyage en Chine jusqu'à la visite aux deux cimetières. Je conclus :

- Qu'en dis-tu ?

Elle réfléchit intensément. Elle semble hésiter à se prononcer. Je l'encourage, la voix altérée :

- Allez ! Tu es une psychologue et ma seule amie. Parle franchement, je suis prêt à encaisser n'importe quel coup.

Un peu embarrassée, elle me fixe de ses yeux affectueux. Elle dit, du ton le plus délicat, pour ne pas me heurter :

- Avec toutes les belles femmes que tu peux trouver là où tu vis, pourquoi aller en chercher une si loin, en plus, ayant des coutumes tellement différentes des tiennes, enfin après quarante années passées ?

- Elle est l'oxygène qui me manque.

- Mais, désormais tant d'années sont passées : quarante !... Les personnes changent, oublient, font leur vie, si elles sont encore vivantes et en bonne santé.

- À tout cela j'ai pensé. J'ai conclu qu'il faut néanmoins tenter. Parce que j'ai fini par comprendre ce que j'ignorais de moi-même. J'ai cru avoir abandonné la musique uniquement suite à la mort de mon père, pour répondre à nos besoins économiques, ma mère et moi. En réalité, c'est autre chose qui a brisé en moi ce qu'il y avait de plus beau : le renoncement à l'amour rencontré. Là est la bifurcation qui a transformé ma vie. Cette dernière bascula de l'art splendide à l'argent sordide.

- C'est une hypothèse à considérer. Cette histoire d'amour t'a blessé profondément dans ton estime de toi-même, notamment dans ta capacité de réaliser ton désir le plus vital. Dès lors, a disparu ton courage d'affronter le hasardeux métier de violoniste. Tu risquais de mourir de faim et d'humiliation en cas d'insuccès. Mieux valait une profession garantissant le gagne-pain, et sans dépendre du jugement d'un public incertain. L'exemple de ton père l'emporta : lui à la Banque Mondiale, toi, pour commencer, dans une banque de ta ville.

Me voyant abattu, la chère amie recourt à la philosophie :

- L'humanité, dit-elle, charrie tellement d'énergies pulvérisées, d'espoirs brisés, d'existences écrasées. Les victimes survivent cahin-caha jusqu'au trépas, les unes conscientes de leur honteux échec, d'autres s'illusionnant avec fierté que le revers fut la bonne occasion pour s'affranchir de leur calvaire... Tu appartenais à la seconde catégorie. À présent, tu as changé, tu es passé dans la première catégorie... La honte peut tuer ou, au contraire, permettre de revivre. Chez toi, à présent, elle sert à revivre, en récupérant non pas le temps perdu, mais ce qui en reste. C'est déjà bien de ne pas mourir frustré.

## **Une ombre dans l'obscurité, et voici l'esprit agité**

*Au dîner dans le restaurant de l'hôtel, Bruno regarde tristement, sans y toucher, les plats remplis d'aliments.*

- Pourquoi ne manges-tu pas ?

- Je n'ai pas d'appétit.

*J'hésite à le questionner davantage. Ce n'est pas délicat. Pourtant, j'aimerais tellement connaître le motif de son abstinence. Je baisse les yeux, sans envie de manger toute seule.*

*Voici qu'il parle :*

- *Quand Huā et moi, nous nous sommes rencontrés la première fois, si nous nous aimions vraiment, n'aurions-nous pas fini par trouver le moyen de mieux nous connaître et de rester ensemble ?... Ne pouvant pas, moi, aller avec elle en Chine, j'aurais dû trouver le moyen de la convaincre d'abandonner la compagnie, et de rester avec moi, et nous nous serions mariés.*

- *Pardonne-moi, Bruno, mais je te répète que Huā n'aurait pas accepté. Si elle avait abandonné la compagnie, les autorités auraient punis ses parents de manière cruelle. Huā ne pouvait pas l'admettre, non pas parce qu'elle ne t'aimait pas assez, mais elle aurait considéré comme un acte condamnable le fait de privilégier son amour pour un homme au détriment de son devoir d'affection envers ses parents. Huā n'était probablement pas le genre de personne à accepter un sentiment entaché d'égoïsme. Ce n'est pas toi uniquement qu'elle a sacrifié, mais, avec toi, elle-même.*

\*

Que dire après une telle explication ?... Sinon, admirer davantage Huā ?

À la suite des conversations avec Alice puis Měi, j'ai passé une longue partie de la nuit debout sur le balcon de ma chambre d'hôtel. Tourmenté par les incertitudes de la situation présente, par le temps gaspillé depuis la séparation d'avec Huā, par un futur inconnu... Deux quarts de ma vie déjà consommés. Restent seulement quelques rounds à jouer. Comment ne pas mourir *perdant* ?

Devant moi, la ville est quasi déserte, troublée seulement par le lointain ronronnement de quelques véhicules en circulation. Je contemple les multiples enseignes multicolores, écrites en chinois. Elles reflètent mon avenir : indéchiffrable.

Je remarque sur un trottoir la silhouette d'une femme ; elle marche d'un pas svelte jusqu'à l'angle d'une rue, où elle disparaît dans l'obscurité... La femme puis l'obscurité...

Pleurer... Enfin, je le puis. Bienvenue, sanglots ! Mes larmes surgissent, accompagnées de hoquets et de gémissements.

### **III.**



**ANDANTE  
SOSTENUTO**

## Où que soit le nid de l'aigle, son altitude est la règle

*Au village,  
9 juin 2017, soir.*

*Un cri de coq éclate dans le silence.*

*La douce teinte orange d'un soleil de fin d'après-midi embellit la luxuriante nature. Sur fond de ciel bleu pur, quelques rougeâtres nuages légers flottent calmement. Le bruissement d'une eau claire, s'écoulant dans un petit canal, berce les oreilles.*

*Le long de la rive, je marche, tranquille, souple, bien droite, avec la dignité modeste qui sied à mon âge. Elle est soulignée par mon pantalon noir et ma chemise blanche, simples et jolis. Ma chevelure, désormais grise, est nouée derrière ma nuque.*

*Je parcours quelques ruelles du petit village. J'aime ses constructions en bois, pour la plupart de style traditionnel. La terre et le feuillage parfument l'atmosphère. De temps en temps, de paisibles bêlement de chèvres interrompent l'apaisant silence. Au loin, se dressent de hautes montagnes boisées ; leurs sommets en pain de sucre taquent le ciel en une intime relation de connivence.*

*Je m'engage sur un petit pont en bois, un peu dodu. J'y rencontre deux paysans, un vieux et une jeune. Ils reviennent du travail, le visage et les mains couverts de poussière. Lui porte une hache sur l'épaule ; elle tient dans chaque main un seau en bois, rempli de morceaux de charbon. Nous échangeons nos salutations amicales, puis je descends le pont et m'engage dans une autre ruelle.*

*Le soir, je suis à la maison. Tout y est sobre, bien ordonné. J'ai peints les murs en blanc. À l'un d'eux, j'ai accroché une belle toile chinoise traditionnelle. On y voit une très haute montagne ; le sommet en pointe est enfoui dans des nuages laiteux ; à l'angle inférieur, à droite, se tient un aigle, les ailes baissées, de couleur bleue et*

*rouge ; son regard perçant semble à la recherche d'une proie. À l'angle supérieur gauche de la peinture, est écrit un poème d'une délicate calligraphie :*

*Si tu veux être mon soleil,  
je serai ta planète.  
Si tu veux être mon vent,  
je serai ta bannière.  
Si tu veux être mon eau,  
je serai ton oasis.  
Ou l'inverse,  
comme tu veux.  
Pour moi c'est égal.*

*Après le dîner, je m'approche de ma petite bibliothèque. Quand j'ai occupé ce logis, j'y ai accroché un poème :*

*Ô fleur dont la racine  
ne fut pas arrachée  
par la main assassine,  
ta sève non asséchée  
te donne vitalité.*

### **Le hasard est un train qui a plus d'un tocsin**

*Soudain, j'entends mon nom... Surprise, je me tourne vers la télévision allumée. Prise de vertige, j'appuie mon dos sur la bibliothèque afin de ne pas m'écrouler par terre. Je regarde de nouveau la télévision. L'écran affiche ma photo !... Celle offerte au jeune homme !... Une image se superpose, en m'embrasant : le jeune musicien courant, en larmes, en me tendant son violon à travers la fenêtre de l'autobus en marche...*

*« Quiconque l'a vue ou la connaît est prié de se mettre en contact avec nous au numéro figurant en bas de l'écran ! » déclare l'animatrice du programme télévisé.*

*L'esprit violemment agité, la main tremblante, je saisis mon téléphone. Je parviens à former le numéro indiqué.*

*À l'autre bout, un autre appareil sonne. On répond :*

*- Allô !*

*Le ton est pressant, celui d'une femme.*

*Suffoquée, je ne parviens pas à parler.*

*- Allô ! répète nerveusement la voix, allô !*

*Plusieurs secondes passent.*

*- Allô ! insiste encore la voix.*

*Il m'est impossible d'ouvrir la bouche.*

*Encore d'autres secondes. Finalement, l'autre personne raccroche.*

*Indécise, tendue comme un bambou sous la furie d'une tempête, je reste avec la main douloureusement crispée sur mon téléphone.*

*Je rappelle.*

*- Allô ! dit la même voix.*

*- Je téléphone...*

*Ma voix se bloque.*

*- Oui ?... S'il vous plaît, parlez !*

*Je n'y réussis pas.*

*- Allô ! Allô ! insiste la voix... Allô !*

*Je lance :*

*- La femme que vous recherchez.*

*- Laquelle ?*

*- Huā.*

*- Ah, oui ! Qu'avez-vous à nous dire ?*

*Rien ne sort de ma bouche.*

*- Je vous en prie, parlez ! s'empresse l'autre.*

*- À son propos, je sais quelque chose.*

*- Quoi ?*

*J'hésite à poursuivre.*

*- Quoi ?... Parlez, s'il vous plaît.*

*Une sorte d'étourdissement m'envahit.*

*- Vous m'entendez ? s'obstine l'autre voix.*

*Je me domine et affirme :*

*- Elle sera au parc du Jardin de l'Harmonie Préservée, à Pékin.*

*- Comment le savez-vous ? Qui êtes-vous ?*

*Je m'attendais à ces questions :*

*- Je suis son amie intime. C'est elle qui m'a confié sa décision.*

*- D'où parlez-vous ? Où habitez-vous ?*

*Ces demandes me surprennent. Dois-je dire la vérité ?... Oui ! Je fournis le nom du village.*

*- Quand dites-vous qu'elle sera à Pékin ?*



- Dans cinq jours, elle sera là-bas, le quatorze.

Je me corrige :

- Sinon le quinze.

- Pourquoi Huā n'a pas téléphoné elle-même ?

- Je ne sais pas. Peut-être pour faire une surprise.

- Êtes-vous sûre de ce que vous dites ?... Désormais, de nombreuses communications nous sont parvenues, mais toutes se sont révélées infondées, quand pas fantaisistes.

- Je vous conjure de me croire. Je vous ai donné le nom de notre village.

- Comment êtes-vous certaine qu'il s'agit de la Huā que nous cherchons ?

- C'est elle-même qui a reconnu la photo.

Constatant le silence de l'autre côté du fil, je veux écarter le doute :

- Pour la trouver, il suffit d'aller au parc, les jour indiqués : le quatorze sinon le quinze.

- D'accord, merci ! Merci de votre collaboration !

Après le dé clic du téléphone qui raccroche, je ne tiens pas debout, je rejoins mon lit, j'y tombe, presque anéantie.

Pourquoi n'ai-je pas dit qui je suis ?...

Soudain, je me relève et me précipite sur ma bibliothèque. Je prends ce que j'ai de plus précieux : la liasse de feuilles que j'ai commencées à écrire depuis le jour où la porte du bonheur s'est ouverte, puis, aussitôt, refermée.

Village, 1er octobre 1975, 22 h.

Feuilles éparses, clandestines, registres de mes peines et misères, endommagées par mes larmes et le temps...

Faut-il vous brûler ?

Les plus éclatantes fleurs se fanent ; la pluie les réduit en poussière ; les vents l'éparpillent.

Village, 2 octobre 1975, à 23.40.

Enfin, le repos ! En vérité, l'ensevelissement.

Au-delà de ma personne, je pense à toi, pays bien-aimé ! À vous, démunis de tout, à présent même de l'espérance.

Quel malheur de ne pouvoir rien faire ! Déplacer les montagnes n'est pas en mon pouvoir ; détourner le lit des fleuves, non plus.

Cependant, écarter le petit caillou tranchant pour épargner au marcheur une blessure au pied, cela je le puis. Dès lors, apaise-toi, mon esprit.

Les fleurs se couchent, aussi. À toi, également, Huā, bonne nuit !

Village,  
3 octobre 1975, clair de lune.

*Un éléphant saccageant un magasin de porcelaine, c'est déjà trop ! Mais deux éléphants ?!... Ou deux ouragans dans une maison ?*

*Ah ! Huā !... Huā !... Tiens bon ! Sois ferme, je t'en prie !*

9 juin, soir,  
Pékin.

Le huit juin, nous sommes retournés à Pékin. Le neuf, au soir, dans le hall de l'hôtel, Mèi et moi regardons l'émission de télévision. Ainsi, j'apprends que Huā est vivante ! Et qu'elle viendra à Pékin, au parc !... Mèi me donne d'autres détails. La présentatrice déclara qu'à la fin de 1975, Huā fut envoyée, pour être « rééduquée par le travail », en Chine méridionale, dans un village ; son nom fut indiqué. Cependant, la présentatrice du programme télévisé avait ajouté en conclusion : « Mais nous n'écartons pas une mauvaise plaisanterie. »

Hypnotisés, mes yeux demeurent rivés sur l'écran de télévision.

\*

*En entendant la nouvelle, une sensation étrange me remue violemment. Bruno me distrait de mon trouble :*

*- Alors, qu'en dis-tu ?*

*J'ai besoin de réfléchir. Bruno me presse, en demandant encore :*

*- Nous l'attendons ici ou nous allons au village ?*

*Il me faut donner mon opinion. Difficile de décider. J'envisage les deux hypothèses, puis je propose :*

*- Nous disposons du temps pour aller au village, et, dans le cas où Huā n'y est plus, de retourner à Pékin la veille du quatorze.*

10 juin 2017, soir,  
au village.

*Le lendemain matin, la petite école résonne d'un joyeux chant d'enfants, âgés de quatre à dix ans. La salle est très modeste, mais propre et ordonnée, éclairée par une belle lumière du jour passant à travers les fenêtres. Les bancs et les pupitres sont en*

*bois, face à un tableau noir rudimentaire. Tout a été fabriqué par les paysans du village.*

*Je dirige les chanteurs, avec des mouvements lents et précis de mes mains.*

*À la fin du dernier couplet, j'applaudis mes petits élèves.*

*- Bravo !... Bravo !*

*Ils rient, satisfaits.*

*Le moment difficile arrive. D'une voix particulièrement affectueuse, je les informe :*

*- Je dois partir à Pékin.*

*Je l'ai prévu : immenses sont la déception et la peine des gamins. L'un d'eux conclut avec une déchirante tristesse :*

*- Toi, aussi, tu veux abandonner notre village !*

*Je m'attendais à cette désolante observation. Je remarque une petite élève : ses joues se baignent de larmes. Je cours auprès d'elle, m'agenouille pour avoir les yeux à la hauteur de ceux de la petite fille, puis je lui étreins fortement les mains.*

*- Ne pleure pas, Xuxi ! Je reviendrai !*

*Oui ! J'en suis certaine : quelque soient les circonstances futures, je retournerai au village, d'une manière ou d'une autre.*

*Âgée de six ans, Xuxi est dotée d'un corps frêle, mais vigoureux. J'ai toujours aimé cette petite écolière à cause d'une particularité : un visage en permanence embelli par un tendre sourire.*

*Une fois, en jouant, son front heurta un mur. Xuxi tomba. Je courus vers elle, très inquiète. La petite se releva calmement, et, malgré la légère blessure d'où sortait un peu de sang, elle sourit en disant simplement : « C'est rien ! C'est rien. »*

*Je n'ai jamais vu une personne avec une expression si radieuse. À n'importe quelle occasion, elle s'épanouit. « Qu'est-ce qui alimente cet état d'esprit ? » Plusieurs fois, j'ai voulu le savoir, sans y parvenir. Quel bonheur d'avoir dans ma classe un tel cadeau de la nature !*

*C'est donc la première fois, après l'annonce de mon départ, que je vois la tristesse sur le visage de Xuxi. Et même des pleurs ! C'est dire combien j'en suis remuée. Avec beaucoup de délicatesse, j'essuie les larmes du visage de Xuxi.*

*En la tenant dans mes bras, je me tourne vers les enfants. Ils me fixent, partagés entre la perplexité et l'inquiétude. Quelle affreuse séparation ! Quelle déchirure de cœur !*

## **Rose rouge du petit vase, montre-moi de la vie l'extase**

*Après la leçon, en franchissant la porte de l'école, mon esprit est très confus, ma*

*poitrine extrêmement tendue.*

*Sur le chemin, comme chaque jour, je rencontre une villageoise que j'estime beaucoup. Je m'arrête et la salue. Elle est occupée à traire une chèvre. La paysanne est proche de ses quatre-vingt années d'existence, de petite taille, habillée pauvrement, le corps maigre, la peau tannée par le soleil, la dentition défectueuse.*

*- Ah, maîtresse Huā, j'aime toujours te voir !*

*- Moi, aussi, tante Ajiè, j'ai beaucoup de plaisir à te rencontrer.*

*- Et tu sais pourquoi j'aime te voir ?*

*- Je te prie de me le dire.*

*- Parce que, malgré ton âge, tu es encore belle, tu sembles plus jeune.*

*Ses propos me tirent un sourire. Elle ajoute :*

*- On dit que la manière d'affronter les aléas de la vie se voient sur le visage. Eh bien, le tien dit que tu les a bien affrontés.*

*Préférant éviter cet argument, je change de sujet :*

*- À propos, comment ça va avec les rhumatismes de ton dos ?*

*- Il est un peu capricieux, mais les massages quotidiens contre un tronc d'arbre lui font du bien.*

*Un couple de jeunes mariés passe, accompagné par une dizaine d'amis jouant de la musique avec des gongs, des cymbales et des tambours. Nous échangeons avec eux de joyeuses salutations.*

*Une fois le cortège éloigné, la villageoise m'observe longuement, d'un regard tendre mais curieux.*

*- Pourquoi me regardes-tu comme ça, tante Ajiè ?*

*Elle semble un peu gênée. Par respect, je n'insiste pas. Voilà qu'elle répond :*

*- Je me suis toujours posée une question, mais je n'ai jamais osé la formuler, de peur de t'embarrasser.*

*- Je ne vois pas de questions qui peuvent m'embarrasser... Allez, pose ta question.*

*- Tu es une femme belle et de bon cœur... Et instruite... Pourquoi ne t'es-tu jamais mariée ?*

*Oh, la question ! Elle me prend totalement au dépourvu, et réveille un affreux événement.*

*Une place publique, à Pékin, après mon retour de la tournée à l'étranger. Une forte pluie tombait d'un ciel assombri par de gros nuages. Quelques jeunes m'encerclaient, très agités et menaçants.*

*L'un d'eux me hurla, avec un visage déformé par la haine :*

*- Reconnais que tu as osé aimer un étranger ! C'est pour cela qu'il t'a donné un violon ! Avoue-le ! C'est un espion !*

*Recourant à tout le sang-froid dont j'étais capable, j'ai répliqué :*

*- Non, ce n'est pas un espion.*

*Une violente gifle me fit basculer.*

*- Alors, tu es sa complice ! cria mon persécuteur.*

*Non loin de nous, quelques personnes assistaient à la scène, apitoyés, apeurés ou simplement curieux. Les jeunes qui m'entouraient se précipitèrent sur moi en vociférant, hystériques :*

*- Ennemie du peuple !... Avoue que tu es une ennemie du peuple !*

*J'objectai avec indignation et en toute sincérité :*

*- Je ne suis pas ennemie du peuple, parce que je fais partie du peuple ! Et je n'ai rien fait de mal !*

*- Alors, lança d'une voix criarde et très aiguë une jeune fille aux lunettes de myope, où est le violon ?*

*Je soutins son regard injecté d'une hideuse colère.*

*- Où l'as-tu caché ?... Où ? insista-t-elle.*

*- Je l'ai perdu !*

*- Comment ça, perdu ?*

*- Je ne sais pas.*

*- Tu dois collaborer avec nous ! m'ordonna férocement la jeune fille. Tu comprends ? Collaborer !... Autrement, tu le paieras très cher, toi et tous les membres de ta famille !*

*Je l'ai dévisagée en comprimant mes sentiments, en retenant ma pensée : « Comment collaborer avec des gens dont la conduite est si contraire à la justice et à la vérité ? »*

*- Alors, tu collabores ? éructa la jeune fille, en soulevant au-dessus de ma tête un gros bâton.*

*Pour ne pas subir d'outrages plus douloureux, j'ai demandé :*

*- En faisant quoi ?*

*- En reconnaissant que tu as agis contre le peuple ?*

*- Comment cela ?*

*- En acceptant d'avoir une relation avec un étranger.*

*- Mais je n'ai pas eu cette relation. Il m'a simplement vu chanter, il a apprécié et j'en fus contente ; à la fin, il m'a offert son violon. Où est le mal ?*

*J'aurais dit toute la vérité, y compris concernant la photo, si j'avais eu affaire à des gens honnêtes et justes, mais à des insensés, cela aurait condamnée moi et ma famille aux pires atrocités.*

*- Chienne ! Nous te ferons avouer tes crimes contre-révolutionnaires !*

*Plusieurs coups de bâton tombèrent sur moi. Je me recroquevillai sur moi-même, en présentant mon dos pour protéger le reste de mon corps.*

*Finalement, je fus brutalement emmenée jusqu'à un petit local. Là, je fus jetée par terre. L'endroit était obscur, sale et nauséabond. Je sentis les douleurs de mon visage tuméfié et de mon dos, suite aux coups reçus. Dans ce trou infect, j'ai passé la*

*nuit, tremblante de froid, sans nourriture ni boisson, et sans pouvoir dormir, à cause des rats qui circulaient.*

*Le lendemain matin, on m'a soumise à des séances dites d'autocritique et de critique publiques. L'objectif officiel était, soit disant, de « réformer ma pensée » dans le bon sens, celui considéré révolutionnaire, autrement dit conforme à la pensée du Président Mao. En réalité, le but visait à me faire avouer ce que mes accusateurs voulaient, par le recours d'abord à l'humiliation, ensuite à la violence. Je devais reconnaître des fautes imaginées par mes persécuteurs. Néanmoins, malgré la peur de subir encore d'autres affreux traitements, je n'ai pas admis ce dont j'étais injustement accusée.*

*- Tu as osé aimer un étranger, avoue-le !*

*- En quoi est-ce une faute ? Ne sommes-nous pas internationalistes ?*

*- C'est un espion !*

*- Où en est la preuve ?*

*Cette résistance me causa d'autres brutalités. Complètement surprise, je ne comprenais pas un tel comportement de la part de ces personnes. Jusqu'alors, je les considérais des camarades, respectant les citoyens, et les tenant pour innocents tant que des preuves concrètes de leur culpabilité n'existaient pas réellement. Mais, je me voyais vivre un cauchemar, d'autant plus horrible que mes tortionnaires déclaraient agir au nom de la révolution authentique, pour servir le peuple. Je ne parvenais pas à admettre la réalité que je subissais, ni à en déceler le motif réel.*

*Un jour, au cours d'une des séances de soit disant critique, la violence des coups contre moi me fit sombrer dans l'inconscience. Mais je ne me suis jamais reconnue coupable. Parce que je ne l'étais pas. Mes bourreaux en devinrent furieux.*

*Ils m'ont soumise à d'autres horribles traitements, toujours plus cruels. Inutile de les décrire. Mes souffrances étaient insupportables, mais je fus surprise de les supporter sans me soumettre à l'opinion aberrante de mes bourreaux : admettre qu'avoir une relation avec un étranger est un crime contre le peuple et contre la révolution, sans preuve convaincante que cet étranger est un agent hostile à notre révolution et à notre peuple.*

*Au fond de moi-même, je croyais mes tortionnaires de bonne foi, et qu'ils finiraient par se rendre compte de leur erreur. Mais, avec le temps, j'ai renoncé à tout espoir. Cependant, moi qui m'effrayais à la vue d'une souris, je m'étonnais de ma capacité de résistance aux vexations et aux coups. J'évitais de montrer ma peur, bien qu'elle était présente ; mes tortionnaires l'auraient considérée, dans leur folie, comme preuve de ma culpabilité. J'espérais seulement un miracle : mourir le plus vite possible.*

*Enfin, s'étant convaincus qu'ils ne pouvaient rien tirer de moi de ce qu'ils voulaient, mes calomniateurs crurent trouver la solution pour me plier. Ils m'ont exilée dans ce village, une des régions les plus pauvres. J'y fus obligée d'accomplir*

*les tâches les plus humiliantes, selon eux. Bizarre contradiction ! Considérer dégradantes des activités du peuple, tout en prétendant être à son service, et, comme condamnation à l'infamie, contraindre à exécuter ce genre d'activités.*

*Je n'avais droit à aucun contact avec mes parents, ni avec mes amis. « On t'envoie dans ta tombe de morte-vivante ! me déclara-t-on. Et sois reconnaissante de ne pas être coupée en morceaux, jetés ensuite aux chiens et aux rats ! »*

*En examinant avec attention ma situation, dans un premier temps, je me suis sentie étrangement coupable. De quoi ?... Je l'ignorais. On voulait me réduire à une chèvre qui bêle quand les autres bêlent, selon le caprice du berger. Alors que même les herbes et les fleurs présentent des couleurs diverses, émanent des parfums différents, sans nuire à la nature.*

*Confinée dans mon total isolement, je souffrais tellement. Je me souvins de l'ancien temps : des lettrés célèbres, refusant d'être complices de l'arbitraire impérial, allaient se réfugier dans les inaccessibles montagnes où ils se cachaient dans d'invisibles grottes. Mais moi, étant prisonnière, où puis-je me réfugier ?*

*Je peux tout endurer, ai-je constaté, mais pas l'injustice. Et la voir commise par des gens qui prétendent agir au nom de l'équité, de la révolution, du peuple, m'est totalement inacceptable. Pourquoi notre révolution a enfanté cette horrible monstruosité ? Pourquoi les efforts sublimes du peuple, ses luttes sanglantes et ses immenses espérances ont accouché de cet effarant résultat absolument inattendu ?... Et pourquoi ce même peuple ne réagit pas contre cette trahison, d'autant plus qu'elle s'exerce en son nom ?*

*Je ne disposais pas de réponses. Et je me trouvais incapable de combattre ces méfaits, dont j'étais moi-même victime. Alors, pourquoi continuer à vivre ?... Pour la première fois de ma vie, j'ai pensé au suicide.*

*En examinant avec attention le passé de ma vie, j'ai fini par comprendre le motif de la persécution contre moi. Auparavant, je voyais trop de bureaucrates ambitieux manifester trop de flagornerie, et je m'en offusquais. Dans ma profession, des arrivistes tentaient de me persuader de les imiter, en utilisant ma belle position professionnelle pour obtenir des privilèges. Je refusais avec indignation un tel comportement.*

*On me fit remarquer :*

*- La musique et le chant sont destinés à honorer les puissants. Tu devrais le savoir et en tirer des avantages.*

*- J'ai opté pour le chant par amour du peuple, c'est à lui que j'ai plaisir à l'offrir, pour contribuer à l'amélioration de sa vie. Ses luttes et ses sacrifices m'ont permis de devenir chanteuse et libre. Pour moi, les idéaux de notre révolution populaire ne sont pas des mots vides ou trompeurs, mais des réalités que nous devons concrétiser pleinement.*

*- Tu es idéaliste !*

- Sans idéal, que vaut la vie ?
- L'idéal, ça ne se mange pas !
- Moi, ça me nourrit.

*J'ai consigné mes pensées intimes sur des petits papiers secrets. Par prudence, je veillais à bien les cacher, pour éviter des ennuis. J'avais déjà compris dans quelle aberration nous étions tombés : la liberté officiellement vantée consistait seulement à faire la louange des puissants, proclamer leur « géniale infailibilité », sans jamais émettre la moindre critique.*

*Mais, je n'appréciais pas le langage formaté, conventionnel et servile que les gens au pouvoir encourageaient, parce qu'il confortait leur domination. Cependant, je m'efforçais à ne pas m'attirer les dangereuses stigmatisations aux conséquences fatales : « déviationniste », « petite-bourgeois », « individualiste », « droitiste », « gauchiste », « contre-révolutionnaire » et autres étiquettes.*

*Je refusais l'autoritarisme sous toutes ses formes, surtout quand il avait l'imposture de se présenter au nom du peuple. Pour moi, la révolution est totalement le contraire : liberté, égalité, coopération, internationalisme prolétarien, solidarité des peuples.*

*Alors, qu'est-ce qu'une révolution où le citoyen n'a pas la liberté d'exprimer sa pensée, surtout quand elle vise à défendre les valeurs de cette même révolution, en faveur réellement du peuple? Qu'est-ce qu'une révolution où il est interdit de dénoncer tout ce qui opprime le peuple, en démasquant les imposteurs qui prétendent le représenter tout en le dominant par la violence armée ?*

*Contrairement aux dirigeants étatiques, ma vie concrète était conforme à mes idées. Ma chambre et mon habillement étaient très simples, ce qui n'excluait pas leur beauté. Mon seul luxe était un petit vase de roses rouges, la couleur tout autant du sang versé pour la liberté que de l'espoir d'une équitable société. Et les épines rappelaient l'existence des difficultés pour parvenir à ce but.*

*J'étais embarrassée par les traitements de faveur qu'on m'accordait dans la compagnie artistique, sous prétexte de mes qualités professionnelles. Un soir, à un somptueux dîner, je ne parvenais pas à manger. Sommée de fournir une explication au secrétaire de la section du Parti dans notre théâtre, présent avec nous, j'ai répondu : « Je suis gênée de consommer toute cette nourriture, en pensant que les ouvriers et les paysans ne disposent pas même du dixième de ce qui est sur notre table. » À cette réponse, le secrétaire du Parti me toisa avec sévérité. Et mes partenaires de la troupe me fixèrent, stupéfaits et craintifs. Je compris, alors, mon erreur : pour eux tous, je venais de critiquer nos chefs, c'est-à-dire le chef des chefs, qui décidait de tout : le président Mao !*



*Mes pénibles réflexions furent interrompues par un chant d'oiseau. À l'extérieur des murs de ma détention, il poursuivait sa joyeuse mélodie. Ce fut un doux baume sur une plaie saignante.*

*L'idée du suicide me revint. Je l'écartai résolument. Se tuer aurait été une lâcheté, une manière de donner raison à mes bourreaux ; il fallait, au contraire, assumer la vie, un droit que nul ne pouvait me nier, tant qu'il se basait sur la vérité.*

## **Il n'y a pas que les poumons à vouloir la respiration**

*La voix maternelle de la vieille villageoise me ramène au présent.*

*- Excuse-moi ! dit-elle embarrassée. Je vois que ma demande était indiscrette.*

*Je la rassure :*

*- Non, tante Ajiè, elle ne l'est pas.*

*Alors, encouragée par ma réponse, elle me conseille avec la plus grande douceur :*

*- Pourquoi ne quittes-tu pas le village, pour retourner à Pékin, la ville où tu es née ?... Nous, nous sommes venus au monde et nous avons grandi ici. Même si nous le voulions, nous n'avons pas les moyens d'aller ailleurs. Mais toi, tu as été forcée de venir ici, et maintenant tu peux en partir.*

*- Au début, certes, j'ai eu des difficultés à m'adapter ici.*

*Je ne veux pas lui avouer ce qui, alors, m'a été le plus dur dans le village : l'insuffisance de propreté et d'hygiène. Dans ces domaines, pourtant fondamentaux, la révolution n'avait encore rien fait, ici. Par chance, j'avais trouvé les cœurs et les esprits des habitants particulièrement propres et aimables.*

*Je dis, alors, à tante Ajiè :*

*- Puis, j'ai appris à vous aimer, vous tous, ce village, cette terre. Et j'ai découvert que je suis mieux ici.*

*- Vraiment, vraiment ?*

*- Oui, vraiment, vraiment !... C'est ici que je respire le mieux, pas seulement à cause de la pureté de l'air, mais aussi de l'amitié que vous tous me témoignaient.*

*- Oh ! conteste la vieille femme, l'air, je comprends, mais nous, nous ne sommes que de pauvres paysans !*

*- Ailleurs, existe une pauvreté pire que je ne supporte pas.*

*- Il y a des gens plus pauvres que nous ? demande la villageoise, dubitative.*

*- Oh, oui ! La pauvreté des cœurs arides.*

*Tante Ajiè me sourit avec tendresse, puis m'offre un petit sac en plastique plein du lait qu'elle vient de traire.*

*- Porte-le à la maison.*

*Je mets la main à mon sac pour l'ouvrir ; la vieille femme m'arrête d'un geste maternel :*

*- Cette fois-ci, c'est gratuit.*

*Décliner cette générosité et persister à proposer de l'argent aurait été très malpoli.*

*- Merci, tante Ajiè, merci !*

*Après l'avoir quittée, en poursuivant ma marche, le passé me revient encore.*

*Tout au début, quand je suis arrivée dans ce village, mes premières pensées furent très angoissantes. « Comment pourrais-je vivre dans une contrée perdue et désolée, où je n'ai jamais été ? Parmi des inconnus ? Apprécieront-ils une personne venant de la ville, et la sachant bannie parce que « mauvais élément social » ? Et comment supporter la séparation de mes parents ? »*

*J'en ai pleuré tant de fois, longuement. Ô, ma si chère mère ! Ô, mon si cher père ! Des milliers de kilomètres nous séparent. Et je ne peux même pas recevoir des nouvelles de vous, ni vous en donner pour, au moins, soulager nos peines et nos angoisses... En pensant à vous, mes larmes coulent sans me consoler... Comment vivre sans jouir de votre tendresse, et vous offrir la mienne ?*

*Je levais mes yeux vers le ciel ; son impassibilité redoublait mon désespoir. Ah ! Disparaître pour toujours, puisque privée de toute forme d'amour !*

*Par chance, ce lieu, ce village m'offrirent, aussi, des bienfaits.*

*Quand c'était possible, j'allais m'étendre sur l'herbe parfumée, sous un grand arbre. Là, je contemplais l'azur du ciel limpide et profond, où, de temps à autre, quelques nuages clairs et vaporeux flottaient.*

*D'autres fois, la nuit, j'allais au même endroit. L'arbre était devenu mon ami. De là, j'admirais la lune brillante de tout son éclat ; j'admirais longuement l'immensité de l'univers, parsemé d'une multitude d'étoiles, les unes plus scintillantes que les autres, les unes proches et les autres si lointaines.*

*Quelle paix ! Quelle sérénité ! Quelle douceur ! En dépit du malheur. Et pour le supporter.*

### **Quand la vieillesse viendra, quelle main t'enterra ?**

*Après la rencontre avec tante Ajiè, j'arrive enfin dans ma petite maison. Je traverse la cour agrémentée de pêcheurs et de pruniers ; dans un jardin potager, quelques poules se dandinent parmi des légumes.*

*Entrée au salon, je m'approche d'un petit meuble. Là est posé ce que j'ai de plus précieux : le violon ! Inutile de raconter par quel miracle je suis parvenu à le garder.*

*Très attendrie, je le contemple longuement. Mes yeux se déplacent à côté. Sur une photographie mise dans un cadre, mon père et ma mère, la quarantaine d'années chacun, se tiennent debout l'un près de l'autre, souriants. C'était à Pékin, dans le parc de l'Harmonie Préservée.*

*Le soir, au retour dans notre petit appartement, faisant partie d'un modeste immeuble d'ouvriers, nous étions assis dans la cuisine, mes parents et moi. Une lampe électrique pendue à un fil du plafond nous éclairait. C'était juste après le retour de ma tournée à l'étranger.*

*Ma mère leva ses yeux affectueux mais inquiets sur moi.*

*- Pourquoi tu ne te décides pas à te marier ?*

*Très embarrassée, j'ai baissé ma tête. Je sentais que mon père, lui aussi préoccupé, m'observait attentivement.*

*- Pourtant, reprit ma mère avec douceur, ce ne sont pas les prétendants qui te manquent... Et que diront les membres de notre famille ?... Si tu ne te maries pas tant que tu es jeune, tu n'auras pas d'enfant, et sans enfant, quand tu seras vieille, qui t'enterrera ?*

*Je tins le regard vers le bas, en m'efforçant de contenir mon malaise.*

*- S'il te plaît, supplia-t-elle, réponds-moi.*

*Je ne le pouvais pas.*

*- Je suis ta mère, rappela-t-elle avec bonté. Et lui est ton père... Ne garde pas les choses seulement en toi-même, ce n'est pas bon pour ta santé. Même quand nous ne serons plus de ce monde, ton père et moi, ne conserve pas les choses en toi-même. Si tu n'as personne à qui confier tes soucis, parle au mur de ta chambre, oui, au mur, et libère-toi des mauvaises pensées, pour qu'elles n'endommagent pas ton esprit.*

*J'ai levé la tête et contemplé ma mère, puis mon père, en essayant de cacher ma profonde amertume. Je parvins à retenir mes larmes.*

*- Quand je trouverai l'homme juste, répondis-je avec la même pondération que celle de ma mère, je me marierai.*

*Mon père intervint, calme et affectueux :*

*- L'homme idéal n'existe pas, Huā... Souviens-toi : ta mère et moi, nous sommes le résultat d'un mariage arrangé par nos parents ; pourtant, nous avons appris à nous aimer, nous nous aimons encore. Nous avons eu, aussi, le bonheur de te mettre au monde, et nous savons que nous pouvons compter sur toi dans notre vieillesse, jusqu'à notre dernier moment.*

*- Je le sais, papa. Mais, pardonne-moi de te le dire : à propos des mariages arrangés par les familles, pour un qui réussit, comme le tien avec maman, beaucoup sont des échecs.*

*- Oh ! reprit mon père, confus. Je ne te suggérais pas un mariage arrangé, car, toi, tu connais bien des personnes, et tu es libre de choisir celui qui te plaira.*

*Ma mère ne se retint plus :*

*- Je ne mourrai pas tranquille si, auparavant, je ne te vois pas mariée et heureuse. Ses larmes coulèrent ; elles me brûlèrent.*

10 juin,  
Pékin, soir.

Malédiction !... Une forte diarrhée m'empêche de prendre l'avion. Pourtant, il me semble n'avoir rien mangé qui aurait pu en être la cause.

Évidemment ! C'est la trop forte émotion !

Měi m'a acheté le médicament nécessaire, et m'a fait boire des litres d'eau un peu salée. « Pour éviter la déshydratation », m'a-t-elle indiqué.

Mais encore rien. Toute la journée aux toilettes. J'en suis affaibli. « Si demain, a-t-elle ajouté, tu n'es pas mieux, il faut consulter un médecin. »

### **C'est quand il est trempé que se montre l'acier**

11 juin,  
village, soir.

*Le matin de bonne heure, je mets de l'ordre dans la maison, avant de partir. Des coups répétés à la porte m'interrompent. J'ouvre.*

*Sur le seuil, un couple de villageois me saluent. La femme tient dans la main celle de sa fille : la petite Xuxi.*

*Leurs visages sont inquiets. J'en devine le motif : la séparation est incertitude du retour. Déjà, pour les adultes, elle est pénible ; que dire pour des enfants ?*

*Je préfère ne pas montrer mon appréhension. J'accueille mes visiteurs avec joie :*

*- Oh ! quelle belle surprise ! Entrez ! Entrez !*

*- Non, merci ! s'excuse la mère... Xuxi nous a dit que tu partais en voyage, alors nous avons voulu venir te saluer avant ton départ.*

*- Ah ! C'est gentil, merci !*

*- Moi aussi, murmure la petite fille, je veux te dire quelque chose.*

*- Je t'écoute, petite amie.*

- Eh bien, tant que tu seras absente, je ne veux pas entendre les oiseaux gazouiller et je ne veux pas chanter.

Ses parents et moi éclatons de rire.

- Au contraire ! au contraire ! dis-je. Pendant que je ne serai pas ici, écoute les oiseaux et chante, toi aussi ! Ainsi, nous serons ensemble.

- Comment ensemble ? veut savoir la petite, n'ayant pas compris mon conseil.

- Nous serons ensemble en pensée, tu imagineras que tu es avec moi, et moi avec toi.

- Moi, je préfère que tu restes avec moi.

- Moi aussi, je le voudrais, mais, dans la vie, parfois, les amis doivent se séparer pendant un certain temps, et, alors, il faut savoir rester ensemble en pensée.

Xuxi me regarde sans être convaincue. Je l'encourage :

- Essaie, et tu verras que c'est possible, et que cela fait du bien.

- D'accord, j'essaierai, mais je crois que je pleurerai.

Cette observation nous attendrit jusqu'au fond du cœur. Je réponds :

- Cela ne fait rien, ou, plutôt, cela fait du bien de pleurer quelquefois. L'essentiel est d'avoir une belle pensée... Alors, tu me penseras comme je te penserai, d'accord ?

- Oh, oui ! Beaucoup ! Beaucoup ! Beaucoup ! Mais tu reviendras vite, hein ?

- Le plus tôt possible.

- C'est sûr ? intervient le père, d'un ton amical.

Je le rassure :

- Absolument !

J'indique Xuxi :

- Je le lui ai promis.

L'enfant tend ses petits bras vers moi ; je l'enlace tendrement.

Quand elle et ses parents partent, je reste immobile devant la porte refermée. Le sourire de Xuxi me manquera beaucoup ; de même, ne plus donner de leçons aux enfants. Et quitter le village, où je me plais à vivre le reste de ma vie, est un très dur renoncement. Ne plus contempler les majestueuses montagnes et jouir de leur sérénité, ne plus bavarder avec les habitants en bénéficiant de la chaleur de leur cœur. Encore une cruelle séparation !

Je retourne dans la cuisine.

Je pose une marmite sur la table, prends quelques légumes frais et les mets à côté. Mais l'esprit est ailleurs.

Je m'approche de la fenêtre. Je regarde la haute montagne au loin...

Beaucoup d'années sont passées !...

Au début, ici, j'étais si humiliée par l'affreuse honte de me voir coupée de mes parents, exclue de mon travail aimé, reléguée dans ce lieu totalement isolé.

Puis, il m'a fallu affronter les très dures difficultés : apprendre à travailler avec les mains, supporter les odeurs fétides des porcheries, malgré le chiffon mis sur le

*nez, endurer les excessives heures de labeur physique, se contenter d'une insuffisante nourriture, ne jamais se plaindre, surveiller la moindre de mes paroles pour qu'elle ne soit pas mal interprétée, enfin l'angoisse de tomber malade sans l'assistance et les médicaments nécessaires.*

*Heureusement, avec le temps, j'ai découvert la nature réelle des gens parmi lesquels je vivais. Étant les plus démunis parmi les pauvres, ces paysans furent historiquement toujours les plus méprisés. Certes, leur corps est sali par le très pénible labeur des champs, la poussière suffocante en été, la boue vaseuse en hiver, et, à toutes les saisons, la malpropreté des animaux, sans parler des insectes et autres bestioles fastidieuses. Mais quelle pureté d'âme de ces travailleurs de la terre ! Le manque d'instruction n'entraîne pas automatiquement une médiocrité de comportement. La carence matérielle est compensée par la généreuse solidarité collective.*

*Je me rendis compte de l'importance fondamentale de ces travailleurs pour fournir l'alimentation à toute la population, combien leurs activités sont contraignantes, harassantes, sans répit, sous la pluie glaciale comme sous le soleil brûlant. Et, aggravant tout, ces activités indispensables sont, par les citadins, méprisées et injustement rétribuées, malgré les progrès réalisés par la révolution, dont ces paysans ont été le bras armé, en fournissant le plus lourd tribut de sang. Ne parlons pas du prétendu « Grand bond en avant », avec ses millions de victimes paysannes, tuées par la famine au profit des citadins et de l'industrialisation.*

*J'ignorais tout de la terre, des animaux et des plantes, alors que je bénéficiais de leurs produits. Et voilà que, jour après jour, au village, se révélait à moi un monde nouveau. La relation directe, concrète avec la terre et les animaux transformait non seulement mon corps, mais tout autant mon esprit, les enrichissant d'une dimension essentielle. Je naissais à une nouvelle vie, plus authentique, plus exaltante.*

*Des mots me sont devenus plus réels, plus concrets : honnêteté, modestie, ténacité, justice, solidarité.*

*L'ex-artiste et citadine que j'étais parvint enfin à la découverte la plus importante : je suis plus heureuse ici, anonyme, en un lieu perdu, en m'occupant de porcs, et en vivant avec des paysans pauvres, plutôt qu'au meilleur moment de ma carrière artistique, comme chanteuse fameuse, applaudie par le public, honorée par les puissants... Ceux qui m'avaient envoyée dans ce village ont cru me punir. Étrange conception de la part de personnes proclamant leur respect et leur amour pour les paysans pauvres, tout en considérant la vie parmi eux comme une humiliante punition. C'est en m'occupant des excréments des cochons que j'ai découvert la vraie beauté du monde !... Et ce qu'il y avait de vraiment beau en moi... J'ai, enfin, trouvé le Pays des Immortels, là où je n'ai rien à envier, puisque je suis heureuse avec rien !*

*J'en suis à ces belles pensées quand j'entends approcher de la porte de ma maison une très joyeuse musique de gongs, de tambours et de flûte. Étonnée, je sors pour voir.*

*Devant moi, un groupe de villageois continuent à jouer, en riant. Le chef du village, la soixantaine d'années, s'approche et m'annonce, content :*

*- On a organisé une fête pour ton départ !... Pour te donner le désir de revenir le plus tôt possible.*

*Oh ! Quelle délicate attention !*

*- Allez, ajoute-il, prépare-toi et viens !*

*Le groupe repart en reprenant à jouer sa fanfare.*

*Je m'empresse de rejoindre la place du village. Quand j'y arrive, le centre est occupé par une très longue file de tables, placées les unes à côté des autres ; des villageoises préparent à manger. Elles m'accueillent joyeusement.*

*Je me retrousse les manches pour les aider.*

*- Ah, non ! lance l'une d'elles. Aujourd'hui c'est ta fête ! Et donc tu dois te reposer.*

*- C'est la fête de nous tous, et donc tous, nous participons à tout, comme toujours.*

*Je m'associe aux préparations.*

*Soudain, j'entends des aboiements furieux. Je me tourne vers l'endroit d'où ils parviennent. J'y vois un chien. Enchaîné à un tronc d'arbre, il s'agite de toute son énergie, en face d'un homme qui tient un long et gros bâton.*

*Le paysan le lève tout haut puis l'abat en direction de la tête de l'animal ; celui-ci l'évite, et reçoit le coup sur le dos. Il hurle de douleur et proteste en aboyant plus furieusement.*

*C'est horrible ! J'en suis totalement secouée. Mais je ne réagis pas. C'est, malheureusement, la coutume ici.*

*Le paysan lève de nouveau son bâton ; il retombe, encore une fois, sur le dos de la victime. Le malheureux chien tire... tire de toute sa force sur la chaîne pour se libérer ; n'y parvenant pas, il se remet à aboyer plus furieusement contre son agresseur.*

*Le bâton se lève une troisième fois ; cette fois-ci, il atteint le crâne ; l'animal chancelle. Le bourreau en profite et assène un autre coup, plus brutal encore, sur la tête du chien. Aussitôt, son pauvre corps s'écroule, inanimé.*

*Le paysan lui assène encore un coup sur la tête, pourtant immobile.*

*Ensuite, l'exécuteur détache le cadavre ; par la chaîne entourant son cou, il le traîne vers une porte où il disparaît avec lui. Chaque fois que j'ai assisté, malgré moi, à ce genre de scène, je n'ai jamais osé exprimer mon opinion contraire. J'étais consciente qu'elle ne serait pas bien reçue, vu le terrible poids de la tradition.*

*À l'heure du déjeuner, le chef du village m'accorde l'honneur de m'asseoir près de lui, au milieu de la file de tables, garnies de plats, de mets et de boissons. Tous les villageois sont présents, avec leurs enfants. La plupart sont assis, quelques uns debout ; tous mangent en bavardant allègrement.*

*Quand on pose sur table des bols de morceaux de viande, je comprends. C'est celle du chien tué auparavant. Le dégoût fait naître en moi l'envie de vomir. Je me retiens.*

*Des convives saisissent avec leurs baguettes des morceaux, et les mangent en les savourant avec plaisir. Le chef me propose gentiment d'en prendre. Avec politesse, je remercie, mais je saisis uniquement des légumes. J'espère que personne n'en sera formalisé.*

*Dans ma famille, la viande de chien fut toujours écartée comme nourriture. Papa avait eu, dans son enfance, une petite chienne qu'il adorait. Depuis, il n'a jamais pu manger ce genre de viande. Cette habitude devint celle de maman et la mienne.*

*Cependant, je comprends les paysans parmi lesquels je vis : quand on est pauvre, on mange ce qui est disponible.*

*À ce propos, je me souviens de la première fois où j'ai mis en bouche ce que la nature propose. Une villageoise m'offrit une racine d'une plante tropicale. Les paysans l'appellent shān yào : médicament de la montagne. Enveloppée de terre brunâtre sombre, elle émanait une odeur douce, parfumée, fraîche. Ah, la terre ! Le sein de notre seconde mère !*

*Sur la place, pendant que nous continuons à manger, en bavardant, apparaissent en trotinant un porc poursuivant une truie qui le fuit avec de stridents petits cris. A leur vue, beaucoup de convives éclatent de rire.*

*Retournée à la maison, bien tard, mes pensées s'agitent, confuses. Demain, à l'aube, je pars !*

*Je vais à la fenêtre de la cuisine, éclairée par une pleine lune.*

*Je contemple un groupe de bambous, à quelques mètres de là. Leurs nombreuses feuilles bruissent doucement, sous l'effet d'une brise légère. Dans l'herbe haute, des lucioles solitaires, lumineuses dans l'obscurité, papillotent en dansant, accompagnées par la mélodie du feuillage.*

*Mon regard se déplace vers de belles orchidées plantées dans un vase posé sur le bord de la fenêtre. L'astre nocturne les teinte d'un clarté bleuâtre, féérique comme l'est aussi le parfum, intense et délicat, répandu par ces fleurs. J'avais choisi l'orchidée parce que nos poètes anciens la considéraient la fleur d'amour par excellence, destinée uniquement à ceux qui ont le cœur assez sensible.*

*D'impétueuses houles ballottent mon esprit où s'affrontent les deux hypothèses du futur prochain : l'angoisse de décevoir contre le bonheur de plaire.*

*Une discussion me revient en mémoire.*



*C'était juste après le retour de la tournée à l'étranger, dans la petite chambre à coucher, partagée avec mon amie, Yuè.*

*Elle était de Mongolie intérieure par sa mère, et han<sup>2</sup> par son père. Plus haute de taille par rapport à moi, son visage, bien pommelé, dénotait son origine maternelle ; sa chevelure, noire comme la mienne, était plus solide et plus lisse, tombant raide sur ses épaules. Ses yeux reflétaient en même temps tendresse et sévérité.*

*Nous nous sommes connues dans la troupe artistique. Dès notre première rencontre, une profonde amitié nous a liées. Notre confiance réciproque fut telle que nous nous échangeions toutes nos pensées et sentiments. Cependant, nos caractères différaient, en se complétant. À mon ardent idéalisme correspondait, chez Yuè, la réflexion réaliste. Cette disposition donnait à son visage une expression mélancolique ; elle se manifestait même dans ses rares sourires.*

*Cet air soucieux, j'en savais la cause. Durant une opération de routine à l'hôpital, le chirurgien oublia un instrument dans le ventre de la mère de Yuè. La malade en mourut. Sa fille avait seize ans. Son père prit une autre épouse ; le couple fut tellement indifférent envers Yuè que celle-ci alla vivre avec sa grand-mère maternelle, dont l'époux était décédé.*

*Le hasard joue des tours inattendus. Les parents avaient nommée leur fille Yuè. Ce terme signifie soit lune, soit joie. La mort imprévue de la mère imprégna ce nom d'une lunatique teinte de tristesse.*

*La grand-mère de Yuè était une paysanne pauvre, vivant à la campagne. Elle avait une âme artiste. Elle chantonait souvent des airs populaires très charmants. C'est elle qui suggéra et encouragea Yuè, étant donné la perfection de son corps élancé et la grâce des lignes de son visage, à choisir la carrière de danseuse. Voilà comment la petite-fille devint membre de notre compagnie artistique.*

*Un soir, dans la chambre, nous étions en conciliabule, Yuè et moi. La neige blanchissait la partie extérieure de la fenêtre, le vent soufflait en bourrasque, à répétition. Par coïncidence, le temps reflétait mon âme.*

*Mon amie et moi étions assises l'une à côté de l'autre sur l'un de nos deux petits lits. À la fin du récit de ma tournée en Occident, j'ai conclu par ce poème :*

*À la vue de l'apparition,  
j'ai reconnu l'annonciation.  
Mon cœur cogna avec fureur.  
Mes joues ont changé de couleur.*

2 L'ethnie majoritaire chinoise.

*J'ai ajouté, avec un profond chagrin :*

*- Je n'ai même pas eu la possibilité de connaître son nom.*

*- Oublie-le ! murmura Yuè, très préoccupée... Tu n'as pas le choix.*

*J'objectai :*

*- Comment renoncer à l'amour et à la beauté ?*

*Yuè fut émue par ces deux mots. Ils résumaient notre conception de la révolution. Amour du peuple, amour entre camarades, amour entre homme et femme ; et beauté des êtres humains, beauté de la vie, beauté de la nature.*

*Je poursuivis la description de mon état d'esprit :*

*- J'ai vu s'entrouvrir la porte du bonheur... Que c'est beau, Yuè ! Que c'est beau ! ... Tu aurais eu le même sentiment, tu aurais dit les mêmes paroles.*

*Yuè, s'imaginant à ma place, baissa les yeux vers le sol, par pudeur.*

*Je repris :*

*- Mais l'aveuglement des humains a brutalement refermé cette porte, ces mêmes humains qui proclament vouloir notre bonheur... Cependant, mon bonheur, je l'ai vu... Maintenant, je sais qu'il existe, même s'il est très loin. Je ne veux pas l'oublier... Même si j'ignore comment le concrétiser.*

*- C'est impossible ! objecta Yuè.*

*J'ai précisé :*

*- J'eus l'idée d'en parler au dirigeant de la troupe, mais je savais d'avance qu'il aurait été scandalisé de me voir éprouver des sentiments pour un étranger. Et, pourtant, nous nous proclamons internationalistes.*

*- Nous avons, répliqua Yuè, déjà assez vécu pour connaître la différence entre les mots et la réalité.*

*Je suis arrivé à la confession la plus secrète, la plus dangereuse, mais à Yuè je ne cachais rien :*

*- Là-bas, j'eus l'idée de quitter la troupe...*

*Yuè mit brusquement sa main sur ma bouche, me regarda d'un air inquiet, puis jeta un coup d'œil à la porte. Elle me signifiait de faire attention : ce que je disais pouvait être entendu par un espion.*

*Mais j'étais trop désespérée. Aussi, malgré cet avertissement, j'ai continué, en baissant un peu la voix :*

*- ... mais j'ai pensé aux conséquences contre mes parents. Jamais je n'avais imaginé me trouver devant un si terrible dilemme : devoir choisir entre l'amour de mes parents et celui d'un homme. Et cela, non pas parce que mes parents s'y opposent, mais un règlement étatique, qui, en plus, d'un État proclamant ne pas faire de distinction entre les bons citoyens du monde... J'étais scandalisée. Et j'avais honte de ne pas trouver de solution. Faire partie du peuple qui a réalisé la Longue Marche et ne pas savoir concrétiser un amour, quel horrible tourment !*

*Mon regard alla à la fenêtre ; le vent y jetait des morceaux de neige. Tout en les contemplant, je me livrais encore :*

*- A l'hôtel, une question me torturait : qu'est-ce donc qu'une révolution qui empêche deux jeunes personnes de s'aimer, uniquement parce que l'un d'eux n'est pas chinois ? Vivre pour servir le peuple, c'est bien ; mais je veux également vivre pour servir mes sentiments, vu qu'ils sont purs et beaux ; ils m'aident à servir encore mieux le peuple... J'eus une idée : offrir au jeune ma photo. Mais, aussitôt, la peur m'a saisie. Comment la lui donner ?... Nous étions surveillés jour et nuit, à chaque instant, en tout lieu. Cette crainte me torturait ; j'en connaissais les graves conséquences. En même temps, j'avais honte de ma crainte. Quel mal y aurait-il à offrir ma photo à un jeune étranger qui me plaît ?... Aussitôt, se présentait devant mes yeux le visage sévère de notre chef. Mais, tout de suite après, je me disais : « Sois libre et courageuse ! Sinon à quoi a servi la révolution ? »*

*- Et alors ? demanda Yuè, très inquiète.*

*- J'ai fini par trouver la solution. Un soir, au restaurant où nous dînions, le jeune était debout à la porte. Je me suis rendue compte qu'il me fixait discrètement. Alors, profitant d'un moment d'euphorie où tous, y compris notre chef, s'invitaient mutuellement à boire et encore boire du vin ensemble, j'ai jeté un très rapide mais significatif coup d'œil vers le jeune. Ensuite, j'ai mis une main dans la poche de mon pantalon et, en la retirant, fis en sorte que ma photo tomba par terre. J'y ai regardé un moment, avec l'espoir que le jeune puisse remarquer mon mouvement. Puis, je lui ai lancé un second circonspect regard... Le jour suivant, en passant dans un couloir de l'hôtel, j'ai rencontré le jeune. Son léger mouvement de tête affirmatif était clair : il avait récupéré mon cadeau. Mon âme chanta de joie.*

*Dans la chambre froide, face à Yuè, je suis restée un moment prise par cet instant de bonheur. Je le savourai encore une fois. Puis, j'ai continué :*

*- Depuis mon retour, je l'appelle en pensée. En même temps, j'ai peur qu'il ne m'ait déjà oubliée. Chaque nuit, je m'endors en souhaitant le retrouver dans mes rêves. Et chaque jour, ma tristesse s'aggrave. Je me sens une plante qui a trouvé sa terre mais en a été arrachée par un caprice autoritaire, et la voilà voltiger et tourbillonner, perdue, effarée... Je ne parviens plus à me regarder dans un miroir. À chaque occasion, pour arranger mes cheveux, je pleure... Si, la nuit, pour me consoler, je contemple les étoiles, je pleure aussi, en voyant chaque étoile toute seule, isolée... Si j'entends un oiseau chanter, je pleure encore... Je ne parviens plus à me lever avec le plaisir d'autant, ni à me coucher avec sérénité... L'aurore comme le crépuscule me sont devenus très pénibles... Je me sens coupable de ne pas avoir su conquérir mon bonheur.*

*Suffoquant de désolation, j'éclatai en pleurs.*

*Les larmes de Yuè coulèrent également, en silence.*

*Après un moment, j'eus besoin de parler encore :*

- *Toutes les objections, tous les raisonnements qui se présentent à moi ne parviennent pas à supprimer mon sentiment de faute. Quand je me dis : « Tu n'es pas responsable de n'avoir pas pu vivre ton amour », immédiatement je me réplique : « Tout a une solution. Pourquoi n'as-tu pas trouvé la tienne ? »...Si je cherche un peu de répit, en lisant de la poésie, aux premiers vers, mes yeux se remplissent de larmes, et je pleure. Encore plus quand je lis ce genre de texte :*

*Cœur sans amour,  
si malheureux,  
cœur amoureux  
mais langoureux,  
peinent toujours.*

*Yuè tenta de me convaincre :*

- *Désormais, tout est fini, Huā ! Fini !... Considère que tu as fait un beau rêve, puis tu t'es réveillée. C'est tout !... Maintenant, tu dois penser uniquement au présent. Tu n'as pas le choix. Il te faut oublier, et penser à ta vie, à ta carrière.*

- *Ce n'est pas la carrière qui m'importe le plus, mais mon sentiment. C'est lui, la sève de ma vie ; la carrière n'en est qu'un instrument.*

*Mes yeux égarés fixèrent le mur gris en face de moi. Au retour de la tournée, j'y avais accroché une illustration.*



*Elle présentait le symbole de l'amour indéfectible : deux canards mandarins volant cote à cote dans les cieux. En haut à gauche, j'avais écrit :*

*Je dis à moi-même  
pas besoin de requiem.*

*Tandis que je contemplais cette image, Yuè me demanda :*

- *Que penses-tu ?*

*Muette, je me sentais ailleurs, très loin.*

- *S'il te plaît, parle ! insista-t-elle.*

*Je murmurai :*

*- Comment oublier une partie de moi-même ?... Jamais des yeux et un visage n'ont fait battre mon cœur comme je l'ai senti durant les rares et brèves rencontres avec ce garçon. Et son attitude me montrait qu'il éprouvait les mêmes sentiments.*

*- Mais quand il n'y a aucun espoir de les concrétiser, objecta tristement Yuè, pourquoi y penser encore et souffrir ?*

*- Si haute que soit la montagne, le brave la franchit ; si profonde l'eau du fleuve, il la traverse ; si violent le vent, il l'affronte. Et, finalement, il arrive à destination... Cette bravoure m'a manquée ; et, pourtant, je refuse que ma vie soit décidée par d'autres, parce qu'ils détiennent la puissance.*

*De nouveau effrayée, Yuè lança un regard inquiet vers la porte. Trop souffrante, je n'y prêtai pas attention. Je continuai :*

*- La tristesse de la séparation me tourmente, mais je la chéris ; elle me tient liée à celui que je ne veux pas oublier... Je ne peux plus aller à la place Tiān'ān mén. La dernière fois que je m'y suis trouvée, l'inscription qui la orne, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », que j'aime tant, m'a blessée, déchirée. Devant elle, je me suis demandée : « Et, alors, pourquoi celui que j'aime et moi, étant tous les deux des travailleurs, il nous est interdit de nous unir par l'amour ? »... Oui, tu as raison, Yuè : les mots peuvent servir uniquement à tromper. En moi, alors, à la douleur amoureuse s'est ajoutée la souffrance d'aggraver mes doutes concernant la sincérité de nos dirigeants dont j'étais jusque-là fière... Dis-moi, Yuè : comment continuer à exister après le naufrage de ces deux merveilleux cadeaux de la vie : l'amour et la révolution ?*

*Pour la troisième fois, Yuè, sur le qui-vive, mit vivement l'index de sa main droite sur ses lèvres, de manière perpendiculaire, pour signifier de ne pas parler.*

*À ce douloureux souvenir du passé, met fin le doux chant d'un coucou. Tiens !... Tu ne dors pas ? Qui appelles-tu ?... De la fenêtre de ma cuisine, où je suis encore debout, je le cherche des yeux, mais la nuit le cache. Oh ! Comme tu te fais entendre au juste moment ! Toi, symbole de la nostalgie mélancolique. Tu me rappelles l'âpre et longue solitude de mon amour ; seule l'atténue la touchante affection de mes compagnons paysans.*

*Je lève les yeux vers la lune. D'une rondeur parfaite, elle resplendit au centre du ciel. Elle me fait penser à notre si touchante traditionnelle cérémonie. Chaque année, je l'accomplis, au sommet de la même montagne du village. Comme toutes les amoureuses séparées de Chine, je m'agenouille, face à toi, astre éclairant la nuit, et je te regarde, enflammée par l'ardente prière de voir en songe l'absent tellement désiré.*

*Le miracle se réalisa : je t'ai vu, mon aimé, en rêve ; l'image était vague, troublée par un épais brouillard, mais c'était toi !... Ce songe eut lieu plusieurs fois, toujours*

*identique, au cours des années. Je t'appelai, alors, par le chant, celui que tu écoutas la première fois ; tu me fixais ardemment, mais en restant immobile, à ta place, le corps lointain. Sans prendre ton violon et m'accompagner.*

*Dans la cuisine, devant la fenêtre, mon regard est soudain attiré par une étoile filante. D'un rouge vif, elle traverse, rapide et silencieuse, le ciel, puis disparaît en tombant quelque part sur la terre. Comme pour saluer ce fugace voyage, retentit à l'improviste dans la nuit un joyeux chant de coq.*

11 juin,  
Pékin, soir.

Visite du médecin dans ma chambre. Rien de grave. Médicaments anti-diarrhée. Il m'assure : « Demain, vous pourrez voyager. »

Tard le soir, un signal sonore attire mon attention. Je prends mon téléphone et regarde l'écran. Message :

« Mon doux grand et toujours petit enfant ! Depuis que tu es parti, je suis si attristée que j'en perds l'appétit. Je pense à toi tout le temps. Donne-moi de tes nouvelles. Ta maman qui t'aime ! »

Soleil de mon âme !... Je l'appelle :

- Ma tendre petite maman ! Je te pense tous les jours, et, chaque fois, un pincement au cœur me dit combien tu me manques.

- Oui, je n'en doute pas, mon petit. Et je suis heureuse de savoir que tu es à la recherche pour trouver ton bonheur ; c'est mon vœu le plus cher. Sinon comment supprimer de tes yeux la mélancolie et y faire briller la joie ?

J'ai toujours hautement apprécié combien ma mère est sensible à mon état psychique ; elle en devine jusqu'à ses moindres nuances. Même quand je m'efforce de lui cacher ce qui m'attriste, elle parvient à le déceler, parfois sans l'exprimer ouvertement, pour m'éviter tout accablement.

- Alors, mon petit, dis-moi comment tu vas.

- Je vais bien, maman. Cependant, je suis très inquiet d'apprendre que as perdu l'appétit.

- Oh ! Cela n'est pas grave. Quand on vieillit, on a moins besoin de nourriture.

- Au contraire, maman, ton corps a besoin des aliments pour le tenir en forme.

- La forme, ça va. Alors, dis-moi de ton voyage.

- Tout va bien. Sois tranquille. Je me détends, je me relaxe. Je voudrais qu'il en soit de même pour toi aussi. Ne m'as-tu pas toujours dit : « Quand mon petit est heureux, je suis alors heureuse » ?

- Oui, bien sûr !... Toutefois, de temps en temps, ton absence me pèse. C'est normal. Surtout à mon âge.

- Je comprends très bien. Toi, aussi, tu me manques, et, comme tu le dis justement, surtout en considérant l'âge, le tien et le mien.

À cette observation, nous rions tous les deux, pour chasser le vague à l'âme provoqué par la vie qui passe.

La conversation finie, je reste troublé. La vieillesse est arrivée. Le corps la montre, les rides la soulignent... Combien de temps, encore, aurai-je le plaisir de dire « maman », dans la joie comme dans le tourment, à celle qui a toujours été et demeure mon point de repère, mon soutien, ma boussole ?

### **Et le hasard, encore une fois, aime jouer au rabat-joie**

13 juin, soir,  
Yángshuò, hôtel Xinxing (Étoile Nouvelle).

Aussitôt arrivés dans la ville de Guìlín, Měi et moi prenons un petit bateau. Direction : Yángshuò, petite localité située à une soixantaine de kilomètres.

Sous un ciel un peu gris, sur les eaux calmes et verdâtres du large fleuve *Lí jiāng*, serpentant dans les longues et sinueuses veines de la terre, nous naviguons lentement. Vers le sud profond.

Debout près de la balustrade, j'admire ce que mes yeux n'ont vu nulle part ailleurs. Une nature d'une beauté absolument stupéfiante ! Elle rappelle des peintures vues dans les boutiques de Xī'ān.



Bordant les deux rives du fleuve, se dressent d'étranges et grandioses montagnes, généralement en forme de cônes, à hauteur impressionnante, la plupart boisées, quelques unes un peu dénudées.

Sur une rive, des enfants, vêtus de simples culottes, s'amuse dans l'eau, sautillent en riant, nagent énergiquement en soulevant des gerbes d'eau mousseuse.

Sur une petite barque plate, construite en bambou, un vieux pêcheur se tient debout, la tête recouverte d'un large chapeau de paille en forme de cône. Tenant dans la main droite un cormoran, il le lance paisiblement vers l'eau. L'oiseau y plonge. Peu après, il revient, en tenant dans le bec un poisson qui s'agit sans pouvoir s'échapper. Le vieil homme le prend ; l'oiseau s'éloigne de nouveau, à la recherche d'une nouvelle proie.

Extrême surprise : ces enfants et ce vieillard disposent de tellement peu ; néanmoins, ils ont l'air heureux. Mystère !... Fonctionnaire de banque, qu'en dis-tu ?

Mon enchantement est interrompu par un couple de touristes occidentaux. « *Cheese ! Cheese !* » intime l'homme à sa compagne. En se trémoussant, elle se place vite devant la balustrade, prend la pose et sourit de toutes ses dents. Clic !... Puis le couple regarde la photo, indifférent à la beauté naturelle environnante.

Il avait raison, l'employé du magasin de musique à Pékin : celui qui n'a pas le cœur pur ne sait pas en apprécier la musique. Il en est de même de ces touristes ; leur cœur ne semble pas assez raffiné pour estimer la splendeur alentour.

\*

*De la balustrade, je contemple longtemps les eaux ; agitées par le mouvement du bateau, elles défilent, tour à tour sombres et claires. Ah ! Vous reflétez l'état de mon âme.*

*Cette lente pénétration dans les entrailles liquides et sinueuses de la terre me plonge au plus profond de moi-même. Oh ! Ciel !... Oh ! Ciel !*

## **Le nectar de la fleur n'est plus, la douleur devient si aiguë**

*13 juin, soir,  
Yángshuò, petite auberge.*

*Une heure avant l'aube, une petite valise en main, je jette un dernier regard à l'intérieur de ma maison, au village. Un trouble sentiment me saisit.*



*Je sors de mon logis, et referme la porte, sans user de clé ; c'est inutile dans le village. Je m'apprête à m'éloigner.*

*Tout-à-coup, un chant !... Je me retourne et vois, devant moi, les villageois. Ils sont tous présents, y compris leurs enfants ! Ils entonnent en chœur un « Chant de la séparation ». Une brusque et frémissante onde me parcourt.*

*Un vieux paysan, un octogénaire aux cheveux blancs, au corps frêle, au visage doux et au regard clair, poursuit en solo, d'une voix très émue, à mon adresse :*

*Au soir, le soleil nous quitte  
mais, à l'aurore, il revient.  
La lune, à l'aube, nous quitte,  
mais, le soir, elle nous revient.  
Toi qui pars,  
sois notre soleil  
et sois notre lune.  
Nous te disons :*

*Tous reprennent ensemble :*

*Au revoir !  
Au revoir !  
En attendant ton retour.*

*Tandis que l'hymne résonne dans l'air, des yeux se remplissent de larmes : les miens et ceux des autres. La petite Xuxi, encadrée par son père et sa mère, pleure à chaudes larmes, secouée de hoquets, le regard rivé sur moi. Tous les autres petits élèves, accompagnés de leurs parents, ont le visage baigné de larmes. Même celui labouré de rides du vieillard. Il a pourtant subi tant de séparations, et d'abord les plus douloureuses, celles définitives de son épouse, puis de son unique enfant. Ils furent emportés l'un après l'autre par une maladie. Elle aurait pu être soignée, mais nous n'étions plus à l'époque de la médecine gratuite ; la réforme économique imposa l'argent, et ce maudit argent a manqué.*

*Je lève le bras et salue chaleureusement de la main les présents, avec toute ma reconnaissance. Ils répondent de même façon, en répétant :*

*Au revoir !  
Au revoir !  
En attendant ton retour.*

*Je les contemple, la gorge serrée, la bouche incapable de s'ouvrir pour répondre au salut. J'ai connu et souffert tant de séparations, mais celle-ci...*

*À peine les premiers rayons de l'aube éclairent le ciel, un long sifflement annonce l'arrivée de mon train.*

*Une heure après, il court entre de vastes rizières, bien cultivées, entourées de montagnes. Le ciel est pur, la lumière douce.*

*Des paysans, hommes et femmes, s'affairent dans leurs champs, le dos courbé, les jambes dans l'eau boueuse des rizières. Leur vue me serre le cœur ; je connais et j'ai partagé leurs peines, leurs douleurs, leur humilité et leur grandeur.*

*Une paysanne se redresse et regarde passer le train. Sa tête est protégée d'un foulard rouge.*

*Oh ! Le foulard rouge !... Il est semblable à un autre. Il serrait le haut de la tête enfiévrée de ma mère. Sa voix affaiblie prononça avec une digne résignation : « Je vais bientôt mourir. »*

*Elle était allongée sur un lit d'hôpital, le visage très pâle éclairé par la lumière blafarde d'un néon. Dans ma main, je tenais celle de maman, en retenant ma suffocante affliction.*

*Ma mère parvint à murmurer, en haletant :*

*- Vivre n'a pas été facile... Mais j'ai vécu honnêtement... J'ai fait honneur à mes parents... à ton père... à toi... à notre peuple.*

*La respiration difficile, elle se tut, pour récupérer un peu d'énergie. Elle reprit :*

*- Je sais que tu t'occuperas bien de ton père... Une seule chose manque... te voir mariée... heureuse... mère.*

*Sa main amaigrie et tremblante serra plus fort la mienne.*

*- Pardonne-moi, maman ! bredouillai-je. Si j'avais pu, je me serais mariée avec la plus grande joie, la mienne et de vous deux, toi et papa.*

*Ma mère recommanda, en s'interrompant chaque fois pour reprendre son souffle :*

*- N'oublie pas... jamais... quelques soient les difficultés... qui t'accableront dans la vie... ne perds jamais... confiance en toi... jamais... ta dignité. À nous, les pauvres, c'est notre richesse.*

## **Jusqu'à quand la bête immonde sera encore féconde ?**

*Le train s'arrête dans une gare.*

*Un couple entre dans mon compartiment. Une jeune femme, d'une trentaine d'années, marche d'une manière ridicule, gênée par les hauts talons de ses chaussures. Elle est habillée à l'occidentale, avec des vêtements coûteux ; son visage est ridiculement maquillé, de sombres lunettes de soleil cachent ses yeux ; son cou est paré d'une gros collier. Un homme d'une cinquantaine d'années l'accompagne. Il est vêtu d'un costume impeccable, assorti d'une chemise et d'une cravate de prix, arborant une marque occidentale fameuse ; lui aussi porte de noires lunettes de soleil ; il exhibe une grosse montre au poignet, couleur or.*

*Le couple s'assoit en face de moi. L'homme pose nerveusement sur ses genoux un attaché-case luxueux. La présence de ces deux personnes est tout-à-fait incongrue dans le compartiment de deuxième classe où je me trouve.*

*J'ai toujours méprisé l'étalage vulgaire de richesse extérieure. Je trouve à ces deux voyageurs quelque chose de sinistre : deux requins, mâle et femelle, assoiffés de sang et affamés de chair humaine.*

*Je sais que mon pays, hélas !, a changé ces dernières années. Il a abandonné une voie erronée pour une autre préoccupante. Des instincts humains très mauvais ont retrouvé leur capacité de nuire. Certains se sont trop vite enrichis de manière inexplicable, tandis que les pauvres ont davantage de difficultés pour vivre.*

*Devant ce désagréable couple dans le wagon, la question la plus cruelle, la plus lancinante, la plus insupportable revient, encore une fois, me torturer, depuis le début de mon bannissement forcé : ceux qui ont donné leur vie pour instaurer la justice sociale dans ce pays, quelles erreurs fatales ont-ils commises ?*

*- C'est quand même inadmissible, proteste l'affairiste scandalisé à sa compagne, qu'il n'y ait pas de place en première classe. J'ai même proposé de payer plus, mais rien à faire !*

*- Si, réplique d'un ton acide la caricature de poupée, le mécanicien auquel tu as fait examiner la voiture avait bien fait son travail, on ne serait pas dans cette situation.*

*- Calme-toi, baby ! lui susurre le compagnon, en prononçant le dernier mot avec l'accent le plus américain possible.*

*L'indignée contrôle avec peine la colère qui accentue la laide grimace de son visage.*

*- Allez, baby, calme-toi. Cela fait partie des inconvénients du business.*

*- Non ! objecte-t-elle, mais de la fainéantise de ces misérables ouvriers qui veulent se remplir les poches d'argent sans travailler !*

*Des gouttes de sueur perlent sur le front de l'homme. Il enlève ses lunettes et jette un distrait coup d'œil vers moi. Quand nos deux regards se rencontrent, un soudain malaise me saisit... J'observe plus attentivement le visage du voyageur ; il détourne le regard vers sa compagne, encore agitée.*

*- Assez ! lui murmure-t-il, avec une pointe d'exaspération.*

*Prenant un ton doucereux, il ajoute :*

*- À l'arrivée, je t'emmènerai au restaurant de ton choix, okey ?*

*Je fixe intensément l'homme. Ce visage ! Cette voix !...*

*- Eh, l'artiste, apostropha une voix arrogante, tu ne chantes pas à tes amis, les cochons ?*

*Je venais d'être exilée dans le village. Je nettoyait les excréments dans une porcherie. Au son de la voix qui m'avait interpellée, je me tournai vers elle. Un jeune gardien me toisait, plein de mépris.*

*- Alors ? insista le provocateur.*

*Calme, je repris mon travail, puis je m'accompagnai d'une chanson, composée après mon arrivée sur le lieu de mon bannissement :*

*Sois bienheureux, mon cœur !  
Quelque soit le malheur  
et du monde l'horreur,  
conserve ta splendeur !*

*- C'est interdit de chanter ! hurla le gardien.*

*Indifférente à l'injonction, je continuai ma plainte en m'affairant :*

*Fleur jetée dans la boue,  
reste toujours debout !*

*- C'est interdit de chanter ! répéta plus fort le jeune homme, envahi par la colère. Tu seras punie comme tu le mérites ! Cette nuit, tu dormiras là-dedans, avec les porcs !*

*Je poursuivis, tout en ramassant les excréments :*

*Aie la force du bambou  
qui résiste jusqu'au bout.*

*- Arrête de chanter ! intima encore l'enragé, d'une voix presque étranglée. C'est interdit ! Interdit ! Travaille sans chanter !*

*- Chanter ne m'empêche pas de travailler, dis-je tranquillement, en mettant des déchets dans un seau. Au contraire, je travaille mieux.*

*- Je t'ordonne pour la dernière fois, martela le gardien, de travailler sans chanter !*

*Je lui lançai, alors, notre antique proverbe :*

*- « Gisant sur le sable, le dragon est importuné par les crevettes ; descendant dans*

*la plaine, le tigre est rudoyé par les chiens. »*

*Hors de lui, mon persécuteur se précipita sur moi et, d'un violent coup de pied, me renversa par terre. Il prit le seau plein d'excréments et le souleva pour en verser le contenu sur ma tête.*

*Une main retint brusquement la sienne. L'agresseur se retourna, abasourdi. C'est une autre gardienne, une jeune fille, qui le bloquait. Elle lui cria, indignée :*

*- Tu n'as pas le droit d'agir ainsi ! Ce n'est pas un comportement de révolutionnaire !*

*- C'est toi, aboya l'autre, qui ne te comportes pas en révolutionnaire ! Tu t'es démasquée ! Tu es sa complice ! Je te dénoncerai au Comité !*

*Moi, contrainte par des douleurs dans les côtes à rester immobile par terre, j'assistai à la lutte qui s'ensuivit. La jeune gardienne tenta d'arracher le seau des mains de son camarade ; il résista avec fureur. Leur lutte furibonde les entraîna hors de la porcherie.*

*Quelques jours après, un soir, après le travail, je me reposais au pied de mon arbre préféré, sur la pente d'une colline.*

*Ma pensée alla au méchant gardien. Tout montrait qu'il me haïssait, et je ne parvenais à comprendre le motif. Une fois, je lui ai posé la question, avec précaution et gentillesse ; pour toute réponse, il me cracha à la figure en déclarant : « Contre-révolutionnaire ! » Depuis lors, je craignais de voir sa cruauté se manifester de manière trop excessive. Je savais que des victimes parfaitement innocentes étaient mortes sous la torture de ce genre d'énergumènes ; après leur crimes, ces criminels reçurent les félicitations des autorités pour leur « juste application des directives de notre Président Mao ».*

*Ces très amères réflexions furent interrompues par l'arrivée d'une personne. Je me tournai vers elle : c'était la jeune gardienne qui m'avait défendue dans la porcherie. Elle sembla contente de me voir. Elle s'assit près de moi.*

*Nous contemplâmes le paysage. En face de nous, se dressait la majestueuse montagne.*

*La jeune fille mit fin au silence, d'une voix amicale :*

*- Je sais que tu t'appelles Huā, je connais ton histoire. Mon nom est Yún Bǎo.*

*- Merci, lui dis-je, pour le secours que tu m'as témoigné.*

*- Tu as l'air pensive, remarqua-t-elle. Puis-je savoir à quoi tu penses ?*

*Aussitôt, elle se corrigea, embarrassée :*

*- Oh ! Ce n'est pas un interrogatoire. C'est une question innocente, amicale, pour faire connaissance.*

*Elle avait l'air sincère. J'en fus soulagée et contente. Je confessai :*

*- Je pense à un poème ancien.*

*- De qui est-il ? De quelle époque ?*

- *C'est un poème anonyme d'une époque indéterminée.*

- *Oh !... Récite-le moi, s'il te plaît.*

*Je commençai :*

*L'aigle, dans son vol,  
voit les vents contraires  
barrer son chemin ;  
ils le jettent au sol  
mordre la poussière.*

*Yún s'excita :*

- *Ah, je le connais ! Je le connais !*

*Elle déclama la suite :*

*Lui, plein de courage,  
remonte dans l'air,  
poursuit son voyage,  
résolu et fier.*

*Ayant fini, nous nous regardâmes, satisfaites. Ma nouvelle amie déclara :*

- *Je connais un autre poème. Tu veux l'entendre ?*

- *Oui, volontiers !*

*Toute inspirée, elle déclama :*

*C'est dans la flamme ardente  
que se forge l'acier,  
dans la terre abondante,  
le bon riz et le blé,  
dans une âme exaltante  
brille l'humanité.*

*Moi, aussi, je connaissais ce poème. J'ai poursuivi :*

*Dans la caverne obscure,  
sans aucune lumière,  
que penser et quoi faire ?*

*Yún conclut :*

*Cherche où est l'ouverture...*

*Un cri rageur l'interrompit. Nous nous retournâmes.*

*- Ah ! hurla contre Yún le jeune gardien méchant. Que fais-tu ici ?*

*Elle se leva d'un bond, toute pâle. Moi, aussi, je me mis debout.*

*Yún reprit son calme ; elle fixa le nouveau venu droit dans les yeux, et dit posément :*

*- Serait-il interdit de fréquenter une femme du peuple ?*

*Il me toisa avec mépris en éclatant d'un rire sardonique ; puis il lança, en m'indiquant :*

*- Tu appelles ça le peuple ?!... Une putain pour étranger ?!*

*Il ordonna d'un geste impérieux :*

*- Allez, viens !*

*Elle ne bougea pas.*

*- Pourquoi ? demanda-t-elle sans se troubler.*

*- Parce qu'on ne doit jamais rester seul avec nos ennemis de classe ; ils risquent de nous corrompre. Tu le sais, non ?*

*Il se tourna vers moi et, pointant un doigt menaçant, il éructa :*

*- Tu le paieras ! Tu le paieras très cher, vipère lubrique !*

*Yún protesta :*

*- Elle ne l'est pas !*

*- Alors, pourquoi a-t-elle voulu coucher avec un étranger ?*

*- Où est la preuve démontrant qu'il est un ennemi de notre peuple ?... Moi, j'ai remarqué comment tu as regardé Huā quand elle est arrivée au village.*

*- Que veux-tu dire par là ?*

*- Que tes yeux la dévoraient de désir !... Mais tu avais tout de suite compris qu'elle y était totalement indifférente. Voilà pourquoi tu t'acharnes sur elle. Tu veux te venger parce que tu es simplement jaloux de savoir qu'elle aime un autre !*

*La fureur qui s'empara du garçon fut telle que ses yeux semblèrent vouloir sortir de leur cavité.*

*- Ah, toi ! s'égosilla-t-il, tu es un très grave danger pour la révolution ! Je te dénoncerai !*

*Dans le train, je fixe de nouveau, en face de moi, le visage de l'ex-jeune gardien « révolutionnaire », devenu maintenant homme d'affaires. Il a les yeux, encore une fois, cachés derrière ses lunettes sombres.*

*Ne m'a-t-il pas reconnue, ou ne veut-il pas le montrer ?... Une forte impulsion me suggère de lui adresser la parole, de lui rappeler qui il était, puis de lui demander ce que sont devenues ses « certitudes révolutionnaires » et ses ardentes proclamations de « servir le peuple ».*

*Je me ravise, en concluant : les bêtes de proie ne raisonnent pas.*

*Le mystère du caractère de cet homme me fut révélé dans le village, où vint me trouver Yún Bǎo, la jeune fille qui m'avait défendue contre l'outrage du seau d'excrément sur la tête.*

*D'abord, elle m'avoua son parcours. Elle s'était enrôlée comme gardienne avec un sentiment de réel amour pour les paysans pauvres ; elle s'opposait aux mauvais comportements de ses camarades comme elle le pouvait, c'est-à-dire avec d'énormes difficultés, en courant le risque très grave de se voir accusée d'être une « gauchiste ». Refusant sincèrement toute forme d'oppression, elle combattait contre la formation d'une nouvelle classe d'exploiteurs, réfugiée dans les institutions pour les utiliser à leur profit.*

*- Progressivement, me confia-t-elle, à propos de « révolutionnaires », j'ai remarqué combien parmi eux étaient, en réalité, des « Guà yáng tóu, mài gǒu ròu »<sup>3</sup> : ils se proclament au service du peuple, quand, en réalité, ils ne cherchent qu'à servir leur but égoïste individuel, et cela en acquérant un poste important comme dirigeant dans le Parti ou ses organisations de masse.*

*Nous abordâmes le grave problème de la cruauté humaine.*

*- Ce qui m'a intriguée le plus, reconnut-elle, est la bonne conscience totale avec laquelle un être humain peut commettre les pires atrocités contre un autre, pourtant innocent et sans défense, tout en proclamant agir au nom de la justice. J'ai cherché à comprendre ce mystère, sans y parvenir.*

*- Je suis dans la même situation que toi, dis-je.*

*- Il est vrai, cependant, qu'en étudiant attentivement notre histoire, j'ai constaté combien se côtoient une merveilleuse culture avec une horrible barbarie. Notre raffinement s'est manifesté autant dans la beauté que dans la cruauté.*

*- C'est vrai.*

*Yún m'avoua le motif de son retour au village. Elle désirait demander pardon aux paysans, en général, et à moi, en particulier, pour les actes commis contre nous dans le passé.*

*J'objectai :*

*- Mais tu m'avais dit n'avoir été ni l'instigateur ni l'auteur.*

*- Le fait, estima-t-elle, d'avoir appartenu aux gardiens m'avait convaincue d'avoir, d'une certaine manière, avalisé leur comportement. Alors, je croyais vraiment aux mots d'ordre lancés : abolir toute forme d'exploitation par des dominateurs au détriment de serviteurs, pratique de l'égalité et de la solidarité entre toutes et tous ... Comment ne pas vouloir réaliser ces objectifs, même au prix de ma vie ?... Hélas ! J'ai fini par constater qu'on s'était joué de ma bonne foi et de mon idéal. On m'avait manipulée. Avec le temps, j'ai découvert combien cette manipulation fut injuste et*

*3 Expression proverbiale : ils trompent sur la marchandise, en exhibant une tête d'agneau pour vendre de la viande de chien.*



*cruelle pour tellement de personnes sincèrement au service du peuple : vies broyées, études interrompues, carrières brisées, suicides par désespoir, assassinats secrets ou publics... Je me suis reproché d'en avoir été l'involontaire caution. Enfin, j'ai appris que ce phénomène régressif n'est pas propre à la Chine. Tous les pays, sans aucune exception, où une révolution fut déclenchée en faveur du peuple, celle-ci est devenue, après la victoire, un mouvement manipulé par les dirigeants pour se constituer en caste privilégiée ; on comprenait, alors, que durant la révolution, les dirigeants n'avaient fait qu'utiliser le peuple comme masse de manœuvre pour parvenir au pouvoir. Les rares authentiques révolutionnaires, qui dénonçaient ce comportement, étaient liquidés, avec l'infamante et fausse accusation d'être des ennemis du peuple. En réalité, ils dénonçaient simplement l'autoritarisme des dirigeants au détriment du peuple. C'est la fameuse et banale règle du voleur qui crie au voleur. Toute forme de démocratie populaire réelle était vue par les chefs comme criminelle, car elle montrait la nocivité d'un système qui imposait des maîtres à des serviteurs. Seule l'étiquette changeait : le tsar ou l'empereur s'appelait par la suite « camarade président ». L'esprit autoritaire-dominateur est encore, malheureusement, la tendance la plus forte dans l'humanité ; nous ne sommes pas sortis de la préhistoire.*

*J'ai voulu déculpabiliser mon amie :*

*- La jeunesse est une première phase de la vie ; on sait peu de chose sur soi-même et surtout sur le monde. Cette ignorance, aggravée par la naïveté et l'idéalisme, porte à commettre des erreurs, tout en estimant être dans le juste. Cependant, l'essentiel est de se rendre compte le plus tôt possible des illusions et de les corriger, sans oublier, - et c'est important -, qu'elles furent commises sans l'intention de nuire. La seule chose impardonnable est de s'entêter à ne pas admettre d'avoir agi de manière erronée, et, par conséquent, persister dans un comportement négatif. À ce sujet, les personnes les plus dangereuses se trouvent parmi celles qui se distinguent par la prétention de sauver l'humanité. Cette ambition, au lieu de les rendre plus humbles et plus réceptifs aux problèmes, les aveugle, et malheur à qui tente de leur en parler ; il sera impitoyablement éliminé, de la manière la plus brutale.*

*- Ces ambitieux existent tant qu'on ne fait pas le bilan objectif, total et sincère de notre histoire passée. Seulement ainsi, nous comprendrons nos errements. Cacher la vérité d'hier porte à cacher celle d'aujourd'hui. Tôt ou tard, le peuple finira par connaître cette vérité ; alors, à ceux qui l'occultent, il refusera toute légitimité... Partout, dans le monde, après l'écroulement de l'idéal de justice, est revenu le temps des opportunistes ; leur avidité est plus que jamais insatiable. Ils s'agglutinent et se bousculent, comme des vautours autour d'un cadavre. Les gens honnêtes sont méprisés, et les plus courageux à dénoncer cette inadmissible injustice sont écrasés. Mais ils continuent à se battre. Je veux être parmi eux.*

*À ces mots, je ne pus m'empêcher d'enlacer chaleureusement Yún.*

*Elle me révéla, ensuite, le parcours du méchant gardien.*

*Au village, il se plaisait à jouer au tyranneau. Les paysans finirent par le surnommer Hóu Láng : le singe-loup. Le premier terme se référait au fait qu'il singeait le bon comportement de serviteur du peuple, et le second mot soulignait la méchanceté réelle du jeune homme.*

*Très rapidement, les villageois avaient compris ses motifs cachés : satisfaire son penchant primaire, à savoir dominer les autres, pour faire carrière. Ainsi, on remarqua sa férocité en vue d'entrer dans le Parti, et y monter les échelons. De là venaient ses exagérations et extravagances avec lesquelles il se proclamait le plus « révolutionnaire » de tous. De là, aussi, provenaient sa haine et ses actions contre tous ceux en qui il sentait, avec le flair du loup, un réel dévouement aux idéaux de justice dont se réclamait notre révolution.*

*Yún conclut :*

*- J'en suis arrivée à penser que pour haïr les autres, il faut d'abord souffrir d'une haine de soi-même. Et, pour éprouver un tel affreux sentiment, il faut avoir subi de graves blessures d'amour-propre. Ce fut mon cas, et je crois, aussi, pour le méchant gardien... Bien entendu, il s'agit là d'une simple explication, non d'une justification. Avoir subi l'injustice ne justifie en aucune manière de la commettre sur autrui.*

*Yún m'informa de son parcours après avoir quitté le village. Elle enseignait dans une école d'une petite ville. Durant son temps libre, elle œuvrait dans une association. Son but consistait à aider bénévolement les paysans venus pour travailler dans cette agglomération, devenue industrielle ; le travail des champs ne leur permettait plus une vie décente.*

*Ensuite, Yún me raconta l'itinéraire de Hóu Láng, car ils étaient du même village.*

*Quand la réforme du système économique commença, Hóu Láng cessa d'être singe, pour n'être plus que loup.*

*Avec la complicité d'amis, en réalité des complices, insérés dans les institutions, il se lança dans la spéculation immobilière. Il réussit à convaincre des paysans de vendre leur champ, en promettant un bon prix en compensation. Une fois les contrats signés, il fit construire des immeubles d'habitations et des hangars pour des entreprises. Mais il n'honora pas son engagement envers les ex-propriétaires du terrain.*

*Ceux-ci lui rappelèrent sa promesse. En vain. Ils tentèrent, alors, de faire intervenir les autorités. Ils n'eurent pas de réaction de leur part. Ils finirent par former un comité, et allèrent protester devant le siège administratif du Loup, dans la ville toute proche.*

*Au retour dans leur village, le soir, les paysans furent assaillis par des hommes masqués. Ils les rouèrent de coups, en leur déclarant : « Pour vous apprendre à respecter qui est le plus fort ! »*

*Les victimes s'adressèrent de nouveau aux autorités. Sans obtenir de résultat. Un vieux paysan, n'ayant plus de quoi nourrir sa famille, se suicida. D'autres allèrent chercher du travail dans les villes qui avaient installé des usines, réclamant beaucoup de main-d'œuvre non qualifiée.*

*Quand au Loup, il devint rapidement très riche, et ses relations sociales augmentèrent grâce à l'habituelle méthode : la corruption, sinon la violence. Elles permirent au loup de dévorer d'autres victimes, toujours des paysans dont il achetait les terres sans les payer, ou en leur accordant une somme dérisoire par rapport à celle convenue. Et l'argent affluait dans le compte bancaire de l'ex « révolutionnaire ». Le loup devint un requin !*

*Dans le compartiment, les roues du train roulent rapidement.*

*Je fixe le visage du nouveau rapace, caché derrière ses sombres lunettes... Que faire ? Que dire ?... À quoi bon ?... Il n'est que le misérable produit d'un ignoble système.*

*Je me lève avec un calme apparent, prends ma valise et sors du compartiment.*

*Dans un autre, je trouve une place libre, à côté d'un couple d'une cinquantaine d'années : un Occidental et une Chinoise. Ah ! Les coïncidences ! Leur vue me trouble. Je tente de me calmer.*

*Après avoir mis la valise sur le porte-bagages, je m'assois. Discrètement, j'observe le couple. L'homme et la femme, se tenant tendrement par la main, se dévisagent avec affection. Chacun d'eux porte au doigt une petite alliance en or.*

*En face d'eux, deux femmes sont assises ; de temps en temps, elles jettent un regard furtif vers le couple.*

*Le train s'arrête dans une gare.*

*L'épouse chinoise éloigne doucement la main de celle de son mari, puis les deux se lèvent. L'homme prend du porte-bagage deux valises, passe la plus petite à son épouse, se charge de la plus lourde. Le couple nous salue avec politesse d'un mouvement de tête. Moi et l'une des voyageuses y répondons de la même manière ; l'autre femme ne réagit pas. Le couple quitte le compartiment.*

*Le train repart.*

*La femme, qui a ignoré le salut du couple, lance, contrariée :*

*- Quel temps !*

*Son amie, étonnée, la dévisage. La mécontente précise :*

*- Quel mauvais temps !*

*L'autre voyageuse lui indique le ciel bleu à travers la fenêtre :*

*- Mais il est beau, aujourd'hui, le temps.*

*- Ce n'est pas de celui-ci que je parle.*

*- Duquel, alors ?*

- *De ce triste temps où nos femmes préfèrent l'étranger à l'homme du pays.  
Son amie tourne les yeux vers les places laissées vides par le couple.*

- *C'est d'eux que tu parles ?*

- *Oui !... Notre pays était mieux quand il était fermé aux étrangers, affirme la première femme.*

- *D'autres déclarent le contraire.*

- *Qu'est-ce qu'il a de meilleur, l'homme étranger, hein ? ... Je le sais, moi :  
l'argent et le visa pour aller vivre à l'étranger !*

- *C'est possible, admet son amie. Mais il y a aussi autre chose dans la vie.*

- *Quoi ?*

- *Tu ne le sais pas ?! réplique l'autre, d'un ton amusé.*

*Ne comprenant pas l'allusion, l'interlocutrice s'énerve :*

- *Je ne suis pas devin, ni sorcière !... Quoi alors ?*

- *Le cœur !*

- *Ha ! Ha !... ricane l'autre. Déjà, il est impossible entre deux Chinois d'accorder leur cœur. Comment veux-tu que cela soit possible entre un homme et une femme qui parlent des langues différentes et ont des cultures opposées ?... Impossible !*

- *S'ils s'aiment vraiment, leur premier langage est le cœur. Il paraît même que, dans le monde comme en Chine, il y a plus de divorces entre les personnes qui parlent la même langue et ont la même culture, qu'entre les partenaires ayant des langues et des cultures différentes.*

- *Ce sont les étrangers qui diffusent ces sornettes, et les gens de chez nous qui sont aveuglés par eux. Cela n'a jamais fait de bien à la Chine.*

*En remarquant que je l'observe, l'acerbe critique s'adresse à moi, du ton sûr d'obtenir mon appui :*

- *N'est-ce pas vrai ?*

*Je réfléchis.*

- *N'est-ce pas vrai, hein ? insiste la femme.*

- *Selon ma modeste opinion, dis-je, le problème n'est pas qu'un pays soit fermé ou ouvert aux étrangers, mais s'il sait accueillir les aspects bénéfiques et éviter les aspects nocifs venant de la planète dont il fait partie.*

- *Qu'est-ce ça veut dire, ça ? demande la dépitée.*

- *Ce qui différencie d'abord et surtout les êtres humains, ce ne sont pas la langue et la culture, mais la qualité du cœur et de l'esprit.*

*L'acrimonieuse, déçue, fronce les sourcils.*

- *Alors, affirme-t-elle péremptoire, toi aussi tu es victime de la propagande étrangère.*

*Son amie éclate de rire.*

*J'arrive à Guilín. C'est de là que je dois prendre l'avion pour Pékin.*

*Sachant qu'il ne partira que le jour suivant dans l'après-midi, j'en profite pour aller rendre visite à Yuè, mon ancienne amie de la troupe artistique. Elle habite à environ deux heures de bateau, à Yángshuò.*

*Un peu plus tard, je navigue vers la localité.*

*De la balustrade, je contemple le paysage, avec une profonde émotion. Depuis ma condamnation à la déportation dans le village, c'est la première fois que je revoie ces somptueuses montagnes.*

*L'heureuse époque de ma jeunesse me revient.*

*Dans un pays qui fut, pendant des millénaires, la victime des ambitions les plus insensées et des cruautés les plus atroces, mon adolescente était bercée par les merveilleuses espérances suscitées par les promesses généreuses de la révolution. Grandiose était l'enthousiasme pour affronter les immenses difficultés et résoudre les problèmes, en vue de la construction d'une société enfin équitable... Hélas ! Vint le reflux, impitoyable, inexorable.*

*Sur le bateau qui poursuit sa paisible navigation, je murmure à voix basse une chanson douce-amère :*

*Oh, pays de ma naissance,  
Berceau de mes espérances !  
Grandioses les montagnes de tes labeurs,  
Immense le désert de tes malheurs.  
Profondes les gorges de tes douleurs.  
Mais infini ton besoin de bonheur !*

### **En pensant à un prodige, qui n'aurait pas le vertige ?**

13 juin, soir,  
Yángshuò, hôtel.

À l'approche de la localité de Yángshuò, sous un magnifique ciel bleu, se présente un étrange et fascinant paysage : une multitude de petites montagnes en forme de cônes pointus. L'ensemble a quelque chose de tout à fait surnaturel. L'endroit est extraordinairement féerique. Je ne peux m'empêcher de le dire à Měi :

- Incroyable ! Jamais vu ça !
- C'est la partie fabuleuse de la Chine, explique-t-elle.

- J'ai l'impression d'aller chercher une princesse au pays des merveilles !

- Tu peux le dire, confirme-t-elle en plaisantant.

Un air vif caresse mes joues.

- Cette rivière est l'une des plus belles de Chine, dit Měi. Elle te plaît ?

Je secoue la tête en signe d'admiration :

- Tellement que j'ai l'impression de vivre un conte des *Mille et une nuits* !

Měi fixe l'eau du fleuve :

- Peut-être je vais te faire rire, dit-elle, avec ce qui te paraîtra une banalité, mais à la vue de l'eau qui s'écoule, je pense au temps qui passe inexorablement.

Je ne réagis pas. L'endroit m'enchanté trop ! Alors, pas de pensée ; seulement, jouissance !

\*

*À l'arrivée à Yángshuò, les changements constatés me surprennent désagréablement. La ville a développé des activités économiques et touristiques, mais a perdu son aspect original. N'y a-t-il pas moyen d'éviter que le commerce tue l'âme de l'endroit où il s'installe ? Malédiction !*

*Je suggère à Bruno de trouver un logement dans ce qui reste de la partie ancienne.*

*- Évidemment ! affirme-t-il. J'ai horreur du clin-clin pseudo-moderne, encore plus ici, où je désire voir des choses originales, typiques de l'endroit.*

\*

Heureusement que Měi partage mon intérêt pour ce qui est populaire et traditionnel. Elle m'emmène dans ce qui en reste dans la localité. J'admire les ruelles paisibles, les vieilles, pauvres mais accueillantes maisons ; de leurs façades émanent l'histoire ancienne, la vie authentique.

Je remarque quelques hommes et femmes aux vêtements colorés, à l'allure digne, tous plutôt âgés.

- Les gens, ici, semblent calmes, détendus.

- Oh ! Ils l'étaient davantage avant ! précise Měi.

- Comment ça ?

- Tout a trop changé, ici !... Presque toutes les habitations d'antan et leurs habitants ont disparues ; elles sont remplacées par des magasins et des touristes.

Je suis intéressé par deux vieillards. Tout proches l'un de l'autre, ils bavardent calmement, assis sur un banc de bois. Leur attitude laisse deviner leur intime amitié. Leur corps, de petite taille, semble encore en bonne santé. Ils sont habillés de simples veste et pantalon de toile, couleur bleue. L'un porte une casquette et des lunettes de vue ; la tête de l'autre est couverte d'un chapeau, et il tient un court bâton en main.

Impressionnants sont les visages de ces deux hommes, bien avancés dans la vie : peu de rides, et la même expression sereine.

J'aurai aimé les rejoindre, bavarder avec eux et bénéficier de leur secret : celui d'être, à leur âge, si paisibles, si lumineux.

- J'ai la nette sensation, dis-je à Měi, que les gens d'ici, malgré leur pauvreté, ont une belle vision de la vie.

- C'est dommage que tu ne sois pas venu ici il y a vingt ans. Il y avait plus de pauvreté, mais plus de vie à apprécier.

Ma voix intérieure me lance : « Médite, banquier ! Médite ! »

\*

*Je m'efforce de trouver une belle maison traditionnelle, pour y loger et permettre à mon compagnon d'apprécier le charme passé de cette localité. Mais, trop de choses ont disparu, laissant place au « business » comme on se plaît à définir les nouvelles activités.*

*Au cours de la recherche, une image totalement inattendue nous choque.*



*Un homme d'une quarantaine d'années gît par terre, les pieds nus, vêtu d'un vieux pantalon et d'une sorte de chemise. Il s'agit visiblement d'un pauvre. Il dort profondément. Quel malheur l'a jeté sur le pavé ?... Le flot des visiteurs, en majorité des touristes, passent, indifférents à cette misère ; les uns lui concèdent à peine un coup d'œil furtif pour aussitôt se détourner ; d'autres ne semblent pas même remarquer cet être humain, réduit à une loque.*

*Bruno et moi avons de la peine à détacher de lui nos regards.*

*Société qui produit  
cet outrage à la vie,  
qui t'a ainsi réduite  
au point d'être maudite ?*

\*

Auparavant, je trouvais normal, pour ainsi dire, de voir des sans-abris dans les rues. Je passais mon chemin. Mais, cette fois-ci, j'en suis remué. Je suggère à Měi :

- Il faudrait appeler la police ou une ambulance pour l'enlever d'ici, et lui trouver une place plus convenable.

Elle cherche du regard, finissant par remarquer un agent de police. Elle le rejoint et lui parle. Aussitôt, il se dirige vers l'homme endormi et s'en occupe.

Nous dénichons une petite maison qui a gardé les caractéristiques anciennes. Charmante, dans une rue étroite, à l'écart de la partie envahie par les magasins de bibelots et leur foule de touristes.

Une fois installés, nous nous reposons dans une petite cour. Elle est agrémentée de fleurs multicolores et d'un petit bassin d'eau où nagent quelques poissons rouges. Un certain goût de la beauté naturelle règne ici, à commencer par le bois marron clair dont est construite la maison.

Sur une branche d'arbre, un très joli perroquet se dandine, fier des couleurs de ses plumes, une splendide synthèse de rouge, de jaune, de bleu et de vert. « Keurrr !... Keurrr ! » prononce-t-il de temps en temps. J'aimerais bien savoir ce que les sons de ce perroquet signifient.

Me tournant vers Měi, je note un voile de tristesse sur son visage.

- Quelque chose ne va pas ?

Elle hésite un instant, puis avoue :

- Je croyais retrouver la vieille ville et ses habitants. Il en reste très peu et, probablement, il disparaîtra. Dans le reste, comme tu l'as constaté, des étrangers à la ville viennent satisfaire leurs pulsions d'achats, croyant remplir leur vide existentiel... Et les paysans, transformés en marchands, deviennent, comme tous les marchands, cupides et malhonnêtes... Tout cela rend banal, pour ainsi dire, de voir un homme gisant par terre, dans l'indifférence des gens. Jamais, je n'aurais imaginé voir ça.

Je contemple Měi en réfléchissant. Moi, aussi, je suis un marchand d'argent. Et, vue la mondialisation en cours, je suis en partie responsable de l'homme gisant sur le pavé, de l'indifférence des gens, et de la mélancolie de Měi.

Une belle musique parvient à nos oreilles. Elle me donne l'envie de fournir un moment de détente à Měi ainsi qu'à moi.

- Si on allait voir ?

- D'accord.

Nous sortons.



Nous arrivons sur une petite place. Une quinzaine d'hommes et de femmes, en habits traditionnels, de couleurs vives, exécutent une danse locale, en un large cercle. Les mouvements sont jolis, faciles à exécuter, sans effort particulier.

La plupart des danseurs et danseuses dépassent la soixantaine d'années. Leurs corps robustes, leurs mains grosses et calleuses, ainsi que leur visage, d'une peau rendue foncée par le soleil, prouvent leur qualité de paysans. Quelques vieilles femmes, dont la beauté n'a pas disparu avec le temps, manifestent une certaine élégance ; leur tête est couverte de charmants chapeaux de paille, munis de fleurs d'agréables couleurs.

Deux jeunes filles, des touristes vus leurs habits, se mettent dans le groupe et dansent avec les autres, en essayant d'imiter leurs mouvements.

Ah ! Huā ! Huā ! Pourquoi n'es-tu pas ici ?

\*

*J'ai la chance de trouver Yuè. Comme elle a changé ! Les épreuves de l'existence ont marqué son visage et son corps.*

*D'abord, elle me parle de sa vie privée. Elle s'était mariée, eut une fille, actuellement enseignante à Shanghai. Par contre, après une dizaine d'années de vie commune, son mari la quitta pour une femme plus jeune. Depuis, elle vit seule, en donnant des cours de danse à de jeunes enfants.*

*- Et comment c'est, ici ?*

*- Oh !... Depuis l'apparition et le développement du tourisme, l'argent salit tout.*

*Nous évoquons un autre argument. Elle me raconte :*

*- Après ton bannissement dans le sud, je fus accusée de ne pas avoir communiqué aux autorités ce que tu me confiais. On me licencia de la compagnie. Pour survivre, je suis allée à la campagne ; je collaborais avec des paysans dans leur travail. J'ai souffert la faim et l'humidité excessive. J'en suis tombée malade, sans pouvoir me soigner. Depuis, je souffre d'asthme.*

*La petite bibliothèque de Yuè, chargée de livres, attire mon attention. Je remarque un cadre. Il contient une jolie calligraphie, sur un rouleau ouvert de bambou : « Quand le ciel veut sauver un homme, il lui envoie l'amour. » Lǎo zǐ.*

*Contente, je détourne les yeux vers mon amie :*

*- Là, je te reconnais, tu n'as pas changé.*

*Les yeux de Yuè montrent une fugitive lueur de mélancolie.*

*- Faut-il, demande-t-elle, et peut-on satisfaire tous nos désirs afin d'être heureux ?*

*Ah ! La question des questions !... Après réflexion, je réplique :*

*- Le problème est que que certains désirs, même quand on veut les ignorer, ne cessent pas de vivre. Ils nous enlèvent une partie quand pas toute notre énergie. En outre, ces désirs peuvent mener jusqu'à être assassiné par d'autres ou à se suicider.*

*Mon amie m'observe longuement, puis réplique :*

*- Contre la bise furieuse, la fleur la plus vigoureuse peut-elle résister ?*

*Yuè est brutalement secouée par une toux rauque ; elle dure longtemps.*

*- Qu'as-tu ? Tu es malade ?*

*- Oui, confirme-t-elle.*

*- Et c'est quoi ?*

*La toux la reprend. Je m'inquiète.*

*- C'est quoi, Yuè ? dis-le moi, s'il te plaît.*

*- En fait, je l'ignore.*

*- Tu es allée consulter un médecin ?*

*- Je préfère attendre un peu ; j'espère qu'il s'agit uniquement d'un mauvais coup de froid.*

*- Je t'en prie, si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à me le dire. Tu le sais : je ne dispose pas de beaucoup de moyens, mais tout ce que je pourrai faire, je l'accomplirai avec plaisir.*

*- Je te remercie infiniment, mais ne t'inquiète pas. J'ai la chance d'avoir une fille généreuse.*

*Après avoir quitté cette chère et précieuse amie, mon appréhension pour elle demeure. Son travail d'enseignante de danse lui procure certainement juste de quoi subvenir à ses besoins élémentaires. Mais les problèmes de santé exigent, aujourd'hui, beaucoup d'argent. Pour les personnes au gain financier limité, c'est une tragédie, comme dans mon village. Je crains fortement que ce soit le cas pour Yuè. Sa fille peut-elle vraiment l'aider de manière efficace ?*

*Je pense à l'époque passée. Alors, le problème de maladie n'avait pas cette acuité, les soins ne nécessitaient pas des sommes au-delà des possibilités des plus pauvres. Décidément ! Soit manque la liberté, soit manque l'argent !*

*En retournant dans ma petite chambre d'auberge, de ma fenêtre ouverte, j'entends une belle musique provenant d'une place. Je devine que des paysans dansent : c'est leur genre de mélodie.*

*Et si j'y vais pour me relaxer un peu ? Cela me ferait du bien.*

\*

*Parmi les danseurs, je remarque deux hommes. Ils ont l'air d'avoir dépassé les quatre-vingt ans. L'un près de l'autre, ils dansent avec des mouvements plus lents.*

*- Ce sont des gens d'ici, explique Měi. Mais, comme tu le vois, tous sont des adultes, et bien avancés en âge.*

*Elle ajoute avec dépit :*

- Mais pas de jeunes. Trop occidentalisés, ils dédaignent ce genre d'activités.

\*

*La charmante musique de la place continue à me bercer, à me donner envie d'aller voir, malgré la fatigue du voyage.*

*Je sors.*

*En arrivant sur la place, je suis envahie de joie à la vue des paysans dansant en cercle. Oui ! Ils ont bien raison de vivre ces moments de plaisir, pour atténuer la dureté de leur vie.*

*Moi, aussi, durant l'époque des cruelles sévices puis de l'exil, ma défense contre le désespoir, c'était le chant. Et il reste mon recours contre tout malheur.*

\*

Sur la place, d'autres personnes arrivent ; elles s'arrêtent pour admirer les danseurs.

Après quelques minutes, je note des signes de lassitude chez Měi ; elle réprime plusieurs bâillements. Il est vrai que nous sommes sur cette place depuis plus d'une heure. Je propose donc à ma compagne de quitter la place.

\*

*En retournant à l'hôtel, dans le hall, nous regardons à la télévision le programme de recherche des personnes disparues. Nous apprenons avoir manqué une transmission spéciale. Vue son importance, elle est reproposée.*

*La présentatrice fait entendre l'appel de la femme, daté du 9 juin passé ; elle affirmait que Huā devrait être dans le jardin de l'Harmonie Préservée, à Pékin, le 14 ou le 15 de ce mois.*

*Nous réalisons que nous n'avons pas vu la transmission précédente ; nous étions déjà dans l'avion, en voyage vers le sud.*

*Après cette dernière information, Bruno et moi restons complètement décontenancés, désemparés.*

*- Que faire maintenant ? s'écrit Bruno. Doit-on retourner à Pékin ?*

*Je tente de maintenir ma clairvoyance. Je réfléchis à toute vitesse et le mieux possible. Je réponds :*

*- Nous sommes proches du village où Huā vivrait. Nous avons un peu de temps à notre disposition. Allons donc, d'abord, vérifier si Huā se trouve effectivement dans ce village. Et si elle n'y est pas, nous retournerons à Pékin.*

\*

*Cela m'a fait beaucoup de bien d'avoir été sur la place, voir les gens danser et sourire. Au retour, ma petite chambre d'auberge me semble moins triste.*

*Toutefois, ma tête est trop prise par le reste du voyage vers Pékin. Il faut, pourtant, que je me repose. Le plus difficile m'attend.*

\*

Malgré la fatigue, je ne parviens pas à dormir. Une bizarre pensée surgit en moi : « Et si tout cela n'est qu'un long rêve, et que je me réveillerai dans mon horrible bureau ? »

Déjà, sur la place, une frayeur m'avait saisi. En voyant les gens danser, j'eus une étrange sensation. Pendant un moment, je ne fus plus certain à propos de ce que je voyais : était-ce un rêve ou la réalité ?... J'ai dû lutter pour raisonner.

À présent, je tente de me calmer, en considérant la situation avec humour : « Allons, dors, cher petit de ta maman adorée !... Si ce que tu vis n'est qu'un long rêve, eh bien qu'il soit le plus beau et qu'il dure le plus longtemps possible ! »

## **L'herbe évolue et se transforme ; de l'agneau, l'humain prend la forme**

15 juin, soir,  
Guilín, hôtel Youhao (Amicalement).

Compte-rendu du quatorze au quinze juin.

Le matin du 14, dans la voiture louée, conduite par moi, nous voyageons vers la localité où Huā vivrait.

Sur la route, Měi m'invite à nous arrêter dans la maison de sa famille ; elle habite sur le parcours. Je continue à conduire sans réagir. Měi en est embarrassée. Aïe ! J'ai commis une bêtise. Réparation ! Je demande, gêné :

- Mon silence t'a blessée ?

Elle demeure immobile, distante. Aïe ! Aïe !... Je hasarde avec délicatesse :

- Je pense que oui. Alors, je te prie de me pardonner. S'il te plaît, dis-moi en quoi j'ai été...

Je cherche à bien choisir le mot :

- ... inattentif.

Měi surmonte un peu son malaise, et m'explique, en évitant d'y mettre le moindre signe de reproche :

- Je comprends ton empressement pour retrouver Huā. Mais, si je t'ai invité dans ma famille, c'est juste pour le temps de manger quelque chose en compagnie de mes parents.

- Excuse-moi, dis-je, très désolé. Je voulais uniquement ne pas déranger ta famille. Recevoir un étranger, cela les obligerait à troubler leur vie ordinaire.

- Chez nous, on est toujours heureux d'inviter des amis à la table. Nous y resterons rien que le temps nécessaire pour manger avec eux.

- Alors, allons-y !

Měi téléphone à sa mère. La conversation finie, j'interviens, pour mettre tout à fait à l'aise ma compagne :

- Tu m'as appris à dire « Merci » en chinois : « *xiè xie* ». Maintenant, apprends-moi un autre mot, ainsi je donnerai une bonne impression à ta famille.

Měi se détend :

- Il suffit de dire « *nihǎo* ». Tu sais déjà que ce mot signifie *Bonjour*.

Je répète le mot.

- Je le dis bien ?

- Parfait !

- À propos, comment s'écrit en chinois le nom de Huā ?... Quel idiot ! Je n'y ai pas songé auparavant.

- Maintenant, tu veux apprendre le chinois ?! rétorque Měi, égayée.

- Pourquoi pas ?

Elle extrait de son sac un petit carnet, dessine sur une page un caractère chinois et me le montre : 花.

- Ah !... Il signifie quelque chose ?

- « Fleur ». Mais ce nom est composé de deux éléments : en haut le caractère signifie l'herbe, et en bas le sens est... Devine !

J'essaie un bref instant.

- Désolé, je ne n'y parviens pas.

- *Transformer* !

- Transformer ?!

- Oui. Le nom Huā, écrit en chinois, c'est de l'*herbe* qui se *transforme*. Et la combinaison des deux signes dans un seul caractère signifie *dépenser*.

L'explication me laisse songeur.

L'ex-épouse me revient en mémoire. Quand je l'avais connue, elle m'a semblé une bonne herbe ; mais, assez vite, elle se transforma en ce qu'elle était réellement : une

mauvaise. Et... Huā, l'excellente herbe que j'ai entrevue, quelle *transformation* a-t-elle connue ? Et quelle *dépense* a-t-elle fournie ?

J'écarte ces interrogations pour lesquelles je ne dispose pas de réponse, tout en l'espérant positive.

- Donne-moi la feuille, s'il te plaît, dis-je à Měi.

Elle la détache et me l'offre. Je la plie avec soin, puis la glisse dans ma poche.

- Et ton nom, à toi, que signifie-t-il ?

Elle éclate d'un petit rire.

- Tu veux vraiment le savoir ?

- Tu as excité ma curiosité.

- Cela m'embarrasse de te le dire.

- Ah, ah ! Pourquoi ?

- J'aurai l'air de me vanter.

- C'est toi qui a choisi ton nom ?

- Non, mes parents.

- Donc, ce sont eux les responsables. Alors, dis-le moi.

Je remarque une furtive rougeur sur le visage de Měi, et ses yeux brillent davantage. Elle en devient plus charmante.

- Le caractère de mon nom est composé de deux autres signes. En haut, c'est l'agneau, et en bas, un être humain ; l'ensemble est donc « agneau-être humain », d'où le sens : doux et beau comme un agneau, autrement dit : *digne d'éloges*.

- Ah ! Ah !... Eh bien, tes parents t'ont donné le nom que tu mérites !

Ses joues deviennent plus rouges, ses paupières battent plus rapidement. Elle se détourne et regarde la route devant elle. Je veux la détendre :

- Et ça s'écrit comment, ton nom ?

Sur une autre page du carnet, elle dessine tout en expliquant, d'abord un premier caractère 羊 :

- C'est l'agneau, avec deux cornes.

Puis, un second 大 :

- C'est un être humain tenant les bras et les jambes écartés.

Enfin 美 :

- Et voici le nom composé.

Je regarde le caractère.

- C'est, dis-je, un très beau dessin, et riche de sens !... Tu me fais découvrir une autre planète !... Maintenant, une dernière requête... Je voudrais entendre de ta part une chanson chinoise.

*Un brusque feu m'envahit ! Quelle confusion en moi !... Pour m'éviter une épreuve si embarrassante, j'affirme :*

*- Je ne suis pas chanteuse.*

*- Je le sais, mais tu as une belle voix.*

*Il m'encourage avec chaleur d'un ton plaisantin :*

*- Ce sera ta contribution à l'échange culturel entre les peuples !*

\*

Elle rit, mais sans plus. Cependant, je tiens à l'entendre chanter. Un bel argument me vient ; je le présente sous forme de taquinerie, mais d'un ton convaincu :

- Si tu ne chantes pas, j'arrête la voiture, je m'agenouille à tes pieds et je reste dans cette position jusqu'à entendre ta voix !

Nouveau rire de Měi, légèrement nerveux. Sa main droite cache, par pudeur, la bouche ouverte.

J'attends... Je diminue la vitesse du véhicule... Encore un peu plus... Je ralentis davantage...

Le miracle se produit. Les yeux fixés sur la route, Měi fait entendre sa voix, basse et douce, un peu tremblante.

\*

*Oh, Měi !... Oh, Měi !... Pour la première fois, je chante pour un homme !...*

*Heureusement qu'il ne comprend pas les paroles. Sinon, je n'aurais pas osé. Oh ! Certainement, il devine qu'il s'agit d'une chanson d'amour.*

\*

Troublé au plus profond de moi-même, j'écoute Měi chanter. J'ignore le sens des paroles, mais elles sont très mélodieuses, caressantes. Elles me suggèrent l'écoulement paisible de l'eau d'une petite rivière, accompagné de gazouillis d'oiseaux.

La voix de Měi tremblote de temps en temps.

Quand elle cesse de chanter, elle garde le visage face à la route, en restant immobile.

Je hasarde :

- C'est une chanson d'amour, n'est-ce pas ?

Elle secoue la tête affirmativement.

\*

*J'espère qu'il ne me demandera pas la traduction de ce que j'ai chanté.*

\*

J'ose, en atténuant ma requête par un ton badin :  
- Puis-je connaître le contenu de ce que tu as chanté ?

\*

*Que répondre ?... Heureusement, il s'agit de métaphores. Je maîtrise un peu mon trouble et je satisfais la curiosité de mon compagnon :*

*- Il s'agit d'une fleur. Elle vient à peine de sortir de terre, à l'aube. Elle demande au ciel de rester sans nuages afin qu'elle reçoive la lumière du soleil ; puis, l'obscurité venue, elle sollicite la nuit de ne pas être trop froide, pour ne pas y succomber. La fleur désire exister juste le temps de recevoir la visite de l'abeille qui en prendra le nectar. Alors, sa mission accomplie, elle quittera sereinement la vie.*

\*

Décidément, j'ai tellement de choses à apprendre.

\*

*Heureusement, il ne m'a pas demandé qui est l'auteur de la chanson. Après le divorce avec mon mari, je l'ai composée personnellement, en imitant un style ancien.*

## **Souhaiter cent années heureuses, quelle espérance généreuse !**

La voiture s'arrête près d'une modeste maison de campagne, entourée de magnifiques champs de tournesols. Le soleil intensifie l'éclat de leurs couleurs.

Nous sommes très chaleureusement accueillis par les parents et grands-parents de Mëi. Les habits indiquent des paysans modestes. Leur peau est tannée par le soleil,



les visages sont plutôt lisses, à l'exception de la grand-mère dont les rides sont marquées.

Je suis frappé par le tendre sourire et les yeux très lumineux du grand-père, aux cheveux blancs comme neige. Bonhomme maigre et petit, il s'appuie sur un bâton.

Je salue les parents de Měi avec plaisir et prononce à ma manière :

- *Nihǎo !*

Les membres de la famille, charmés, répliquent en chœur par le même mot. Le grand-père ajoute, avec un geste de bienvenue :

- *Huānyíng !... Huānyíng !*

- Qu'est-ce qu'il a dit ?

- *Bienvenu ! Bienvenu !* traduit Měi.

J'incline la tête légèrement et répond avec respect au vieillard :

- *Xiè xie !*

Tous les autres sourient en signe d'appréciation.

Le père de Měi invite de la main sa fille et moi à le suivre ; tous, nous nous dirigeons vers l'entrée de la maison. Měi remarque mes yeux fixés sur le boitillement de son grand-père.

- C'est, dit-elle, le souvenir qu'il a gardé de la « *Longue Marche* ». Il eut un pied gelé durant le passage d'un col neigeux

- C'est quoi la « *Longue Marche* » ?

- Tu ne le sais pas ? s'étonne Měi.

- Excuse mon ignorance. À l'école puis à l'université, on ne m'a presque rien enseigné sur la Chine et son histoire. Par la suite, je ne me suis intéressé qu'à sa situation financière. Quant au reste, mes informations se limitent aux masse-médias dont on connaît les limites, les préjugés et l'aspect propagandiste.

- Je t'expliquerai après, promet-elle.

Les membres de la famille, Měi et moi entrons dans une cour de ferme, agrémentée d'un grand potager. Des poules courent çà et là en caquetant, suivies par des poussins ; ils mêlent leurs piailllements à ceux de quelques oies secouant leurs ailes. Je savoure le calme, la lumière et le parfum de la campagne. Il y a tellement longtemps que je n'ai pas éprouvé ce genre de sensations.

- Cela doit être bon de vivre ici, dis-je à Měi.

- À une exception, objecte-t-elle : les gens qui, malgré un dur travail, manquent d'argent pour se nourrir, soigner leurs maladies ou faire étudier leurs enfants dans de bonnes écoles. Dans leur jeunesse, mes grands-parents en ont pâti.

Juste observation. J'en fais pénitence à ma compagne :

- J'ai encore le défaut, en contemplant ce qui est beau, d'oublier ceux qui n'ont pas le moyen d'en jouir. Merci de me le rappeler.

\*

*Qui n'a pas connu le froid et la faim, comment peut-il être sensible à ceux qui en ont souffert, à moins de disposer d'une sensibilité particulière ?*

*Je suis contente d'offrir à Bruno l'occasion de s'ouvrir à un monde qu'il n'a pas fréquenté. Je vois avec plaisir qu'il y prête attention. Et moi, à travers lui, je connais mieux les Occidentaux, tout au moins lui.*

\*

- Tu vois cet arbre-là ? dit Měi en l'indiquant.

Je le regarde. Environ douze mètres de haut ; pourtant, le tronc est mince par rapport à ce qu'il porte : de très longues branches munies de larges feuilles vertes.

- Jamais vu. Il est magnifique !

- C'est, m'explique-t-elle, le plus bel arbre de Chine. On l'appelle l'arbre parasol. Son bois a une propriété acoustique telle qu'on en fait plusieurs instruments de musique, comme le *gǔqín* et le *gǔzhēng*, ces cithares chinoises que tu as vues dans le magasin de Pékin.

La vue de l'arbre l'attendrit fortement.

- Dans mon enfance, confie-t-elle, j'ai toujours été heureuse de contempler cet arbre. Il consolait mes moments de tristesse. Et j'aime aussi les fleurs qui l'entourent.

En effet, l'arbre en est embelli, ainsi que d'arbustes et de bambous. En consultant un site sur mon ordinateur, j'ai appris qu'il s'agit d'un hibiscus aux pétales ondulés d'un rouge vif.

- J'aime aussi les bambous ! ajoute Měi. Quand je vivais ici, je les ai vus se courber et se plier par le vent très fort, presque jusqu'au sol, mais très rarement ils se cassaient, à cause de la souplesse de leur tronc. J'en ai tiré une très précieuse leçon de vie.

La mère de Měi nous invite à entrer dans la maison.

Avec le reste de la famille, nous pénétrons dans une salle. Murs blancs et quasi nus. Sur l'un d'eux, est accroché un petit cadre où est représentée une fleur. Ameublement rustique, essentiel. Une superbe lumière baigne la chambre à travers une vitre ; de là, on admire un large espace de champs cultivés et d'arbres feuillus.

- C'est ici que tu es née ?

- Oui, répond Měi contente.

- Tu as eu bien de la chance.

- Je le sais. Et toi ?

- Moi, je suis né dans une petite ville, sur une belle plaine. J'y ai vécu une première partie d'enfance heureuse, près d'un immense parc public ; il semblait une forêt. J'y

allais souvent m'amuser, jouissant de plaisirs infinis. Malheureusement, mon père a changé de travail, et nous avons déménagé dans la capitale. Depuis lors, finis les espaces ouverts, l'air frais, les chants d'oiseaux, les ruisseaux où se baigner, les arbres pour cueillir les fruits et les savourer, finis l'herbe où s'étendre, le ciel à admirer, le plaisir de voir passer les nuages, finies les nuits à contempler les étoiles aux lueurs dansantes, en jouissant de la musique du silence.

- Tu es poète ? demande Měi, admirative.

- J'aurais bien voulu l'être, mais je ne suis qu'un être humain ordinaire.

- Qu'est-ce cela veut dire ?

- Gaspiller sa vie dans un édifice huit heures par jour, puis, le reste du temps, se réfugier dans un immeuble où les gens s'agglutinent dans des cages surchargées d'objets inutiles. De jour, la vue est frustrée par des murs ou des fenêtres aux rideaux fermés, et les poumons sont empoisonnés par la puanteur des gaz de voitures. De nuit, les yeux s'hypnotisent en fixant le tremblement hystérique des lueurs blafardes d'un téléviseur. Avant de dormir, il faut clore les fenêtres, pour ne pas entendre le fastidieux bruit continu de la circulation des automobiles. De jour comme de nuit, se démener dans un immense garage, appelé ville, assommé par les ronronnements agaçants et ininterrompus de moteurs de véhicules, entrecoupés par les hurlements de sirènes de la police ou d'ambulances. C'est cela, aujourd'hui, la vie d'un être humain ordinaire. On appelle ça « civilisation ». Et le secret de son existence ?... L'attrait de l'argent, source de gloire.

- C'est, actuellement et malheureusement, le cas, aussi, des grandes villes en Chine ; ici, on l'appelle « progrès », « développement ».

Le petit cadre accroché au mur réveille ma curiosité. Le peintre a dessiné, d'une manière schématique mais très élégante, une tige droite, avec des minces feuilles vertes et deux fleurs aux pétales blanches à l'intérieur, un peu violettes à l'extérieur, d'où surgissent de petites graines rouges.

- Je ne connais rien aux fleurs. Qu'est-ce que c'est ?

Měi tourne les yeux vers la même direction.

- Une fleur du type *lilium japonicum*. On l'appelle en chinois « bǎi nián hé hǎo », ce qui signifie « Cent années heureuses », sous-entendu « vécues ensemble ». La fleur symbolise le souvenir et la fidélité dans le couple.

Touché par l'explication, j'observe plus attentivement la fleur. Les autres membres de la famille s'en rendent compte, et sourient avec attendrissement. Měi m'invite à m'asseoir.

Je m'installe devant une table de bois, ronde, entourée de chaises également en bois. Elle est chargée de nombreux plats remplis d'aliments : légumes de différents types et couleurs, viande, œufs, soupe, riz, des bouteilles d'eau.

Je suis embarrassé d'avoir causé une telle dépense d'argent, surtout à des gens de condition visiblement modeste. Mais il serait malpoli de le déclarer. Je me contente d'avouer à Měi :

- Je te prie de remercier tes parents de ce très généreux accueil ; mais je ne pourrai jamais manger tout ce qu'ils ont préparé.

- C'est leur plaisir de t'accueillir ainsi, me rassure-t-elle. Il suffit que tu manges selon ton plaisir.

Mes yeux fixent les deux baguettes, puis se tournent interrogatifs vers Měi. Elle explique :

- Des différents plats, tu choisis ce que tu veux et, ensuite, tu le manges directement ou, si tu préfères, tu le mets d'abord dans ton assiette, puis tu le manges.

Me voyant perplexe, elle ajoute :

- Allez, je t'aide. Dis-moi ce que tu veux.

Je lui indique des aliments. Elle les prend avec ses baguettes successivement, puis les pose dans mon assiette.

Les autres convives commencent à manger. J'utilise avec précaution les baguettes pour prendre des légumes et les porter à ma bouche. Heureusement, depuis mon arrivée en Chine, le soir, plusieurs fois je m'étais entraîné au maniement de ces deux morceaux de bois. À présent, j'y arrive assez bien, en faisant bien attention.

Pendant le déjeuner, Měi et sa famille bavardent avec une vive affection.

J'observe discrètement les mains de mes hôtes. Elles témoignent le pénible labeur manuel : calleuses, doigts grossis par les instruments de travail. Et dire que, dans les villes du monde entier, on insulte les gens en les traitant de paysans !

Une honte m'envahit. J'ai passé toute ma vie en oubliant qui et comment produisait la nourriture. Je ne me souciais que de la qualité des produits et de leur prix, mécontent de voir ces derniers augmenter.

À ceux qui me fournissaient la nourriture, je n'accordais aucune attention, encore moins j'imaginai leurs visages, leurs mains, leur vie.

Les voici maintenant devant moi.

Ma méditation est interrompue par un rire de Měi, suivi par celui des membres de sa famille.

- Quel dommage, dis-je, de ne pas comprendre votre langue. De quoi riez-vous ?

- Ils disent, relate Měi, que tu serais un bon mari pour moi.

\*

*En riant, je sentis une vive déchirure. Un bon mari, c'est ce que j'ai toujours souhaité ardemment. Hélas ! Jusqu'à présent, le destin n'est pas consentant. Quarante deux années, désormais, sont passées. Puis-je encore espérer ?*

\*

À mon tour de rire à propos de « bon mari ». Puis :

- Dis-leur que je les félicite d'avoir une fille comme toi.

Elle traduit à ses parents. Touchés par le compliment, ils me remercient d'un signe de tête. Je note le regard discret mais perçant du grand-père ; il me fixe avec un sourire bienveillant. Peut-être veut-il connaître, sans oser le demander, quel genre de relation existe entre sa petite-fille et moi. Je le contemple un instant, en me posant probablement les mêmes questions que lui à mon sujet : Quelle a été la vie de cet homme ? quelles ont été ses peines et ses joies ? Quels sont ses désirs les plus chers ? ... Une vive curiosité me pousse à le savoir. Mais comment formuler ma demande sans paraître indiscret ?... Je finis par trouver une solution. Je m'adresse à Měi :

- Je voudrais savoir quelque chose sur la « *Longue Marche* » à laquelle a participé ton grand-père.

Elle explicite mon désir au vieux paysan. Il a l'air un peu surpris, puis content de mon intérêt. Il réfléchit un moment.

### **« Bonne chance ! » est l'expression pour une vie d'abnégation**

- La Marche de « dix mille li », commence le grand-père, d'un ton modeste et nostalgique...

Au fur et à mesure, Měi me traduit le récit.

- Elle eut lieu, poursuit-il, pendant la guerre civile. Ce fut une retraite stratégique de notre Armée rouge, pour éviter d'être anéantie par l'armée nationaliste.

Notant mon regard interrogateur, Měi m'explique :

- L'Armée rouge était celle du parti communiste, qui représentait les paysans pauvres et les ouvriers, et celle nationaliste défendait les intérêts des capitalistes et des féodaux chinois.

Puis, elle fait signe au grand-père de continuer.

- Le périple, dit-il, dura plus d'une année ; il commença le quinze octobre 1934 pour finir une année après, le dix-neuf du même mois. Ce fut une campagne militaire désespérée, sans certitude de victoire... Nous étions poursuivis et harcelés par l'armée nationaliste, nettement plus forte en hommes et en moyens matériels, attaqués par des seigneurs de guerre provinciaux, agressés en embuscades par des bandes armées

locales dans les régions de minorités ethniques. Dans ces conditions très dangereuses, nous avons parcouru à pied environ douze mille kilomètres, traversé onze provinces, marché sur des terrains souvent difficiles, escaladé de multiples hautes montagnes aux pics enneigés, traversé des fleuves très larges et souvent glacés, parfois sous le feu ennemi, affronté des combats toujours coûteux en morts et en blessés.

Le grand-père s'interrompt un instant, puis continue :

- Malgré toutes ces difficultés, ou à cause d'elles, il y eut parfois entre nous des conflits, parfois graves et douloureux, concernant les tactiques à adopter. Depuis le début et tout le long de l'expédition, la première action des dirigeants fut d'assurer le moral des troupes. Un discours est resté gravé dans ma mémoire. « Nous voulons, déclara notre responsable, que notre peuple, finalement, marche dignement. Pour concrétiser ce but, nous devons nous battre, consentir tous les sacrifices et gagner !... Afin que parmi nous il n'y ait plus ni supérieur ni inférieur, ni exploiteur ni exploité, ni dominateur ni dominé, mais uniquement des citoyens libres, égaux et solidaires !... Et que ce soit également ainsi pour nos enfants, nos petits-enfants et les futures générations... À nous revient l'honneur de donner à notre peuple ce qu'il désire depuis des millénaires : la justice, l'égalité et la fraternité ! »... Pour chaque combattant, ces paroles ranimaient confiance et courage, elles devinrent notre première arme, la plus précieuse. L'idéal commandait au fusil. Et cet idéal était symbolisé par une étoile rouge sur nos casquettes.

Le narrateur se tait, ses yeux semblent aller au temps évoqué. Probablement, des souvenirs lui reviennent.

Il reprend :

- À la fin de notre retraite, environ quatre-vingt mille camarades avaient péri ; à survivre, nous étions seulement entre vingt et trente mille. Les décès furent causés non seulement par les batailles, mais également par les intempéries, le froid, le manque de nourriture, quelquefois d'eau, la faiblesse physique, les maladies, le désespoir. Cependant, ce qui était d'abord une défaite fut transformée en une victoire. Elle devint la plus grandiose épopée et le symbole le plus éclatant de notre histoire.

Le visage du narrateur prend une expression profondément méditative :

- Encore aujourd'hui, dit-il, j'essaie de comprendre comment nous avons trouvé la force physique et l'énergie morale pour marcher jour et nuit, combattre presque quotidiennement contre un ennemi supérieur en hommes et en armes, gravir de hautes montagnes couvertes de neige, traverser des fleuves aux eaux glacées, parfois sous le feu des mitrailleuses ennemies ou les bombes de leurs avions, voir mourir tant de camarades, et, pourtant, finalement, en sortir victorieux.

Le vieux paysan se tait. Ce qui m'émerveille n'est pas uniquement son récit, mais, également, le ton pour le narrer : sobre, sans la moindre emphase. Et j'ai honte, très

honte d'ignorer cette histoire. Comme si ce peuple chinois, par rapport à nous, Occidentaux, vit dans une autre planète, à nous inconnue.

Après sa chronique, le grand-père reste plongé dans ce qu'il a évoqué. Měi le regarde avec des yeux brillant de fierté. Je m'adresse à elle :

- S'il te plaît, demande-lui quel est le souvenir le plus intense qu'il a gardé de cette marche.

Elle formule mon vœu à son grand-père. Il plisse les légères rides du front, ses yeux deviennent plus vifs, il pense un long moment, semble chercher dans ses souvenirs, puis déclare :

- Ce fut la traversée d'un col situé à plus de trois mille mètres d'altitude. La neige arrivait au-dessus des genoux, la température était au-dessous de vingt degrés, le vent glacial pénétrait nos vêtements et congelait notre corps jusqu'aux os. L'épuisement physique nous écrasait. Tenir le fusil me semblait porter le poids d'un cheval ; mettre un pied devant l'autre pour marcher coûtait une immense douleur et produisait souvent des crampes ; respirer l'air glaçait affreusement les poumons ; tout le corps n'était que souffrance, et l'esprit également.

Un court instant de silence, puis :

- Je ne savais pas, je ne comprenais pas comment chacun de nous pouvait endurer tous ces tourments. Il me semblait que mon corps était détaché de moi, qu'il allait tout seul, en titubant, pour son compte, et qu'il finirait, d'un moment à l'autre, par tomber sur la neige, et y rester définitivement... Tout-à-coup, je ne sentis plus mon pied gauche. Je succombais sur la neige, totalement engourdi. Je ne parvins plus à me relever. Je désirai, alors, mourir tout de suite, pour ne plus souffrir. Je restais assis attendant la mort, en regardant les flocons de neige, gros comme des sauterelles, s'abattre sur moi, pour m'ensevelir... J'étais honteux de n'avoir plus de force, d'abandonner mes compagnons, de ne plus revoir ma famille... J'ai essayé de me justifier un peu, de me résigner. Je me suis dit : « Oh ! Tellement de camarades sont morts, d'une manière ou d'une autre ; pourquoi pas moi aussi ?... L'important est que les survivants continuent leur marche jusqu'à la victoire. Nous, nous sommes les graines qui l'ontensemencée et contribué à sa fleuraison. »

Il cesse de parler et contemple son épouse ainsi que Měi avec une tendresse profonde. L'ancien combattant poursuit :

- Soudain, je sentis quelque chose. Deux bras avaient saisis mon thorax et tentaient de me soulever. C'était un camarade qui voulait m'aider. Ne pouvant plus parler, je secouais la tête négativement pour lui signifier de me laisser ; je savais qu'il avait besoin du peu d'énergie qui lui restait pour continuer à marcher. Mais il persista à vouloir me soulever. Nos yeux se rencontrèrent ; nous essayâmes de nous regarder à travers les flocons de neige qui cinglaient nos visages et brouillaient notre vision. La main du camarade me secoua pour me signifier de me lever... Une deuxième fois,

d'un mouvement de tête, je refusai. Puis j'ai indiqué mon pied gauche. Le compagnon se pencha et l'examina ; il comprit. Mon pied était complètement noir, mort, gelé. Alors, mon camarade déchira une partie du bas de sa veste, déjà en lambeaux, et m'en banda le pied. Ensuite, il se releva, saisit mon épaule et me souleva. Ce fut uniquement pour lui épargner de perdre davantage la force qui lui restait, que je faisais appel à ce que je conservais comme volonté ; serrant fortement les dents à les briser, affrontant les douleurs qui me déchiraient partout, je parvins à me relever... Mon sauveur me tendit mon fusil ; je le pris avec difficulté. Mon camarade passa mon bras gauche sur son épaule, et de sa main gauche il tint la mienne afin que je ne tombe pas. Alors, ainsi soutenu par lui, j'ai continué à marcher, en m'appuyant sur mon arme pour poser le moins possible sur la neige le pied devenu inutile... Ce camarade, je ne le connaissais pas, c'était la première fois que je le voyais ; il faisait partie d'une autre compagnie qui s'était jointe à nous pendant la traversée du col. Il m'a sauvé la vie, au risque de perdre la sienne ; dans la situation d'alors, pour chacun de nous, tout effort, même le plus petit, était extrêmement précieux, indispensable pour survivre... Mais, après avoir avancé de quelques mètres ensemble, soudain, mon camarade s'écroula d'un coup, et je le suivis dans sa chute. Il resta immobile, le flanc sur la neige. Tout à coup, je sentis sa main toucher ma cuisse ; elle y imprégna quelques faibles poussées. J'en ai compris le sens : mon camarade utilisait son ultime geste pour m'encourager à me relever, sachant que, pour lui, c'était fini, qu'il allait expirer. L'aide qu'il m'avait accordée lui a été fatale. Moi, je perdis connaissance... Je me suis réveillé dans un camp, sous une tente. D'autres camarades m'avaient secouru. Tout de suite, j'ai voulu savoir où était mon compagnon. On me dit qu'il était mort. J'ai demandé comment il s'appelait ; Hǎo Yùn, m'a-t-on répondu.

Le grand-père se tait, très ému. Sa petite-fille m'explique :

- Hǎo Yùn signifie « Bonne chance ».

Un monde vient de se dévoiler à moi. Totalement insoupçonnable. Enflammant davantage mon désir de connaissance.

- Puis-je poser une autre question à ton grand-père ?

- Laquelle ?

- Après la victoire, quelle fut la chose qui lui procura le plus de plaisir et, si je peux me permettre de le demander, celle qui lui causa la plus amère désillusion ?

- Hum ! rétorque Měi, je pense qu'à la première il répondra, mais, à la seconde, j'en doute.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas, réplique-t-elle, ce qu'il en est en Europe, mais, en Chine, les gens n'ont pas l'habitude de parler des choses déplaisantes, en plus devant un étranger.

- Je comprends. Essaie quand même !

Elle hésite. J'insiste gentiment :



- S'il te plaît ! Tout au plus, ton grand-père n'y répondra pas.

Elle pose les deux questions. Le vieil homme reste pensif. Tous, nous l'observons attentivement. Il baisse les yeux vers le sol, continuant à réfléchir. Puis, il les relève et se remet à parler, de la même voix douce et lente :

- La chose la plus belle que j'ai vécue, après la victoire, fut l'instauration des communes populaires. Elles devaient être la réalisation concrète de notre idéal d'égalité et de solidarité. Nous étions tellement heureux de nous considérer enfin membres d'une même famille, citoyens d'un même pays, sans distinction ni privilèges. Nous avons partagé de tout notre cœur ce que nous possédions, pour le bien commun... Enfin ! Enfin, nous étions les uns pour les autres non plus des adversaires et des ennemis, des exploiters dominateurs contre des exploités dominés, mais des collaborateurs pour le même idéal. Nous étions réjouis de l'avènement de cette époque nouvelle, radieuse pour tous sans exception.

Le visage du narrateur s'est brusquement épanoui. Cependant, vite, l'illumination est remplacée par une teinte de mélancolie.

- Mais, reprend-il, certains n'appréciaient pas cette harmonieuse forme de société. Égoïstes, ils tenaient trop à ce qu'ils possédaient, même s'il s'agissait d'un maigre cochon, d'une poule, d'un misérable tout petit lopin de terre, ou encore d'un vieil instrument de travail. Ils ne voulaient pas de la mise en commun des biens ; ils croyaient obtenir mieux par eux-mêmes. Alors, fut commise une erreur fondamentale. Au lieu de les convaincre pacifiquement de s'unir au bénéfice de l'idéal collectif, les dirigeants les y forcèrent de manière dictatoriale. En plus, pour édifier l'industrialisation du pays, à laquelle ils donnèrent la priorité, ces mêmes dirigeants favorisèrent les citadins au détriment des paysans. Par conséquent, ces derniers résistèrent de diverses manières. Et, malheureusement, les dirigeants ne comprirent pas, ou ne voulurent pas comprendre, qu'un idéal ne s'impose pas par la coercition, mais uniquement en fournissant des explications convaincantes, de manière patiente et intelligente, sans oublier d'être, comme dirigeant, un exemple concret de comportement personnel.

Une expression d'amer regret apparaît sur le visage du vieil homme. Il continue :

- On aurait dû, parallèlement aux communes populaires, permettre à ceux qui n'en voulaient pas de choisir librement leur manière de vivre. Ainsi, mis en concurrence pacifique les uns par rapport aux autres, nous devions démontrer que le système de mise en commun produisait plus et mieux, dans l'intérêt de tous. Mais les chefs ont démontré n'admettaient que l'obéissance sans discussion. La détention du pouvoir leur avait tourné la tête, les avait rendus arrogants et sourds aux doléances du peuple. D'où l'échec de leur politique. Ainsi arriva le jour où l'on décréta la fin de ces communes populaires ; la pluri-millénaire mentalité égoïste se releva, en profita et triompha. Pour moi et mes camarades, le démantèlement des communes populaires

fut le plus triste jour de notre vie. Plusieurs, moi aussi, nous avons pleuré, amèrement. Pour la première fois, nous nous sommes posé la plus cruelle et la plus douloureuse des questions : La *Longue Marche*, à quoi a-t-elle servi ?... Et moi, personnellement, je me suis adressé une autre question : pourquoi Hǎo Yùn et tellement d'autres camarades se sont-ils sacrifiés ?... La seule réponse que j'ai trouvée fut la plus éprouvante découverte de ma vie : le peuple, c'est-à-dire nous, a été seulement un instrument manipulé par des dirigeants ; ils prétendaient nous défendre, alors qu'ils n'ont agi que pour satisfaire leur bas instinct de domination, comme tous les dominateurs qui les ont précédés.

\*

*J'ai, déjà, entendu grand-père exprimer cette dernière observation. Il ajoute ceci : « J'aurai voulu que le peuple, dans son entier, progresse lentement mais ensemble, partageant bénéfices et difficultés. Malheureusement, aujourd'hui, une minorité s'enrichit au détriment d'une majorité dont la situation s'aggrave : frais de logement, de santé, de scolarité, de transports, de denrées diverses, etc. »*

*Je reste étonnée d'entendre grand-père confier ses intimes pensées à un étranger. Grand-père doit ressentir envers lui une grande estime pour lui avouer cette douleur. Ou bien, le poids de cette désillusion est une trop lourde souffrance, et il a profité de cette occasion pour s'en décharger un peu.*

*Je tente de comprendre où est la vérité :*

*- Grand-père ! dis-je d'un ton farceur, tu as révélé des choses graves à un étranger !*

*- Oh, petite Měi, répond-il avec jovialité, depuis que je m'étais enrôlé dans l'Armée rouge, j'avais compris qu'il n'y pas des Chinois et des étrangers, mais des êtres humains, et que ce qui devrait nous être étranger, c'est l'autoritarisme et ceux qui le pratiquent, rien d'autre.*

\*

Quand Měi me traduit cet échange de considérations, je reste songeur. J'estimais que l'amour d'une personne était le seul objectif noble de la vie... L'amour de cet homme est supérieur : lui, ce qu'il aime d'abord, c'est l'humanité entière !

J'observe le vieux paysan et son épouse ; assise près de lui, elle le contemple avec une profonde affection. Certes ! Cet homme aime sa femme, mais il aurait certainement sacrifié cet amour à celui qu'il considère plus grand encore... Cet amour-là, moi, je l'ai trop peu connu, seulement de manière fugace, quand maman me portait, enfant, aux manifestations du premier mai des travailleurs. Puis, entrant dans ce qu'on appelle la vie active, celle-ci m'a complètement conditionné.

À la fin du repas, en quittant la table, le vieil homme me montre un cadre, en m'invitant à m'approcher pour mieux le voir. J'y vais. C'est un texte, d'une admirable calligraphie, de couleur noire sur un tissu blanc.

À son tour, Měi nous rejoint. Son grand-père me dit quelque chose dans sa langue. J'en demande traduction à sa petite-fille. Un peu gênée, elle répond :

- Il t'informe que c'est moi l'auteur de ce texte. Je l'avais écrits pour lui avant de rejoindre mon travail à Pékin.

- Et que disais-tu ?

Méprisons les honneurs,  
empêchons les malheurs.  
Aimons la vérité  
et la simplicité.  
Cultivons la bonté,  
c'est là qu'est la beauté.

Je suis impressionné par cette manière de s'exprimer : directe, très claire, concrète, dense dans sa brièveté, sans fioritures.

\*

*Nous sortons dans la cour. Je rumine un instant sur ce que j'avais écrits à mon grand-père. Dans quelle mesure ai-je respecté et pratiqué ce beau programme ?... Aller vivre dans la capitale, travailler dans une ambassade, est-ce compatible avec les principes énoncés ?*

\*

La vue des parents de Měi, gais, intimement liés par l'affection, me rappelle mes grands-parents.

Enfant, je leur rendais visite à la campagne. Maison rustique mais agréable. Assis à la table de bois, mangeant en compagnie de mes parents et grands-parents, paternels et maternels. Ambiance pas tellement différente de celle de la famille de Měi. Habitants de la campagne chinoise, ou de celle de mes parents, à part la physionomie des personnes, mêmes hommes et femmes, même simplicité, même chaleur humaine.

Dans la cour de la maison, je demande à Měi de me prendre en photo avec les membres de sa famille. Elle s'adresse à eux ; ils acceptent avec plaisir.

Elle saisit son téléphone et le prépare pour photographier.

Me plaçant entre le grand-père et la grand-mère, je pose délicatement les bras sur leurs épaules. Ils tournent les yeux vers moi, un peu surpris ; mais, comprenant la signification de mon geste, ils en sont attendris.

Nous fixons l'objectif. Sourires. Měi actionne l'appareil.

- Prends plusieurs photos, dis-je, comme ça on choisira les meilleures.

Elle l'explique aux parents. Remise en pose. Nouveaux sourires, autres clics.

Au moment des salutations, je remercie tous les membres de la famille d'un « *xiè xie !* ». Le qualifier de chaleureux, c'est peu dire. Je serre avec une infinie tendresse la main du vieillard ; la sienne fait de même avec la mienne. Pris par un irrésistible sentiment de reconnaissance, j'enlace le vieux paysan, doucement, alors que j'aurais voulu le serrer très fort contre moi. D'abord étonné, avec un petit rire amusé, à son tour, il me prend très affectueusement dans ses bras.

Après avoir quitté la famille de Měi, elle et moi poursuivons notre itinéraire en voiture. La route est droite et longue, sur une plaine bordée de rizières et de champs. L'atmosphère est douce. Je repense avec tendresse à la famille rencontrée.

- Merci, Měi !

- De quoi ? demande-t-elle.

- De m'avoir fait connaître tes parents.

- Oh ! Cela m'a fait plaisir de vous voir ensemble.

- Ton grand-père m'a ouvert les yeux sur des choses très intéressantes.

- Si nous étions restés plus longtemps, il t'aurait raconté encore plus de choses.

- Par exemple ?

Elle pense un instant.

\*

*Une discussion passée, m'ayant fortement marquée, me revient en mémoire. J'hésite à la raconter. Est-ce que Bruno serait intéressé par une histoire sordide de sous et d'égoïsme ? De politique et d'économie ? En plus, chinoise ?*

*- Alors, insiste Bruno, s'il te plaît, parle.*

*Je me décide à lui narrer l'affaire.*

*- J'avais une vingtaine d'années. J'ai assisté à une discussion qui est demeurée incrustée en moi, comme une marque de fer brûlant. Je te la raconte, mais si elle t'ennuie, je te prie de me le dire et je me tairai.*

*- D'accord, je t'écoute.*

*Je raconte.*

*Je fus invitée à un dîner dans la famille d'une amie ; elle s'appelle Yáng.*

*Après avoir fini de manger, une discussion très rude éclata entre mon amie et ses parents.*

*La mère affirma, scandalisée :*

- Ils veulent que nous soyons tous égaux. Mais la nature nous a faits inégaux : des forts et des faibles, des intelligents et des stupides, des industriels et des fainéants. Alors, comment prétendre donner à tous les mêmes droits ? Est-ce juste ? Est-ce raisonnable ?

- Les uns et les autres, objecta sa fille, tous ont le même estomac, tous ont besoin d'un toit, de santé, d'une école, de loisirs.

- Ne faut-il pas qu'ils les méritent ? contesta la mère.

- Certainement.

- Ah ! triompha la mère. Tu es d'accord avec moi... Ton père a consenti tous les sacrifices pour la révolution. D'autres n'ont rien fait ou très peu. N'est-ce pas juste que ton père reçoive sa récompense ? Quelque chose de plus que ces autres ?

- Non !... s'indigna Yáng. La révolution n'est pas un investissement personnel pour en tirer des privilèges. Elle est un don individuel à la collectivité.

- Mais regarde donc la réalité réelle, réagit la mère. La production stagne !... Si les usines et les champs étaient concédés aux plus capables de les faire fructifier, comme cela se fait en Amérique, tu verrais quels beaux résultats nous aurons.

- À quel prix ?... En appauvrissant la majorité de la population, et en enrichissant une minorité ?... Oui, bien sûr, il faut satisfaire les exigences en besoins matériels, mais pour tous.

- Tu n'as pas vu que c'est impossible ? Depuis la victoire de ce que vous appelez la « révolution », tout démontre la faillite de votre utopie.

- Et tu sais pourquoi, maman ? Tu sais pourquoi ?

- Parce que, affirme la mère, tout simplement c'est une u-to-pie ! Une lubie, si tu veux. Une idée d'un esprit farfelu, en contradiction avec la réalité. Depuis la soit disant « libération », le système n'a pas même réussi à nourrir sa population ; il est incapable de produire un bon acier. Seulement des mots, des mots, des mots ronflants. Et les mots, ça ne produit pas du riz ni de l'acier.

\*

Měi interrompt le récit, et me demande, un peu inquiète :

- Ça ne t'ennuie pas, ce que je raconte ?

- Non, non ! Au contraire, tout au contraire. Continue, je t'en prie.

Elle poursuit.

\*

- Non, maman, objecta Yáng. Moi, le motif de l'échec, je le vois dans quelque chose de très précis.

- Et ce serait quoi ? interrogea la mère, totalement sceptique.

- *L'égoïsme, l'avidité ! Voilà les monstres qui nous empêchent de nous entraider, de coopérer de manière équitable... Je comprends et j'admets que l'on puisse être propriétaire d'une maison, d'un animal ou d'une bicyclette, je veux dire d'un objet à usage individuel. Mais vouloir posséder un bien commun de manière exclusive, un bien qui sert à la vie collective, tels une usine ou un champ, qu'est-ce cela produit sinon l'exploitation des travailleurs par le propriétaire pour en tirer un profit, lequel sert uniquement à l'enrichir, lui, au détriment des salariés qui, eux, n'auront que le strict minimum pour renouveler leur force de travail ? Qu'est-ce ce système produit, sinon, encore une fois, une division entre une minorité de possédants et une majorité de démunis, par conséquent une guerre civile larvée, économique et sociale ?... N'est-ce pas cela le capitalisme, le féodalisme, l'esclavagisme ?... Moi, je dis que l'être humain ne doit jamais, jamais être un simple moyen pour, à son détriment, enrichir quelqu'un d'autre. Toute l'histoire humaine démontre la monstruosité de cette conception. Il faut sortir de cette barbarie pour vivre enfin dans une société juste, selon le principe : Tous pour un et un pour tous.*

*À ce moment, le père intervint, désapprouvateur :*

*- Tu voudrais donc que les incapables et les fainéants soient excusés et aidés ?*

*- Sont-ils nés fainéants et incapables ? rétorqua la fille.*

*Elle attendit une réponse. Constatant le mutisme énervé de son père, elle poursuivit :*

*- Non, évidemment... Il faut donc se demander : qui les a rendus fainéants ou incapables ?*

*Le père trancha sèchement :*

*- Chacun est responsable de lui-même.*

*- Quand, revint la fille à la charge, nos grands-parents étaient soumis à la domination des seigneurs féodaux et des impérialistes, étaient-ils responsables de leur situation, alors qu'ils étaient soumis à une affreuse aliénation culturelle ?... Une minorité de citoyens conscients et courageux ne les ont-ils pas aidés à prendre conscience de la nécessité de se battre, et leur ont enseigné comment agir ?*

*- Tu trouves des excuses à tout, toi ! déclara la mère, excédée.*

*- Ce ne sont pas des excuses, maman, mais des explications.*

*- Alors, reprit le père, explique-moi pourquoi les pays capitalistes sont riches, et la Chine est pauvre.*

*- C'est parce que nous, on veut que tous progressent ensemble, tous ! Et c'est cela qui est difficile.*

*- Impossible est le mot, rectifia le père... Qu'est-ce qui est préférable : vouloir s'en sortir tous ensemble, sans y parvenir, ou permettre à ceux qui en sont capables de créer les richesses nécessaires, même au prix de laisser derrière eux les incapables, et même, oui, même au prix de reconnaître aux capables les privilèges qu'ils méritent par leur travail et leur intelligence ?*

- *Papa ! Je répète que les incapables ne sont pas nés ainsi ; c'est le système social qui les a mis dans cette situation défavorable. Par conséquent, c'est ce système social qui est incapable, et c'est lui qu'il faut changer.*

*La mère, perdant complètement patience, se leva et quitta la salle. Son mari, lui aussi très contrarié, la suivit.*

*Mon amie et moi sommes restées assises, infiniment tristes et désolées. Ma pensée alla à mon grand-père et à tous ses compagnons de combat et de sacrifice. Qu'auraient-ils dit, en écoutant les propos des parents de Yáng ?*

*Le soir, dans ma chambre, j'ai écrit ces mots :*

*Tout finit en poussière.  
Pourquoi donc, insensés,  
rendre la vie amère,  
d'épines hérissée ?*

\*

À la fin du récit, Měi se tourne vers moi :

- J'espère que je ne t'ai pas ennuyé.

- Tu aurais certainement ennuyé beaucoup de gens de mon pays, hélas ! Car ils pensent comme les parents de ton amie. Quant à moi, au contraire, je t'exprime toute ma reconnaissance.

- Pourquoi ?

- Auparavant, écouter un discours pareil m'aurait vite ennuyé. Ce type d'argument me dérangeait. Je n'aimais pas ce qui risquait de mettre en crise ma bonne conscience. Voilà qu'à présent c'est ce genre de problèmes que je cherche à entendre.

- Ah !... Et pourquoi donc ?

- Cela m'aide à mieux comprendre qui je suis, d'où je viens, où je vais. Bref, de ne pas vivre et mourir en idiot qui se croit libre et intelligent.

### **Au plus haut de l'ascension, sublime est l'incantation**

Poursuivant notre voyage, nous arrivons dans une région tout-à-fait particulière. Le paysage est d'une beauté absolument inattendue, étourdissante. Très hautes montagnes, couvertes de forêts denses ; cimes pointues, toutes proches du ciel d'un azur éclatant.

C'est plus fort que moi. J'arrête la voiture, et j'en sors, suivi par Mëi. Voyant son étonnement, j'explique :

- Juste un instant pour voir cette nature ! Je n'en ai jamais vu de pareille, pas même imaginé !

Les battements plus forts et plus rapides de mon coeur confirment le degré d'émotion produite par les merveilles offertes à ma vue.

\*

*Je me tiens immobile et silencieuse, pour le laisser jouir du panorama. Ses yeux observent très lentement les alentours.*

*Je comprends très bien ce qu'il ressent. Moi, aussi, chaque fois que je me suis trouvée dans cet endroit, j'ai éprouvé les plus bouleversants sentiments. À présent, également. Mais, cette fois-ci, je n'ai pas osé demander à s'arrêter, de peur de contrarier Bruno dans son légitime empressement à arriver au village.*

\*

Que je voudrai être poète pour décrire ce qui s'offre à ma vue !... Je cherche les meilleurs mots dont je dispose pour en rendre compte.

Un zéphyr parfumé fait frissonner mon corps. La masse majestueuse des montagnes, leurs parois raides, leurs pics vertigineux, les ravins plongeant au plus profond des entrailles de la terre, l'exubérance des forêts, tout déchaîne mon imagination. Ah ! Connaître ces richesses, ces mystères, leurs légendes !... Harmonie parfaite de la terre et du ciel, saluée par des chants d'oiseaux divers, accompagnés du paisible ruissellement des eaux claires de plusieurs cascades.

L'herbe danse, agitée par un léger vent.

Cette magnificence me pénètre entièrement. Un sentiment très net, très vif embellit tout mon être. Je ne sais comment l'exprimer de manière précise. Tout ce que je peux dire est ceci : ce que je vois me fascine dans le sens le plus fort du terme, c'est une illumination ! Oui ! Une authentique illumination !

L'arrivée dans ces lieux, impossibles à concevoir même dans le songe le plus fantaisiste, reflète mon cheminement : un changement intérieur vers la lumière, l'harmonie, la sérénité. Toujours, je les ai plus ou moins désirées, cherchées... En vain ! Mais sans jamais totalement y renoncer, même au plus profond de mon horrible dépression, noyé dans l'obscurité, le désordre et le déséquilibre.

Je m'entends murmurer d'une voix à peine audible :

- Étrange !... *Terre, mère...* J'ai la sensation d'être dans le ventre de ma mère.



Pour ressentir vraiment mon état d'âme en ce moment, il faut venir là où je me trouve, que les yeux soient remplis de cette nature absolument fabuleuse, que le cerveau en soit imprégné, que les pores de la peau en soient pénétrés. D'abord et surtout, il ne faut pas y venir en troupeau de touristes. Ce lieu ne peut être goûté que par les vrais chercheurs de paix et de beauté.

\*

*Tournant les yeux vers moi, il semble avoir besoin d'un éclaircissement, tant il est stupéfait par la splendeur du panorama. Je lui explique à voix basse, pour rester en phase avec la sérénité de l'endroit :*

*- Cette nature est identique à celle qui existait ici il y a des millénaires, tout-à-fait intacte. Dans le passé, ces lieux servaient de refuge aux peintres, poètes, écrivains, musiciens et philosophes. Ils y venaient passer des mois et même des années, pour éliminer leurs tourments et alimenter leur inspiration. En contemplant les paysages qui se présentaient à eux, c'est leur âme même qu'ils observaient, et ils la transformaient pour la rendre correspondante à la magnificence vue et respirée. Ici, tout est perfection et harmonie, invite à cette perfection et à cette harmonie... C'est encore ici que venaient se cacher les lettrés dignes de ce nom, pour éviter d'être complices de l'asservissement de leurs compatriotes par les castes dominantes.*

\*

Fabuleux !... Combien d'Occidentaux, à part les rares spécialistes en la matière, connaissent cette histoire passée ?

- Maintenant, dis-je, je comprends pourquoi Huā vit près d'ici.

Je ne peux m'empêcher d'ajouter :

- Et combien j'ai gâché ma vie.

\*

*Envahie par l'ivresse provoquée par cette nature tellement séduisante, je m'entends susurrer à Bruno :*

*- Ici, tout est sensuelle et, en même temps, spirituelle. Tout est...*

*Je m'interromps, troublée. Bruno me relance :*

*- Est quoi ?*

*Je baisse les yeux vers le bas. Que lui répondre ?... Mon esprit s'est complètement fondu dans cette nature. Fais attention, Měi !... Je sens la forte envie de m'abandonner, de m'évanouir. Je résiste.*

*Je relève les yeux, et contemple, de nouveau, le paysage. Une phrase me vient :*

*- Tu sens les multiples parfums qui flottent autour de nous ?*

*- Oh, oui ! confirme Bruno.*

*Il hume voluptueusement l'air ; son attention est attirée par le léger frémissement d'un parterre de fleurs jaunes, sous l'effet d'une douce brise.*

*Je me dis en moi-même ce que je ne peux pas exprimer à haute voix :*

*Tout, ici, est amour*

*et invite à l'amour !*

*L'amour fusion des corps et des âmes, l'amour union avec l'univers, l'amour-nirvana, si rare et si merveilleux !... Tout mon corps, tout mon être intérieur en brûlent. Ces montagnes si denses et ces forêts si luxuriantes réveillent toute la sève accumulée en moi.*

\*

Brusquement, Mëi sort rapidement de son sac un mouchoir en papier, et le plaque sur sa bouche pour étouffer un début de sanglots.

Surpris et inquiet, je lui demande :

- Qu'as-tu ?

Elle secoue en signe négatif la main et la tête.

Une impérieuse envie me pousse à en savoir plus. Je parviens à raisonner : ce serait inconvenant. Dommage !

## **L'obscurité de la nuit est propice pour sonder de l'âme le précipice**

*Plus tard, nous arrivons dans une partie encore plus extraordinaire de la région. Je la connais bien et je l'aime beaucoup. Chaque fois, elle me procure des sensations très ravissantes, accompagnées de méditations graves et intenses.*

*Là, aussi, la nature, artiste unique et hors-pair, a créé de hautes chaînes de montagnes, et creusé de profonds précipices, le tout magnifié par une luxuriante végétation. La seule manière d'y voyager est d'emprunter des sentiers escarpés, tortueux, étroits, avec l'étourdissant sentiment d'être entre ciel et terre. Nulle part ailleurs le ciel est si proche des yeux, la terre si présente aux pieds.*

*Quand je me sens trop seule, trop dépaysée, trop déprimée, et que j'ai besoin de compagnie, c'est toujours à ces lieux que va ma pensée.*

*Quelles seront les réactions de mon compagnon ?*

\*

Au flanc d'une montagne, la voiture avance en cahotant. Le chemin de terre est à proximité d'un escarpement ; le sentier est poussiéreux, sinueux, étroit et, surtout, dangereux ! Tout près, en bas, au fond d'un vertigineux précipice, coule un torrent aux remous violents, tourbillonnant avec fracas, en dégageant des vapeurs blanchâtres qui s'élèvent vers le ciel. Ah, maman ! Maman !... Ton fils a toujours eu peur de regarder du balcon d'un dixième étage, de crainte d'être saisi de vertige.

En plus, le soleil est aveuglant, la chaleur étouffante.

\*

*Il semble ne pas remarquer ma très forte inquiétude : la moindre fausse manœuvre de sa part pourrait précipiter la voiture dans le ravin.*

*Je l'observe discrètement. Il est crispé sur le volant, très tendu ; des gouttes de sueur perlent sur son front.*

*Nos corps sont très malmenés par les multiples et continues secousses, dues aux trous et cailloux rencontrés par les pneus. J'ai, et je crois lui aussi, de plus en plus mal aux reins, l'estomac est trop agité ; le tout procure un mal de tête qui pourrait se transformer en évanouissement.*

*Je me décide. De ma voix la plus circonspecte, je demande :*

*- S'il te plaît, laisse-moi conduire. Tu es très fatigué et le sentier est très périlleux.*

*- Ne t'en fais pas ! répond-il, d'une voix sourde.*

*Mais je ne me tranquillise pas. De temps en temps, une pierre ou une crevasse font cahoter dangereusement la voiture. Il suffit qu'un des pneus antérieurs s'y heurte d'une manière inadéquate, et le véhicule pourrait se diriger vers le vide, sans avoir pas même le temps de freiner. Désormais, l'avance ne peut s'effectuer que très lentement. Cependant, le danger de glisser persiste. À chaque mètre, ma peur augmente jusqu'à me causer une tension insupportable.*

*- Bruno, s'il te plaît, je n'en peux plus. C'est trop dangereux ! Laisse-moi conduire.*

*Il ne réagit pas. Il sait que la progression est très risquée, mais je pense que son orgueil d'homme ne lui permet pas de céder le volant, surtout à une femme. J'affirme avec conviction :*

*- J'ai déjà conduit dans cette région plusieurs fois. Aussi, je te prie de me laisser prendre ta place.*

*Avec les yeux fixés devant lui, il demande, étonné :*

*- Tu as déjà conduit ici ?!*

- *Oui, plusieurs fois. Quand j'étais guide touristique.*

\*

Une appréhension inexplicable me dissuade de laisser Měi prendre le volant.

- Fais-moi confiance, insiste-t-elle avec tact. J'y suis habituée. Je l'ai fait dans des conditions plus dangereuses que celle-ci, en hiver.

Me voyant entêté, elle avoue :

- Je t'en prie ! J'ai peur ! Trop peur !

Je lui jette un coup d'œil. Elle est affreusement pâle... J'arrête le véhicule, puis, essoufflé, la regarde, très désolé. Voyant mon hésitation, elle tente d'apaiser ma crainte :

- Dès que tu verras comment je procéderai, tu seras tranquille. Je te demande seulement de me laisser faire.

J'accepte. Měi s'assoit à ma place, je prends la sienne. Le voyage reprend.

Maintenant, j'ai peur plus qu'avant. Instinctivement, savoir que le véhicule est conduit par quelqu'un d'autre me dérange. Je surveille avec toute mon attention tour à tour le mouvement du véhicule, puis la conductrice. J'examine ses mains tenant le volant, ses yeux fixés sur le sentier pour éviter les pierres et les crevasses, son visage s'efforçant de rester calme et concentré. Elle paraît sûre d'elle-même.

Comprenant mon trouble, elle tente de l'alléger, en badinant :

- En tant que femme née dans ces montagnes et, aussi, en tant que petite-fille d'un soldat de la « *Longue Marche* », je dois au moins savoir parcourir ce sentier avec succès.

Je voudrai bien la croire, ne pas m'angoisser, mais sans y parvenir. Je lutte contre mon affolement. La honte, seule, me dissuade de ne pas m'y abandonner, malgré le rapide battement cardiaque sur mes tempes, et la sueur baignant mon front.

Pourtant, la conduite très prudente de Měi, et l'impassibilité de son regard m'encouragent à ne pas faire arrêter la voiture. Elle continue sa lente et très malaisée progression.

Soudain, mon cœur bat très fort et très rapidement ; mes mains se crispent violemment sur le bord de mon siège, mes jambes se tendent comme si les pieds veulent freiner pour arrêter la voiture. Affolé, je crie :

- Arrête ! Arrête !

Měi, très alarmée, obéit, puis me regarde.

\*

*Je comprends ce qui arrive. Dans le passé, comme guide, je constatais ce genre de réaction parmi les touristes citadins.*

*Conservant mon calme, je sors de la voiture, puis invite Bruno à faire de même. Il quitte rapidement le véhicule. Il rejoint au plus près la paroi rocheuse, se colle à elle, loin du bord de l'abîme, puis, debout, il respire profondément.*

*Je m'approche de lui pour le réconforter du regard, en attendant la fin de son agitation.*

*Après quelques minutes, il se sent un peu mieux.*

*- Excuse-moi ! dit-il. J'ai eu une crise de panique.*

*Je tente de le rassurer :*

*- C'est normal. Cela arrive aux personnes qui font ce chemin pour la première fois. Ils ne sont pas habitués à voir des précipices et des sentiers aussi étroits et dangereux. La pureté de l'oxygène, à cette hauteur, influe aussi sur le corps. Il suffit, alors, de se reposer un peu, puis de raisonner et de faire confiance au guide.*

*J'essaie de dédramatiser d'un ton plaisantin :*

*- Alors, me fais-tu confiance ?*

*- Merci de ta compréhension ! déclare-t-il, en restant sérieux. Je ne m'attendais évidemment pas à me trouver dans un lieu pareil. La seule pensée du précipice que nous longeons me déstabilise.*

*- Voici le conseil à suivre : ne pas regarder le précipice, ne jamais y penser, tenir les yeux uniquement sur la route, et avancer avec le maximum de prudence, en restant le plus près de la paroi de la montagne.*

\*

On devrait suivre le même conseil dans la vie. Ne jamais penser à l'échec, mais uniquement à poursuivre le chemin désiré, de la manière la plus circonspecte, en se tenant le plus loin possible de toute chute.

Une heure après, le véhicule avance sur un sentier caillouteux, très étroit, à environ trois mille mètres d'altitude ; Měi me le confirme. Cette hauteur impressionnante me trouble le cerveau. Ah, maman ! Heureusement que tu l'ignores ! Et toi, aussi, fiston !

Des racines d'arbres entravent le sentier. Nous devons passer sur elles très lentement, avec le maximum de précaution. Toute l'attention de Měi est dédiée à la conduite ; le regard ferme, ses mains tiennent fermement le volant. Nos corps sont parfois brutalement secoués à cause des anfractuosités du chemin.

\*

*Quelles merveilles, ces montagnes !... Les contempler sur des peintures, déjà, ravit l'esprit. Mais les voir au naturel, se trouver en elles, quelle jouissance !... Pourquoi ai-je abandonné ce magnifique berceau de mon enfance ? Que valent Pékin et tous ses trésors, mon travail à*

*l'ambassade et tous ses avantages, comparés à cette... à ce... ce lieu si... enivrant ? ... C'est ici, uniquement ici, que ma vie palpite de toute sa sève, alimentée par toute l'immense énergie de la terre.*

\*

Domage que l'anxiété m'empêche d'apprécier à leur juste valeur ces endroits si enchantants, jamais vus. De toute ma volonté, je m'efforce de me calmer.

Nous pénétrons dans les entrailles les plus mystérieuses de la montagne. Plus je m'y enfonce, plus j'ai la sensation étrange d'entrer dans la partie la plus inconnue de *moi-même* !

Comment ai-je pu mener jusqu'à présent une dérisoire existence de fourmi ? De l'immeuble d'habitation à celui du travail, puis de ce dernier au premier, chaque jour, pendant tellement d'années... Avec, comme horizon, des murs troués de fenêtres fermées, des rues barrées de feux rouges, encombrées de véhicules. Courant vers quoi, cherchant quoi ?... Au lieu de venir ici, parmi ces montagnes, et apprendre ce qu'est la vraie vie, le vrai ciel, la vraie terre, le vrai air. Et plutôt que les plaisirs éphémères et les peines dérisoires, visant uniquement à accumuler du fric, encore du fric et rien que du fric, au contraire, éprouver les joies authentiques, et même les difficultés véritables, de ces montagnes superbes. Ah ! Que n'ai-je su, enfant, découvrir l'importance réelle de la nature dans la vie humaine, au point de ne pas m'en exiler volontairement, pour m'enfermer dans la caverne appelée ville, plus exactement poulailler, en étant réduit à un coq de banque.

- Un éboulement ! s'écrie Měi.

Je regarde vers la direction indiquée. Un amoncellement de terre et de roches barre le chemin, interdisant le passage.

Nous sortons de la voiture, et examinons le terrain. Impossible de passer.

Měi réfléchit. Je suis très inquiet : nous sommes seuls, isolés, et le soleil s'approche de l'horizon.

Měi prend son téléphone. Plusieurs appels. Ensuite, pour me reconforter, elle déclare :

- Nous devons passer la nuit ici ; nous aurons du secours uniquement demain matin.

- Passer la nuit ici ?!

- Oui. Ce sont les risques des sentiers de montagne, difficiles et très peu fréquentés.

- Il n'y a vraiment aucune autre solution ?

- Non... À moins qu'une voiture arrive, en possédant les outils nécessaires pour déblayer cet amas de terre, ce qui est improbable.

Voyant un malaise s'emparer de moi, Měi tente de me consoler :

- Ce sont des choses qui arrivent dans cette région. Il faut seulement avoir de la patience. Ne t'inquiète pas. Nous avons la chance d'être ici par un temps doux. Nous ne souffrirons pas du froid de la nuit.

Elle ajoute, d'un ton badin, pour me rassurer davantage :

- Et il n'y a pas méchant tigre ; quant aux serpents, je veille sur toi... Reposons-nous donc et profitons de l'occasion pour admirer ce beau coucher de soleil.

Elle déclare encore, cette fois-ci de manière sérieuse :

- Et si nous avons de la chance, nous rencontrerons, sur ce chemin, le véhicule sur lequel voyage Huā dans le sens contraire au nôtre. Car c'est l'unique sentier existant.

Cette hypothèse a le don de me secouer fortement. Instinctivement, je lève les yeux vers le ciel, dans l'intention de le prier d'exhausser ce vœu de Měi. Je me retiens, conscient du ridicule d'une telle demande.

Měi indique une grosse pierre plate :

- Nous pouvons nous asseoir là. C'est, plaisante-t-elle de nouveau, le divan de notre salon, et, au lieu d'un banal écran de télévision, nous avons ce que le monde offre de mieux.

Nous nous asseyons sur le « divan naturel », et regardons le panorama.

En effet, grandiose ! Si ample que les yeux peinent à en contenir la vue.

Ma peur s'est évanouie, remplacée par une sensation de joie profonde.

Le silence absolu est saisissant ; l'air si pur me donne l'envie de tirer la langue pour le lécher.

Juste entre deux cimes de montagnes, le soleil est une grosse boule de feu, entourée de quelques légers nuages empourprés, semblables à des filets de soie. Étant proche de l'horizon, l'astre permet d'être admiré sans éblouir. Jamais je n'ai vu pareil soleil, semblable lumière.

- Maintenant, dis-je, je comprends pourquoi les êtres humains ont commencé par adorer le soleil. Sa chaleur et sa lumière sont les conditions essentielles de la vie... De la position où je me trouve, le désir est fort de m'agenouiller devant tant de magnificence, comme l'ont sûrement fait les premiers habitants de cette planète.

- Tu peux le faire ! me taquine Měi.

Je souris.

\*

*Comme lui, je suis totalement absorbée par la somptuosité de la vision offerte à moi. Pourtant, ce n'est pas la première fois ; mais c'est ainsi à chaque occasion*

*La suggestion de Bruno, à propos du soleil, m'excite. Lentement, très lentement, je pose les genoux sur l'herbe, assemble les paumes de mes mains l'une face à l'autre, les rapproche de mes*

*lèvres de manière perpendiculaire, enfin plie mon thorax jusqu'à ce que mon front touche la douce terre. Je reste ainsi, les narines respirant le parfum de l'herbe, mon âme fusionnée avec l'atmosphère ambiante.*

\*

J'éprouve un profond trouble à la vue de Měi, prosternée devant le soleil. Voilà ce que je suis incapable de faire.

Courage ! Mieux vaut tard que jamais. Au diable conventions et préjugés ! Au diable la peur du ridicule !...

À mon tour, je m'agenouille, à côté de ma compagne. J'imité ses gestes, et, suivant son exemple, je reste prosterné. Reconnaissance à toi, nature, source de vie ! Ou, plutôt, de ma renaissance à la vie !

Soudain, j'entends de brusques hoquets suffoqués. Je regarde Měi. Toujours le front contre terre, elle sanglote doucement. Je crois en comprendre le motif, étant moi-même extrêmement ému.

\*

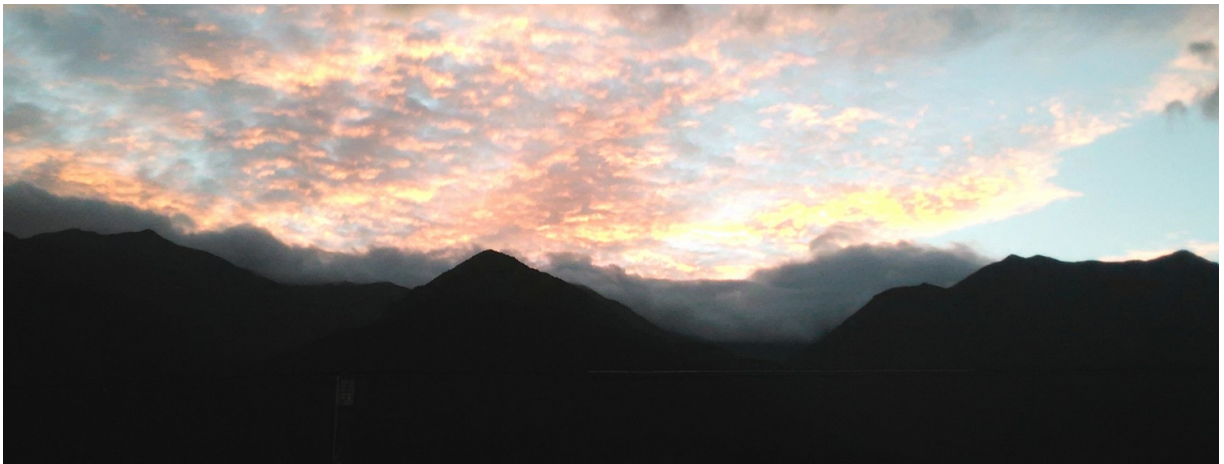
*Bienvenues, larmes ! Merci de nettoyer mes impuretés.*

*Et quelle joie de voir Bruno établir un contact avec la nature, son authentique nature.*

*Même dans mes plus beaux rêves, dans mes plus délirants espoirs, dans mes élucubrations les plus fantaisistes, jamais je n'ai imaginé ce je vis en ce moment. Bouddha ! Maintenant, je sais, peut-être, ce que tu éprouvais en contemplant la beauté de la nature.*

*Bruno et moi, nous nous relevons. Nous rejoignons en silence la pierre sur laquelle nous nous asseyons de nouveau. Par pudeur et délicatesse, nous évitons de nous regarder ; nos yeux restent dirigés vers l'astre de lumière.*

*Il descend lentement, jusqu'à disparaître derrière la chaîne des montagnes.*





*Ses rayons enflamment encore le ciel et les cumulus, pour les saluer avant d'aller illuminer l'autre partie de la planète.*

*Ô temps !... Ô temps !  
Attends ! Attends !  
Reste un instant  
pour tes amants !*

\*

Au moment de mourir, voici le lieu et l'instant dont j'aimerais me souvenir, pour me dire : Tu as bien vécu ! À présent, tu peux, serein, partir.

\*

*Tant de fois, j'ai savouré le délice de ces paysages. Alors, j'habitais à la campagne. Je me développais comme une belle plante, une promise fleur. La vie était un beau cadeau. Je me délectais pleinement du sentiment d'exister. Mon esprit palpait de merveilleux projets.*

*À présent, je pense à mon installation dans la capitale, et à mon travail à l'ambassade. Ai-je bien fait ?... Je n'ai plus que les instants où, le soir, chez moi, je lis de la poésie, ou en écris. Le reste n'est, en réalité, qu'utilité pratique, rien d'autre. Tellement de fois le désir m'a tentée :*

*Ce n'est pas de ton goût.  
Lâche tout ! Lâche tout !  
Ta campagne chérie  
t'attend, là est ta vie !*

## **Chacun de nous est un mystère dont il ignore l'inventaire**

Brusquement, je recule en criant, effrayé :

- Un serpent !

Aussitôt, Měi dirige ses yeux vers l'animal. Puis, elle sourit :

- Il n'est pas dangereux, me tranquillise-t-elle, il n'attaque pas les humains.

Tous les deux, nous le regardons se déplacer calmement sur le sol, en zigzagant, puis disparaître dans l'herbe.

Je prends conscience de mon handicap :

- Si j'étais seul ici, dis-je, je mourrai.

- Pourquoi ?

- À cause de mon ignorance. Je ne saurai ni quoi manger, ni quel animal éviter.

Quelques minutes après, nous sommes de nouveau assis sur notre « divan naturel ». Nous admirons l'horizon et ses fantastiques changements de couleurs. Finalement, le ciel se teinte de bleu sombre, les montagnes s'obscurcissent totalement.

Je jette un coup d'œil discret vers Měi. Elle est pensive, d'une tristesse qui me touche profondément. Mais je n'en demande pas le motif, par respect de l'intimité de mon accompagnatrice.

Après un instant, je me ravise : au contraire, je dois lui poser la question, autrement elle penserait que je ne fais pas attention à elle. Avec le maximum de douceur, j'interroge :

- Pourquoi cette tristesse ?

Měi, surprise, tourne le visage vers moi ; elle s'efforce d'esquisser un vague sourire :

- Excuse-moi... Je l'ignore moi-même.

\*

*Confuse, je me cache le visage dans les mains. Pourquoi ce trouble ?...*

*Est-ce le retour dans ces lieux si chers à mon cœur, ces heureux moments de ma jeunesse ?...*

*Est-ce l'éloignement d'eux pendant trop longtemps ?*

\*

Un brusque désir me saisit : enlacer Měi pour la consoler.

Non ! Je crains de lui causer un embarras.

Une autre idée surgit : me lever et m'éloigner, pour la laisser vivre à son aise sa mélancolie.

Non ! Je lui donnerais l'impression de la délaisser.

Autre intention encore : prendre délicatement la main de Měi, et la serrer dans la mienne, en signe de solidarité.

Non ! C'est inopportun.

Finalement, je baisse les yeux vers la terre, espérant ainsi communiquer à Měi ma solidarité silencieuse avec elle.

Un instant après, j'entends une mélodie !

Je tourne les yeux vers Měi. De profil, regard devant elle, tête bien droite, elle murmure, à voix très basse, une chanson. Tonalités longues et suaves, suivies par des brèves en forme de points d'orgue. À moins que je ne me trompe, le style laisse croire à l'expression d'amers regrets, exprimés avec une tonalité à fendre une roche.

\*

*Les mots sortent de ma bouche lentement, me libérant d'un poids oppressant. Heureusement que mon compagnon ne comprend pas le chinois, sinon je n'aurais pas osé :*

*Oui ! Labourez mon cœur,  
et creusez mes entrailles  
en sillons de douleur !*

*Détruisez la muraille !  
Sortez-moi de l'abîme,  
ô paroles sublimes !*

\*

J'écoute, totalement sous le charme. Comme Huā, Měi, elle aussi, chante ! Et sa voix est ravissante !

Dans la pénombre, son visage semble irréel, sa voix est troublante. Huā et Měi me semblent étrangement se confondre !

\*

*Une fois la mélodie terminée, mon corps reste immobile, mon esprit est vide. Mes yeux contemplent la montagne et sa couverture végétale, apparemment déserte mais fourmillante de vie.*

*Un long, très long moment passe.*

*Enfin, je tourne lentement le visage vers mon compagnon, sans rien dire. Je veux simplement lire sur son visage l'impression de ce qu'il ressent.*

*- Cette chanson t'a plu ?*

*Il met un instant avant de répondre :*

*- Oui, beaucoup !*

\*

Une demande sort spontanément de ma bouche :

- De quoi parle la chanson ?

\*

*Comment expliquer à un Occidental une chose spécifiquement chinoise ?... J'essaie :*

*- Cette chanson évoque différentes variétés de fleurs, présentes dans ces montagnes. Chacune d'elles correspond à une émotion humaine, de la plus heureuse à la plus malencontreuse. Chez nous, en Chine, depuis l'antiquité, jusqu'à maintenant, la relation avec la nature est très forte et très profonde. C'est parce que nous sommes conscients que tout nous vient d'elle, les inondations et les sécheresses, la lumière et l'oxygène, les ténèbres et les poisons. Impossible de trouver une poésie traditionnelle chinoise où la nature n'est pas présente, d'une manière ou d'une autre.*

*Un peu plus tard, la nuit tombée, l'air est le plus pur, le plus parfumé. Une lune d'une clarté splendide illumine le paysage. Elle colore les montagnes et de légers nuages, flottant à mi hauteur des massifs.*

*Dans le silence absolu, le chœur des cricris de grillons commence sa joyeuse symphonie, tout autour de nous, paisible et charmante.*

\*

Les grillons !... Il y a tellement longtemps, si longtemps que je n'ai pas entendu leurs chants.

\*

*Un feu de bois, allumé par moi, nous éclaire. Heureusement, nous avons porté des biscuits et des bouteilles d'eau. Nous mangeons et buvons, en regardant les rougeoyantes flammes. De temps en temps, des étincelles crépitent joyeusement et sautillent hors du feu.*

*Je prends mon thermos et deux verres ; je verse du thé dans le premier, et l'offre à Bruno ; puis, je remplis mon verre. Nous savourons le liquide ; il nous réchauffe le corps.*

\*

Un spectacle m'impressionne, jamais vu auparavant. Des cumulus clairs couronnent les sommets des monts ; d'autres, plus petits, se tiennent en suspension

entre les flancs des massifs. Un agréable brouillard se répand progressivement. Quelle féerie ! Décidément, la nature est le plus merveilleux des artistes-peintres !

Calme parfait. Tout invite la terre au repos, au sommeil. Et nous aussi.

Très douces sensations, absolument inédites. Oui, poitrine ! Tu as raison de soupirer profondément.

Je reconnais :

- Cette fois-ci, le hasard a bien fait les choses.

Měi se tourne vers moi :

- Comment cela ?

- L'écroulement qui nous a obligés à nous arrêter. Sans lui, je n'aurais jamais vécu ces instants.

Je reste songeur. Je m'entends murmurer :

- En allant au travail, jamais je n'ai jeté un regard dans un parc, en me disant : « Mais pourquoi tu ne prends pas un moment pour aller t'y promener ? Jouir de l'instant ? Méditer un peu ? »... On passe la vie à courir, sans jamais s'arrêter pour s'interroger : « Mais pourquoi courir ? »... On finit par être jeté dans un trou de terre sans jamais avoir rien compris.

\*

*Ne sachant quoi répondre, je détourne les yeux en direction des massifs.*

*Heureusement que pour moi, le parc, la promenade et la méditation font partie de ma journée.*

*Merci infini aux ancêtres qui ont établi et pratiqué cette salutaire tradition.*

*Depuis mon enfance, toute image de la nature, chaque détail parlent à mon âme, reflètent une sensation, un sentiment. En prenant connaissance de notre poésie passée, ma sensibilité s'est renforcée. Pas un auteur qui ne souligne les correspondances entre ce qu'offre l'environnement naturel et ce que ressent son esprit. Douce fusion ! Douce transition ! On est extrait du ventre de notre mère biologique, pour être inséré dans celui plus vaste de notre terre. Heureux celui qui possède la conscience pour en jouir.*

*Obscurité*

*mystérieuse des montagnes !*

*Opacité*

*énigmatique de l'âme !*

*Le doux soleil ,*

*les unes éclairera ;*

*le vif éveil,*

*l'autre illuminera.*

\*

Quelques temps après, nous dormons dans la voiture, moi sur les deux sièges antérieurs, Měi sur les postérieurs.

Le matin suivant, très tôt, un véhicule des services de la voirie se présente. Les agents dégagent rapidement l'éboulement de terre.

Nous poursuivons le voyage, Měi au volant. Mon cœur se met à battre rapidement : « Ah ! Si, en sens inverse, sur ce même chemin voyage Huā ! »

### **Que vaut la richesse en objets quand la vie est endommagée ?**

*14 juin, soir,  
Pékin, petite auberge près du parc de l'Harmonie Préservée.*

*Enfin, le train arrive à Pékin. Le ciel matinal est clair.*

*Si longues années d'absence !... J'ai cru ne jamais revenir. J'ai besoin d'un moment pour laisser passer un vertige dans ma tête.*

*Dans le hall de la gare, quels changements ! Il n'y a plus de vêtements uniformes, mais de tous les genres et de toutes les couleurs. Les visages ne sont plus contractés et fermés, mais plutôt détendus. Certes, j'ai vu à la télévision les transformations intervenues ; mais les constater de mes propres yeux me trouble profondément.*

*Sortie de la gare, je marche dans la rue. Un autre changement m'est désagréable : le tintamarre d'un très grand nombre de voitures ; rares sont les bicyclettes.*

*Je suis effarée par ce qui me scandalise le plus : la multiplicité envahissante des slogans publicitaires. Gigantesques, arrogants et insolents, ils vantent uniquement le superficiel, pour gens enrichis : des véhicules, des vêtements, des objets de luxe.*

*Il n'y a plus de mots d'ordre pour imposer une conduite politique, mais, hélas, voici d'autres, tout aussi péremptores, pour conditionner un comportement idéologique : créer artificiellement le sentiment d'avoir besoin de n'importe quelle marchandise, y compris la plus inutile, la plus ridicule.*

*Qui sont les gens et comment obtiennent-ils l'argent leur permettant d'acquérir ces vanités ?... Est-il juste de susciter et vanter cette nouvelle inégalité entre les citoyens ?... L'immonde dragon du stupide orgueil humain, provisoirement terrassé, s'est remis à causer du mal.*

*Je me rappelle, un soir, une réunion des paysans, en présence du chef de notre village. Nous examinons le slogan officiel, apparu lors de la réforme économique, après la mort de Mao Tsé Toung : « Il n'est pas honteux de s'enrichir ».*

*Un jeune exprima son accord :*

*- C'est normal. Qu'y a-t-il de noble dans la pauvreté ?*

*La stupeur des visages répondit à cette inattendue, impertinente et idiote observation. L'étourdi et ambitieux jeune garçon ne s'était pas rendu compte d'avoir insulté ces paysans, certes démunis, mais dotés de leur dignité.*

*Il poursuivit :*

*- Si tous ne peuvent pas s'enrichir en même temps, pourquoi empêcher ceux qui peuvent l'être ?*

*- Mais comment le deviendront-ils ? objecta un vieil homme... Cela est-il possible sans porter préjudice à d'autres ?*

*À cette demande, répondent insolemment les immenses affiches commerciales, encombrant les façades de la capitale.*

*En tirant ma valise sur ses roues, je parcours à pied plusieurs rues. Bien que je sois au courant pour l'avoir vu à la télévision, j'observe néanmoins avec étonnement les nouveaux magasins gorgés de marchandises et de gadgets, les immeubles rutilants neufs, toute cette ostentation de richesse. D'où et comment est venu l'argent ?*

*Dans une rue au trottoir très large, parmi la foule, une scène me fige de stupeur. Je vois s'approcher des passants un vieil homme aux cheveux blancs, aux vêtements misérables, le dos lamentablement courbé, la tête baissée par la honte.*

*Il tend une main affreusement maigre et tremblante pour mendier quelque sou. Les gens passent devant lui avec indifférence, comme s'il n'existe pas. Une femme, une seule, apitoyée, s'approche du malheureux et lui offre un billet d'un yuan.*

*J'en reste écrasée de honte !... Durant toute ma vie, je n'avais vu de mendiants que sur les images documentaires relatant notre hideux passé, avant la victoire de la révolution. Jamais, je n'ai supposé voir la scandaleuse plaie de la mendicité se reproduire dans la Chine nouvelle. Et je sais combien, pour un Chinois, surtout après la victoire de la révolution populaire, mendier est la pire des humiliations.*

*Accablée de chagrin, je rejoins le vieil infortuné, victime de cette soit disant « moderne » société. Je lui donne un billet de dix yuans. Immédiatement, il lève vers moi un visage très surpris. Je remarque ses yeux blanchis par la cataracte. Tout ému, il me remercie en inclinant profondément la tête plusieurs fois.*

*Immenses sont ma tristesse et ma révolte !*

## **La valeur n'a aucun besoin d'être prouvée par un témoin**

*Un moment après, je m'installe dans un petit hôtel économique.*

*Ma chambre est modeste mais bien tenue. Par la fenêtre, je vois la longue cheminée d'une fabrique désaffectée.*

*C'est là que mon père travaillait comme ouvrier. Je n'ai jamais pu connaître les circonstances de sa mort, survenue pendant mon bannissement. La seule hypothèse fut la suivante : le décès de son épouse, ma mère, et le cruel sort infligé à son unique fille, moi, auraient vaincu son désir de continuer à exister. Pourtant, je savais, quand nous étions ensemble, combien papa manifestait le plaisir de vivre, l'amour pour maman et moi, le dévouement pour le peuple, la révolution et la patrie.*

*Alors, que s'est-il passé ?*

*Un jour, un ami de ma famille est arrivé au village où j'étais exilée. Il me dévoila la vérité.*

*« Ton père, déclara-t-il, était un homme sincère, mais naïf. Conscient d'être un travailleur intègre et un révolutionnaire convaincu, il défendait un principe : que les entreprises soient gérées par les travailleurs eux-mêmes, sans dépendre des bureaucrates. Ces derniers ne comprenaient rien à la production, et se contentaient de jouir de privilèges.*

*« Ton père fut averti pour changer de comportement et de langage, d'obéir aux ordres des représentants du gouvernement et aux principes de la révolution.*

*« Mais il eut le malheur de déclarer : « Le gouvernement, c'est le peuple ! La révolution, c'est la gestion par les travailleurs ! »*

*« Il fut, alors, accusé d'être « une herbe vénéneuse anarchiste ». On produisit contre lui des soit disant témoins ; ils l'accusèrent d'avoir voulu les convaincre de se révolter contre les représentants de l'autorité, et même d'assassiner le responsable du Parti dans l'entreprise. Or, tous savaient que ton père avait horreur de la violence ; il croyait uniquement à la vertu du débat démocratique, de l'explication franche, de la conviction volontaire.*

*« La majorité des travailleurs se rendaient compte que les accusations contre ton père étaient d'ignominieuses calomnies ; ce que ton père voulait, c'était simplement que la révolution soit ce qu'elle déclarait être : par et pour les travailleurs. Mais personne n'osa rien dire, par peur de représailles.*

*« Rapidement, ton père disparut de l'entreprise. Personne ne sut ce qu'il devint, personne n'osa le demander. Jusqu'au jour où une assemblée fut tenue dans l'entreprise. Le responsable local du Parti déclara, faisant allusion à ton père : « Le renégat anarchiste, contre-révolutionnaire et anti-populaire a reconnu sa néfaste et*



*criminelle action ; mais il eut la lâcheté de se soustraire au jugement : il s'est suicidé ».*

*« Nous comprîmes la vérité : il fut torturé puis assassiné. La communication officielle nous a été fournie en guise d'avertissement et de menace contre d'éventuels autres travailleurs contestataires. »*

### **Chacun dans sa cage, fini le ramage**

*Le petit hôtel, je l'ai choisi non seulement à cause du prix économique, mais, également, parce qu'il se situe dans le quartier où je suis née et j'ai grandi. J'en suis partie, contrainte, les cheveux noirs ; j'y reviens, libre, les cheveux gris.*

*Je quitte ma chambre pour aller revoir les lieux de mon existence passée. Cruelle amertume !... Tellement d'années, tellement de saisons loin de mes parents, et sans avoir reçu de leurs nouvelles. Je suis consciente que mon histoire est celle de tant d'autres avant moi, dans ce pays de très longue histoire et de multiples tragédies.*

*En marchant dans la rue, je désire, tout en craignant, la rencontre de personnes connues auparavant : Que leur demander ? Que répondraient-elles ?*

*Où sont les enfants qui jouaient en riant ? Les vieillards assis sous un arbre et bavardant paisiblement ? Les gens qui passaient en saluant ? Et les petites boutiques : l'épicier, le barbier, le quincaillier, le marché et les autres ?*

*Personne n'est ici pour me souhaiter la bienvenue. Papa n'est plus, maman non plus. Et les voisins, les amis, que sont-ils devenus ?*

*Affligée, je contemple les immeubles tout neufs, hauts et anonymes, leurs fenêtres closes. Tout est froid, tout déprime. Même les oiseaux ont disparu. Morte, l'âme du quartier.*

*Dans les rues, presque uniquement des véhicules en mouvement ou à l'arrêt.*

*C'est bien d'avoir fourni des habitations plus confortables, mais pourquoi en détruisant la vie et le charme du quartier ?*

*Facile à comprendre. Ce qui a guidé ce changement sinistre, ce ne fut pas un noble sentiment d'amélioration de la vie des gens, mais l'argent, rien que le gain d'argent. Notre révolution a versé tant de sang pour que l'être humain et ses relations avec les autres soient au centre des préoccupations et des actions. Et voilà le résultat : l'être humain n'est qu'un moyen pour s'enrichir, qu'importe si cela le condamne à s'abrutir.*

*Pour ne pas suffoquer d'indignation et d'amertume mêlées, je lève les yeux vers le ciel. Mais il est en grande partie caché par la hauteur des immeubles. On est privé*

*même de la vue du ciel !*

*Un couple de jeunes touristes chinois, l'appareil photo au cou, passe près de moi.*

*- Pékin est devenue plus jolie, n'est-ce pas ? s'émerveille la jeune fille.*

*- Oh, oui ! Magnifique ! confirme son compagnon.*

*Moi, ce que j'aurais désiré, en ce moment, c'est voir, comme dans le passé, des enfants jouer dans la rue. Ils me regarderaient avec une souriante curiosité, ne sachant pas qui je suis. L'un d'eux me demanderait avec gentillesse :*

*- Vous cherchez quelqu'un ?*

*La question me nouerait la gorge. Pourtant, je répondrai : « Je cherche mon père et ma mère si aimés, ma belle jeunesse tant estimée, mes amis et collègues, les arbres qui embellissaient les rues, les oiseaux qui y chantaient. »*

*Brusquement, je sentirai peser sur moi un poids si énorme que mes larmes jailliraient, abondantes.*

*L'enfant les remarquerait ; désolé, il m'interrogerait :*

*- Vieille maman, vous êtes malade ?*

*Émue de lui avoir causé de la peine, je sourirai affectueusement pour le tranquilliser :*

*- Non, petit ami ! Non !*

*D'autres mots me viendraient, mais je ne les prononcerai pas : « C'est le temps passé qui me fait pleurer, les joies d'antan. »*

*Soudain, un moteur de motocyclette s'approche très rapidement et s'arrête près de moi. J'ai à peine le temps de me rendre compte de quoi il s'agit. Un des deux jeunes garçons saisit mon sac, accroché à mon épaule, et tente de me l'arracher. Je résiste, en criant :*

*- Mais que fais-tu ? Que fais-tu ?*

*Le voleur s'efforce encore de tirer à lui l'objet. Des passants arrivent dans la rue, contraignant les deux bandits à prendre la fuite. La moto rebrousse chemin dans la partie déserte de la rue, et s'éloigne très vite.*

*Je reste profondément choquée. Je savais que la nouvelle époque a libéré des tigres affamés et insatiables ; et voilà que même les chacals et les hyènes sont apparus. Jamais, du temps où je vivais à Pékin, un semblable acte pouvait arriver. On n'avait pas même besoin de fermer la maison à clé.*

## **Quand le vents souffle en sens contraires, comment éviter la poussière ?**

Enfin, nous arrivons au village de Huā.

Měi trouve rapidement le chef de la communauté. Lorsqu'elle lui demande des informations, en lui montrant la photo de la recherchée, il s'inquiète, craignant une mauvaise nouvelle à son propos. Měi le rassure : elle explique que je suis un ami ayant connu Huā dans le passé, et que je viens pour la revoir.

Le chef, tranquilisé, confirme la résidence de Huā dans le village. Měi, toute contente, me communique l'information. Je rayonne de joie. Le chef ajoute que Huā est partie en voyage et qu'elle reviendra. Il précise :

- Elle a quitté le village le douze, après avoir pris, de l'école où elle travaille, une autorisation d'absence de deux semaines. Elle m'a dit qu'elle allait à Pékin.

Peu de temps après cet échange, Měi et moi sommes debout près de notre voiture. Le soleil est brûlant. Notre perplexité est extrême.

Nous finissons par comprendre : en apprenant par la télévision que je la cherchais, Huā est allée à Pékin, en me donnant rendez-vu au parc.

Me voici devant l'affreuse indécision : attendre au village le retour de Huā, ou aller tout de suite à Pékin, pour la retrouver ?

Une villageoise s'approche, la tête protégée du soleil par un large chapeau de paille en forme de cône.

En passant près de nous, elle ralentit le pas, et nous observe. Měi la salue avec respect d'un signe de tête ; la vieille femme s'arrête et répond courtoisement. Měi lui demande si elle connaît Huā, en lui montrant sa photo ; la paysanne s'inquiète. Měi la calme en lui révélant le motif de notre présence. La paysanne, dont le visage s'épanouit, nous fournit d'autres informations. Měi me traduit :

- Elle dit que chaque jour, c'est elle qui vend du lait à Huā, que Huā est une femme très brave, aimée par tout le village.

Je m'empresse de savoir le plus important pour moi :

- Est-elle mariée ?

- A-t-elle une famille ? demande Měi à la femme.

Celle-ci répond avec une certaine tristesse :

- Non, hélas, maîtresse Huā n'est pas mariée.

Cette information me soulage, mais pas complètement ; j'insiste :

- Elle n'a pas un ami, un compagnon ?

Měi semble choquée par ma demande :

- C'est une question qu'on ne pose pas, ici.

- Ah ! Je comprends, excuse-moi. S'il te plaît, demande si Huā n'a pas été mariée auparavant, puis a divorcé ou que son époux est décédé.

À la demande de Měi, la vieille paysanne secoue négativement la tête :

- Jamais, jamais elle ne s'est mariée... Il est vrai qu'ici, il lui est difficile de trouver un époux. Les hommes ont peur de s'unir avec une femme instruite, qui vient de la ville, et, en plus, du nord, de la capitale !... Mais, poursuit-elle inquiète, depuis tant

d'années qu'elle est ici, c'est la première fois qu'elle quitte le village. Et je ne sais pas pourquoi.

Měi ne me traduisant pas, je m'agite :

- Que dit-elle ?

- Attends un peu, répond Měi. Laisse-moi obtenir toutes les informations possibles, puis je te les communiquerai.

Elle tourne le regard vers la vieille femme qui reprend :

- Déjà maîtresse Huā me manque, elle manquera à tout le village si elle ne reviendra pas.

- Pourquoi ne reviendrait-elle pas ?

- Je n'ai pas dit qu'elle ne reviendra pas, j'ai seulement dit qu'elle nous manquera beaucoup si elle ne revient pas... La vie est faite de choses imprévisibles.

Quand la villageoise part, Měi me relate le reste de la conversation. J'en suis excité.

- On ne doit pas attendre, dis-je, il faut aller immédiatement à Pékin. Et si on n'y trouve pas Huā, nous reviendrons ici.

\*

*Je réfléchis vite, puis je lance à Bruno :*

*- Attends un instant.*

*Je cours et rejoins la vieille femme.*

*Je sors de mon sac un bout de papier, y écris mon numéro de téléphone, puis le tends à la villageoise. Elle le prend et secoue la tête en signe d'acceptation. Je prends, ensuite, un billet de banque et l'offre à la paysanne ; elle le refuse avec politesse. J'insiste ; elle résiste avec décision. J'essaie encore. En vain. Alors, je remercie la généreuse femme en inclinant profondément la tête ; elle fait de même.*

## **Un éclair perce les nuages, révélant tout le maquillage**

Quand, le soir, nous retournons à Guilín, je me sens très affaibli. Une forte fièvre me contraint à m'aliter. Une fois sous les draps, je demande à Měi, présente dans ma chambre, de chercher dans mon sac à dos de l'aspirine.

Elle trouve un tube. Elle le prend, saisit une bouteille d'eau et un verre de plastique ; elle y verse du liquide, puis met un cachet d'aspirine. Je bois.

Měi s'assoit sur une chaise. J'apprécie beaucoup sa présence. Quelle chance de l'avoir comme guide ! Mon étoile personnelle brille donc encore dans le ciel.

Je m'étends dans le lit, le visage crispé, le regard dirigé vers le plafond. Je m'efforce de ne pas penser, en espérant m'endormir.

De la rue parviennent seulement les pas lents de quelques passants. De la cour, le perroquet lance de temps en temps son joyeux « Keurrr !... Keurrr !... ».

\*

*- A quoi ça tient, la vie..., chuchote Bruno.*

*Je tourne le regard vers lui. Il maintient les yeux fixés vers le plafond.*

*- Un coup de chaleur, ajoute-t-il, et hop ! la machine humaine est hors d'usage.*

*Je pense sans répliquer : « Eh, oui ! On agit sans penser à notre aspect machine, jusqu'à ce qu'un événement fortuit survient pour nous le rappeler. Quelquefois, trop tard !... D'où l'importance de la pratique du tai chi. »*

*Je demande au malade :*

*- Tu ne veux pas manger quelque chose ?*

*- Non, merci, je n'ai pas d'appétit.*

*Il est épuisé. J'essaie de ne pas montrer mon inquiétude.*

*Il ferme les yeux et s'endort, respirant avec difficulté.*

*Je m'installe sur un fauteuil pour m'assoupir à mon tour. Je n'y parviens pas, bien que très fatiguée. Je pose ma tête sur le haut du fauteuil, et ferme les yeux.*

*Quelques minutes après, Bruno s'agite dans son lit, tout en dormant. Je m'approche de lui. Il est en train de rêver ; sa tête remue à saccades, tour à tour vers la droite puis la gauche, plusieurs fois. Cela ne doit pas être un bon rêve.*

\*

Durant mon sommeil, j'errais dans un désert affreusement dénudé, sous un soleil de feu. Je marchais en chancelant, tout en sueur, respirant très difficilement un air désespérément sec.

Brusquement, je me retourne ; derrière moi, à quelques mètres, je vois maman ! Debout, immobile, silencieuse, le regard fixé sur moi.

Je l'appelle : « Maman ! » Pas de réaction. Je crie : « Maman ! ». Même rigidité. Soudain, près d'elle, apparaît mon fils. Je l'interpelle : « Ouistiti !... ». Même immobilité que maman. J'insiste : « Ouistiti ! ». Les deux interpellés semblent deux statues de pierre, mais avec des yeux vivants, cependant étrangement fixes, pointés

sur moi. Leur attitude et leur regard sont-ils des reproches ?... Parce que je les aurais abandonnés ?... Très confus, je me limite à les regarder, en espérant un signe de reconnaissance, d'affection...

D'un coup, maman et enfant disparaissent dans l'obscurité, me laissant désorienté, désespéré.

\*

*Dans son lit, Bruno se tourne et se retourne, gémissant, puis haletant. J'en suis très peinée. Heureusement, il finit par se calmer, et poursuit son sommeil.*

*La première fois que je vis Bruno, à Pékin, ce que j'avais ressenti, je l'ai exprimé, le soir, chez moi, par ces vers :*

*Un air frais de printemps  
se lève en ce moment,  
caressant la prairie,  
faisant chanter la pie.*

*Quand, devant moi, il évoqua Huā, je sentis la profonde affection avec laquelle il en parlait. Combien j'aurais aimé entendre un homme s'exprimer ainsi sur moi. Les paroles de Bruno me touchèrent au plus vif de mon être. Elles me décidèrent à l'accompagner, bien que n'appréciant plus les voyages pénibles. Le motif de ma décision était clair : je n'ai pas trouvé l'amour ; au moins, je contribuerai à ce qu'un autre y parvienne.*

*Au fur et à mesure de ma connaissance de Bruno, j'ai constaté que « l'air frais de printemps » perdue, se confirme. Il correspond à ce que j'espérais trouver en l'homme qui m'aimerait. Le voici donc, l'amour d'un homme, mais pour une autre femme. Qu'importe ! Indirectement, j'en jouis, comme un pauvre en guenilles se réchauffe au soleil.*

*Un jour, j'ai comparé l'impression que Bruno fit sur moi par rapport à celle de mon ex-mari. J'étais étudiante à l'université ; je ne me considérais pas belle, et j'étais isolée de mes compagnons. Ma famille habitait très loin, à la campagne.*

*Un chauffeur de taxi s'intéressa à moi, me fit une cour assidue. Elle flatta mon besoin d'être estimée, aimée. Rapidement, notre mariage eut lieu. Mais la vie commune dévoila une réalité amère. Mon époux ne cherchait pas, n'avait pas besoin d'amour, mais seulement d'une femme pour satisfaire ses nécessités élémentaires : préparer à manger, laver les habits, tenir propre la maison et, quand cela lui manquait, avoir un rapport charnel.*

*Très frustrée, je me suis néanmoins résignée. Divorcer aurait été une honte pour moi et, surtout, pour ma famille. J'ai accepté mon destin. Mon mari, trop pris par lui-même, ne s'en apercevait pas ou n'y accordait pas d'attention.*

*J'ai donc fini par divorcer.*

*Mais quelle dure sécheresse ! Le manque d'affection, de regards souriants, de mots tendres, de caresses douces. Quel amer désert, un lit en solitaire ! Et quel désolant désarroi ! Se méfier désormais des hommes, pour éviter de retomber dans l'affligeante situation avec mon ex-époux.*

*Enfin, le hasard présenta Bruno. Pour la première fois, j'ai senti ce fameux « air frais de printemps ». Il m'inspira un autre petit poème :*

*On rencontre un être nouveau  
et tout redevient enchantant :  
ciel et soleil, oiseaux et fleurs.  
On reçoit tout comme un cadeau,  
gratuit, joli et palpitant,  
donnant un sens au mot bonheur.*

*Cependant, la persistance de cette douce sensation, le désir toujours vif de la vivre finirent par me troubler. Pour me tranquilliser, je pensais à Huā ; je me plaisais à imaginer sa rencontre avec Bruno, et la joie que j'en aurais tirée : voir se réaliser un vrai, un bel amour, comme j'aurais désiré le vivre.*

*Cependant, vint un temps où l'évocation de Huā provoqua un pincement dans mon cœur. J'en fus surprise, ensuite inquiète, enfin je perçus une vague sensation d'amertume, inattendue, inopportune. J'ai voulu l'ignorer. Mais, à l'insu de ma volonté, elle se répétait. J'ai découvert qu'en moi vivent et s'affrontent deux Měi, une raisonnable et une autre qui ne l'est pas. Je me rappelais avec sévérité mon devoir : aider Bruno à retrouver la femme qu'il aime. Rien d'autre.*

*Mais la partie mystérieuse de Měi susurrant une chose différente.*

*J'en tremblais, effarée. Par crainte de me trahir, de voir la Měi redoutée triompher de la Měi que je devais être, j'eus l'idée de quitter Bruno, de renoncer à la recherche de Huā... Et puis, non ! Il faut que domine la Měi forte, résistante à l'inacceptable tentation.*

*Ainsi, je suis restée avec Bruno, en adoptant ce raisonnement : du moment que je garde le secret pour moi, pas de dommage.*

*Mais, de temps à autre, l'émotion me trahissait. Très alarmée, j'appréhendais que Bruno s'en rendît compte. Heureusement, non ; en tout cas, il ne semblait pas.*

*Dans la chambre, des lamentations plus aiguës de Bruno endormi interrompent mes réflexions. Il s'agite un peu dans son lit, comme apeuré. De l'extérieur de la chambre parviennent les gais « Keurrr !... Keurrr !... » du perroquet.*

Durant mon sommeil, la fièvre provoque un cauchemar.

Je conduis la voiture dans la nuit, en compagnie de Měi. La route est très sombre, sans éclairage public ; plus grave encore, les phares du véhicule ne fonctionnent pas, pourtant il court à une vitesse très risquée. Mon pied, étrangement paralysé, ne réussit pas à atteindre la pédale du frein. Tête baissée vers le pare-brise, je distingue à très grande peine la route.

À Měi très angoissée, je lance :

- Je n'arrive pas à actionner le frein !... Ouvre la portière et saute dehors !

- Je ne peux pas ! réplique-t-elle, terrorisée. La voiture roule trop vite.

J'insiste :

- Alors, ne saute pas, mais laisse ton corps glisser vers la terre !

Une tâche noire, grande comme un camion, barre brusquement la route... Encore une fois, mon pied cherche la pédale du frein... Sans l'atteindre... De grosses gouttes de sueur baignent mon visage jusqu'à mon cou ; mon estomac est tordu par la peur de l'horreur...

Tout à coup, Měi m'enlace fougueusement et reste accrochée à moi de toute sa force. Je sens la brûlante chaleur de son corps, agité et palpitant... Le mur noir approche de manière vertigineuse !

D'un coup, je me réveille. Je me rends compte que Měi est penchée sur moi, le visage très inquiet.

- Je viens de faire un cauchemar, dis-je.

- Oui, je l'ai compris en voyant tes mouvements saccadés tandis que tu dormais. Ça va mieux, maintenant ?

Je reste subjugué par l'expression délicatement préoccupée de Měi.

- Je crois, propose-t-elle, qu'il te faut consulter un médecin.

- Je n'aime pas encombrer mon corps de médicaments quand ce n'est pas nécessaire.

- Je comprends, mais il faut s'assurer que tu n'as pas pris une infection.

Le mot me glace. Une peur affreuse m'envahit.

\*

*Quand Bruno me raconte son cauchemar, nous évitons de le commenter. Pourtant, il me semble clair.*

*Cela me donne chaud au cœur, si chaud ! Alors, je ne suis pas inutile, quelqu'un compte sur moi, et pas n'importe qui.*



*En souvenir de cette douce constatation, je dessine la forme archaïque du caractère signifiant saisir ou vouloir saisir ; en sous-entendant : le bonheur.*



### **Déluge d'eau violent, tumultueux torrents**

Tensions, fatigues, lassitudes, incertitudes, fièvre, toutes me contraignent à trouver quelque soulagement. Besoin impérieux de parler, de vider le sac.

Je fixe le plafond blanc, longuement.

Vient la confession :

- Chez moi, la moindre pointe de fièvre m'angoissait, à la pensée de ne pas aller travailler. Et les loisirs ne servaient qu'à récupérer l'énergie pour me remettre dans la course... Même les rêves, souvent, concernaient le travail... Quand leur contenu était différent, il manifestait le malaise de vivre. Je n'y accordais pas d'attention, pour ne pas être détourné de l'objet principal de mon existence : le rendement !

\*

*Je l'écoute avec une extrême attention. Ses paroles, eaux impétueuses longtemps contenues par une digue, la brisent et déferlent précipitamment, inondant mon esprit.*

\*

- J'ai commencé à travailler à la banque, en croyant que la chose première et principale était de gagner de l'argent, qu'avec lui tout est possible... Rapidement, je suis parvenu à en avoir. J'ai acheté une très belle maison, je me suis marié, un enfant est né... Vint le besoin d'acheter une seconde maison, pour les vacances... Cela n'a pas

suffit. J'ai continué à bosser encore plus qu'avant... Pour devenir un dirigeant important de la banque. Au point qu'on parlait de moi dans les journaux, d'être invité à la télévision... Pour cela, l'argent, encore, servait pour acheter les journalistes, leur directeur... Plus je gagnais d'argent, plus j'en avais besoin, plus je cherchais les moyens d'en avoir plus... Finies les amitiés, si elles ne servaient pas mon but, fini tout ce qui pouvait m'en détourner. Même mon épouse encourageait cette obsession : richesse et gloire !... Pour moi, alors, ne pas viser ce but signifiait incapacité, faiblesse, défaite... Le naufrage de mon mariage, au lieu de me servir de leçon, m'avait seulement dégoûté des femmes, et plongé totalement dans le travail. Il était devenu mon unique raison d'exister. Il comblait ma solitude et l'absence de mon fils, confié à sa mère par le tribunal. Plus je bossais, plus l'argent affluait, plus il me rapprochait de la consécration publique. Riche, fameux et envié ! Voilà tout ce que je désirais.

\*

*La faiblesse le contraint à se taire pour reprendre son souffle. Il maintient les yeux fixés sur le plafond. Le silence est interrompu par le jovial « Keurrr !... Keurrr ! » du perroquet.*

*J'avoue à Bruno :*

*- Ce que tu dis a, maintenant, envahi mon pays. Je comprends la nécessité de sortir de la pauvreté ; j'en ai souffert également dans ma famille. Mais de là à ne voir que l'argent, que son accumulation, où allons-nous ainsi ?*

\*

Je croyais que parler allait me calmer ; au contraire, je reprends, plus agité :

- Cependant, une chose m'a fait souffrir, beaucoup : mon fils, auquel je m'identifiais. J'avais découvert avec horreur que le fameux instinct maternel, sa mère n'en manifestait aucune forme. Son unique préoccupation était de bien habiller l'enfant, comme on le fait pour un chien, afin que les autres s'exclament « Ah ! Quel bel enfant ! », comme on dit « Ah ! quel beau chien ! » ou « Ah ! quel beau tapis ! »... Rater un mariage n'est pas grave, mais ne pas offrir à mon enfant une famille heureuse, m'a profondément lacéré... Mon tourment fut accentué par ce que j'avais subi moi-même dans mon enfance. J'avais vécu dans la terreur de voir mes parents divorcer, pour me trouver avec un seul d'entre eux. Et me voici, moi, en me séparant d'une femme absolument insupportable, contraindre mon fils, encore tout petit, à la malheureuse vie d'enfant de parents séparés, avec, en plus, une mère dépourvue de cœur maternel, et un père absent de la maison. C'était le pire auquel je condamnais un enfant innocent, en plus le mien ! Je m'en sentais horriblement coupable.

\*

*Suffoqué de chagrin, il s'interrompt, les yeux remplis de larmes.*

*C'est la première fois que je vois un homme pleurer, et si douloureusement. Plus il parle, plus je souffre en l'écoutant. Malheureux, lui, aussi ! Et plus que moi. Je n'eus pas la malchance de mettre au monde un enfant avec mon ex-mari. Pourtant, comme j'aurais été heureuse d'être mère ! D'offrir toute ma tendresse au produit de ma chair, et un père affectueux !*

*Je veux consoler Bruno. Mais, timidité ou honte, je baisse la tête vers le sol. J'avoue :*

*- Je croyais être plus malheureuse que toi parce que j'ai beaucoup souffert de n'avoir pas eu d'enfant.*

*La main droite de Bruno glisse lentement sur la couverture du lit, s'approche de la mienne, la prend doucement et la serre avec effusion. J'éclate en sanglots.*

\*

Quand les premières lueurs du matin éclairent ma chambre, j'ouvre les yeux dans mon lit. Sur le fauteuil, Měi se réveille.

Elle s'approche de moi. Après une brève observation, elle déclare :

- Ton visage est très pâle. À mon avis, il faut appeler un médecin.

J'accepte d'un signe de tête.

- Je vais en chercher un, dit-elle. Si, pendant mon absence, tu as besoin de quelque chose, appelle-moi au téléphone.

Environ une heure après, elle revient avec un docteur. Il diagnostique :

- Rien de grave. Un simple coup de fièvre, dû à la fatigue des voyages et au climat auquel le patient n'est pas habitué. Cependant, un antibiotique évitera toute éventuelle complication.

## IV.



**Du pays natal éloignée, du passé privée et saignée,  
ô nostalgie pas résignée !**

*15 juin, soir.*

*Le soleil, à moitié levé, offre une douce lumière.*

*J'arrive devant l'entrée du parc. Où mieux se retrouver sinon dans l'endroit le plus beau, au nom le plus évocateur : Jardin de l'Harmonie Préservée ?*

*Je suis simplement vêtue : une longue jupe noire et une chemise blanche. Mes longs cheveux gris, mettant en relief le dessin de mon visage, sont étalés sur les épaules.*

*Au moment de franchir le seuil, je m'immobilise. Mes yeux se lèvent vers le haut : Ô ciel ! Ô Ciel !... Palpitations de mon cœur, calmez-vous !*

*Encore une fois, mon destin se joue ; encore une fois, il ne dépend pas seulement de moi. Voici ravivés l'élan et l'espérance. Mais, après tellement d'années, en me regardant, que pensera-t-il ?*

*Toute petite, je courrais joyeusement sur l'herbe de ce même jardin, le long du lac, balançant mes deux jolies tresses de cheveux. Maman et papa me poursuivirent en criant préoccupés : « Huā !... Ne cours pas trop vite !... Ne cours pas trop vite ! »...*

*J'éclatai de rire en poursuivant ma course sur un pont de bois. Mes parents finirent par me rejoindre, soulagés. Maman m'enlaça avec effusion ; papa saisit ma petite main avec douceur. Je ris de nouveau ; eux aussi. « J'avais peur, avoua maman, de te voir tomber en te faisant mal ! »*

*Et maintenant, est-ce que je ne risque pas de tomber ?... Sans avoir maman et papa pour me relever ?*

*Je demeure immobile, un long moment...*

*Désormais, je suis ici. Fais ce que tu dois, adviene que pourra !*

*Je franchis le seuil du parc. Ma poitrine devient brusquement un orchestre de gongs et de cymbales violemment déchaînés.*

*Je parcours des allées, regardant autour de moi. Le soleil matinal donne un éclat intense au vert des feuilles d'arbres, au bleu du grand lac, aux couleurs vives des*

*jolis édifices traditionnels. Des chants et des musiques parviennent de toutes les directions, exécutés par des groupes ici et là. Partout, c'est la joie de la vie ! Et toi, Huā, qu'en sera-t-il ?*

*Toute la journée, je vais partout dans le parc. Je m'approche de tous les groupes, je regarde tous les hommes d'une soixantaine d'années... Sans trouver celui que je cherche.*

*Ne suit-il pas le programme télévisé ? Ne croit-il pas à l'information que j'ai donnée ?*

*Retournée dans ma petite chambre, ces questions sans réponses me tourmentent. Comment fermer les yeux ? Pourtant, je dois me reposer. Demain, je continuerai l'inspection.*

## **Quand sa flamme est trop agressive, regarder le feu de la rive**

*16 juin, soir.*

*Deuxième journée au parc...*

*En fin de journée, encore rien !*

*Retour à l'hôtel.*

*Songeuse, je cherche à comprendre quoi faire.*

*De ma chambre, je téléphone à la télévision.*

*- Je vous confirme que la femme recherchée, nommée Huā, je l'ai vue hier et aujourd'hui dans le parc du Jardin de l'Harmonie Préservée.*

*- Vous en êtes certaine ?*

*- Absolument. Je l'ai rencontrée. Je lui ai parlée. Elle m'a dit qu'elle fréquente le parc pour rencontrer l'homme qui la cherche.*

*- Pourquoi ne vient-elle pas simplement chez nous, à la télévision ?*

*J'avais prévu l'objection.*

*- Je lui ai posé cette question. Elle a répondu : « Je préfère le rencontrer dans le parc. »*

*- Bah ! Quelle bizarrerie !*

*Après cette communication, le miroir de la salle de bain m'attire.*

*Depuis quelques années, après avoir dépassé ma cinquantaine d'âge, à chaque automne, une vue m'attriste : celle des arbres dénudés et des feuilles jaunies jonchées par terre. Mon corps, lui, aussi, se flétrit ; la peau de mes mains s'est un peu rétrécie.*

*Je m'approche lentement du miroir. Mon visage n'a pas encore de rides, cependant les cheveux s'approchent de la couleur de la neige. La fleur n'est pas fanée, mais l'éclat du début s'en est allé. C'est en été que se cueillent les fruits.*

*Oh ! Je ne suis pas encore tombée dans le naufrage de la vieillesse impotente et dans la laideur du corps. Mais suis-je encore désirable ? Au fond, de cet homme, je connais seulement la tendresse de ses yeux. Mais sa personnalité, mais ce qu'il a vécu durant ces quarante années ?... Sois forte, Huā ! comme tu l'as toujours été. L'amour, lui aussi, est une question de combat et de dignité.*

*À peine ce courage retrouvé et cette résolution prise, la peur revient. Mais si... si mon apparence actuelle le déçoit ? S'il est resté fixé sur la jeune fille rencontrée la première fois, avec sa peau fraîche, son visage empourpré des couleurs de la jeunesse ?*

*Dois-je affronter cette épreuve ?*

*Dans les anciens et fameux « Trente six stratagèmes », l'un des articles s'intitule « De la rive regarder le feu ». Un bon général ne doit pas compter seulement sur la rapidité de l'action, mais savoir attendre le moment propice.*

*Brusquement, je détourne les yeux du miroir. Je cours à la fenêtre. J'ai besoin de regarder vers l'extérieur, pour atténuer mes appréhensions.*

*De gros nuages sombres et bas cachent la plus grande partie du disque lunaire ; mais sa clarté en dessine vivement les bords. Très lentement, les nuées se déplacent, masquant puis découvrant le rayonnement nocturne.*

## **La danse des baleines n'a pas de cantilène**

16 juin, soir,  
Pékin, hôtel Tian men (Porte céleste).

En avion, retour à Pékin. Une idée me vient, j'en informe Měi :

- Un jour, tu m'as parlé des hôtels modestes, qui, pendant la période maoïste, n'étaient pas autorisés à accepter des étrangers.

- Oui.

- Est-il possible, maintenant, d'y loger, n'étant pas chinois ?
  - Pourquoi me demandes-tu cela ?
  - Je suis très curieux d'en faire l'expérience.
  - J'ignore si, à présent, c'est autorisé. Il est vrai que beaucoup de choses changent actuellement en Chine. J'essaierai de trouver une solution.
- Elle m'invite à regarder vers l'extérieur, à travers le hublot. J'y colle les yeux.
- Le paysage est magnifique !
  - Et terrible aussi, ajoute Měi.
  - Terrible ? Pourquoi ?
  - Les hautes montagnes que tu vois, et les profondes gorges, eh bien c'est là que sont passés mon grand-père et ses compagnons durant la « *Longue Marche* ».
- L'observation m'oblige à mieux examiner le paysage.
- On voit, aussi, dis-je, la *Grande Muraille* ! Magnifique ! Grandiose !... Je comprends que l'Unesco l'ait classée, ainsi que les pyramides égyptiennes et aztèques, comme patrimoine de l'humanité.

\*

*Dois-je intervenir ou pas ?... Le jugement entendu me blesse ; je n'aime pas les opinions superficielles.*

*Mais je compte sur l'intelligence et la sensibilité de Bruno. Je commente, alors, du ton le plus raisonnable :*

*- Mais patrimoine de quel genre d'humanité ?*

*Il me regarde d'un œil interrogatif, attendant une clarification. Je la fournis :*

*- Celle des dominateurs. Pour édifier cette muraille, ils ont contraint, par le fouet et l'épée, une humanité asservie pour la construire avec sa sueur et son sang, jusqu'à en mourir, leurs cadavres étant mélangés avec le sable et la pierre de ce monument. Ajoutons la stupidité des promoteurs. Il a suffi aux envahisseurs d'acheter des soldats surveillant une porte, pour les laisser passer. C'est dire combien la motivation pour réaliser ce mur fut d'abord la vanité et l'auto-glorification des membres de l'oligarchie régnante.*

\*

Encore une fois, grâce à Měi, je découvre ma tendance à ne voir que l'un des aspects des choses, celui qui me plaît. Auparavant, j'avais admiré la campagne où vit la famille de Měi. Elle compléta : malgré l'aspect très agréable de l'endroit, les paysans souffrent pour en tirer de quoi vivre. Et voilà que je récidive avec la muraille.

\*



- Tu veux entendre, maintenant, une belle histoire ?

- Oui, volontiers, acquiesce-t-il.

- C'est une histoire racontée par les Indiens d'Amérique. On l'appelle le mythe des baleines.

- Oh !... répond-il., J'adorais les mythes quand j'étais petit, ma mère me les relatait.

Alors, je pose la question :

- Tu sais comment les baleines font...

Non, pas ce mot, plutôt un autre :

- ... s'accouplent ?

Il avoue son ignorance. Je recours à un ton badin :

- Eh bien, voici comment. Dans l'océan, le mâle et la femelle surgissent brusquement de l'eau, puis lancent en l'air, tout droit vers le ciel, leur immense corps ; dans ce très bref instant où il est ainsi suspendu, ils tentent de s'accoupler.

Bruno rit en imaginant la situation. Je poursuis :

- Évidemment, ils ratent leur union. Ils recommencent encore... Et encore... Jusqu'à parvenir à s'unir.

- Hum ! se limite-t-il à dire.

J'attends de lui plus de commentaire. Ne voyant rien venir, j'ajoute :

- Eh bien, ce mythe symbolise l'amour entre les êtres humains.

- C'est-à-dire ?

Son étonnement me surprend. N'a-t-il vraiment pas compris ou désire-t-il m'entendre encore parler sur ce thème ?

J'en suis gênée.

- C'est-à-dire ? répète-t-il.

Il faut donc expliquer. Je m'efforce d'employer le ton le plus détaché, le plus scientifique :

- L'amour humain, le vrai, est aussi difficile et miraculeux que l'accouplement entre les baleines. Sinon pourquoi tellement de chansons, de romans, de films et autre sur l'amour ? Pourquoi tellement d'étalage de ses aspects les plus superficiels : publicité, pornographie, vêtements intimes, etc. ? Plus on parle d'amour, moins il existe. L'humanité ignore ce qu'il est réellement ; si elle le sait, alors elle en a peur ! Comme les baleines, les gens multiplient les tentatives. Mais combien réussissent ? Combien voit-on de couples réellement heureux ?

\*

Aïe ! Aïe ! Aïe !... Elle a mis la pointe du bistouri au plus profond de la plaie saignante.

Mëi prend son sac, en extrait son carnet, l'ouvre à une page vierge, et se met à écrire, toute concentrée.

Je jette un coup d'œil sur le texte ; il est en chinois. Très courtes phrases, avec retour à la ligne. De temps en temps, Měi rature. Finalement, elle a l'air satisfaite du résultat. C'est un texte au centre de la page ; pour moi, ce sont des hiéroglyphes mystérieuses, mais des dessins admirables, une sorte de peinture abstraite. Je demande :

- C'est une poésie ?

- Oui.

- Et le contenu ?

Les yeux fixés sur le texte, elle ne répond pas. J'insiste avec délicatesse :

- J'aimerai bien le savoir.

\*

*Je surmonte ma timidité. Je traduis, d'une voix un peu tremblante :*

### *Solitude*

*Le rossignol s'agite dans la cage  
sans réussir à briser le grillage.  
Dans tous les sens, ses ailes se déploient,  
mais il reste prisonnier de l'endroit.*

\*

J'en félicite Měi :

- C'est joli !

Ensuite, je plaisante, seulement à moitié :

- Mais il faudra inventer une manière, pour l'oiseau, de se libérer.

- Oui ! confirme-t-elle.

Brusquement, l'avion est secoué, comme une simple feuille de papier. Les ébranlements sont légers. Mais ils se répètent.

Une calme voix d'hôtesse se fait entendre dans les hauts-parleurs. J'en comprends la version anglaise. Elle avertit que nous traversons une zone de turbulences, nous prie d'attacher nos ceintures, et de rester calmes.

Nous nous exécutons. J'ai connu ce genre de phénomène durant mes nombreux voyages en avion, néanmoins j'ai peur. Měi et moi échangeons un furtif regard, pour nous encourager. Elle, aussi, est plutôt inquiète.

Une autre secousse est plus forte ; elle se prolonge. Mon estomac se serre à me faire mal. Toutefois, je tente de ne pas laisser voir mon angoisse.

\*

*Instinctivement, ma main veut saisir celle de Bruno.*

*Non ! C'est inconvenant. Courage ! ... Discrètement, je me contente de plaquer le plus fort possible les paumes de mes mains sur mes cuisses.*

*Une autre secousse oblige l'appareil à descendre un peu vers le bas. J'ai la sensation que mon cœur chute avec lui ! ... Une funèbre idée surgit en moi ; aussitôt, je l'écarte, mais elle revient. Soit !... L'essentiel est de maintenir la dignité. Je m'y efforce.*

\*

Tandis que l'avion semble dandiner, je joue à l'homme calme, alors que mes tripes semblent prêtes à éclater de frayeur. Je lutte pour éliminer de mon imagination l'avion se précipitant vers le sol... Je parviens à raisonner : « Ce n'est pas la première fois que tu voyages en avion ; les turbulences, c'est normal. Il y a moins d'accident d'avion que d'automobiles. » Mais la crainte demeure...

## **De mutation en mutation, telle est l'humaine condition**

16 juin, soir.

Débarqués à Pékin, ouf !

Voler en risquant de s'écraser. Ma recherche de Huā, c'est pareil.

Nous arrivons sur une petite place agrémentée d'arbres. Tout proche, se dresse un très large immeuble, comprenant une dizaine d'étages. Pas l'air d'un hôtel, mais de logements pour gens modestes. Je devine pourquoi les étrangers n'y sont pas acceptés : il ne faut pas qu'ils voient des aspects non flatteurs du pays. Au contraire, moi, je veux les connaître.

- Attends-moi ici, dit Měi . Je vais voir s'il est possible de loger dans un hôtel que m'a conseillé une amie.

Je m'assois sur un banc ; je pose devant moi mon sac au dos et celui de Měi. Elle s'éloigne.

Sur la place, une vieille femme et une toute jeune fille, modestement vêtues, nettoient le sol. Elles ramassent des feuilles d'arbre gisant par terre, puis les mettent dans un seau. Étrange ! Cette action me suggère des corps jetés dans un trou de cimetière... Allons, optimisme ! Optimisme ! Sinon pourquoi avoir parcouru dix mille kilomètres et plus ?

Je contemple les arbres. Ils gardent encore des feuilles, belles et vertes.

Měi revient, satisfaite. Nous prenons nos sacs à dos, et nous dirigeons vers l'immeuble.

L'édifice est réellement pour gens disposant de peu de moyens financiers. Cependant, l'intérieur est bien entretenu ; un léger parfum de nettoyage récent flotte dans le hall, sobre mais accueillant.

Ascenseur jusqu'au septième étage. Puis, long couloir, faiblement éclairé.

Une porte fermée attire mon attention. Une pancarte y est accrochée, entourée d'un ruban rouge ; au centre, un caractère chinois, de même couleur.

- Qu'est-ce que c'est ?

Měi jette un coup d'œil à la porte, sourit et explique :

- Un couple marié en voyage de noces.

- Ah !

Nous entrons dans une chambre. Environ cinq mètres sur cinq. Ameublement très élémentaire : lit conjugal étroit, petit divan, deux chaises, table basse ; dans un angle, mini-frigidaire et réchaud à gaz.

J'apprécie :

- On peut même cuisiner !

- Oui, c'est pratique pour ceux qui ne peuvent pas s'offrir le restaurant. Il y a aussi des travailleurs qui logent ici toute l'année.

Je m'approche d'une porte. Elle donne accès à un tout petit espace : toilettes, évier et douche, munie d'un rideau en plastique blanc ; il est agrémenté de dessins d'oies sauvages en vol, de couleurs diverses.

- On doit dormir dans la même chambre, dit Měi en souriant, car il m'a fallu déclarer, pour te faire accepter, que tu es mon fiancé !... J'espère que tu sauras t'adapter, sinon on change d'hôtel.

- J'aime cette chambre !... Je suis très curieux de connaître tout de la Chine, en particulier ce qu'elle a de plus modeste.

- Pourquoi ?

- Cela me redonne la joie de vivre.

- C'est, interroge Měi, d'un ton taquin, la pauvreté de la Chine qui te la redonne ?

- Non, c'est la dignité avec laquelle la pauvreté est assumée.

Je ne confie pas à ma compagne d'autres réflexions. Je n'ai jamais connu la pauvreté ; je l'ai vue uniquement de loin, de temps à autre, sans m'en préoccuper. C'est une carence que je veux, maintenant, combler.

\*

*Curieux et très intéressant, Bruno. Avec mon travail à l'ambassade, j'ai connu assez d'étrangers, mais aucun semblable à lui. Les autres s'intéressent uniquement à ce qu'ils peuvent tirer du pays, comme profit financier.*

\*

Je vais à la fenêtre, j'ouvre le rideau.

En face, un bâtiment semblable à celui où je me trouve. La plupart des fenêtres ont les vitres de couleur bleue. Tiens !... J'en demande le motif à Měi.

- Quand le ciel est gris, explique-t-elle, le bleu des fenêtres permet de le voir comme un ciel d'été, couleur azur. C'est plus agréable pour les yeux.

- Mais cela ne correspond pas à la réalité !

Mon objection l'amuse :

- La réalité, dit-elle, a besoin parfois d'être vue à travers une couleur qui la rend supportable. En Chine, nous avons connu tellement de malheurs que nous avons fini par trouver des moyens pour les atténuer, au moins subjectivement. Ainsi du ciel : sa couleur grise déprime, mieux vaut le percevoir bleu.

Cette réponse, pourtant optimiste, provoque en moi une forte angoisse. Je détourne les yeux de l'extérieur, et les fixent sur Měi, sans parler.

- Qu'y-a-t-il ? s'étonne-t-elle.

Je reste bouche cousue.

- Quelque chose ne va pas ?

Je ne résiste pas. J'avoue :

- J'ai peur !

- Peur ?... De quoi ? Tu n'es pas bien ici ?

- Non, ce n'est pas l'endroit. Peur d'autre chose.

- Quoi ?

Je me tance : « Libère-toi ! Malgré ta voix mal assurée. »

- Et si...

Blocage.

- Si ?... répète Měi, en m'encourageant de ses yeux.

- Si... Huā a changé ?... Si elle n'est plus celle que j'ai connue ?

\*

*Totalement prise au dépourvu, je ne sais quoi répliquer. Mon cerveau se met à bouillir. Je tente de le maintenir sous contrôle.*

*- Que veux-tu dire par là ?*

*- Si elle m'a oublié.*

*J'en reste abasourdie. Constatant mon mutisme, il note avec tristesse :*

*- Toi aussi, maintenant, tu ne parles pas.*

*Que lui dire ?...*

*Ah, Měi ! Měi !... Mais laquelle ?... L'une souhaite la confirmation de la crainte de Bruno ; l'autre la réproouve fermement.*

*De joyeux rires d'un homme et d'une femme éclatent, provenant d'une chambre voisine.*

*- Alors, répète Bruno, qu'en dis-tu ?*

*Ciel ! Ciel ! Donne-toi toute ton énergie ! ... Je tourne vers Bruno mon visage, avec une expression où je m'efforce au maximum d'objectivité :*

*- Si Huā est la femme que tu crois, elle n'aura pas changé. Si elle a changé, elle n'est plus ce que tu crois.*

\*

Je te pardonne, Měi, je te pardonne avec reconnaissance ta franchise. Cette hache m'a coupé en deux, pourtant telle est la vérité.

Une hache précédente m'était tombé dessus, celle-ci maniée par moi : douter de toi, Huā !

La réponse de Měi me donne le courage de retourner au parc, malgré mon effroyable appréhension.

## **Quand le chant est tellement beau, mais une voix est en défaut**

*17 juin, soir.*

*Pour le troisième jour, je suis dans le parc.*

*Le soleil à peine levé, de nombreuses personnes sont déjà ici, jouissant de l'air et de la lumière. J'en suis heureuse pour elles, mais je pense aux innombrables autres personnes démunies de cette joie.*

*Quant à moi, ma chance se manifestera-t-elle, aujourd'hui ?*

\*

Tôt, le matin, nous arrivons au parc. Bizarrerie de mon esprit : tour-à-tour, je le sens effroyablement vide, à cause de l'angoisse de ne pas trouver Huā, ou en ébullition brûlante, à l'idée de la rencontrer.

\*

*Tellement de fois j'ai franchi le seuil de ce parc, mais jamais avec ce que j'ai ressenti cette fois-ci :*

*Seuil !*

*origine et commencement.*

*Point*

*de décisive intersection.*

*Ouverture ?*

*Fermeture ?*

*L'angoisse d'ignorer le futur.*

\*

Nous nous engageons dans le parc. Nous reprenons l'inspection, extrêmement attentifs, les yeux grand ouverts.

Beaucoup de personnes sont présentes, se livrant à leur activité favorite : gymnastique, taï chi, musiques, chants, danses, promenades.

Certes ! Nettement plus romantique de me donner rendez-vous ici que dans un ordinaire bureau de télévision. Mais, Huā, où es-tu ?

Měi et moi regardons de tous les côtés, nous allons partout.

Ah ! Là, on chante ! Spécialité de Huā !... Nous y allons.



Un groupe d'une centaine de personnes entonne en chœur une joyeuse complainte, accompagnée par un orchestre composé d'une vingtaine d'instruments. Au milieu, un homme dirige l'ensemble, avec des mouvements de bras harmonieux.

Parmi les chanteuses sont présentes des femmes ayant l'âge qu'aurait Huā. Nos yeux inspectent fébrilement leurs visages, l'un après l'autre, avec le maximum d'attention.

\*

*Intelligente Huā !... Quoique de mieux que de te rencontrer en plein chant, matinal, collectif dans le plus merveilleux des jardins ?!*

*Mes entrailles s'entortillent.*

\*

*Je suis parmi les présents, mais je ne chante pas. C'est à mes yeux de s'activer. Ils cherchent, parmi les présents, l'homme désiré.*

*Brusquement, je ne sens plus mes pieds, ma tête et mon corps sont envahis d'une vertigineuse tempête émotionnelle.*

*Le voici ! Le voici ! Le voici ! Oui ! C'est lui ! C'est lui !...*

*Le sang afflue violemment dans les veines gonflées de mes tempes. Mes jambes flanchent ! Je parviens à me retenir, mais, instinctivement, je me cache derrière d'autres personnes... Paralysée.*

\*

Les nerfs tendus au maximum, à me faire mal, Měi et moi examinons les femmes présentes une par une, y consacrant tout le temps. Sur certains visages, nous nous attardons.



Finalement, très déçus, nous constatons qu'aucune des femmes ne paraît ressembler à celle que nous cherchons.

- Pourtant, observe Měi, nous sommes devant le groupe le plus nombreux, le plus important, le plus attirant. Logiquement, c'est ici que Huā devrait se trouver.

\*

*Je me décide à aller vers toi quand, stupéfaite, je te vois parler avec cette femme, de manière confidentielle.*

*Mon trouble en est extrême, mon désarroi infini.*

*Qui est cette femme ?*

*Mes yeux rivés sur elle, sa vue m'anéantit. Elle est plus jeune que moi. Cela me rappelle Yuè : son mari l'avait abandonnée pour une femme plus jeune.*

\*

Totalement abattu de n'avoir pas trouvé Huā parmi ce groupe de chanteurs, je ne sais quoi faire. J'essaie de raisonner.

- Pourquoi, dis-je, Huā se cantonnerait-elle dans un petit groupe, quand il est plus aisé pour elle d'être trouvée dans le plus grand ?

- Peut-être, note Měi, qu'elle estime faciliter sa découverte en étant dans un petit groupe.

Nous décidons d'aller chercher ailleurs.

\*

*Réduite à une statue de granit, je les regarde s'éloigner. Lui marche tristement. Mais pourquoi ?... Pourquoi est-il avec cette femme ?*

## **Quand les yeux ont la préférence, fais attention à l'apparence**

Dans un autre secteur du parc, nous continuons la recherche... En moi, désespoir et espoir se combattent furieusement.

\*

*Sans me faire remarquer, je les suis à distance.*

*Visiblement, ils me cherchent. Leurs corps montrent une tension et la fébrilité égales à la mienne.*

*Une deuxième fois, je sens l'impérieux désir d'aller à sa rencontre. Mais la présence de cette femme avec lui, encore cette fois, m'en dissuade. Pourquoi est-elle avec lui ? Qui donc est-elle ?*

\*

Partout où nous passons, nos yeux se déplacent de manière spasmodique d'un endroit à l'autre. Nous nous approchons en priorité des groupes de chanteurs. C'est là que Huā devrait être... Si elle est ici.

\*

*Pourquoi ne la trouvons-nous pas ?... Serait-ce encore une horrible plaisanterie d'une télé-spectatrice ?... Impossible, puisque le chef du village nous a confirmé le voyage de Huā. Alors, pourquoi ne la trouvons-nous pas ?*

\*

Malheureusement, le soir, nous quittons le parc en silence. Měi est perplexe. Moi, comment me décrire ?... Je ne trouve pas les mots.

\*

*Ils ne se rendent pas compte que je les suis, de loin, discrètement.*

*Ils finissent par sortir du parc. Ciel ! Que faire ? Que faire ?...*

*Dans la foule des passants, je continue à les suivre, à une distance convenable.*

*Ils parcourent plusieurs rues.*

*Finalement, ils se dirigent vers un hôtel ; ils y entrent ensemble. C'est donc son épouse !... Dans ce cas, pourquoi est-il venu ? Serait-il assez inconscient, insensible et cruel pour me croire heureuse de le voir marié ?*

\*

Tandis que nous sommes debout dans le hall de l'hôtel, je reçois un appel téléphonique. La voix est féminine, les paroles sont exprimées de manière extrêmement nerveuse, rapide, puis la communication s'interrompt.

\*

*Dans la rue, cachée derrière un arbre non loin de l'entrée de l'hôtel, pétrifiée, je garde mon téléphone près de mes lèvres.*

\*

*Les paroles entendues au téléphone me laissent déconcertée, très mal à l'aise, le regard abaissé. Bruno s'en rend compte.*

*- Qu'y-a-t-il ? interroge-t-il, agité.*

*Comment le dire ?*

*Il s'énerve. Je le comprends. Mais rien ne sort de ma bouche. Il insiste fortement, à son tour très alarmé :*

*- S'il te plaît, parle !*

*Je réussis à lever le regard vers lui, et le fixe droit dans les yeux, sans pouvoir m'exprimer.*

*Il attend, à bout de nerfs. Il faut que je parle sinon il explosera.*

*- Au téléphone, dis-je, une inconnue m'a déclaré : « La femme que vous cherchez... est... morte ! »*

\*

*Je ne parviens pas à en croire mes oreilles.*

*- Morte ?!*

*- C'est le mot employé, confirme Mëi.*

*Toute ma substance m'abandonne, mon cerveau se vide.*

*Un instant passe.*

*Je m'efforce de reprendre tant soit peu le contrôle de moi-même. Je réussis à balbutier :*

*- Qui est la femme qui a téléphoné ?*

*- Je l'ignore, elle a seulement dit cette phrase puis elle a coupé, sans me laisser le temps de réagir.*

*- Regarde sur ton téléphone si son numéro apparaît.*

*- L'appel est anonyme, dit-elle.*

\*

*Je réfléchis, sans communiquer mes pensées à Bruno, pour ne pas l'agiter davantage. Il me faut d'abord comprendre la situation.*

*Cet appel est-il une stupide et méchante plaisanterie ?... Je n'en serais pas étonnée, tellement les gens sont devenus perfides, cruels.*

\*

Précipitamment, je sors de l'hôtel. Je franchis le seuil, et m'arrête sur le trottoir. J'ai besoin d'air pour ne pas suffoquer, pour ne pas hurler mon insupportable souffrance.

\*

*À quelques mètres de là, terrée dans les ténèbres, tourmentée, je l'observe.  
La femme le rejoint et le regarde. Lui, il reste avec les yeux dirigés vers la rue.  
La femme et lui ont l'air très tendus.  
Je recule d'un pas, me cache davantage, en continuant à regarder la scène,  
malgré la douleur qui étreint ma poitrine.*

\*

*Enfin, Bruno se tourne vers moi. Il me fixe d'un air étrange, en plein désarroi. Je soutiens son regard, sans pouvoir réduire mon malaise.*

\*

De retour dans ma chambre, je m'affale sur un fauteuil. Je ne comprends rien. Rien ! Absolument rien !

Mes yeux restent ouverts toute la nuit, le cerveau ballotté par mille supputations, aussi vagues que stériles.

\*

*Dans mon lit, je ne parviens pas à dormir. Même les excellents exercices de yoga sont inutiles.  
Affreuse insomnie.*

\*

*Ma chambre plongée dans l'obscurité, durant toute la nuit, mon esprit est affreusement martelé par la même question et la même réponse : Pourquoi cette femme est avec lui ?... C'est donc son épouse !*

\*

18 juin, soir.

Měi espère que l'anonyme déclaration au téléphone n'est qu'une très mauvaise plaisanterie. Aussi, très tôt le matin, nous retournons au parc.

En y pénétrant, elle déclare :

- Si nous la trouverons, ce sera près des groupes de chant.

Avant de pouvoir lui demander pourquoi, elle complète :

- Rappelle-toi ! Le métier de Huā était de chanter. Vu l'immensité de ce parc, la seule manière de se faire trouver est d'être là où des personnes chantent. Huā devrait nous guider par le chant.

Raisonnement tout-à-fait logique.

Nous reprenons notre recherche, plus fébrile encore. Nos yeux inspectent, l'un après l'autre, chaque endroit où des personnes chantent.

\*

*J'espère qu'il se rappellera mon métier et le chant qui nous avait réunis.*

*Pas trop éloignée de l'entrée du parc, je choisis un petit groupe de chant, mais assez nombreux, et tout près d'une dense végétation ; ainsi, je pourrais éventuellement me cacher.*

*Sans participer au chœur, j'attends avec anxiété l'apparition espérée.*

## **Quand le loriot gazouille, l'âme se déverrouille**

*Le soleil parvient au centre du ciel. La chaleur est forte. Nous nous arrêtons tout près du lac.*

*Bruno baisse la tête, accablé.*

*« Tuit ! Tuit ! Tuit !... » Un oiseau gazouille. Je le cherche du regard. C'est un loriot jaune. Il se balance, allègre, en battant ses petites ailes, sur une branche de saule, fine et souple.*

*- Tu crois encore, murmure Bruno, aux informations données par la télévision ?*

*- Au village, le chef nous a confirmé la venue de Huā à Pékin.*

*- Mais pas dans ce jardin.*

*- Ce jardin, dis-je, fut indiqué par la personne qui a appelé la télévision.*

*- Peut-être, ajoute-t-il, cette personne voulait uniquement s'amuser, pour rompre la monotonie de sa vie, sans se préoccuper du mal causé à autrui. Certes, il est probable que Huā est à Pékin, mais est-ce pour venir me rencontrer dans ce jardin ?*

*Je réfléchis. Je n'aime pas m'avouer vaincue sans combattre. Je réponds :*

*- Rappelle-toi la déclaration de la vieille paysanne, au village. Elle affirma que Huā ne l'avait jamais quitté auparavant. Par conséquent, quel est le motif de sa venue à Pékin ?... Je n'en vois pas d'autre que celui de te rencontrer. Nous sommes ici pour le vérifier.*

*Près des saules, le loriot continue son joyeux concert. Bruno s'affale sur le bord du lac. Visiblement, il souffre beaucoup. Et moi avec lui.*

*Pour supporter la douleur, je regarde ailleurs. Les branches des saules ondulent gracieusement sous l'effet d'une brise.*

*Soudain, Bruno saisit l'èrhú que je lui avais offert. En sortant de l'hôtel, j'avais noté qu'il le portait en bandoulière, sans oser lui en parler. Et... il commence à jouer !*

\*

L'idée m'en est venue instinctivement, ce matin, avant de sortir de l'hôtel. J'ai pensé d'abord prendre mon violon ; puis, non, plutôt celui traditionnel chinois. Je m'étais rendu compte de mon aisance à en jouer.

Dans le parc, ne trouvant pas Huā, découragé et désespéré, une pulsion soudaine me fait saisir l'instrument.

Je joue la musique de la chanson de Huā, celle entendue lors de notre première rencontre au théâtre. Non, je ne l'ai pas oubliée, cette mélodie. Si Huā est dans ce parc, j'espère qu'elle l'entendra et viendra !

Je dilate les notes en un adagio lent. Je me concentre pour empêcher mes mains de trembler.

\*

*Cette mélodie, si douce et si poignante, me transperce au plus profond. J'ai beaucoup de peine à retenir mes larmes.*

*Heureusement, la musique arrive à son terme. Mais voilà qu'il la reprend, la répète, identique. Ma tension nerveuse augmente, mes jambes tressaillent.*

*Un chant ! soudain, accompagne la musique !... Un chant féminin !*

*Bruno arrête brusquement de jouer ; aussitôt, la voix cesse de chanter.*

*Bruno se précipite vers le bosquet d'où elle provenait ; je cours derrière lui.*

\*

Dans l'épaisse végétation, j'entrevois la silhouette d'une femme fuyant très rapidement. Je crie de toute ma force :

- Huā !... Huā !

Courant éperdument, la femme disparaît parmi les arbres.

Je me précipite pour la rejoindre. Mais l'endroit est trop touffu. Je ne vois rien, et j'ignore dans quelle direction aller. J'appelle en hurlant :

- Huā !... Huā !

Měi me rejoint.

- C'est elle ! lui dis-je. C'est elle !

\*

*Un horrible doute me prend. Je ne le confie pas à Bruno, pour ne pas le torturer davantage : et si cette femme n'est pas Huā, mais simplement une personne qui se joue de nous ? Cela ne m'étonnerait pas, à l'époque où nous sommes tombés.*

*Cependant, elle a chanté. Mais d'autres femmes en sont capables. Autrement, pourquoi, au lieu de se présenter, elle a fuit ? Ce n'est absolument pas normal.*

\*

Fou !... J'en deviens fou !...

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Je me tourne vers Měi. Elle, aussi, est effarée, les lèvres cousues. Moi, j'ai l'horrible sensation que ma tête va exploser en mille morceaux.

\*

*C'est plus fort que moi !... Je n'ai pas eu le courage de rester. Cette femme ! Cette femme qui est avec lui me bloque. J'ai peur de me confronter à une trop insupportable désillusion. En même temps, j'ai honte de ma peur. Pourtant, maman et papa m'ont toujours dit : « Le courage, c'est vaincre la peur ».*

## **Si la mer submerge le ciel, comment préserver l'essentiel ?**

*Dans la pénombre de la chambre, la nuit avancée, une douce clarté lunaire filtre à travers la fenêtre, baignant les murs d'une couleur bleuâtre.*

*Je jette un coup d'œil à Bruno, allongé sur le divan. Il dort ou fait semblant, je l'ignore. En tout cas, j'espère qu'il se repose ; il en a tant besoin.*

*De mon sac, posé près de mon oreiller, j'extrais sans bruit mon carnet et prends mon stylo. En restant allongée sur mon flanc droit, sous la faible lumière de la lune, les mots surgissent, presque tous adéquats, produits par une force inconnue en moi :*

*Ô nuits de sommeil agitées  
par d'étranges fantômes hantées !  
Vous dévoilez l'aridité  
qui me harasse d'anxiété.*

*Et je vois toute l'âcreté  
de ma cruelle adversité,  
tant que mon âme est amputée  
de ce qui doit l'alimenter.*

*Furibonde, la mer  
ensevelit la terre,*

*puis submerge le ciel,  
inondant l'univers.*

*Tout devient torrentiel.*

*J'ai honte ! Honte ! Si honte de mon horrible désir : que Bruno ne retrouve pas Huā !*

*J'ai toujours lutté pour être juste et bonne, toujours estimé et recherché ce qui est bon et beau. Même quand je m'étais rendu compte du mépris et de la haine de mon mari envers moi, je n'ai jamais éprouvé envers sa méchanceté que de la pitié et de la compassion.*

*Comment suis-je arrivée à vouloir que Bruno et Huā ne se rencontrent pas ?... L'amour peut-il à ce point causer de la cruauté ?... Est-il, alors, de l'amour ?...*

*Totalement désorientée, mon regard va à la lune. Dégagée des nuages, elle brille de tout son blanchâtre éclat. Voir la lumière et ne pas en être illuminée...*

*Quand, malgré tous les efforts,  
et quelques soient les engrais,  
s'acharne le mauvais sort  
et son putride marais,  
la terre est privée de fruits,  
n'ayant pas reçu de pluie.  
Que faut-il : se résigner  
ou espérance garder ?*



## La plus admirable des fleurs défend de regarder ailleurs

18 juin, soir.

Le matin, au centre du parc, près du lac, là où j'étais assis le jour précédent, je recommence à jouer la chanson de Huā. Cette fois-ci, le tempo musical est, malgré moi, plus nerveux. Impossible de jouer autrement.

À Měi, assise à mon côté, j'affirme sans en être convaincu, tout en espérant la réalisation de mon vœu :

- Si Huā est ici, quelque part, et entend cette musique, elle viendra.

Quelques promeneurs s'arrêtent et m'écoutent, les uns avec curiosité, d'autres amusés.

Quand j'ai fini la mélodie, je m'arrête, puis demeure abattu.

Soudain, Měi se tourne vers moi, et me dit :

- À propos, je viens d'y penser. J'ai oublié de te dire ce que Huā a chanté. Le titre de la chanson est « *Huà dié* ». À ne pas confondre avec le nom de Huā, dont le « a » final a un son prolongé, et signifie « fleur ». Par contre, dans la chanson, le « a » final du terme « Huà » est bref et descendant. Il signifie changer. Le titre de la chanson est donc « changer (sous entendu : en) papillon ».

- Changer en papillon ?! interroge Bruno, perplexe. Qu'est-ce que cela signifie ?

Měi hausse légèrement la tête, avec une profonde mélancolie, puis raconte...

\*

*- L'histoire remonte loin, très loin dans le passé, entre 265 et 420 de l'ère chrétienne, époque chinoise jîn. Ensuite, cette chronique inspira un roman qui fut écrit durant la dynastie Song, entre les années 960 et 1279. Voici le contenu. Deux étudiants fréquentaient la même école, et sont devenus des amis très liés. La singularité est que l'un des deux amis était une jeune fille, mais travestie en garçon. À l'époque, les femmes n'étaient pas admises dans les écoles. Mais, la jeune fille su convaincre son père de l'y envoyer. Pour la faire accepter, le stratagème du déguisement fut utilisé... Durant la scolarité, la jeune fille tomba amoureuse de son ami, mais n'osa jamais le lui révéler, et lui ne découvrit jamais qu'elle était du sexe féminin. À la fin de la scolarité, les deux amis se séparèrent sans que la jeune fille dévoila son amour. Peu d'années après, elle apprit le décès de son ami. Et le père de la jeune fille décida de la marier. Elle n'accepta pas, mais, finalement, dut se résoudre à satisfaire la décision de son père. Durant le chemin vers la maison du mari, la*

*route passait près de la tombe de son aimé. La jeune fille demanda, alors, de s'arrêter un moment. Elle laissa les deux témoins du mariage, qui l'accompagnaient, et alla toute seule jusqu'à la tombe. Là, elle s'assit et pleura, pleura, pleura tellement. En sanglotant, elle déclara à son aimé gisant dans la tombe : « Ah ! Combien j'aurais désiré avoir comme témoins le ciel et la terre afin de m'unir à toi pour tout le reste de notre vie ! »... Soudain la tombe s'ouvrit, et l'amant de la jeune fille se transforma en papillon, en même temps qu'elle. Ainsi, l'un à coté de l'autre, ils s'envolèrent dans l'air, et, comme tous les papillons de cette espèce, les deux amoureux sont restés unis pour le reste de leur existence.*

\*

Soudain, quelque chose tombe près de moi. Je me précipite vers lui, suivi par Měi. Les mains tremblantes, je saisis l'objet et le regarde : c'est un petit caillou, recouvert d'un morceau de papier. Je le déplie rapidement et vois un très court texte écrit en chinois.

Alors, je cours, suivi par Měi, jusqu'au lieu d'où a été lancé le message.

L'endroit est désert.

Měi me traduit le texte :

« La fleur que tu as connue s'est fanée. Inutile de la chercher. De plus belles fleurs existent. »

\*

*- Qu'est-ce que cela signifie, me demande-il, stupéfait.*

*Également étonnée, je ne sais quoi répondre. Je relis plusieurs fois le contenu du texte, pour en comprendre le sens.*

\*

*J'ai très longtemps hésité à écrire ce message.*

*« La fleur que tu as connue n'existe plus. »*

*Non, ce n'est pas exacte. Plutôt : « s'est fanée. » C'est la vérité.*

*Puis : « Ne la cherche plus. »*

*Non, c'est autoritaire. Mieux vaut : « Inutile de la chercher. » Certes, la phrase est cruelle. En chirurgie, aussi, la guérison passe par la douleur.*

*Puis, la conclusion : « Une plus belle fleur existe. »*

*Non, mieux vaut être plus général, plus subtil : « De plus belles fleurs existent. »*

*La femme qui est avec lui, - son épouse, je suppose -, est chinoise. Elle comprendra et saura traduire à son mari.*

\*

Dans un restaurant près de l'hôtel, je m'efforce de nourrir mon corps, bien que l'appétit soit totalement absent. Měi, elle aussi, est dans une situation identique. Notre esprit est trop occupé par l'énigme du message reçu.

Après un très rapide dîner, nous retournons dans notre chambre.

Immédiatement, je me connecte via webcam avec Alice. Je l'informe du texte reçu.

- Qu'en penses-tu ?

Elle réfléchit, longtemps, très concentrée.

- Si le message, déclare-t-elle, n'est pas une plaisanterie de très mauvais goût, s'il est réellement de la personne concernée, voici mon interprétation. Cette femme a enseveli le passé dans une tombe sur laquelle elle a mis une dalle définitive.

L'explication me met k.o au tapis... Néanmoins, je tente de comprendre :

- Et alors ?

- Et, alors, si tu veux vraiment du bien à cette femme, tu ne dois pas rouvrir sa plaie et lui causer d'autres souffrances encore. Pour elle, tout appartient désormais au passé. Comme dit le texte, poétiquement : « La fleur s'est fanée ».

- Et cette phrase : « De plus belles fleurs existent » ?

- Je pense que l'expression est claire. Elle fait allusion aux autres femmes qui existent autour de toi, avec lesquelles tu as ou pourrais avoir une relation sentimentale.

- Une femme ?!... Si je l'avais, pourquoi serais-je venu ici pour la rencontrer, elle ?

- Là, je suis incapable de te répondre.

La conversation finie, je reste dans les ténèbres les plus noires.

\*

*Bruno me confie la discussion avec son amie, puis conclut :*

*- Je désire tout le bien du monde à Huā, je ne veux en aucun cas lui causer de souffrance. Je ne cherche pas à la voir pour satisfaire mon désir exclusif, mais uniquement si la rencontre peut lui procurer du bien, à elle aussi. D'abord à elle !... Qu'en penses-tu, toi ? Je te le demande parce que tu es chinoise, comme elle. Il est possible qu'à ce propos, nos cultures, nos manières de penser, la vôtre et la mienne, diffèrent.*

*Je sens le besoin de bouger, pour maîtriser ma nervosité. Je me lève, puis je vais et viens dans le petit espace. Bruno me suit du regard.*

*Cher Mòzǐ !... Tu m'as permis de comprendre l'étroitesse de la soit disant bienveillance confucéenne, celle de servir d'abord ce qui est proche au détriment de ce qui est lointain. Non, as-*

*tu dit, il nous faut l'amour universel, aimer autrui autant que soi-même et ses proches. Je dois donc aimer Huā comme moi-même. Quel que soit le prix à payer !*

*Je m'arrête et me tourne vers Bruno.*

\*

Měi déclare d'un ton ferme :

- Ne décide pas pour Huā.. Tant que tu le crois utile pour tous les deux, elle et toi, continue à la chercher... Laisse-lui la décision de te rencontrer ou pas.

Admirable, sublime Měi !... Mais pourquoi, tandis que tu parlais, je te voyais une telle douleur sur le visage ? Une douleur qui m'a profondément remué.

\*

*J'espère qu'il ne s'est pas rendu compte de ce qui m'écrasait quand je lui exprimais mon opinion.*

\*

Soudain, Měi déclare, dans un éclair de lucidité :

- Mais oui !... Mais, oui !...

De la paume de sa main droite, elle se tape son joli front. Elle ajoute :

- La dernière phrase du message : « De plus belles fleurs existent »... Comment ne l'ai-je pas compris tout de suite ?... La fleur, en Chine, symbolise la femme !

- Et alors ?

- Huā t'a vu avec moi !... Elle croit donc que je suis ta femme !

- Mais pourquoi le penserait-elle ?... Si tu étais ma femme, pourquoi serais-je venu la chercher ?

- Comme ami !... Comme ami qui veut simplement venir la retrouver... Chez nous, l'amitié est aussi forte que l'amour... Huā n'a probablement pas compris que j'étais tout simplement ton interprète... Il faudra donc trouver le moyen de lui faire connaître la vérité.

**Ô, jeunesse ! Ô, beauté ! Et toi, éternité !**

19 juin, soir.

Matin, la même place du parc.

Encore une fois, assis, je joue la mélodie. Les yeux fermés, apparemment absorbé par la musique, en réalité mes nerfs sont furieusement sollicités. J'attends ! J'attends impatiemment un nouveau signal.

\*

*Pendant qu'il joue, ma tête est baissée vers le sol, en proie à je ne sais quoi de violent et de déchirant en moi.*

\*

*Cachée derrière un buisson, j'assiste à la scène. Mon regard est rivé sur lui, exécutant la musique de mon chant, celui de notre première fulgurante rencontre !...*

*Un couple de personnes très âgées s'arrête en jetant un regard au musicien.*

*- Tu te rends compte ! dit la femme à l'homme près d'elle... Nos jeunes méprisent aujourd'hui notre musique traditionnelle, et voilà un étranger, un occidental qui l'aime au point de la pratiquer !*

\*

*Le soleil diffuse une apaisante lumière vive sur le parc. Des groupes d'oiseaux voltigent ça et là, dessinant de splendides ballets. Ce débordement de joyeuse vie contraste totalement avec l'accablement qui nous tourmente.*

*Bruno finit de jouer la mélodie. Le couple de vieillards s'éloigne. Nous demeurons seuls, silencieux.*

\*

*Cachée derrière la végétation, je fixe le couple. Mais pourquoi sont-ils revenus ? Pourquoi ? Pourquoi ?*

\*

Je murmure tristement à Měi :

- Si, réellement, c'est Huā qui a envoyé le billet, crois-tu qu'elle se manifestera ?...

Le message a l'air d'une déclaration de refus de rencontre.

\*

*Qu'il m'est dur de prêter l'attention uniquement à la bonne partie de moi-même. Pourtant, là est mon devoir pour ne pas avoir honte de ce que je suis.*

*Je cherche donc à raisonner objectivement, en écartant toute idée servant uniquement mon intérêt égoïste, celui de la partie que je réproûve en moi.*

*J'é mets une hypothèse optimiste en faveur de Huā :*

*- Le motif de son comportement pourrait être simplement dicté, selon notre culture chinoise, par la pudeur ou la honte... Huā n'a pas la force de se faire voir non seulement parce qu'elle t'a vu avec moi, en me croyant ton épouse, mais, aussi, parce que, désormais, elle a perdu sa jeunesse et, avec elle, sa beauté.*

\*

Je conteste :

- Chaque âge a sa beauté.

- En Chine, toutes les femmes n'ont pas cette conception.

Malgré ce qui me retient, j'affirme ma plus horrible crainte :

- Et puis, rien ne prouve que la personne ayant lancé le papier dans le parc est Huā.

- Le message parle de « fleur », note Měi, c'est la signification du nom de Huā !

Persistant à me faire du mal, à privilégier l'aspect négatif de la situation, j'objecte :

- Toutes les femmes qui ont regardé l'émission de télévision connaissent désormais ce nom. Elles peuvent donc l'utiliser.

- D'accord, rétorque Měi, ce que tu dis est possible. Mais nous devons tout vérifier, avoir la certitude. En Chine, le temps et les vicissitudes enseignent la valeur de la patience.

\*

*Ah ! Le temps et les vicissitudes !... Surtout quand l'histoire est pluri-millénaire !*

## **Enseveli sous mes soucis, je fais le bilan de ma vie**

Retour dans la chambre.

Je suis allongé sur le divan, sous une couverture, le dos dirigé vers Měi. Ainsi, au cas où elle a les yeux ouverts, elle me croit assoupi. Toutefois, j'ai la sensation qu'elle dort, couchée dans le lit, sous les draps.

Quant à moi... Moi ?... Que suis-je, à présent ?

\*

*Sous un soleil torride et aveuglant, je gravis à grande peine une pente raide de montagne. Les rochers présentent des arêtes saillantes, ruisselantes de sang, rouge écarlate. Au moindre faux pas, ces lames de pierre me lacéreraient, j'en serais déchiquetée.*

*Éreintée, craignant à tout moment l'extinction de ce qui me reste d'énergie, je poursuis néanmoins ma très pénible ascension.*

*Une soif suffocante m'étreint le gosier, mes lèvres gercées me brûlent, mes pieds nus ensanglantés continuent, très lentement, très douloureusement, à monter.*

*Soudain, devant moi, Bruno, tout souriant, de ses deux mains m'offre un splendide vase antique. Il est décoré de deux magnifiques canards mandarins, en plein vol l'un à côté de l'autre, dans un ciel azur. À la surface du vase scintille de l'eau ! Fraîche !*

*Soulagée et reconnaissante, je m'approche en titubant pour saisir la précieuse offrande. Brusquement, Bruno disparaît, le vase tombe. Il gît par terre, brisé, et, soudain, devient poussière. Sauf un petit morceau. J'y remarque un texte. Je m'agenouille et lis :*

*Hélas ! Hélas ! De toi je rêve  
et mon amertume est sans trêve !  
Où donc, où donc est la sagesse  
pour éclairer ma confusion  
et me rendre mon allégresse  
quelque soit le temps, la saison ?*

*Je me réveille sans bruit dans mon lit.*

*Je revois la joyeuse scène du repas familial, en compagnie de Bruno. En particulier, je remarque les regards heureux de mes parents et grands-parents ; ils allaient de Bruno à moi, puis de moi à lui, assis l'un à côté de l'autre, contents.*

*C'est alors qu'apparut en moi, pour Bruno, un sentiment autre qu'amical : « Oh, oui ! me suis-je surprise à penser. Comme j'aurais été heureuse si je l'avais rencontré en temps opportun, chacun de nous libre de tout engagement ! »*

*Le destin, je me suis toujours efforcé de ne pas y croire, persuadée qu'en disposant de conscience, d'intelligence et de volonté, je parviendrai à construire ma vie selon mes désirs.*

*Hélas !... À présent, je suis obligée d'admettre : soit il y a un destin indépendant de ma volonté, soit je n'ai pas été aussi consciente et intelligente que je le pensais. Sinon, pourquoi m'être mariée ?... Pourtant, l'alarme s'était présentée. Quand, la première fois, j'ai rencontré mon ex-*

*mari, ma sensation était nette : je n'éprouvais pas de l'amour pour lui, mais une sorte d'affection, de reconnaissance pour un homme qui m'accordait son attention. Alors, j'ai pensé que l'amour pouvait se construire progressivement, en vivant ensemble, en se connaissant mieux... Pour concrétiser ce but, j'ai tout fait, tout consenti, jusqu'aux humiliations les plus amères.*

*Ces sacrifices me confirmèrent uniquement mon illusion. Plus j'acceptais les vexations, plus mon ex-mari triomphait, jubilait... Ce n'était pas moi qu'il aimait, mais sa domination sur moi.*

*J'eus l'illusoire naïveté d'espérer le changer. Mais, tous les compromis consentis, tous les efforts déployés se sont révélés inutiles. Le temps m'a rendu clair ce que j'aurais dû savoir dès le début : on ne change pas le caractère fondamental d'un être humain. Si, à trente ans, il ne sait pas aimer, c'est qu'il n'a pas reçu la graine de l'amour ; et, désormais, son cœur est aride.*

*Je veux interrompre ces douloureuses réflexions, pour me reposer un peu.*

*Mais l'esprit demeure en ébullition. Comme toujours, il va à la poésie, afin d'atténuer la souffrance.*

*Tu m'as envahie, ô tristesse.*

*Je suis devenue ton hôtesse.*

*Je refuse d'y succomber.*

*Comment puis-je m'en libérer ?*

\*

Maman ! Maman chérie !... Dis-moi comment puis-je continuer à lutter ? Et contre quoi ?

À vingt ans, je me suis cru capable de vivre selon mes désirs. Je possédais les atouts pour y réussir : affection des parents et volonté personnelle.

J'avais choisi de réaliser mon rêve d'enfant : être violoniste. Mais je suis devenu fonctionnaire de banque.

J'ai rencontré l'amour avec Huā, mais je n'ai pas su le conserver. J'ai trouvé une autre femme pour construire une famille ; assez vite, les illusions se sont perdues.

J'ai aspiré à être un bon père ; le divorce m'a contraint à me séparer de mon fils adoré.

Où donc sont les réussites de ma vie ? Où est la satisfaction du cœur ? Où est le contentement de l'esprit ?

Pourtant, c'est au meilleur âge, celui de mes vingt ans, où toute l'énergie était en effervescence, où tous les espoirs s'offraient, où toutes les voies se présentaient, c'est alors qu'eut lieu l'examen décisif de la vie, sous la forme de cette jeune Chinoise, mise par hasard sur ma route.



Je n'ai pas su la conquérir. Tout le reste en a découlé : lamentable rapiècement. Un naufragé croyant naviguer en sûreté.

M'en rendre compte à soixante ans, n'est-ce pas trop tard ?...

J'ai pensé qu'un poste de travail prestigieux, avec les bénéfices pécuniaires et les honneurs conséquents, démontrait ma réussite. Autour de moi, tous y croyaient. J'ai fini par l'admettre, moi aussi. J'ai accordé à ce choix le flatteur nom de « réalisme ». Alors, j'ai censuré en moi la voix qui le flétrissait comme lâche opportunisme.

J'ai appris à mentir à moi-même, à mon insu. Aux moments d'inconfort, y compris à ceux plus graves de désarroi, je m'obstinais à répondre : « Tu dois t'intéresser au plus immédiat, au plus concret, au plus urgent ! Responsable, tu dois être ! La vie, c'est des priorités ! C'est positiver ! Toujours positiver ! »

Tout le monde me confortait dans cette vision.

Et voilà : quarante années passées. Résultat : égaré.

Désormais vieilli, je viens aux antipodes de l'endroit où j'ai vécu, pour retrouver ce que je n'ai pas eu le courage ni l'intelligence de conserver en un temps favorable.

Si Huā ne se présente pas, mon seul mérite, ou plutôt ma seule caractéristique serait de laisser un compte en banque. Misère ! Ô moi qui pouvais être un satisfait artiste !... Tristesse ! Ô moi qui pouvais être un heureux amant !

\*

*Assise sur mon lit, éclairée par la petite lampe de chevet, mes pensées s'agitent, vagues impétueuses et tournoyantes d'un océan en affreuse tempête.*

*Quel est résultat de mon énergie consacrée à l'art ? Quelle a été ma vie sentimentale ? Qu'en est-il de la concrétisation de mon idéal de justice et de solidarité ?*

*Quelles ont été mes erreurs ?*

*Avoir épargné à maman et papa une horrible punition de la part des autorités, au lieu de m'accorder un merveilleux amour ?... Non.*

*Mais n'aurais-je pas dû, au retour en Chine, trouver le moyen de quitter le pays en compagnie de mes parents ?... Cependant, n'aurait-il pas été égoïste de renoncer aux belles idées à réaliser dans la patrie ?... Aurais-je pu être heureuse en amour sans l'être en idéal social ?... Certainement pas.*

*Les revers de ma vie ne sont-ils pas d'abord ceux de notre révolution et, au-delà, de celle mondiale ?*

*Un changement social uniquement en Chine peut-il durer sans un changement sur la planète entière ?... La réalité démontre cette illusion : le hideux égoïsme et la criminelle injustice sont redevenues dominants, partout dans le monde, et la Chine a fini par succomber à ces fléaux. Nous sommes des millions de victimes, qui sur le plan économique, qui politique, qui sentimental, qui sur tous ces plans. Les semences*

*salvatrices de la révolution ont été avortées, détournées par les requins, les chacals et les vautours humains. Ils ont remplacées les efforts et les espérances consentis par des herbes vénéneuses et des épines monstrueuses. Humiliante, très humiliante situation. Mais, pour ma part, je ne me résigne pas ; ce serait m'avouer vaincue. Loin de moi ce funeste avilissement. Vivre, c'est combattre pour un bel idéal. Et combattre pour lui, même de la manière la plus modeste, c'est déjà le vivre.*

\*

*Toutefois, au-delà de l'abîme du découragement, du désert de l'échec, je perçois encore le fil rouge. Identique chez tous les blessés de la vie, pour avoir exigé d'elle l'authentique dignité : celle de l'amour pour soi-même et pour les autres, de manière égale.*

*Qu'est-ce que l'amour réel sinon un hymne universel à la justice et à la solidarité, à la bonté et à la beauté, à la vie et à la félicité ?*

*Je n'ai pas su trouver l'homme idéal, mais j'eus la force de quitter un mari trop fatal.*

*Bruno n'a pas concrétisé son amour de jeunesse, mais il a renoncé à son confort matériel pour venir de l'autre côté de la planète, jusqu'en Chine, à un âge avancé, pour relancer son désir d'aimer.*

*Huā, également, a raté son bonheur juvénile, mais, elle aussi, a affronté les épreuves les plus pénibles, évoquées par le chef du village.*

*Alors, pour chacun de nous trois, tout n'est pas perdu, n'est pas vain.*

## **Plein chant, papillons !**

*20 juin, soir.*

*Encore une fois, tôt le matin, nous nous asseyons au même endroit du parc, au bord du lac, près du joli pont. L'eau est généreusement recouverte de splendides lotus aux larges feuilles, d'un vert délicat.*

\*

*Plus qu'hier, je suis horriblement contracté et fatigué. Je contemple le violon chinois à mes côtés, un long moment.*

Mes yeux se tournent vers un groupe de personnes. À proximité, ils exécutent des mouvements de tai chi, lents et harmonieux.

Soudain, *la chanson ! Celle de Huā !... Par la même voix féminine, auparavant écoutée. Je me précipite, suivi par Měi, vers l'endroit d'où elle provient.*

Le chant cesse brusquement, mais... un *violon !... Nous trouvons par terre un violon. Je le reconnais : celui que j'avais offert à Huā !*

\*

*- Huā ! crie-t-il de tous ses poumons, au comble de l'exaltation.*

*J'appelle aussi, de toute ma force :*

*- Huā !*

*- Huā ! répétons-nous en chœur.*

*Nos yeux cherchent frénétiquement dans toutes les directions.*

*- Huā ! crions-nous encore tour à tour, à plusieurs reprises.*

*Nos appels sont tellement déchirants que des passants s'arrêtent, d'autres cessent leur activité sportive. Tous, ébahis et inquiets, nous observent. Sans doute, ils nous croient deux fois, s'agitant éperdus, en examinant les alentours.*

\*

*Cachée derrière un buisson, toute flageolante d'émotion, je les fixe en m'efforçant de ne pas bouger, de ne pas me faire voir.*

*Oui ! Il est juste de lui restituer son violon.*

*Je suis dans la situation décrite par un antique poète : « L'oie sauvage s'approche graduellement du chemin des nuages. » Mais, au contraire de cet oiseau, je n'ai pas d'ailes, et j'ignore la nature des « nuages ».*

\*

*- Huā ! hurle Bruno plusieurs fois, de plus en plus désespérément.*

*Je répète en écho :*

*- Huā !*

\*

*Je résiste. Je résiste. De ferventes bouffées de feu m'enflamment.*

\*

*Bruno, éperdu, ne sait plus quoi faire.*

*Je lance de toute ma force, en chinois :*

*- Huā ! Je suis seulement l'interprète de Bruno ! Seulement son interprète ! Pour l'aider à te retrouver !... Tu comprends ?... Je suis uniquement l'interprète chinoise de Bruno, qui est ici pour te retrouver, toi, parce qu'il t'aime encore !*

\*

*Ces paroles me pénètrent, me figent, je lutte contre le vertige.*

*La voix de la femme répète :*

*- Je suis seulement son interprète ! Tu comprends ? Son interprète, rien d'autre !*

\*

*Atroce pour moi, la prononciation de ces deux mots « Rien d'autre ».*

*Un instant passe...*

*Le chant se fait de nouveau entendre !... La voix est tremblante.*

*Hébétés, nous écoutons, n'osant pas bouger, de peur que la femme disparaisse encore une fois...*

*La plainte continue...*

*Finalement, nous tournons le regard en sa direction et... nous la voyons ! Huā !...*

*Face à nous, debout, au bord du pont auquel elle donne le dos, devant les lotus en toile de fond, comme si elle en est la fleur principale, elle continue à chanter. Elle est vêtue d'une splendide robe traditionnelle rouge. Oh !... C'est la couleur de la passion amoureuse, du courage et du sacrifice. La robe est parsemée de fleurs jaunes, couleur de la droiture et de la loyauté.*

\*

*L'âge lui a donné un air sensuel et suave, si ravissant.*

*La première fois que je l'avais vue chanter sur le plateau du théâtre, elle portait la même robe, avec les mêmes couleurs !*

*Au comble de l'exaltation, tout en continuant à chanter, elle essaie de sourire tandis que des larmes coulent sur ses joues flamboyantes.*

\*

*Ô, mes larmes ! Enfin, vous êtes de joie !*

\*

Moi, aussi, mes yeux sont submergés de larmes, mais, cette fois-ci, leur cause est le bonheur.

Mes mains, malgré leur violent tremblement, se dirigent vers le violon à deux cordes, se ravissent puis saisissent celui que j'avais offert à Huā.

\*

*Par-delà les larmes abondantes me voilant les yeux, je parviens à regarder Bruno. Il accompagne la chanson de Huā, en s'efforçant de maîtriser sur l'archet les mouvements de ses mains agitées.*

*Les deux amoureux, finalement réunis, se contemplant ; ils sourient en pleurant, et pleurent en souriant...*

\*

*Nos si longues années de séparation ne sont plus, désormais, qu'une césure dans un poème d'amour ininterrompu. Sa renaissance eut lieu dans le plus féérique des endroits, comme je l'espérais.*



V.



POINT D'ORGUE



## **Papillon aux ailes brisées, comment dès lors peux-tu voler ?**

*24 juin, nuit,  
Pékin, maison.*

*Retournée devant la porte de mon logis vide, je n'ose pas y entrer.*

*Une voisine passe dans le couloir :*

*- Alors, tu as fait un bon voyage ? me demande-t-elle.*

*- Oui, oui !*

*- Ah ! Tu as de la chance, toi, de pouvoir voyager !*

*Je tente un sourire. Tandis que la femme s'éloigne, je m'adresse ces réflexions : « Entre toi et moi, qui a plus de chance ?... Enceinte d'amour, mais avortement affligeant. Beau voyage, mais l'oasis s'est révélée un mirage. »*

*Pour ne pas attirer l'attention d'autres voisins, je me décide à prendre la clé ; j'ouvre la porte. Pour la première fois, l'entrée et le salon me paraissent très froids.*

*Finalement, derrière moi, je ferme la porte de mon logis. Ainsi, se clôt une partie de ma vie. La plus belle, la plus intense de mon âge adulte. Ô mon cœur ! Pourquoi continues-tu à battre ?...*

*Je finis par avancer dans mon refuge. Faible est la clarté du jour ; des tentures aux fenêtres lui barrent l'accès. Je pose mon sac à dos.*

*Immobile, je reste au milieu du salon.*

*À quel regard confier mon affection ?*

*Avec qui partager mes sentiments ?*

*Âme déçue, détruite, calcinée !*

*À présent, pourquoi, comment exister ?*

*Une violente averse éclate, accompagnée de rafales de vent. Les gouttes de pluie tambourinent brutalement les vitres.*

*Je m'approche d'une fenêtre et regarde vers l'extérieur.*

*Oh ! Douce coïncidence !... Lamentations de la bourrasque ! Sanglots de la giboulée !... Merci de partager mon état d'esprit, de me soutenir.*

*Tout à coup, l'orage déchaîne sa toute puissance. Dans le jardin de l'immeuble, la double furie du vent et de la pluie secouent, arrachent les fleurs, les dispersent dans l'air, éparpillant leurs pétales.*

*Une folle envie m'interpelle : « Sors ! Débarrasse-toi de tes vêtements, et jette-toi dans la tourmente ! Et crie ! Hurlé avec le vent ! Que la foudre te désintègre ! Ainsi, plus de sentiments, plus de tourments. La paix éternelle. »*

*Tout mon corps frissonne, mon cerveau tourbillonne...*

*D'un coup, l'orage s'interrompt, tout s'apaise. Pas moi.*

*Tombe donc, glaciale neige.*

*Ma vie se désagrège.*

*Vite ! Qu'elle s'abrège !*

*Mes yeux se tournent vers ma bibliothèque.*

*Beaucoup d'ouvrages parlent du retour au foyer, après un long voyage ; ils chantent le doux plaisir de retrouver la terre, le village, le lieu de naissance, les membres de la famille tant aimés, les amis.*

*Mais d'autres écrits lamentent avec douleur ou regrettent avec mélancolie les insupportables séparations.*

*Je m'approche lentement des livres. Ils m'ont aidée à vivre. Je parcours des yeux des titres. Je prends un recueil de poèmes de l'époque de la dynastie Tang, l'âge d'or de notre poésie. L'auteur est l'un de mes préférés : Bái Jūyì.*

*Je m'assieds sur le fauteuil, près de la fenêtre.*

*Je feuillette, cherche une page, la trouve. Mes yeux fixent ce vers, que j'avais souligné :*

*« Tant que la vie animera mon corps, mes yeux auront la joie de vous voir constamment ».*

*Je m'entends murmurer en imaginant Bruno devant moi : « Si la mort nous avait séparés, ma douleur aurait été moindre... Peut-être... Mais, séparés et cependant vivants, comment, moi, dans mon atroce solitude, puis-je le supporter ?... Jetée dans un noir tunnel, sans connaître sa longueur, ni la sortie ; et la bougie est si lointaine, éclairant une autre que moi. »*

*Une idée me vient : écrire à Bruno, pour lui demander comment il va.*



*J'y renonce. Il ne faut pas le déranger.*

*Je pose le livre sur mes genoux. Je saisis mon téléphone, et, sur l'écran, je contemple la photo : Bruno et moi souriants, entourés de mes parents et grands-parents, dans la cour de leur maison. Progressivement, l'image devient floue, voilée par mes larmes.*

## **Heureux canards mandarins qu'un amour heureux étreint**

25 juin,  
village de Huā.

Dans la salle de l'école, les enfants chantent allègrement en chœur. Huā m'a dit le titre : « *Chant des deux canards mandarins, une fois retournés dans leur nid* ».

Huā dirige les gamins ; je les accompagne en jouant l'èrhú.

Voilà que ma pensée va à toi, chère compagne de voyage. Měi !... Cet instrument est ton cadeau. Ta présence me manque. Ainsi que celle de maman, et de mon enfant.

Une poule entre dans la salle de classe en caquetant, accompagnant ainsi le chant collectif ; cette apparition provoque chez les enfants, Huā et moi un très joyeux éclat de rire.

## **Comment chanter la symphonie de deux papillons désunis ?**

25 juin, nuit,  
maison, Pékin.

*Plus de trois mille kilomètres nous séparent, moi dans le nord froid et gris, toi dans le sud chaud et lumineux.*

*Debout devant ma fenêtre, je contemple le ciel nocturne. Quelques étoiles scintillent ; l'une d'elles envoie la plus brillante lumière. Oh ! Si, maintenant, toi, aussi, Bruno, tu la regardes, nos yeux seraient charmés par le même rayonnement.*

*Lentement, je me lève et actionne un petit appareil... Gǔzhēng ! Voilà plus de deux millénaires que les sons de tes cordes soulagent les âmes en peine. S'il te plaît, agis de même sur la mienne ! Puisse la douceur infinie de tes notes, leur fluidité de ruisseau s'écoulant nonchalamment parmi les rochers, avoir le don d'apaiser ma souffrance.*

*Accompagnée par la généreuse mélodie, je prends un large morceau de tissus blanc ; je l'étale par terre. Je saisis un encrier et un pinceau. Et je calligraphie les mots qui surgissent en moi :*

*À toi, affection éternelle !  
Tu as su réveiller mon cœur.  
Hélas ! Il saigne de douleur,  
et spirituelle et charnelle.*

*Mais pourquoi cette cruauté,  
cause de tant d'anxiété ?  
Et d'où viens-tu, dure infortune,  
toi qui es si inopportune ?*

*C'est la volonté du hasard.  
Ah ! Qu'il est tellement bizarre.  
Est-ce donc là ma destinée,  
d'aimer sans jamais être aimée ?*

*26 juin,  
au bureau, après le déjeuner.*

*Un fort désir est né en moi : quitter mon travail et Pékin, pour retourner parmi les miens. Ici, dans cette capitale, celles que j'espérais avoir comme amies se sont révélées uniquement obsédées par elles-mêmes et par l'argent. Les hommes, aussi. Ne parlons pas de l'air qui empoisonne les poitrines.*

*Allons ! Aucun regret.  
Vois bien ton intérêt.  
C'est quand elles sont belles  
qu'il faut cueillir les fleurs  
pour savourer leur miel  
et toute sa douceur.*

27 juin, soir,  
maison.

*Éclairée par une bougie, dans le silence de la nuit, j'ai composé le texte que j'aurais voulu ne jamais écrire. Mais je devais le sortir de moi, pour me libérer de son poids.*

*En séparant nos routes.*

*Buvons la boisson de l'adieu  
pour te souhaiter bon voyage.  
Moi, je retourne au paysage  
qui a vu naître mes aïeux.*

*Au sein de la douce nature,  
l'harmonie sera ma parure.  
Restons, ami, restons liés  
uniquement par ma pensée.*

*Tu as été un très beau rêve  
Tu as fait revivre ma sève.  
C'est déjà beaucoup dans ce monde  
où je trottine en vagabonde.*

*À toi je resterai toujours  
par le plus doux des souvenirs  
unie dans le temps à venir  
et jusqu'à la fin de mes jours.*

*Non, je ne peux pas lui envoyer ce texte. Il ne faut jamais faire de mal, même quand l'intention est bonne.*

*Les lèvres closes, je pose mes deux mains sur ma bouche, pour empêcher les sanglots. Mais pourquoi m'étouffer ?... Libérez-moi, larmes salvatrices. Reportez-moi au pays natal. Quant à vous, heureux en amour, recevez tous mes vœux de bonheur !*

*Premier août, soir,  
Village de ma naissance.*

*Enfin !... Retour à la case départ... Me voilà parmi les miens ! Au sein de la nature de ma nature.*

*Me rappelant la danse du dragon effectuée par Bruno à Canton, j'ai voulu réaliser la mienne de danse du dragon.*

*Ainsi, le premier soir de mon arrivée, je suis allée sur la place du village. Sous les yeux infiniment attendris de mon grand-père et de ma grand-mère, assis sur de petits bancs sous l'arbre plus que centenaire, encore vivant, moi, papa et maman ainsi que d'autres membres de notre communauté, nous avons passé la soirée à balancer joliment nos corps, en exécutant notre danse la plus traditionnelle, accompagnés par le paysan-musicien du village. Bienvenue, ma nouvelle vie, correspondante à mon plus authentique désir !*